



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Tappan Presbyterian Association
LIBRARY.

Presented by HON. D. BETHUNE DUFFIELD.

From Library of Rev. Geo. Duffield, D.D.



Geo Duffield

Section
1st



L
10
316

292 An 3

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA RELIGION SECRETE

DES ANCIENS. PEUPLES;

T2 2.846 OU

RECHERCHES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR LES MYSTERES

DU PAGANISME,

Par M. le Baron DE SAINTE-CROIX, de
l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-
Lettres.



A PARIS,

Chez NYON, l'aîné, Libraire, rue du Jardinets.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



Dappau Pres. Assien.
71-28-1923

**A MONSIEUR
DE BRÉQUIGNY,**

*De l'Académie Française, & de
celle des Inscriptions & Belles-
Lettres.*

MONSIEUR,

*La retraite d'un homme de Let-
tres devient ordinairement l'asyle*

IV É P I T R E.

& le sanctuaire de la vérité. C'est là qu'applaudissant à l'utilité de vos travaux, je viens vous faire l'hommage des miens. Vos sentiments pour moi m'engageoient depuis longtemps à le regarder comme un devoir dont aujourd'hui je m'acquitte avec cette douce satisfaction, trop souvent méconnue de l'amour-propre, & que peut seule goûter la véritable amitié.

Je suis, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

S. C.



P R É F A C E.

DEPUIS long-temps je méditois d'écrire sur les Myſteres du Paganisme, & de traiter à fond ce ſujet important, lorsque L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES propoſa pour le Prix de la Saint-Martin 1777, d'examiner, *Quels furent les noms & les attributs divers de Cérès & de Proſerpine chez les différens peuples de la Grece & de l'Italie ; Quels furent l'origine & les raiſons de ces attributs ; Quel a été le Culte de ces Divinités.* Une grande partie de ce Culte étoit myſtérieux, & conſéquemment

entroit dans mes recherches. Je les soumis alors au jugement de l'Académie, qui me fut favorable. Encouragé par ce succès, j'en ai fait de nouvelles, & j'en ai retranché d'anciennes, qui m'auroient trop écarté du principal objet de mon Ouvrage.

Pour le composer, il m'a fallu lutter contre de grandes difficultés, & m'enfoncer dans d'épaisses ténèbres. Malgré mes efforts, je ne me flatte point d'avoir entièrement vaincu les premières & dissipé les secondes. Quelles lumières devois-je attendre de tant de passages épars, toujours énigmatiques & souvent contradictoires? Rien de suivi, de complet; rien de clair, de précis. Par-tout des vuides & des réticences; par-tout des doutes & de l'embarras. Comment se faire jour à travers tous ces obstacles? comment sortir de cet affreux dédale? Seroit-ce avec le secours des

P R É F A C E. VII

Écrivains modernes qui m'ont précédé dans cette carrière, plus fréquentée que connue ?

Le premier qui s'y soit engagé, est Meursius, dont le grand talent consiste à rassembler les matériaux, mais non à les fondre ensemble. Il les combine mal, & n'en tire point de conséquences justes. Il ne sait, ni distinguer les temps, ni peser les autorités. Son *Traité sur les Mysteres d'Eleusis*, a néanmoins l'avantage d'être une source, où tous les Savants ont puisé jusqu'aujourd'hui. Ils ont même peu ajouté à ses recherches ; & la plupart semblent n'avoir pas même supposé qu'il y eût d'autres Rites mystérieux dans l'antiquité. Un fameux Écrivain Allemand, M. Meiners, si célèbre par ses belles *Dissertations*, & par ses excellents *Ouvrages sur l'Histoire de la Philosophie ancienne*, s'est aperçu de ce défaut : il auroit été à

désirer qu'il y eût suppléé avec l'ordre & l'exactitude qui distinguent son Ouvrage, où la matiere n'est pas assez approfondie, & dont il ne résulte aucune découverte (1).

Avant M. Meiners, le célèbre Guillaume Warburton, Evêque de Glocester, s'étoit flatté d'en faire une très-importante, celle de la Doctrine secrete des initiés. Il n'a cependant imaginé qu'un système, étayé avec beaucoup d'érudition, établi avec un art infini, & lié avec une merveilleuse sagacité. La plupart des hommes admirent la hardiesse d'un édifice, sans en considérer la solidité des fondements. Aussi ne soyons pas surpris si les ennemis même du savant Anglois, ont été séduits. Son opi-

(1) *Du moins si j'en puis juger par un Abrégé Latin que M. Ith, savant Bibliothécaire de la ville de Berne, a eu la rare générosité de composer, uniquement pour me faire connoître ce Livre du docte & judicieux Professeur de Goettingue.*

nion alloit être mise dans la classe des vérités, sans les réclamations d'un de ses compatriotes, le Docteur Leland, qui a montré toute la foiblesse de ses preuves (1). Elles ne consistent qu'en divers passages placés dans un faux jour, & rarement expliqués d'une manière conforme aux vues & aux principes des anciens Écrivains qui en sont les Auteurs.

M'étant soustrait à la tyrannie des préjugés d'autrui, & n'ambitionnant pas la fragile gloire de faire un nouveau système, j'ai consacré mes veilles à la recherche impartiale de la vérité. Quand elle s'est dérobée à mes regards, je ne l'ai point outragée par des conjectures proposées d'un ton assuré & despotique. Si j'ai été forcé d'en hazarder quelques-unes, ce n'a été qu'avec une juste défiance, &

(1) Nouvelle Démonstration évangélique, Part. I, C. IX.

jamais dans l'intention de m'en servir, pour reconstruire un édifice auquel il manque d'immenses débris. Je me suis contenté d'assembler avec soin ce qui nous en reste, de le disposer avec ordre, & de le présenter de manière qu'il offrît des résultats faciles à saisir.

L'exactitude des citations est un mérite essentiel & une base solide, sans laquelle tout Ouvrage d'érudition n'a qu'une existence précaire, ou devient absolument inutile aux Gens de Lettres. J'espère qu'on n'aura pas à me reprocher d'avoir négligé cette précieuse exactitude (1) dans mes Recherches, dont la Table indiquera suffisamment le plan & les accessoires.

(1) *La première fois que je cite un Auteur, j'indique l'édition dont je me suis servi, à moins qu'il n'y en ait une divisée par Chapitres, ou Sections. Il m'arrive même de répéter cette indication en des endroits essentiels, pour épargner à mes Lecteurs la peine de trop feuilleter. Quant aux Écrits des Poètes, c'est par le nombre du vers que je les désigne, &c. &c.*

P R É F A C E. xi

Puisse mon travail être avantageux aux intérêts de la vérité, à qui il importe si fort qu'on nous révèle tous les égarements de l'esprit humain en matière de Religion ! Il est toujours utile de rassembler relativement, soit au Dogme ; soit au Culte, les titres les plus secrets de l'erreur, dont la connoissance devient le premier degré de la sagesse, suivant la pensée de Lactance : *Primus autem sapientiæ gradus est, falsa intelligere. . . .* Divin. Instit. L. I, p. 133, *ed. Var.*

E R R A T A.

Page 561, note 3, ἑμπεπλεγμένα, lisez, ἐμπεπλεγμένα.

Page 572, ligne 13, des sacrifices qu'il faisoit, lisez, des mystères qu'il célébroit.

T A B L E

DES SECTIONS ET ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

E PI TRE D É D I C A T O I R E ,	page	xij
P R É F A C E ,		v
Premiere Section. <i>Observations préliminaires sur la Doctrine sacerdotale des Égyptiens, & la Religion primitive des Grecs ,</i>		1
Art. I. <i>De la Doctrine sacerdotale des Égyptiens ,</i>		2
Art. II. <i>De la Religion primitive des Grecs ,</i>		9
Seconde Section. <i>Des Mysteres Cabiriques , ou premiers Mysteres des Grecs ,</i>		25
Art. I. <i>Des Mysteres de Samothrace , ou des Cabires ,</i>		26
Art. II. <i>Des Daëtyles ,</i>		43
Art. III. <i>Des Curetes ,</i>		50
Art. IV. <i>Des Corybantes ,</i>		57
Art. V. <i>Des Telchines ,</i>		70
Troisième Section. <i>Des Mysteres Éleusiniens ,</i>		76
Art. I. <i>De l'origine de ces Mysteres ,</i>	ibid.	
Art. II. <i>D'Éleusis & de son Temple ,</i>		86
Art. III. <i>De l'histoire de Cérès & de ses attributs ,</i>		94
Art. IV. <i>De Proserpine & de ses attributs ,</i>		108
Art. V. <i>Du jeune Iacchus ,</i>		117
Quatrième Section. <i>De l'administration civile & religieuse des Mysteres d'Éleusis ,</i>		128
Art. I. <i>Des Magistrats & des Prêtres prépo-</i>		

DES SECTIONS ET ARTICLES. xiii

<i>sés à l'intendance de ces Mysteres ,</i>	page 128
Art. II. <i>Des Ministres inférieurs & des Prêtres ,</i>	144
Art. III. <i>Des Loix écrites concernant ces Mysteres ,</i>	152
Art. IV. <i>Des Loix traditionnelles & des Rites ,</i>	163
Cinquieme Section. <i>Des deux Initiations aux Mysteres Éleusiniens ,</i>	178
Art. I. <i>Du temps de la célébration de ces Mysteres ,</i>	ibid.
Art. II. <i>De la premiere Initiation , ou des petits Mysteres ,</i>	182
Art. III. <i>Des Éleusiniens , ou Fête des grands Mysteres ,</i>	190
Art. IV. <i>De l'Époptée , ou derniere Initiation ,</i>	208
Johannis Baptistæ Casparis d'Ansse de Vil-loison, de triplici Theologiâ Mysteriif-que Veterum Commentario ,	221
Art. V. <i>Des Aporretes , ou de la Doctrine secrete ,</i>	339
Sixieme Section. <i>Des Fêtes mystérieuses de Cé-rès & de Proserpine , chez les différents peuples de la Grece & de l'Italie ,</i>	371
Art. I. <i>Des Thesmophories ,</i>	372
Art. II. <i>Des autres Fêtes mystérieuses de Cé-rès & de Proserpine ,</i>	386
Sepieme Section. <i>Des Mysteres de Bacchus ,</i>	408
Art. I. <i>De l'origine du Culte mystérieux de ce Dieu ,</i>	ibid.
Art. II. <i>Des Orphiques ,</i>	413
Art. III. <i>Des Dionysies ,</i>	427
Art. IV. <i>Des Fêtes Sabasiennes ,</i>	437
Huirieme Section. <i>Des derniers Mysteres ,</i>	441

Art. I. <i>Des Mysteres de Vénus & d'Adonis</i> ,	page 441
Art. II. <i>Des Mithriaques</i> ,	455
Art. III. <i>Des Isiaques</i> ,	473
Art. IV. <i>Des Mysteres de Corytto</i> ,	492
Art. V. <i>De la décadence totale des Mysteres</i> ,	499
Éclaircissements. I. <i>Parallele d'Isis & de Minerve</i> ,	513
II. <i>Remarques sur Diodore de Sicile & sur Évhémere</i> ,	517
III. <i>De l'étymologie des noms donnés aux Mysteres</i> ,	520
IV. <i>De l'étymologie de quelques noms de Cérès</i> ,	523
V. <i>Recherches sur Triptolême</i> ,	530
VI. <i>De quelques objets relatifs au Culte de Cérès</i> ,	532
VII. <i>De l'étymologie des noms de Proserpine</i> ,	535
VIII. <i>Sur la leçon d'un passage de Polyen</i> ,	538
IX. <i>Du Système de l'Auteur de l'Antiquité dévoilée</i> ,	539
X. <i>De la ressemblance des Cultes d'Osiris & de Bacchus</i> ,	543
<i>Dissertation sur Hécate</i> ,	547
<i>Traduction d'un fragment de Strabon, avec des Notes</i> ,	559
<i>Lettre à M. de Bréquigny</i> ,	579

Fin de la Table des Sections & Articles.

*Extrait des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres, du Vendredi, 4 Juillet 1783.*

Messieurs Dupuy & le Blond, Commissaires nommés par l'Académie, pour l'examen d'un Ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Religion secrète des anciens Peuples, ou Recherches historiques & critiques sur les Mysteres du Paganisme*, par M. le Baron de Sainte-Croix, Associé-Libre, ont dit que cet Ouvrage leur a paru digne de l'impression. Sur leur rapport, qu'ils ont laissé par écrit, l'Académie a cédé son Privilège à M. le Baron de Sainte-Croix, pour l'impression dudit Ouvrage.

En foi de quoi j'ai signé le présent-Certificat. Fait à Paris, au Louvre, ledit jour Vendredi, 4 Juillet 1783. DACIER, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

P R I V I L E G E.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amis & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillis, Sénéchaux, Prévôts, Juges, leurs Lieutenants, & à tous autres nos Officiers & Justiciers qu'il appartiendra, Saluez. Notre Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Nous a fait exposer qu'en conformité du Règlement ordonné par le feu Roi notre très-honoré Seigneur & bis-aïeul, pour la forme de ses exercices & pour l'impression des divers Ouvrages, Remarques & Observations journalieres; Relations annuelles, Mémoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la composent, elle en a déjà donné un grand nombre au Public, en vertu de Lettres de Privilège qui lui furent expédiées au mois de Décembre mil sept cent un, renouvelées par autres du quinze Février mil sept cent trente-cinq; mais le délai de trente années porté par ces dernières, se trouvant expiré, notre Académie Nous a très-humblement fait supplier de lui accorder nos Lettres nécessaires pour sa prorogation. A ces Causes, & notre intention ayant toujours été de procurer à notre Académie en Corps, & aux Académiciens en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons de nouveau permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, signées de notre main, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre Royaume, par tel Libraire qu'elle jugera à propos de choisir, les Remarques ou Observations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans ses Assemblées, & généralement tout ce qu'elle voudra faire paroître en son nom; comme, aussi les Ouvrages, Mémoires, ou Livres des particu-

liers qui la composent, lorsqu'après les avoir examinés & approuvés, aux termes de l'Article 44 du Règlement, elle les jugera dignes d'être imprimés, pour jouir de ladite permission, par le Libraire que l'Académie aura choisi, pendant le temps & espace de trente ans, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons très-expresses inhibitions & défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs que celui ou ceux que l'Académie aura choisis, d'imprimer, vendre & débiter aucun desdits Ouvrages, en tout ou en partie, & sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine, contre les contrevenants, de confiscation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicables, un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été commise, & l'autre tiers au dénonciateur; à la charge qu'il sera mis deux Exemplaires de chacun desdits Ouvrages dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPÉOU, avant de les exposer en vente; & à la charge aussi que lesdits Ouvrages seront imprimés sur du beau & bon papier & en beaux caractères, suivant les derniers Règlements de la Librairie & Imprimerie, & de faire registrer ces Présentes sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & user notredite Académie & ses ayants cause, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchements. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution des Présentes, tous exploits, saisies & autres actes nécessaires, sans autre permission. **CAR TEL EST NOTRE PLAISIR.** DONNÉ à Compiègne, le vingt-huitième jour de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre regne le cinquantième. *Signé*, LOUIS; & plus bas, par le Roi, PHÉLYPEAUX.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 437, fol. 364, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, Art. 41, à toutes personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires, prescrits par l'Art. 108 du même Règlement. A Paris, ce 14 Septembre 1765. L. BRETOM, Syndic.

RECHERCHES



RECHERCHES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LES MYSTÈRES
DU PAGANISME.



PREMIERE SECTION.

*Observations préliminaires sur la Doctrine
sacerdotale des Egyptiens, & la Religion
primitive des Grecs.*



ORNÉES par les ténèbres du
temps, les traditions religieuses
ne paroissent sortir du néant,
que pour être aussi - tôt obscur-
cies par l'ignorance, ou altérées par la su-

A

perſtition, chez tous les Peuples qui, en ſe civilifant, tombent dans les erreurs groſſieres du Polythéiſme. Rapprochons-nous de la naiſſance de ce Culte; examinons-en les caracteres; rien n'y déſigne une inſtitution originaire & primitive : au contraire, tout y porte l'empreinte d'une inſtitution dépravée ou corrompue. A meſure qu'on remonte des dernieres aux premieres époques du Paganifme, le nombre des Divinités diminue; & des pratiques plus ſimples annoncent leur nouveauté. En matiere de Religion, les hommes ajoutent toujours & ne retranchent jamais. La ſuperſtition eſt la rouille de l'eſprit humain, auquel elle s'attache dès l'enfance des ſociétés, mais dont elle ne parvient à conſumer les reſſorts, qu'après une longue ſuite d'années.

ARTICLE PREMIER.

De la Doctrine ſacerdotale des Égyptiens.

L'ÉGYPTE, cette mere de toutes les ſuperſtitions, comme la ſource de toutes nos connoiſſances, fournit un exemple frappant de ce que je viens d'avancer. D'abord on y adora un Être inviſible, immor-

tel, mais agissant & présent par-tout, auquel on donna le nom de *Cneph* (1), le *Chang-ti*, ou Maître du Ciel, des anciens Chinois. Ensuite la terre, ou la Nature, sous le nom d'Isis, avec les mêmes attributs que *Tai-ki*, le Ciel matériel, a, chez ce dernier Peuple, reçu les hommages des Égyptiens. Bientôt après ils créèrent de nouveaux Dieux, auxquels ils en associerent quatre autres (2) : enfin leur nombre vint à douze (3), & alla toujours en augmentant.

Toutes ces Divinités naquirent des fables allégoriques, sous lesquelles les Prêtres vouloient cacher leurs sciences & leur doctrine. Pour attacher le Peuple à leur Culte, ils imaginèrent des cérémonies mystérieuses. A Saïs, sur le bord d'un lac, on y donnoit une sorte de représentation théâtrale, plus propre à l'amuser, qu'à l'instruire sur des choses dont on cherchoit à lui dérober la connoissance (4). Jamais il n'étoit éclairé (5). Si dans quelques fêtes, comme celles qui duroient quatre jours

(1) *Vide Jablonski*, *Panth. Egypt.* L. I, C. IV.

(2) *Terrull.* ad Nat. L. II, C. II. *Theon Smyrn.* de Mus. C. XLVII.

(3) *Herodot.* L. II, C. IV.

(4) *Id.* L. II, C. CLXX.

(5) *S. Epiph.* Ancorat. T. II. Oper. ed. Petav. p. 106.

4 *Recherches sur les Myſteres*

dans le mois d'Athyr, relatives aux crues & aux décroiffemens périodiques du Nil, il pouvoit en deviner le motif, on ſe gardoit bien de le lui apprendre, moins encore de lui expliquer l'objet de la principale cérémonie. Elle conſiſtoit à pétrir de la terre graſſe avec de l'eau & des aromates, pour en faire une figure ronde; ce qui déſignoit que les Dieux ſont une ſubſtance de la terre & de l'eau (1).

D'autres fêtes étoient trilles, & avoient rapport aux travaux de l'agriculture, ou à l'ancien état, dont la civilifation avoit retiré les hommes. On ſe préparoit à ces dernières par le jeûne; & pendant le ſacrifice, les aſſiſtants ſe flagelloient, ou ſe frapportoient eux-mêmes (2). Si, à cette occaſion, les Prêtres parloient de la fable d'Horus mis en pieces par Typhon, & de la tête d'Iſis qu'on avoit coupée, c'étoit toujours d'une manière énigmatique. Ils en faiſoient au Peuple un myſtere impénétrable. Découvert aux ſeuls Adeptes, il leur rappelloit les défordres du monde moral, & les calamités que les hommes avoient eſſuyées avant de quitter la vie ſauvage (3).

(1) *Plut.* de Iſ. & Oſir. §. 39.

(2) *Herod.* L. II, C. XL.

(3) *Plut.* de Iſ. & Oſir. §. 20.

THE UNITED STATES OF AMERICA
DO hereby certify that
[Name] is a citizen of the United States of America
and that he is entitled to the right of suffrage
in the State of [State]
[Date]
[Signature]
[Official Seal]

_____ : _____ is another son

6 *Recherches sur les Myſteres*

idées dans ſon Traité d'*Oſiris* & d'*Iſis*, dont la lecture réfléchie peut ſeule détromper ceux qui ſeroient tentés de ramener les dogmes des Égyptiens à une unité de doctrine qu'ils ne connurent jamais. Ce ne fut même qu'après bien des variations, qu'ils tomberent dans l'*Hyloſoïſme* ou Matérialiſme. En apperçurent-ils jamais les funeſtes conſéquences ? J'ai peine à me le perſuader. Le diſtinguoient-ils d'avec le *Pneumatifme* ou Spiritualiſme ? & ſavoient-ils en quoi celui-ci conſiſtoit, lorſqu'ils avançoient que la partie la plus légère de la matiere eſt l'air ; celle de l'air, l'eſprit ; celle de l'eſprit, la penſée ou l'intelligence ; enfin celle de la penſée, Dieu lui-même (1), multiforme & *Ouſiarque*, c'eſt-à-dire, Chef de la ſubſtance matérielle divinifiée (2) ? Notre profonde ignorance de l'ancienne langue d'Égypte, ne nous permet pas de déterminer la véritable ſignification du mot *Bai* (3), dont les anciens Prêtres de cette contrée ſe ſervoient pour

(1) *Merc. Trismeg.* Pœmand. p. 28, vid. p. 3, 4, &c., ed. *Turneb.* Quoique cet Ouvrage ſoit ſuppoſé, il n'en contient pas moins la vraie doctrine des anciens Égyptiens.

(2) *Apul. Aſclep.* Dial. verſ. ed. Beroald. T. III, p. 412.

(3) *Horap.* L. I, C. VII.

du Paganisme. SECT. I, ART. I. 7

exprimer l'ame, qu'ils représentoient sous la figure d'un épervier.

Ces Ministres philosophes n'étoient pas tous également instruits des dogmes secrets. On faisoit un choix parmi eux : les plus dignes par leur naissance & leur éducation, les plus capables par leur intelligence & leur savoir, étoient les seuls dépositaires de cette doctrine mystérieuse (1), dont la connoissance leur étoit interdite, jusqu'à ce qu'ils eussent fini de pénibles épreuves (2). Partagés en plusieurs classes, & attachés à différentes fonctions, ils ne participoient pas tous aux mêmes Mysteres. On peut croire, avec assez de vraisemblance, que les Prêtres du dernier ordre n'en connoissoient, pour ainsi dire, que l'écorce. Leur rang dans les cérémonies, les figures & les instruments qu'ils portoient, enfin leur costume, étoient peut-être les seules choses dont ils n'ignoroient pas l'usage allégorique (3).

C'est de cette classe de Prêtres qu'étoient sortis ceux qui accompagnèrent les Pasteurs hors de l'Egypte. Les membres de

(1) *Clem. Alex. Strom. L. V, T. II, p. 670.*

(2) *Diod. L. I, §. 88.*

(3) *Vid. Clem. Alex. Strom. L. VI, T. II, p. 757.*
758.

la premiere auroient-ils quitté le pays où ils jouissoient de beaucoup de pouvoir & de considération , pour suivre des fugitifs d'une origine étrangere ? On ne peut raisonnablement l'imaginer. Quand Sésostris pénétra dans l'Asie mineure & la Thrace , il avoit sans doute avec lui les principaux membres de l'Ordre sacerdotal. Croirions-nous qu'ils l'eussent abandonné , pour s'établir dans ses nouvelles conquêtes ? Ils y auroient trop perdu. D'ailleurs le Profélytisme ne fut jamais la passion dominante des Égyptiens. Si leur Religion se répandit dans le continent de l'Asie & dans celui de l'Europe , elle y fut d'abord moins connue par ses dogmes secrets , que par ses légendes & ses rites. Avant d'en découvrir la trace dans le Culte des anciens Grecs , par des recherches sur leurs cérémonies mystérieuses & les Divinités qui en étoient l'objet , il est nécessaire d'examiner quelle fut leur croyance , lorsqu'ils étoient encore sauvages , & par quelle révolution elle s'altéra , lorsqu'ils commencerent à se civiliser.



A R T I C L E I I.

De la Religion primitive des Grecs.

DANS l'enfance des sociétés, les hommes de tous les pays se ressemblent autant par leurs idées, que par leurs mœurs. Aussi trouvons-nous que les Pélasges & les Scythes de l'ancien continent, ont eu la même croyance que les Sauvages du Nouveau-Monde. Parmi ceux-ci, les Iroquois appellent *Garonhia*, le Ciel, ou le Maître du Ciel, auquel les Hurons donnent le nom de *Soronhiata*, ou Ciel existant (1). Les uns & les autres l'adorent comme le grand Génie, le bon *Manitou*, le maître de la vie, c'est-à-dire, l'Être suprême. Hérodote nous assure que les Pélasges ne donnoient aux Dieux, ni noms, ni surnoms, dont ils n'avoient pas même entendu parler. Il croit qu'ils immoloient des victimes, mais qu'ils faisoient consister l'essence du sacrifice, dans les prières dont il étoit accompagné (2). Voilà comme un Polythéiste pouvoit rendre le Théisme des

(1) *Lafiteau*, Mœurs des Sauvages, T. I, p. 122.

(2) *Hérod.* L. II, C. LII.

10 *Recherches sur les Mysteres*

premiers habitants de la Grece , auquel devoit naturellement succéder l'*Ouranisme*, ou le Culte du Ciel matériel. On y joignit bientôt celui de la Terre.

Les Scythes n'eurent pas d'abord d'autres principes sur l'unité de Dieu (1) : mais ils les altérèrent, en honorant, sous les noms de *Tabiti* & d'*Apia*, la Terre-Mere (2), & sous celui de *Papæus*, ou Pere, le Ciel, & non Jupiter, comme l'avance l'Historien qu'on vient de citer (3). Cette dernière Divinité étoit inconnue à cette nation. Si elle l'adora jamais, ce ne fut que très-postérieurement, lorsqu'elle eut formé d'étroites liaisons avec les Grecs. Les véritables ancêtres de ceux-ci, associerent bientôt le Ciel à la Terre, pour en faire leur seul Dieu. Leur doctrine à cet égard se conserva dans l'Isle de Samothrace, suivant le témoignage de Varron (4).

Leur ancienne Théogonie nous représente le Ciel, comme le plus ancien des

(1) Voyez *Pelloutier*, Histoire des Celtes, Livre III, Chap. V.

(2) *Plut.* de Plac. Philos. L. I, C. VI.

(3) *Herod.* L. IV, C. LXIX.

(4) Voyez ci-après, §. I & Art. I, l'important passage de cet Auteur.

Dieux , auquel est associée la Terre (1). De leur union naquirent les habitants des Cieux , c'est-à-dire , que ceux-ci ne furent reconnus qu'après eux. *Cronos* ou *Saturne* , pris ordinairement pour le Temps , & confondu quelquefois avec le Ciel (2) , fut le premier de ces nouvelles Divinités. Son Culte avoit été porté dans la Grece par les Phéniciens , qui l'adoroient sous les noms de *Baal* , de *Moloch* , &c. , & lui sacrifioient des victimes humaines ; usage auquel la fable , qui nous montre ce Dieu dévorant ses propres enfants , fait allusion. Ces abominables cérémonies décrièrent bientôt ses Prêtres. On les regarda comme des monstres , des géants cruels. On les appella *Titans* , de *Titée* , ou la Terre , dont ils passaient pour fils , ainsi que du Ciel (3) , parce qu'ils n'en avoient pas abandonné le Culte , en adoptant celui de *Cronos* : enfin on les dit ses freres , à

(1) *Hesiod.* Theog. v. 45 , 85 , 132 , 133 , 155. *Diod.* L. III , §. 56 , 57. *Apollod.* L. I , C. I , §. 1 , &c.

(2) *Quare quod cælum principium , ab Satu est dictus Saturnus.* Varr. de Ling. Lat. L. IV , §. 10. *Macrob.* Saturn. L. I , C. X. *Saturne* est un mot de la langue Sabine , comme Varron le fait suffisamment entendre à la fin de la Section que je viens de citer.

(3) *Hesiod.* Theog. vers. 153 , 154. *Æchyl.* Prometh. vers. 205.

cause de leur grand attachement pour lui, lequel leur attira de sanglants démêlés avec les partisans de Jupiter.

L'Isle de Crete fut le berceau de ce dernier Dieu, c'est-à-dire, que son Culte y prit naissance, d'où il passa dans le continent de la Grece. Il ne s'y établit pas sans opposition de la part des Pélasges, ou de leurs Prêtres, qui soutinrent une guerre de dix ans contre les Novateurs. On supposa que Saturne avoit été détrôné & relégué par Jupiter dans le Tartare, parce que les partisans de celui-ci eurent l'avantage. Ils en profiterent, pour introduire dans la Religion des Grecs une foule de Divinités, dont le nombre augmenta encore à l'arrivée des Colonies Epytiennes.

Les guerres de Religion remontent donc à l'origine des sociétés, & en troublèrent de tout temps le repos. On trouve dans la Théogonie d'Hésiode, la preuve de ces dissensions, qu'il cache toujours sous le voile de l'allégorie, attribuant aux Dieux mêmes, ce qui n'appartenoit qu'à leurs Prêtres, ou à leurs partisans. Ceux du Ciel & de la Terre, furent les Titans, & ceux de Jupiter, les Cyclopes. Les uns & les autres passaient pour fils de ces deux premières Divinités, parce qu'ils en avoient

été les ministres. Ces derniers étant les plus éclairés, apprirent non-seulement à leurs concitoyens, l'usage des métaux, mais encore leur donnerent quelques principes d'architecture. Ils en laisserent des monuments (1) que le temps n'a pas détruits (2), quoiqu'il ait obscurci leurs actions. Leur magnanimité, leur force & leur courage, les rendoient, selon Hésiode, égaux aux Dieux (3).

Cet ancien Poète nomme trois principaux Cyclopes (4), qui représentent les trois Divinités, le Ciel, la Terre & Jupiter, auxquels il vouloit qu'on adressât des hommages. Les Titans ayant refusé de reconnoître ce dernier Dieu, il s'éleva une guerre entr'eux. Les Cyclopes secoururent puissamment les Novateurs, & leur fournirent, pour ainsi dire, les armes avec lesquelles ils vainquirent leurs ennemis. C'est pourquoi on dit qu'ils forgerent pour Jupiter la foudre, & lui apprirent le moyen de faire paroître l'éclair & gronder le tonnerre (5). L'art de prédire l'avenir par son

(1) Vid. *Pausan.* Corinth. C. XXV.

(2) Acad. des Inscr. T. XXIII, p. 29.

(3) *Theogon.* v. 143, 146, 150.

(4) Id. v. 144.

(5) *Hesiod.* *Theog.* v. 145. *Eurip.* *Alcest.* v. 5. *Apollod.* L. I, C. II, §. I. *Schol. Apollon.* ad L. I, v. 730.

16 *Recherches sur les Mysteres*

» tance , que le plus sûr étoit de mener ma
 » mere , (la Terre ou Thémis ,) à Jupiter ,
 » & de lui offrir , de bonne grace , un se-
 » cours qu'il désiroit (1) ». Il servit utile-
 ment à faire triompher les Sectateurs de
 son Culte.

Dès qu'ils furent les maîtres , ils tâche-
 rent d'assurer leur autorité , en laissant éle-
 ver des autels à toutes les autres Divini-
 tés , excepté au Ciel & à la Terre , dont
 ils redoutoient les partisans , encore nom-
 breux & accrédités. Ils voulurent même
 les exterminer & *créer une nouvelle race* (2) ,
 suivant le langage poétique , c'est-à-dire ,
 faire venir à leur place des Colons étran-
 gers. Prométhée avertit de ce dessein ceux
 qui en étoient l'objet , & leur en épargna
 les funestes suites. Il les aida même de ses
 conseils ; ce qui donna lieu à la fable , qui
 lui attribuoit d'avoir engagé Hercule à sou-
 tenir le Ciel à la place d'Atlas (3). Furieux
 de cette découverte , & se croyant trahis ,
 les Prêtres de Jupiter assouvirent leur ven-
 geance sur le malheureux Prométhée. Ils
 le chargerent de chaînes , & le jetterent
 dans une affreuse prison , dont il ne sortit

(1) *Æsch.* Prometh. v. 217 , 218.

(2) *Id. id.* v. 233.

(3) *Apollod.* L. III , C. V , §. 2.

qu'après

du Paganisme. SECT. I, ART. II. 17
qu'après trente ans de la plus dure capti-
vité (1).

Peut-être crut-il toujours que son parti
se releveroit, ou qu'il s'en formeroit d'au-
tres contre les Prêtres de Jupiter. « Il
» vous semble, disoit-il à Mercure, sui-
» vant Eschyle, que les Palais célestes sont
» inaccessibles aux revers. N'en ai-je pas
» vu tomber deux Souverains, (Ouranos,
» ou le Ciel, Cronos, ou Saturne)? Je ver-
» rai encore la chute de leurs successeurs :
» elle sera prompte & honteuse (2) ». Soit
que la disposition des esprits mécontents du
nouveau Culte, soit qu'une tradition myf-
térieuse sur un changement qui devoit y
arriver, engageât le Poète tragique à faire
parler de la sorte Prométhée, il n'est pas
moins certain que la haine & les espéran-
ces de cet ancien Prêtre du Ciel & de la
Terre, n'auroient pu être rapportées, sans
blesser l'opinion publique, si elles n'avoient
pas eu quelque fondement historique. Vrai-
semblablement il a fourni l'idée de ces pré-
dictions qu'Eschyle met dans la bouche de
son héros infortuné. « Jupiter, tout im-

(1) *Hygin. Fab. LIV, CLXIV, id. Astron. Poet. L. II, C. XV.*

(2) *Æsch. Prometh. v. 956, 957, 958.*

» périeux qu'il est, sera humilié. L'Hy-
 » men qu'il médite, (l'association de son
 » Culte à celui de quelqu'autre Divinité,)
 » le perdra. Privé du sceptre, il verra s'ac-
 » complir les imprécations que fit contre
 » lui son pere, quand il fut détrôné par
 » ce fils ingrat. Il n'est que moi parmi les
 » Dieux, qui puisse le préserver de ce mal-
 » heur. Je le fais; & lorsque le moment
 » en sera venu, qu'il aille s'asseoir hardi-
 » ment sur un nuage, au milieu des vents,
 » & du tonnerre, & qu'il secoue dans sa
 » main les foudres brûlants. Cet appareil
 » & ce bruit ne le garantiront pas d'une
 » chute ignominieuse. Il se prépare lui-
 » même un adversaire invincible, un ri-
 » val, dont les coups seront plus puissants
 » que le feu du Ciel, & qui, par le fra-
 » cas de ses armes, étouffera le bruit de
 » la foudre. Il brisera le trident qui sert de
 » lance à Neptune, & qui est le fléau de
 » la terre, comme l'effroi des mers. Après
 » cette révolution, il connoîtra par lui-
 » même qu'il est bien différent de com-
 » mander ou d'obéir. (1) ».

Après avoir introduit le Culte de plu-

(1) *Æsch.* Prometh. v. 906, 926. Je me sers ici de l'ex-
 cellente traduction de M. de Pompignan, p. 61, 62.

seurs Dieux , les Prêtres se disputèrent entr'eux la préséance. Chacun vouloit être le Ministre de la Divinité tutélaire de son pays , & supposoit qu'elle-même avoit pris parti dans ses différends. En conséquence, on dit que Neptune avoit cherché à enlever l'Ægialée à Junon , mais qu'il succomba ; Argos , la principale ville de cette contrée , s'étant mis sous la protection de la Déesse. On supposa qu'il s'en étoit vengé , en inondant la campagne de cette ville , parce qu'à peu près dans le même temps , l'élévation de la mer fit déborder le fleuve Inachus (1). Il fut alors résolu de prendre des arbitres , qui condamnerent les partisans de Neptune (2).

Ceux-ci furent encore moins heureux dans l'Attique, où l'on se porta contre eux à de violentes extrémités. Halirrhothus , fils , ou Prêtre de ce Dieu , fut tué par Mars , c'est-à-dire , par quelque zéléteur du Culte de cette Divinité Scythe. Le meurtrier eut assez de crédit pour se faire absoudre (3), après être sorti de la prison, où Otus & Ephialte , qui avoient pour

(1) *Pausan.* Corinth. C. XXII.

(2) *Id. id.* L. XV.

(3) *Apollod.* L. III , C. XIII , §. 2.

mere une Prêtreſſe de Neptune (1), l'a-voient jetté (2), & gardé ſecrètement pendant treize mois. Il y auroit même péri, ſi la belle Eribée, leur marâtre, n'en avoit averti quelqu'un de ſes proches, qu'on imagina être Mercure (3), à cauſe de l'emploi de celui-ci ſur l'Olympe. Le jugement de ce meurtre devint célèbre, & l'époque en a été fixée à l'an 1532 avant Jéſus-Chriſt, ſous le regne de Cranaüs (4). Il fournit l'idée du tribunal de l'Aréopage, qui prenoit connoiſſance de toutes les innovations en matiere de religion (5).

Elles ne ceſſerent à Athenes qu'à l'arrivée des colonies Égyptiennes, qui, venant de Saïs, en apporterent les cérémonies d'Iſis ou *Neith*, l'*Athéné* des Grecs & la *Mিনerve* des Romains (6). Alors Neptune perdit entièrement ſa prééminence ; ce qui donna lieu à la fable de ſon différend avec cette Déeſſe, au ſujet de la poſſeſſion de l'Attique. Ce n'eſt pas le ſeul de ce genre que recele l'ancienne Mythologie ; mais

(1) *Neptuni filia, filii*. Hygin. *Myth. C.* XXVIII.

(2) Cette priſon étoit d'airain, ſuivant Homere, *Iliad.* L. V, v. 387.

(3) Id. id. L. V, v. 390.

(4) Marm. Oxon. cp. 3.

(5) *Demosth.* in *Nær.* ed. *Tayl.* p. 528, &c., &c.

(6) Voyez les éclairciſſements, n°. 1.

l'énumération en feroit trop longue , & demanderoit des explications trop étendues , qui feroient perdre de vue l'objet principal de cet Ouvrage.

On ne peut guere douter que les premieres étincelles de ces guerres de Religion , ne soient sorties de Dodone , le plus ancien foyer de la superstition des Grecs. Les Prêtres de ce lieu célèbre étoient trop grossiers , pour ne pas être fanatiques. Les uns s'appelloient *Tomares* , d'une montagne de ce nom qu'ils habitoient (1) ; les autres *Selles* , ou *Helles* , d'une riviere qui traversoit la plaine de Thesprotie , où ils avoient établi leur séjour , près du fameux oracle dont ils étoient les interpretes. Couchés sur la terre , les pieds couverts d'ordure (2) , & ne vivant que de glands , ils étoient aussi misérables que les devins des Sauvages de l'Amérique. Cela ne les empêchoit pas d'avoir un grand crédit sur l'esprit des hordes Pélasgiques qui les entouraient. Des chaudieres suspendues en l'air & agitées par le vent , étoient le miracle du chêne parlant (3) , dont ils se servoient

(1) *Strab.* L. VII , ed. *Vign.* p. 227.

(2) *Homer.* *Iliad.* L. XVI , v. 235. *Sophocl.* *Trachin.* v. 1183 , &c. , &c.

(3) *Æsch.* *Prometh.* v. 831. *Voyez* sur cet oracle la

pour abuser de la crédulité de ces peuples. Ils faisoient mystere de leurs cérémonies, & avoient des initiations qui devoient être assez ressemblantes à celles pratiquées par les jongleurs, ou devins Sauvages. La premiere Divinité des Selles fut le Ciel, auquel ils joignirent, dans la suite, la Terre. Le Culte de l'un & de l'autre se conserva chez eux jusqu'à l'arrivée d'une Prêtresse Égyptienne, qui leur persuada de l'altérer (1).

Les Pélasges, fatigués de leurs dissensions avec les colonies étrangères, consentirent à s'en rapporter à la décision des Prêtres de Dodone, qui répondirent que le nouveau Culte n'offensoit point les Dieux (2). Le nombre de ceux-ci étant successivement augmenté, les plus anciens virent diminuer leurs adorateurs. Ouranos les perdit tous, & il en resta très-peu à Saturne. La Terre n'auroit pas été plus heureuse, si, reparoissant sous les noms de Cérès, de Rhée & de Vesta, elle n'eût pas été l'objet des mysteres de la Grece & de l'Asie. On y apprit vraisemblablement aux initiés,

Dissertation du Président des Brosses, Acad. des Inscript.
T. XXXV, p. 89.

(1) *Herod.* L. II, C. LVIII.

(2) *Id.* L. II, C. LII.

les vicissitudes auxquelles son Culte avoit été exposé dans ces contrées. On dut encore leur expliquer comment la naissance de cette antique Divinité, n'étoit que l'allégorie du renouvellement de ce même Culte, comme celle des autres Dieux ne représentoit autre chose, que l'époque de leur adoption dans la Religion publique.

Cette dernière opinion n'est pas uniquement fondée sur des conjectures. Hérodote observe (1) que, selon les Prêtres d'Egypte, les Grecs mettoient la date de la naissance des Divinités étrangères, au temps qu'ils en avoient reçu le Culte, même lorsque ce Culte étoit beaucoup plus ancien dans le pays d'où il venoit. « S'il est permis, remarque M. Fréret, d'étendre ce principe & de l'appliquer à l'histoire, ou à la légende de la plupart des Divinités, le lieu de leur naissance sera celui où ce Culte s'étoit établi d'abord, ou celui qui en fut comme le centre. Les aventures de ces Dieux seront l'histoire de l'établissement de leur Culte. Leurs combats, leurs exploits, seront les oppositions qu'ont trouvées les Prédicateurs de ce Culte, & les diverses révolutions qu'il

(1) L. II, C. LVI.

24 *Recherches sur les Mysteres*

» a essuyées. Les aventures des Dieux dont
» je parle, sont celles qui ont été conser-
» vées par la plus ancienne tradition, com-
» me les guerres de Bacchus contre Pen-
» thée, contre Lycurgue, contre Persée,
» ou les événements en mémoire desquels
» on avoit institué d'anciennes cérémonies;
» par exemple, les combats d'Apollon con-
» tre Python, représentés dans la fête qui
» se célébroit tous les ans dans la Thessalie.

« Par ce même principe, continue le
» savant Académicien, les premiers Pré-
» dicateurs & les Instituteurs du Culte des
» Divinités, seront devenus ceux auxquels
» leur première éducation avoit été con-
» fiée, ceux qui avoient eu soin de leur en-
» fance. Strabon fait voir que les Dacty-
» les, les Curetes, les Corybantes, n'é-
» toient autre chose que les anciens Mi-
» nistres, & les premiers initiés aux Myf-
» teres (1), dont la connoissance va deve-
» nir l'objet de mes recherches. »

(1) Observ. sur l'anc. Hist. des premiers habitants de
la Grece, *Mf.*





SECONDE SECTION.

*Des Mysteres Cabiriques , ou premiers
Mysteres des Grecs.*

RIEN de plus embrouillé dans l'antiquité, que ce qui concerne les Cabires, les Dactyles, les Curetes, les Corybantes & les Telchines. Étoient-ce des Dieux, ou des Génies, des Législateurs, ou des Prêtres? Toutes ces opinions pourroient également se soutenir. « La confusion dans » les idées, dit M. Fréret, s'est étendue » jusques sur les noms, malgré la différence des étymologies & de la signification naturelle & primitive de chaque terme en particulier (1) ». Les uns ont été souvent pris pour les autres. On a été jusqu'à croire que non-seulement c'étoit la même espece d'hommes, mais encore qu'ils étoient les membres séparés d'une seule famille. Strabon réfute très-bien ce sentiment, dans une curieuse Digression qui termine le X^e Livre de sa Géographie, & dont la traduction se trouve à la fin de mon Ou-

(1) Acad. des Inscr. Hist. T. XXIII, p. 27.

26 *Recherches sur les Mysteres*

vrage. Elle me dispense d'entrer ici dans de longs détails sur ces Personnages célèbres. Je me renfermerai donc dans ceux qui sont plus intimement liés à l'objet de mes recherches.

ARTICLE PREMIER.

Des Mysteres de Samothrace, ou des Cabires.

LEs Pélasges, ou Sauvages de l'ancienne Grece, habiterent l'Isle de Samothrace (1), où ils avoient leurs Prêtres, appelés *Cabires* (2), qui travaillèrent à les civiliser, non-seulement en introduisant les arts, mais encore en y établissant un Culte religieux. Le plus ancien fut chez eux celui du Ciel & de la Terre, appelés *les Dieux grands, les Dieux puissants* (3). Leurs noms

(1) Appellée encore *Samothraki*, dont nos Navigateurs ont fait Saint-Mandrache. Polémon le Périégète avoit composé un ouvrage particulier sur cette Isle. *Atken*. L. IX, p. 372, lequel n'est pas parvenu jusqu'à nous.

(2) *Strab.* L. X, p. 326.

(3) *Principes Dei Cælum & Terra : hi Dii iidem qui in Ægypto, Serapis, & Isis, & ste* (Jof. Scaliger. emendat *st*) *Harpocrates digito significat, qui sunt Taautes & Astarte apud Phœnicas, ut idem Principes in Latio Saturnus & Ops. Terra enim & Cælum, ut Samothracum initia*

particuliers étoient *Axieros* & *Axiokersos*, usités dans le langage mystérieux (1), & conséquemment difficiles à entendre. N'en cherchons pas néanmoins l'étymologie dans les langues orientales (2). Celle des Grecs doit être consultée par préférence. Le premier de ces mots pourroit signifier à la lettre, *digne d'amour*, & dans un sens analogue, *vénérable*; le second, *la digne épouse* (3); ce qui convient à la Terre. Suivant le costume Égyptien (4), ces deux Divinités étoient représentées mâles & femelles (5); usage auquel une troisième, *Axiokersa*, dut sa naissance : enfin une quatrième (6),

docent, sunt Dei magni, & hi quos dixi multis nominibus. Nam nequē, quas Ambracia antē portas statuit duas virileis species aeneas, Dei magni; nequē, ut vulgus putat, hi Samothraces Dii, qui Castor & Pollux: sed hi mas & femina, & hi quos augurum libri scriptos habent sic, Divi poies: & sunt pro ille is qui in Samothrace θεοὶ δυάτορι. Hac duo, Cælum & Terra: quod anima & corpus, humidum & frigidum. Varron. de Ling. Lat. L. IV, §. 10.

(1) *Strab.* L. X, p. 425.

(2) Vid. *Bochart*, p. 426. *Gutberleth*, de *Myst. Deor.* C. I. *Reland.* de *Diis Cabir.* §. 8. *Fréret*, *Acad. des Inscr.* T. XXVII, p. 16. *Jablonski*, *Proleg. Panth. Ægypt.* pag. 60, &c.

(3) *Acad. des Inscr.* T. XXVII, p. 17.

(4) *Horap. Hierogl.* L. I, C. XII. *Herm. Trismeg.* cd. *Turn.* p. 3.

(5) *Varr.* de *Ling. Lat.* L. VI, C. III.

(6) Les noms de ces quatre Divinités nous ont été conservés par le Scholiaste d'Apollonius, ad L. I, v. 922.

Cadmillus prit encore place parmi elles, mais n'eut que le dernier rang.

Le témoignage d'Athénion & de plusieurs autres Écrivains (1), ne permet pas de douter qu'il n'exista d'abord que deux seules Divinités. Celles qui partagerent ensuite avec elles les honneurs divins, ne parurent qu'à la seconde époque du Culte de Samothrace. Ce fut alors qu'il s'altéra, par le mélange de celui des Égyptiens & de celui des Phéniciens. L'introduction du premier y est suffisamment désignée par la fable, qui fait voyager l'Amazone Myrina, au temps d'Horus, laquelle, pour plaire à la Mere des Dieux, établit les mysteres dans la Samothrace, appelée l'Isle sacrée (2). On conclut de-là que les Cabires étoient des Divinités de ces peuples (3), quoiqu'elles fussent chez eux très-nouvelles, & n'y fussent point comptées parmi les anciennes. Peut-être même que sur de foibles traits de ressemblance, les Grecs imaginèrent, sans fondement, qu'on les y adoroit.

Après avoir profité des traditions & des cérémonies étrangères, les habitants de Sa-

(1) *Apoll. Schol. id.*

(2) *Diod. Sic. L. III, §. 55.*

(3) *Euseb. Præp. Evang. L. I, C. X. Damasc. ap. Phot. p. 1074. Vid. Jablonski, Proleg. p. 60.*

mothrace se servirent du nom (1) de leurs premiers Prêtres, pour désigner en général leurs anciennes Divinités, qu'ils finirent par confondre avec celles de la Grece. L'une devint alors Cérès, l'autre Proserpine, la troisième Pluton, & la dernière, suivant le langage des profanes, Mercure (2), à cause du Phallus. Mais les initiés savoient très-bien que ce quatrième étoit l'Horus d'Égypte, ou l'Iacchus d'Éleusis.

Cette troisième époque est celle où dut s'introduire la doctrine Orphique, que nous savons avoir pénétré dans le sanctuaire de Samothrace (3). Ce fut encore alors qu'on imagina des rapports entre les Divinités Cabiriques & Vénus, Pothon & Phaéton, dont le célèbre Scopas fit les statues (4). Phaéton le Ciel, ou la lumière qui l'éclaire, représenta Axiéros; Vénus, ou la Terre fécondée, Axiokerfa; & Pothon, ou Cupidon, le jeune Cadmille. L'époque dont je parle, n'a point été remarquée par M. Fréret, qui s'est contenté de faire mention de

(1) *Cabir.* fort, puissant, &c.

(2) *Schol. Apoll.* ad L. I, v. 922.

(3) *Jambl.* vit. Pyth. C. XXVII.

(4) *Is (Scopas) fecit Venerem & Pothon & Phaetonem, qui Samothrace sanctissimis caeremoniis coluntur. Plin. Hist. Nat. L. XXXVI, C. IV.*

la quatrième (1), où les Dioscorides prirent la place des Cabires. Ceux-ci n'y perdirent rien ; on ne les regarda plus comme des Ministres sacrés , ou des Génies particuliers (2), mais comme de véritables Divinités , dont le Culte s'établit à Amphise , à Pergame , à Thessalonique , &c. , & auxquelles on éleva des temples & des autels dans différents endroits de la Grece.

Ces changements arrivés au Culte de Samothrace , ne sont point fondés entièrement sur des conjectures. Diodore nous dit en termes clairs , qu'il fut restauré ; mais que les raisons de cet événement n'étoient connues que des seuls Adeptes (3). Saon ou Samon (4) en avoit été , selon lui , l'Instituteur , & Jasion , le premier qui y fit des changements. Il ouvrit les portes du sanctuaire à tous les étrangers , & leur permit d'y être initiés. L'espérance d'être exempts des périls de la mer , les engageoit à venir de tous côtés pour participer à ces cérémonies mystérieuses. Suivant le

(1) Acad. des Inscr. T. XXVII, p. 12, 14, &c.

(2) Strab. L. X, p.

(3) Diod. L. V, §. 49.

(4) Diod. id. Le nom de Saon subsistoit dans celui de Saoce , mont de Samothrace , lequel avoit dix mille de hauteur. Plin. L. IV, C. XXII.

récit des Poètes, les Argonautes, battus d'une violente tempête, & n'espérant plus de calme, firent vœu, par le conseil d'Orphée (1), le seul initié qui fût parmi eux, de relâcher à Samothrace. Aussi - tôt l'orage s'apaise, & paroissent au bout des mâts ces flammes (2), que nos matelots appellent *feux St. Elme*. Elles désignoient, chez les anciens, l'Épiphanie, ou la présence des Dioscorides, pris pour les Divinités Cabiriques. Les compagnons de Jason aborderent à l'entrée de la nuit dans l'Isle : ils furent initiés à ses mystères, & en partirent, comptant sur une heureuse navigation (3). C'est sans doute dans cette initiation, que leur chef eut quelque aventure, qui fournit à Eschyle le sujet de la Tragédie des Cabires, où il introduisoit Jason ivre sur la scène (4); licence qui dut fort irriter les Athéniens contre ce Poète peu religieux.

Il paroît, par des vers de Valérius Flaccus, que le principal Prêtre de Samothrace, dès que l'on appercevoit quelque bâ-

(1) *Apoll. Argon.* L. I, v. 915-18.

(2) *Diod.* L. IV, §. 43, &c.

(3) *Apoll. Argonaut.* L. I, v. 915-18. *Orph. Argon.* v. 465. *Valer. Flacc.* L. II, v. 435-40.

(4) *Fragm. ap. Athen.* L. X, p. 428.

timent étranger, s'avançoit sur le rivage, pour exercer l'hospitalité envers l'équipage, & le conduire dans le sanctuaire (1). Plus le nombre des Adeptes étoit grand, plus les richesses de cette Isle devenoient considérables, & plus ses mysteres étoient célèbres : ainsi la politique & la Religion gaignoient à cette espece d'invitation. D'ailleurs l'Isle étoit absolument sans port (2); la superstition seule engageoit à y aborder. Ses ministres rappelloient sans doute aux Adeptes, l'origine de ce pouvoir de leurs Dieux sur la mer. Dardanus, un des premiers Cabires, & dont la Samothrace avoit autrefois porté le nom (3), passoit chez eux pour avoir enseigné aux hommes, avant qu'ils connussent les vaisseaux, l'usage des radeaux (4), dont il fit lui-même l'expérience, dans la conquête de l'Asie. Traverser avec de si frêles machines des bras de mer orageux, n'étoit-ce pas assez pour faire imaginer que les ondes & les vents respectoient les Cabires, & en conséquence qu'ils commandoient à ces éléments?

(1) *Val. Flacc. sup. cit.*

(2) *Plin. L. IV, C. XXIII.*

(3) *Id. id.*

(4) *Diod. L. V, n°. 48. Conon, Narrat. XXI. Τρετ. ad Lycophr. v. 73.*

Les Anaactotelestes, ou Hiérophantes de Samothrace, faisoient encore des promesses, non moins spécieuses, aux Adeptes; entr'autres d'être saints, justes, en un mot, de devenir meilleurs qu'auparavant; ce qui devoit faire autant d'impression sur les âmes honnêtes, que sur les personnes agitées par les remords de leurs crimes. Ces derniers trouvoient un moyen de se débarrasser d'un si terrible poids, en se soumettant à l'examen d'un Prêtre particulier, appelé *Koés*, ou l'Auditeur, comme l'explique M. Fréret. En effet, c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser, pour faire l'avoué de ces mêmes crimes. On raconte que le célèbre Lyfandre, refusant de satisfaire aux questions imprudentes du *Koés*, lui demanda s'il parloit en son nom, ou comme l'organe de la Divinité. Celui-ci ayant répondu que c'étoit en cette dernière qualité, le héros Spartiate repartit aussi-tôt : *Retire-toi ; si elle m'interroge, je lui dirai la vérité* (1). Dans une pareille circonstance, Antalcidas se contenta de répondre, *les Dieux le savent* (2).

Exigeoit-on, avant d'être initié dans les

(1) *Plur. Apopht. Lac. pag. 229, T. II, Oper. ed. Xyl.*

(2) *Ibid. p. 217.*

mysteres de Samothrace, l'aveu général de tous les crimes? Les expressions de Plutarque prouvent, qu'il ne regardoit qu'un seul d'une nature grave (1). Quel étoit ce délit? & étoit-il irrémissible? Hésychius décide ces deux questions, en nous apprenant que le Koés étoit un Prêtre des Cabires, qui purifioit de l'homicide (2). On pourroit aussi croire, d'après un passage rapporté par Suidas, que le parjure passoit pour un crime capital aux yeux des Divinités Cabiriques, & qu'on les imploroit comme en étant les vengeresses (3). C'est pourquoi un des serments le plus inviolable à Rome, fut celui d'attester les autels de Samothrace (4).

Le Koés n'étoit cependant pas toujours le maître de purifier tous les coupables : l'exemple d'Évandre, Général de Persée, en est une preuve sensible. Les Romains ayant représenté qu'il souilleroit, par sa présence, le sanctuaire de Samothrace, on le somma de comparoître devant l'ancien tribunal, établi pour juger les homicides

(1) Τι ἀνομώτατον ἔργον, *ibid.* p. 229.

(2) Καθαίρει τὸν φοιέα. *in* voc. Κοῖος.

(3) *In* voc. Διαλαμβάνει.

(4) *Juven. Sat. v. 144.*

qui osoient y pénétrer (1). Craignant d'être convaincu du meurtre d'Eumene, commis au pied de l'autel d'Apollon à Delphes (2), il n'insista pas davantage, & fut tué par ordre du Roi, son maître & son complice. Il résulte de ce récit que, suivant la nature & les circonstances du délit, on n'étoit pas quelquefois admis aux mysteres de Samothrace, & qu'Évandre ayant aggravé les siens par le sacrilege, devoit en être exclus. Une pareille loi étoit d'autant plus naturelle, qu'il paroît que le tribunal dont nous venons de parler, étoit purement sacerdotal, se trouvant composé des Anactotelestes, ou Rois des mysteres, suivant le langage des Romains. Peut-être gouvernoient-ils Samothrace, puisque Tite-Live nous dit, que le Magistrat suprême de cette Isle, qui prenoit le titre de Roi, annonça à Persée la décision des juges, vraisemblablement ses collegues.

L'innocence de l'âge le plus tendre n'avoit pas besoin de leur suffrage. Aussi recevoit-on parmi les initiés un grand nom-

(1) *Tit. Liv. L. XLV, C. V.* Cet Historien s'exprime en ces termes : *Esse autem judicia apud se, more majorum comparata, de iis qui incestus manus intulisse intrà terminos sacratos templi dicantur.*

(2) *Id. L. XLII, C. XV.*

bre d'enfants; usage qu'adoptèrent ensuite les Athéniens (1). Les Rois même ne dédaignoient pas d'user de cette prérogative pour leurs familles. Philippe de Macédoine, & Olympias, sa femme, s'étoient rencontrés dans le sanctuaire des Cabires; & quoiqu'ils fussent alors trop jeunes pour recevoir l'impression physique de l'amour, ils y prirent néanmoins du gout l'un pour l'autre (2). Oubliant cette anecdote, Alexandre, leur fils, laissa piller impunément, par ses soldats, le temple des Dieux Cabires, en Béotie, après la prise de Thebes. Ils en furent, dit-on, punis par le feu du Ciel (3).

Lorsqu'il arrivoit d'avoir négligé dans l'enfance, ou pendant le reste de la vie, de se faire purifier, cela n'étoit pas encore sans remède. Cette cérémonie, qu'on croyoit nécessaire pour jouir d'une félicité sans bornes, après la mort, pouvoit encore se pratiquer sur le cadavre du défunt. On trouve cet usage clairement désigné dans la fable d'Aggelos, fille de Junon. Cette Déesse, cherchant à punir sa fille de ce qu'elle lui

(1) *Donat. ad Terent. Phorm. v. 14.*

(2) *Plut. vit. Alex. T. IV, p. 6, ed. Bryan.*

(3) *Pausan. Boeot. C. XV.*

avoit dérobé son fard, l'obligea à se réfugier chez des personnes qui enterroient un mort. Jupiter, son pere, l'ayant su, ordonna aussi-tôt aux Cabires de la purifier; ce qu'ils exécuterent sur les bords de l'Achéron (1), c'est-à-dire, quand elle fut morte.

Il est à présumer qu'on s'empressoit d'autant plus à se faire initié dans l'enfance, que vraisemblablement on n'avoit besoin alors, ni du ministère du Koés, ni des cérémonies de la purification ordinaire, auxquelles succédoit celle de l'intronisation. D'abord le Myste, ou Récipiendaire, se présentoit couronné de branches d'olivier (2), & avec une ceinture de couleur pourpre, dont Ulysse passoit pour s'être servi le premier. Avant lui, l'usage des bandelettes de la même couleur, étoit seulement établi (3). Cet ajustement avoit la vertu de sauver des plus grands périls les initiés. Agamemnon, qui étoit de ce nombre, s'étant montré avec cette marque distinctive aux yeux de ses soldats mutinés, appaisa leur sédition (4). Ce Myste ainsi revêtu, se plaçoit sur une

(1) *Schol. Theocr. Idyll. II, v. 12.*

(2) *Procl. in Pluton. Polit. ap. Meurs. Græc. fer. p. 196.*

(3) *Schol. Apoll. L. I, v. 915. Schol. Homer. L. I, v. 334. L. XVI, v. 100.*

(4) *Schol. Homer. supr. cit.*

espece de trône , que tous les assistants entouroient. Se tenant par la main , & continuant de faire un cercle autour de lui , ils dansoient & chantoient des hymnes (1) ; ce qui ne s'exécutoit pas cependant sans quelques troubles (2). Venoit ensuite la pompe ithyphallique , qu'Hérodote nous assure avoir été transmise aux Athéniens par les Pélasges. On rendoit raison , selon lui , de cette maniere de représenter le Phallus droit dans les mysteres de Samothrace (3). Elle y avoit rapport à la *mort Cabirique*.

Cette mort , célébrée , en quelque sorte , par les pleurs & les gémissements des initiés , étoit celle du plus jeune des Cabires , Cadmille , massacré par ses deux freres , qui s'enfuirent , emportant avec eux ses parties naturelles , dans une ciste ou corbeille (4). Sa tête fut enveloppée aussi-tôt d'une étoffe teinte en pourpre , & son corps porté sur un bouclier en Asie , au pied du Mont-Olympe , où on l'enterra. Les Anactolestes ajoutoient beaucoup de circonstances à cet événement , les changeoient

(1) *Plat. Euthydem. ed. Fic. p. 193. Dion. Chrys. or. XII.*

(2) *Procl. Theol. Platon. L. VI, C. XIII.*

(3) *Herod. L. II, C. LI.*

(4) *Clem. Alex. Protrep. p. 16, T. I, Oper. ed. Pott.*

& les altéroient (1), à leur gré, afin d'en rendre l'explication moins difficile. Elle étoit également relative au meurtre de quelque ancien Prêtre, qui s'étoit opposé à l'introduction de cette Divinité, & à la fable Égyptienne d'Horus, l'Iacchus d'Éleusis. L'identité de ces deux derniers faisoit dire à Athénion, que Cadmille étoit le même que Dionysus (2) ou Bacchus, toujours confondu par les profanes avec Iacchus.

Plusieurs rites allégoriques avoient rapport à la mort Cabirique; mais ils ne sont pas venus jusqu'à nous : on connoît seulement celui qui défendoit de mettre sur la table de l'ache, parce que cette plante, suivant les Mystagogues, avoit été produite par l'effusion du sang du jeune Cabire, Cadmille, sur la terre. Cette ache ne peut être que celle des montagnes, appelée proprement *liveche*. Son efficacité à procurer aux femmes les regles supprimées par la peur, semble avoir fait naître l'idée de son origine fabuleuse, aux Prêtres de Samothrace.

La plupart des cérémonies mystérieuses se faisoient la nuit (3); quelques-unes même

(1) *Clem. Alex. Protrep.* p. 16, T. I, Oper. ed. Pott.

(2) *Ap. Schol. Apollon.* L. I, v. 917.

(3) *Vid. Guthberleth. C. XI, Diff. de Mysteriis Deorum Cabirorum.*

dans un antre, & le secret le plus inviolable en déroboit la connoissance aux profanes. Il paroît, par un endroit d'Hérodote, qu'on apprenoit aux initiés plusieurs traditions historiques sur les Pélasges, & sur l'adoption que firent les Athéniens de plusieurs objets de leur Culte, entr'autres des Mercurus *Phalléphores* (1), dans un temple en Béotie, dont la fondation remontoit à la plus haute antiquité, avant la fameuse guerre des Épigones. Ce même Culte, qui avoit eu pour auteur Méthapus, célèbre Mystagogue (2), devoit son crédit à un dépôt mystérieux, confié, disoit-on, par Cérès aux deux premiers Cabires. En quoi consistoit-il ? quel usage en faisoit-on ? « Voilà, assuroit Pausanias, ce » que je ne puis divulguer. Il est seulement » permis de dire, que les mysteres des Ca- » bires sont fondés sur un présent que leur » fit Cérès (3). » On verra bientôt le mot de l'énigme, en rapprochant de ce passage un autre du même Auteur, où il parle de la fuite d'Énée.

Ce héros, suivant la tradition que Vir-

(1) *Herod. L. II, C. LI.*

(2) *Pausan. Messen. C. I.*

(3) *Id. Boeot. C. XXV.*

gile a respectée (1), emporta avec lui les Dieux de Samothrace, dont Dardanus avoit établi le Culte à Troye (2). Mais n'auroient-ils pas été représentés par quelque symbole matériel ? Cela est très-vraisemblable. Il étoit renfermé dans un coffre, qu'Eurypyle eut l'imprudence d'ouvrir. A la vue du simulacre de Dionysus qu'il y trouva, son esprit, dit le superstitieux Pausanias, s'aliéna tellement, que sa raison ne lui revenoit que par intervalles (3). Il est évident que cette figure n'auroit pas passé pour avoir fait sur lui un pareil effet, si elle n'eût été, ni extraordinaire, ni mystérieuse. On en devinera sans peine la forme obscène, quand on se rappellera que les deux Cabires fratricides s'enfuirent avec les parties naturelles du jeune Cadmille, ou Dionysus, comme je l'ai déjà remarqué d'après saint Clément d'Alexandrie. Voilà donc le véritable & précieux dépôt confié à la garde des Vestales, & d'où dépendoit le salut de Rome.

(1) *Feror exul in altum*

Cum sociis, natoque Penatibus & magnis Dīs.

Æn. L. III, v. 12. Vid. Varron. ap. Serv. in h. L.

(2) Varron. ap. Macrob. Sat. L. III, C. IV, Plut. vit. Camill. T. I, p. 307. Dion. Hal. Ant. Rom. L. I, p. 55, 56, L. II, p. 126-27, ed. Sylb.

(3) Pausan. Achaïc. C. XIX.

Mais cette ville ne devoit point à Énée cet objet mystérieux de sa vénération ; les Étrusques en avoient fourni l'idée à Numa. C'étoit chez eux que vinrent se refugier les Cabires (1), c'est-à-dire, quelques-uns des premiers Prêtres de Samothrace, qui introduisirent en Italie le Culte de leurs Dieux. D'autres prétendent que les peuples d'Étrurie l'avoient apporté de Lemnos, qui avoit été autrefois sous leur domination (2). Ils donnerent aux trois Divinités Cabiriques les noms de *Cérès*, *Palès* & *Fortune* (3). Celui de Cadmille ne reçut aucune altération, & passa dans la langue latine, où il signifia d'abord un enfant ; ensuite il servit à désigner des jeunes gens, dont la fonction étoit d'aider, dans les cérémonies religieuses, les Prêtres (4), & de leur servir d'assistants, comme Iacchus sembloit l'être de Cérès Mystique (5). Les Romains, respectant le berceau des Cabires, laissè-

(1) *Clem. Alex. Protr.* p. 16.

(2) *Schol. Apoll. Rhod. L. I, v. 608.*

(3) *Apud Tuscos Cabiros esse Deos Penates, eosque Cererem, Palém & Fortunam vocari ab illis.* *Serv. ad Æn. L. II, v. 325.* La Fortune étoit Artémis, ou Proserpine, suivant la doctrine Orphique. *Schol. Hesiod. Theog. ad v. 268.*

(4) *Verr. Flacc. de Sign. verb. L. III, p. 63, ed. ad ul. Delphini.*

(5) *Schol. Aristoph. ad Ran. v. 326.*

rent l'Isle de Samothrace libre (1), c'est-à-dire, avec le droit d'Autonomie. La célébrité de ses mysteres subsistoit encore vers l'an dix-huit de notre Ère, puisque Germanicus ne put être empêché de s'y faire initier, que par la violence des vents contraires, qui éloignerent de cette Isle ce Prince malheureux (2).

A R T I C L E II.

Des Dactyles.

LA conformité de leurs cérémonies religieuses, & leur voisinage, ont concouru également à faire confondre les Cabires & les Dactyles. On a même cru que ces derniers n'étoient qu'une portion des premiers (3), quoiqu'on les ait regardés comme originaires de Crete. La source de cette erreur est le surnom d'Idéens, qui leur venoit du Mont-Ida en Phrygie, & non de la montagne du même nom, qui se trouvoit dans l'Isle de Crete, où les Dactyles ne furent jamais établis. L'autorité de

(1) *Plin.* L. IV, C. XXIII.

(2) *Tacit.* Annal. L. II, C. LIV.

(3) *Strab.* L. X, p. 321.

44 *Recherches sur les Mysteres*

Sophocle (1), d'Éphore (2), de Strabon (3), de Diodore de Sicile (4) & de saint Clément d'Alexandrie (5), ne permet pas de révoquer en doute ce que j'avance. Assez semblables aux Jongleurs de l'Amérique, ces Dactyles de l'Asie chercherent d'abord à se rendre nécessaires, en exerçant, chez un peuple sauvage, la médecine. Ils y étoient devenus si habiles, que leur nom désigna long-temps en Grece ceux qui professoient cet art (6). L'incendie des forêts du Mont-Ida leur ayant découvert des mines de fer (7), ils enseignerent à le travailler (8): du moins une tradition générale leur attribuoit cette invention, dont l'époque étoit fixée sous le regne de Pandion, Roi d'Athènes, 1432 ans avant Jésus-Christ (9). On ajoutoit que l'invention de l'airain leur étoit encore due (10). De pareils services ne pouvoient manquer de leur attirer une

(1) Ap. *Schol. Apoll. Rhod.* L. I, v. 1126.

(2) Ap. *Diod.* L. V, §. 64.

(3) L. X, p. 326.

(4) L. V, §. 64.

(5) *Strom.* L. I, p. 360.

(6) *Hesych.* in voc. *Δακτύλιος*.

(7) *Clement. Alex. Stromat.* L. I, p. 420.

(8) *Marm. Oxon. epoch.* II.

(9) *Ibid.*

(10) *Diod.* L. V, §. 64.

considération, qu'ils augmentèrent par le moyen des prestiges & des enchantements. Aussi passaient-ils pour d'inignes enchanteurs, suivant Phérécyde & l'Auteur du Poème de la Phoronide (1).

Ce fut par ce dernier moyen que les Dactyles se rendirent recommandables, non-seulement aux peuples de Phrygie, mais encore aux habitants de Samothrace. Diodore de Sicile raconte, qu'ils causèrent à ceux-ci la plus grande surprise, en leur montrant l'effet de leurs enchantements, & la manière dont ils s'en servoient dans les initiations & les mystères. Cet Historien ajoute, qu'Orphée lui-même devint leur disciple, & apprit d'eux ces cérémonies (2). Elles devoient être peu différentes de celles des Jongleurs, ou Devins Sauvages, dont l'initiation consiste en des pratiques simples, sur-tout en des épreuves plus ou moins fortes, exigées des aspirants. Les conquêtes de Sésostris dans l'Asie & dans la Thrace, y répandirent le Culte Égyptien. Les Cabires & les Dactyles ne purent éviter de s'y conformer, & d'adopter même une nouvelle doctrine.

(1) *Ap. Schol. Apoll. Rhod. L. I, v. 1126.*

(2) *Diod. L. V, §. 64.*

tant plus de fondement, que dans les autres noms que Pausanias donne aux Dactyles (1), on trouve ceux de Jaſion, dont il ſera bientôt queſtion ; c'eſt l'Iacchus des Crétois ; de Priape (2), à cauſe du Phallus qui lui étoit conſacré ; enfin de Pæonius, ce même Iacchus, c'eſt-à-dire, Dionyſius (3), ſuivant les profanes. Hercule & Épimede ne ſont entrés dans cette nomenclature, que pour désigner la force & la prudence, qualité d'Acmon, *le Ciel*. Idas & Acéſidas ſont de ſimples épithetes, ou ſurnoms relatifs aux lieux qu'habitoient les Dactyles. Ce ne fut qu'à l'époque de l'introduction du Culte étranger, que *Kelmis* prit place parmi les Divinités Dactyliques, comme Cadmille parmi celles de Samothrace.

A cette époque ſuccéda une troiſième, celle de l'Apothéoſe. *Acmon*, *Damnameus* & *Kelmis* furent alors regardés, ſuivant Stéſimbrote, dans ſon Livre ſur les Myſteres (4), comme fils de Jupiter & de la Nymphe Ida, parce que ce Dieu ayant ordonné à ſes nourriciers de jeter derrière eux de la pouſſière du Mont-Ida, il en na-

(1) Eliac. I, C. VII.

(2) *Lucian.* de Saltat. §. 21.

(3) *Hefych.* in h. v.

(4) *Ap. Erymol. magn.* in v. Ἰδαίου.

quit les Dactyles Idéens. Cette fable allégorique qu'on expliquoit aux initiés, n'étoit pas la seule. Une seconde faisoit naître ces mêmes Dactyles de l'imposition des mains d'Ops, ou de la Terre, sur le Mont-Ida, lorsque cette Déesse alla se réfugier dans l'Isle de Crete (1). L'allégorie est sensible, & on en devinera bientôt le sens. En reconnaissance de leur invention, les premiers habitants de l'Ida parvinrent dans la suite aux honneurs divins (2), & finirent par être regardés comme des Lares, ou Divinités particulières (3). Mais leur Culte ne fut jamais aussi étendu que celui des Cabires métamorphosés en Dioscorides, à cause, sans doute, du crédit qu'avoient déjà ces derniers. Le sort des Dactyles ressembloit davantage à celui des Curetes (4), sur lesquels il est nécessaire d'entrer ici dans quelques détails.

(1) *Diomed.* de Orat. & part. Orat. p. 474.

(2) *Diod.* L. V, §. 64.

(3) . . . *Idaos Dactylos appellant. Hôs quidem tres putant, qui Lares esse creduntur, Damnameneus, Acmon, Celmon.* *Diomed. sup. cit.* p. 475, ap. *Grammat. Lat. ed. Putsch.*

(4) *Hesiod.* ap. *Strab.* L. X, p. 325.

ARTICLE III.

Des Curetes.

SUIVANT l'opinion commune, l'Isle de Crete étoit leur patrie : leur origine étoit aussi ancienne, que leur généalogie fabuleuse (1). Quelques-uns prétendoient que les Dactyles étoient les ancêtres des Curetes, & que la Phrygie avoit été leur premier berceau. Éphore ajoutoit, que Minos les emmena avec lui dans cette Isle (2), qui porta même leur nom (3). M. le Président des Brosses, pour trancher toute difficulté, avance que « les Curetes » sont les anciens Prêtres de cette partie » de l'Europe, voisine de l'Orient & de la » Grece, assez semblables aux Druides des » Celtes, aux Saliens des Sabins, aux Sorciers ou Jongleurs de Laponie, de Nigritie, ou à ceux des Sauvages de l'Amérique, de la Sibérie, du Kamtchatka. » C'est assez vainement, continue-t-il, » qu'on a beaucoup disputé sur leur véri-

(1) Vid. *Apollod.* L. I, §. 3. *Tzetzes ad Lycophr.* p. 19. *Serv. ad Virg.* L. III, p. 111.

(2) Ap. *Diod.* L. V, §. 64.

(3) *Plin.* L. IV, C. XX.

du Paganisme. SECT. II, ART. III. 51

» table patrie, puisqu'on trouve de ces for-
» tes de Prêtres par-tout où la croyance
» grossière des Religions sauvages fait le
» fonds des préjugés populaires. Mais le
» plus célèbre College de ces Jongleurs,
» étoit en Crete (1) ».

Il paroît certain qu'ils défrichèrent les premiers cette Isle (2), & travaillèrent à civiliser ses habitants. Ils leur apprirent à rassembler en troupeaux les brebis & les chevres éparfes dans les campagnes, à élever des abeilles, à forger, ou à fondre les métaux (3). On leur attribuoit même des connoissances en Astronomie (4). En disant qu'ils étoient fils de la Reine Mélissa, qui apprit aux Crétois de nouveaux rites & les pompes sacrées (5), on a voulu désigner seulement que l'introduction leur en étoit due.

Gégenes, ou enfants de la Terre (6) & Ministres de Rhée (7), sont des titres suf-

(1) Dissert. sur les Dactyles, les Curetes, &c., dans une note de l'Hist. de la Républ. Rom. de Salluste, rétablie, &c. &c. T. II, p. 564-65.

(2) *Curetes sunt primi cultores Creta.* Serv. ad Virg. *Æn.* L. II, v. 132.

(3) *Diod.* L. V, §. 65.

(4) *Theon ad Arat.* L. I, v. 35.

(5) *Laëtant.* div. Inst. L. I, C. XI.

(6) *Diod.* L. V, §. 65.

(7) *Strab.* L. X, p. 325.

fifants pour prouver qu'ils adoroient très-anciennement cette Divinité, à laquelle ils affocierent *Oouranos*, ou le Ciel, regardé dans leur Théogonie, comme la source & le pere de tous les Dieux (1). Leur doctrine étoit donc originairement conforme à celle de toutes les hordes Pélasgiques. Ils révolterent contre eux celles de Crète, quand ils voulurent innover dans les choses de Religion. Ces partisans de l'ancien Culte étoient les Titans, c'est-à-dire, des Crétois, qui avoient encore les mœurs sauvages. A Gnosse, dans un bois sacré de cypres, ils avoient élevé un autel au Ciel & à la Terre, auxquels ils rapportoient leur naissance (2). Leurs Prêtres, ou leurs Jongleurs, ayant voulu ajouter une troisième Divinité à celles-ci, ces Sauvages se livrerent aux fureurs du fanatisme; c'est pourquoi on supposa qu'ils avoient mis en pieces le nouveau Dieu. Cet événement étoit représenté dans les mysteres Gnossiens, dont les symboles étoient les dés, la balle, la roue, la paume, le fabot, le miroir & la toison (3); ce qui, dans le sens

(1) *Diod. L. V, §. 66.*

(2) *Id. ibid.*

(3) *Clement. Alex. Protr. p. 15.*

du Paganisme. SECT. II, ART. III. 53

mystique, signifioit que les Curetes avoient les premiers introduit le Culte de Jupiter. Pour assimiler davantage ces cérémonies à celles de Saïs, ou d'Éleufis, on y fit jouer dans la suite le rôle d'Horus, ou Iacchus, à un personnage nommé Jasion, un des auciens Curetes (1), & membre de la Triade Curétique, suivant le langage des Éclectiques (2); de même que les Dactyles, les Curetes finirent par prêter leur nom aux Divinités des mysteres de leur pays. Ces mysteres avoient beaucoup de ressemblance avec ceux de Samothrace & du Mont-Ida (3). Peut-être n'y garda-t-on pas le même secret. Diodore de Sicile fait mention de leur publicité à Gnosse (4). Mais on ne doit pas entièrement ajouter foi au récit de cet Historien, qui tâche d'accréditer, aux dépens de la vérité, son système favori, l'Évhémérisme. Cette assertion hardie a pris sa source dans des indiscretions multipliées, qui, jointes aux contes populaires & aux rêveries des Poètes, donnerent lieu aux fables allégoriques sur Jasion,

(1) *Serv. ad Virg. Æn. L. III, v. 3 ubi legend. Jasionis pro Jasionis.*

(2) *Procl. in Platon. Polit. C. XXV.*

(3) *Strab. L. X, p. 321-22.*

(4) *Diod. L. V, §. 77. Voyez les Éclairciss. n°. 2.*

54 *Recherches sur les Mysteres*

dont la connoissance n'est point étrangere à mon sujet.

Homere & Hésiode disent, que Cérès eut commerce avec Jasion, dans une novale qui avoit reçu trois labours, & que Plutus naquit de cette union passagere (1). Jupiter, selon le premier de ces Poètes, en étant informé, frappa Jasion de la foudre (2). Apollodore prétend que ce héros mérita cette punition, pour avoir voulu violer la Déesse (3). D'autres ajoutent qu'il étoit fils de Jupiter, dont il s'attira la colere par son extravagance, qui le porta à faire ses efforts pour jouir d'un fantôme qui avoit la figure de Cérès (4), ou plutôt de la statue de cette Déesse (5). Suivant quelques Auteurs, Cérès le transporta dans le Ciel avec Triptoleme, & l'un & l'autre furent mis au rang des Constellations, sous le nom de Gémeaux (6).

Nous apprenons d'Hésiode que ce fut en Crete & dans un canton fertile, que Jasion

(1) *Homer. Odyss. L. V, v. 125-26-27. Hesiod. ed. Heins. Theog. p. 306, & Schol. p. 308-9. Eustath. ad Homer. p. 1528.*

(2) *Homer. Odyss. L. V, v. 128-9.*

(3) *Bibl. L. III, C. XI.*

(4) *Conon, Narrat. C. XI.*

(5) *Scymn. Chi. descr. orb. v. 684.*

(6) *Ap. Hygin. Astron. Poet. C. XXII.*

du Paganisme. SECT. II, ART. III. 55

eut les faveurs de la Déesse de la Terre (1). Diodore de Sicile, toujours imbu des principes d'Évhémère, cherche l'explication de cette fable dans l'histoire, & avance qu'aux noces de Cadmus & d'Harmonie, Cérès fit présent du bled à Jasion (2). On disoit encore qu'on retrouva chez lui la semence de ce grain, après un déluge qui en avoit étouffé le germe dans toute l'Île de Crete (3). On sent aisément l'allégorie; & l'aventure de ce héros n'en présente que de relatives aux travaux de l'agriculture (4). Ils produisent nécessairement la véritable richesse, représentée par Plutus, à qui Péllelides de Gnosse donnoit pour frere Philomele. Ce dernier n'eut qu'une légère portion de l'héritage de son pere. Réduit au plus étroit nécessaire, & ne s'accordant point avec son aîné, il acheta des bœufs & inventa la charrue. Cultivant avec leur secours la terre, il en tira sa subsistance, & mérita ainsi la protection de Cérès, qui, enchantée de sa découverte & de ses efforts, le plaça, sous le nom de

(1) *Theog.* v. 971-74.

(2) *L. V*, §. 49.

(3) *Schol. Homer. ad Odyss. L. V*, v. 125-26.

(4) *Phurn. C. XXVIII. Heracl. Allegor. Homer. p. 493*, in opusc. Myth.

Bouvier, parmi les Constellations (1). Ce récit est purement allégorique, & devoit être compris sans peine, par les Crétois initiés aux mystères des Curetes.

C'est néanmoins aux derniers temps du Paganisme, que l'invention de quelques-unes de ces fables semble appartenir. Elle ne peut précéder l'époque de l'Apothéose des Curetes. Cessant alors d'être les Paredres, ou assistants de Rhée (2), non-seulement ils furent regardés comme des Divinités subalternes (3), auxquelles on éleva des temples (4); mais encore les Crétois les mirent au rang des principaux Dieux, au nom desquels ils juroient l'observation des traités qu'ils faisoient entr'eux (5). Il paroît par un passage de Pausanias, que si on ne confondit point les Curetes avec les Dioscorides, du moins on finit par avoir de la peine à les distinguer (6).

(1) *Hygin. Poet. Astron. C. IV.*

(2) *Vers. incert. Poeta.*, ap. *Stob. Eclog. Phys. p. 5.*

(3) *Quia Curetes Latine familiares appellantur*, Lactant. *scilicet* Lactat. ad *Stat. Thebaid. L. IV, v. 785.*

(4) *Pausan. Messen. C. XXXI.*

(5) *Juram. Hierapytn. ap. Chishul. Antiq. Asiat. p. 133.*

(6) *Phot. Cod. XXXVIII.*



A R T I C L E I V.

Des Corybantes.

L E s Phrygiens, qui se vantoient d'être le plus ancien peuple de l'univers (1), ne sortirent néanmoins qu'assez tard de la barbarie. Ils durent les premiers pas qu'ils firent vers la civilisation, à leurs Jongleurs, ou Devins, qui ressembloient aux Dactyles, leurs voisins, mais dont l'attachement au Culte primitif, leur mérita de passer pour les enfants de Saturne (2) & de Rhée (3). Remarquables par leurs forces (4), ils s'exercerent d'abord aux travaux de la métallurgie. Ovide les représente occupés avec les Curetes à fabriquer des armes défensives (5). Les ténèbres de la vie sauvage ne peuvent être entièrement dissipées que par la lumière des lettres. Les Corybantes, c'est le nom de ces anciens Devins de Phrygie, comprirent sans peine cette vérité ; & leurs efforts, soit pour s'instruire eux-mêmes,

(1) *Herodot.* L. II, C. II.

(2) *Strab.* L. X, p. 325.

(3) *Suid.* in h. v.

(4) *Orph. Argon.* v. 25.

(5) *Faust.* L. IV, v. 209.

se Phrygienne, &c., étoient les noms d'une même Divinité, à laquelle on donnoit encore les épithetes de Cybelle, de Bérécynthienne, Dyndiménienne, Idéenne, Pylérienne, Pessinontide, &c. (1), suivant les lieux qui lui rendoient un Culte particulier : elle ne différoit point d'Isis, adorée chez les Égyptiens, d'Astarté chez les Phéniciens, & de Cérès chez les Athéniens. L'établissement du Culte idolatrique de la Terre, ou Rhéc (2), sous le titre de la Mere des Dieux, que lui méritoit son ancienneté, est marqué par l'apparition prétendue de sa statue à Pessinunte, (3) dans la Phrygie, 297 ans avant la prise de Troye, quelques années après l'arrivée de Cadmus & de Danaüs dans la Grece (4), sous le regne de Mæon, Roi de Lydie (5). L'origine des mysteres de cette Déesse, ne doit pas être fort éloignée de ce temps. M. Fréret en fixe l'époque

(1) . . . ἀ ἱρεα μυγία ἐινυδ'ερα. Τητη. ad *Lycophr.* p. 116, ed. Steph. Voyez, sur l'étymologie de la plupart de ces noms, les savantes Remarques de M. Falconet, *Acad. des Inscr.*, T. XXIII, p. 225-26-27.

(2) . . . Et postea ἱρα, quæ est terra, sed, mysterii gratiâ, voluerunt πια. Joann. Nicol. de rit. Bacchan. C. IV.

(3) *Marm. Oxon.* Epoch. X.

(4) *Ibid.* Ep. VII & IX.

(5) *Diod. L. III, §. 58.*

du Paganisme. SECT. II, ART. IV. 61

vers l'an 1580 (1) avant Jésus-Christ; ce qui est très-antérieur à l'institution des cérémonies de la Terre honorée à Éleusis, sous le nom de Cérès.

Suivant la tradition, Midas, aidé sans doute des Corybantes, & après avoir bâti un magnifique temple en l'honneur de Rhée (2), introduisit les mystères de cette Déesse chez les Phrygiens, afin d'adoucir leurs mœurs & de les rendre plus soumis (3). On ajoute que ce Prince, si injustement décrié à cause de sa prétendue ignorance, avoit été lui-même initié par Orphée (4), c'est-à-dire, qu'il avoit tiré de la Thrace les cérémonies de l'initiation. Elles commençoient, comme toutes les autres de ce genre, par des purifications; ce qui avoit donné lieu à la fable qui faisoit purifier Bacchus par la Mere des Dieux (5).

Le temps de la célébration des mystères de cette Déesse, se trouvoit fixé à l'Équinoxe du Printemps (6). Elle duroit trois jours, dont le premier étoit triste. Il étoit

(1) Acad. des Inscr. T. V, p. 308.

(2) Diod. L. III, §. 60.

(3) Clem. Alex. Protr. p. 12.

(4) Just. Hist. L. XI, C. VII.

(5) Schol. Homer. ad Il. L. VI, v. 130.

(6) Julian. Orat. V, in honor. Matr. Deor. p. 315.
Schol. Nicandr. ad Alexiph. v. 2.

64 *Recherches sur les Mysteres*

diviniserent par - là un de leurs anciens chefs, & furent ensuite eux-mêmes mis au rang des Génies, ou Divinités subalternes (1).

Cette circonstance de la mort d'Attis, tué par un sanglier, étoit consacrée à Pessinunte, par l'usage commémoratif qui permettoit le sacrifice de toute espece de quadrupedes, excepté le porc & le sanglier (2). A Dyme, ville d'Achaïe, on observoit la même chose dans le temple élevé à Dindimene, ou Rhée, & à son compagnon inséparable. Qu'étoit-il ? Les profanes ne pouvoient le savoir, suivant le témoignage de Pausanias, qui assure n'en avoir lui-même rien appris (3). Cependant il débite à cette occasion, une étrange légende des Galates sur Attis, dont il rapportoit l'origine à un songe impur de Jupiter. Les Mystagogues ne devoient pas plus en faire mention, que des rêveries d'Évhémere, concernant ce personnage (4). Les détails dans lesquels Catulle entre à son égard, leur étoient également inconnus. Ce Poëte

(1) *Hi (Corybantes) autem Lares adpellantur*, Hygin. *Fab. CXXXIV. Corybantes damones sunt.* Serv. ad *Æn. L. III, v. 113.*

(2) *Pausan. Achaic. C. XVII.*

(3) *Id. ibid.*

(4) *Diod. L. III, §. 52.*

ayant

ayant plus cherché à rendre son récit pathétique, qu'à nous fournir quelque lumière sur les traditions mystiques & allégoriques de Pessinunte, se flatteroit-on d'en trouver dans un discours de l'Empereur Julien, où il se montre Sophiste aussi méprisable, que Philosophe superstitieux ?

La Mere des Dieux, ou la Terre, eut, selon lui, pour fils Attis, qui fut nourri sur les bords du fleuve Gallus, dont il prit le nom. Devenu grand, sa beauté inspira de l'amour à sa mere, qui, après lui avoir tout permis, lui mit sur la tête un bonnet étoilé. Elle le laissa ensuite se livrer entièrement au gout qu'il avoit pour la danse. Ce fut en s'y exerçant, qu'il arriva jusqu'à la grotte d'une Nymphé, dont il eut les faveurs. La Terre ne tarda pas d'être jalouse, & enjoignit à son fils de ne plus la quitter, & de ne point en aimer d'autres qu'elle. Il n'obéit point & s'enfuit. Comme il étoit déjà parvenu à l'extrémité d'une forêt, Corybas, ou le Soleil, ordonna à un lion roux de veiller sur sa conduite. Mais cet animal devint lui-même le rival de la Nymphé, contre laquelle il se battit. Cet événement força le malheureux Attis à se rendre Eunuque. Après une opération aussi cruelle, il ne s'éloigna plus de sa mere,

qui lui donna pour gardes les Corybantes (1).

Si ce récit étoit celui qu'on faisoit aux initiés de Pessinunte, comment l'Empereur Julien a-t-il osé en publier tous les détails ? Il a prévenu l'objection, en ajoutant qu'une partie des mysteres de cette ville devoit être cachée, & l'autre révélée, même aux profanes (2). En conséquence il donne l'explication de celle-ci, conformément à ses principes allégoriques. Ils étoient à peu près ceux des Éclectiques, & pouvoient être facilement ramenés au système des Stoïciens. Après avoir exercé toute la sagacité de son esprit pour adapter cette fable à ses idées métaphysiques & astronomiques, Julien finit néanmoins par assurer que les cérémonies mystérieuses de Pessinunte représentoient les travaux de la moisson (3). C'étoit le sentiment de Varron, dont saint Augustin nous a conservé le témoignage (4). Il paroît certain que dans l'origine de ces mysteres, on y entretenoit les Adeptes du

(1) *Julian. Or. cit. p. 309-15.*

(2) *Id. p. 316.*

(3) *Id.*

(4) *Hæc sunt telluris & Matris Magna præclara mysteria, undè omnia referuntur ad mortalia semina, & exercendam agriculturam. Civit. Dei, L. VII, C. XXIV.*

du Paganisme. SECT. II, ART. IV. 67

service qu'avoient rendu à la société les Corybantes, soit en encourageant l'agriculture, soit en exerçant des arts utiles. A ces bienfaits ils en avoient joint un fort important, celui de faire espérer aux initiés les récompenses de la vie future (1); mais leur racontaient-ils l'histoire d'Attis comme on vient de la rapporter? Cela n'est pas vraisemblable. Tout étoit simple de leur temps, & rien ne se ressentait des efforts de l'imagination. Combien n'en firent pas les derniers Mystagogues du Paganisme, pour donner un sens raisonnable aux traditions mythologiques?

Le dernier jour des mystères de Pessinunte, on faisoit éclater sa joie (2); image du retour d'Attis à la vie (3). Alors tout retentissoit du bruit du tambour, du cor & des crotales (4), lequel excitoit l'enthousiasme des Prêtres de Rhée. Les anciens Corybantes ne s'étoient jamais livrés à ces fureurs, qui semblerent croître chez leurs successeurs, à proportion que leur crédit s'affoiblissoit. Ils se portèrent à des actes

(1) *Vitam cuiquam pollicentur aeternam.* S. Aug. Civit. loc. cit.

(2) *Julian.* Or. cit. p. 316.

(3) *Damasc. vit. ap. Phot. Bibl.* p. 1074.

(4) *Strab. L. X,* p. 323, &c.

de frénésie, dont la superstition peut seule s'honorer. Un glaive & des torches ardentes de pin à la main, poussant des cris affreux, & les cheveux épars, parcourant les bois ou les montagnes, ils annonçoient leur fête. Enfin, pour donner une représentation du malheur d'Attis, ils se mutiloient eux-mêmes, & portoient, comme en triomphe dans les rues, la marque déplorable de leur délire (1). Ces horribles & infames scènes se renouvelloient toutes les fois qu'ils pouvoient espérer de s'attirer par-là l'admiration d'un peuple stupide & barbare.

Quoique la conduite de ces évergumenes eût déjà décrié dans la Grece & l'Asie Mineure le Culte de Rhée, ou Cybele, il s'introduisit cependant à Rome. Les Poëtes Latins se sont plu à nous décrire les coupables excès où ses Prêtres, les Galles, se portèrent. Cela n'empêcha point d'y établir, en l'honneur de cette Déesse, des sacrifices mystérieux, fort connus sous le nom de Tauroboles, & sur lesquels le savant Vandale & M. de Boze (2), ne nous ont rien laissé à désirer. Le détail en est

(1) *Lucian.* Dial. Deor. XII, §. 1. *Lactant.* L. I, p. 91. *Apul.* Metam. L. VIII, IX, passim, &c.

(2) *Acad. des Inscr.* T. II, p. 443.

du Paganisme. SECT. II, ART. IV. 69
étranger à mon Ouvrage. Il suffit seulement de remarquer que l'époque de leur établissement , étoit celle de l'altération totale du Culte de Rhée, ou la Mere des Dieux, que l'Empereur Julien s'efforce en vain d'accréditer. Ce Prince, trop vanté de nos jours, parce que ses Ouvrages ne sont point assez lus, écrivit à Arsace, Grand - Prêtre de Galatie, pour l'assurer qu'il accorderoit sa protection aux habitants de Pessinunte, s'ils se rendoient propice cette Divinité ; que si, au contraire, ils la négligeoient, il leur feroit ressentir les effets de son indignation (1). Ainsi jusqu'aux derniers temps du Paganisme, il subsista encore quelque chose des mysteres des anciens Corybantes, tandis qu'il ne restoit plus aucune trace de ceux des Telchines, dont on n'avoit même depuis longtemps que des idées fausses & injustes.

(1) *Julian.* Epist. XLIX, T. II, p. 206, ed. cit.



ARTICLE V.

Des Telchines.

LE nom de ces derniers étoit devenu un terme injurieux & synonyme de ceux de charlatan, d'enchanteur, d'empoisonneur, enfin de génie mal-faisant. Le savant Fréret dérive néanmoins ce mot *Telchine* du verbe grec, qui signifie guérir, soulager, &c. (1). Les hommes sont trop souvent injustes envers leurs bienfaiteurs, au nombre desquels ces Telchines si décriés méritent une place distinguée. Quoiqu'ils eussent commencé à se servir de pratiques superstitieuses, comme les Jongleurs Iroquois, ou les Piayes Caraïbes, ils paroissent cependant avoir exercé les premiers la médecine vétérinaire, & être devenus fort habiles dans la métallurgie (2); ce qui fit croire qu'ils étoient les ouvriers de la faux de Saturne (3), du trident de Neptune (4), des statues d'A-

(1) Acad. des Inscr. T. XXIII, p. 38.

(2) *Strab.* L. XIV, p. 450. *Diod.* L. V, §. 55. *Ovid.* *Metam.* L. VIII, v. 365. *Hesych.* in h. v. &c.

(3) *Strab.* loc. cit. *Eustath.* ad *Dionys.* v. 504. *Lactant.* ad *Stat. Sylv.* L. IV, v. 47, &c.

(4) *Eustath.* ad *Homer.* T. I, p. 771.

pollon & de Junon , à Linde & à Camire (1), villes de l'Isle de Rhodes , où ils avoient passé du continent de la Grece. Cette courte traversée suffisoit pour leur mériter le titre d'enfants de la mer ; mais l'honneur d'avoir été chargés de l'éducation de Neptune (2), avoit un autre fondement historique.

Comme les Cabires , les Dactyles , les Curetes & les Corybantes , avec lesquels ils avoient tant de rapport , soit par leurs mœurs , soit par leurs occupations , les Telchines furent d'abord de simples devins , ensuite les Prêtres d'une portion des Pélasges. Ils engagèrent ce peuple à abandonner l'ancien Culte de Saturne ; c'est pourquoi on disoit qu'ils lui avoient retranché sa faux. Ils se déclarèrent alors pour Neptune , & soutinrent en sa faveur une guerre dans l'Ægéalée contre Apis , successeur de Phoronée (3). Étant devenus odieux , à cause du meurtre de ce Prince , ils vinrent à Rhodes & dans le continent voisin , y porter leur nouvelle Divinité , à laquelle ils associerent bientôt plusieurs autres , dont ils

(1) *Diod. L. V, §. 55.*

(2) *Maris filii Neptunum educarunt. Lactant. loc. supr. cit.*

(3) *Pausan. Corinth. C. V. Euseb. Chron. ad ann. 228.*

sont supposés avoir les premiers fait la statue. Les Titans, ou anciens habitants du pays, s'opposèrent à ces innovations religieuses, & prirent les armes contre les Telchines (1). On ajoute que Rhée fut contraire à ceux-ci (2), c'est-à-dire, que les partisans du Culte primitif de la Terre, ces mêmes Titans, refuserent de l'abandonner.

Pour suppléer au nombre & à la force, les Telchines n'oublierent pas l'art des prestiges & le secours des enchantements. Mais le moyen le plus puissant qu'ils employèrent sur l'esprit des Sauvages, fut la menace des peines à venir. Elle les engagea à descendre de leurs montagnes, à sortir de leurs forêts, à se civiliser, enfin à adopter une Religion nouvelle. Cette révolution se trouve attestée par une fable, suivant laquelle les Telchines arrosèrent les champs voisins de leur demeure avec les eaux du Styx (3), c'est-à-dire, qu'ils firent de toutes parts des lustrations, & répandirent le dogme des punitions infernales.

Toujours agités par les troubles de Religion, les anciens Rhodiens ne s'adonne-

(1) *Diod. L. V, §. 55.*

(2) *Etymol. magn. in v. Ἀρρία.*

(3) *Laëtant. ad Stat. Theb. L. II, v. 274.*

rent entièrement aux travaux de l'agriculture, que lorsque les Titans & les Telchines furent chassés de leur pays. Les premiers ayant empêché Vénus qui venoit de l'Isle de Cypre, d'aborder chez eux, ne tarderent pas d'en être punis par l'amour désordonné qu'elle leur inspira pour la Terre, leur mere, dans le sein de laquelle Neptune leur procura un asyle (1). L'explication de cette fable est aussi facile que naturelle. Ne cessant d'être fortement attachés au Culte de Rhée ou la Terre, & continuant de lui faire des sacrifices humains (2), les Titans de Rhodes se trouverent bientôt réduits à un petit nombre, & contraints à se refugier dans la partie orientale de cette Isle. Là ils périrent tous par un tremblement de terre, où la mer franchit ses bords & inonda leur canton.

Cet événement dont parle Diodore de Sicile, obligea les Telchines à se retirer eux-mêmes sur le continent (3). Le reste des Rhodiens profita de leur départ pour reconnoître le Soleil, comme sa Divinité tutélaire. Cela fit imaginer que les Telchi-

(1) *Diod. L. V, §. 55.*

(2) *Porphyr. de Abst. L. II, §. 54.*

(3) *Diod. L. V, §. 56.*

nes avoient eu pour ſucceſſeurs les *Ignetes* ou *Héliasſtes* (1), c'eſt-à-dire, les adorateurs du Feu ou du Soleil. Ceux-ci ne purent conſerver long-temps la prééminence de leur Culte ; elle leur fut enlevée à l'arrivée de Danaüs & de ſes filles (2), qui introduiſirent les dogmes & les rites Égyptiens. Linde devint alors le lieu où l'on célébra les myſteres de Saïs. Nous n'avons point de détails ſur les cérémonies particulières que les Rhodiens y ajoutèrent. On ſait ſeulement qu'ils ſacrifioient à Proſerpine, couronnée d'Asphodele (3). La ſubſtance des racines de cette plante étant aſſez ſemblable à celle du gland, il eſt probable qu'elles ſervirent de nourriture aux anciens habitans de l'Iſle de Rhodes, avant qu'ils fuſſent civilisés. C'eſt à quoi, ſelon toute apparence, leurs deſcendants, faiſoient alluſion dans l'uſage qu'on vient de rapporter.

Il paroît que, malgré l'émigration des Telchines, leurs pratiques myſtérieuſes ſe conſerverent encore à Rhodes dans le temple d'Okridion, nom d'un ancien hé-

(1) *Diod. L. V, §. 55. Strab. L. XIV, p. 450. Heſych. in v. ἱγνῆτες Steph. Byſ. in v. Γῆις.*

(2) *Marm. Oxon. Ep. IX.*

(3) *Suid. in h. v.*

du Paganisme. SECT. II, ART. V. 75

ros (1), qui devoit être l'un de ses premiers ministres de l'ancien Culte. On en compta d'abord deux (2), ensuite trois (3); ce qui désigne assez leur rapport avec les Cabires, les Dactyles & les Corybantes. Tous avoient eu également des mystères, dont les principales cérémonies subsisterent long-temps en Samothrace, à Lemnos, &c. Le nombre de ces premiers Instituteurs varia dans la suite (4), parce que la tradition qui les concernoit, s'altéra totalement. Il étoit nécessaire d'y remonter, pour découvrir la véritable origine des mystères, & les changements qu'ils avoient essuyés dans l'antiquité la plus reculée.

(1) *Plut. Quæst. Græc.* T. II, *ed. Xyl.* p. 207.

(2) *Suid.* in h. v.

(3) *Laët.* ad *Stat. Theb.* L. II, v. 274.

(4) *Tzetç.* Chil. XIII, v. 447. Hésychius nous a conservé le nom d'un de ces Telchines. Il s'appelloit *Mylas*, & établit les cérémonies Mylasiennes à Camire. *In v. Μυλάς.* Peut-être ne différoient-elles pas des Okridiennes de Rhodes. Le même Hésychius *in v. Λύκος*, parle aussi d'un autre Telchine, nommé *Lycus*.





TROISIEME SECTION.

Des Mysteres Éleusiniens.

ARTICLE PREMIER.

De l'origine de ces Mysteres.

LES cérémonies sacrées d'Éleusis effaceront toutes celles dont je viens de parler, soit par leur splendeur, soit par leur célébrité. Ellés méritèrent d'être appelées les Mysteres par excellence, auxquels on donnoit encore, comme aux autres, les noms d'*Orgies* & de *Téletes* (1). Leur origine étoit fort ancienne, puisque saint Épiphane en fait remonter l'établissement au regne d'Inachus (2), c'est-à-dire, vers l'an 1970 avant l'Ere vulgaire. Cette époque est antérieure de plus de quatre siècles au temps de Danaüs, où Hérodote rapporte l'arrivée des filles de ce Prince qui transporta avec elles d'Égypte les cérémo-

(1) Voyez les Eclaircissements, n°. 3.

(2) S. *Epiphan.* adv. Hæres. L. I, §. 9, p. 11, T. I, ed. Petav.

nies mystérieuses de Cérès, que les Grecs appellerent *Thesmophories* (1). Elles les apprirent aux femmes Pélasgiotes du Péloponnèse, où l'usage s'en seroit néanmoins perdu, quand les Doriens envahirent cette contrée, si les Arcadiens ne l'y eussent pas conservé (2). Ce récit nous offre deux faits très-remarquables : le premier est, que le Culte de Cérès ne fut point connu avant le regne de Danaüs, l'an 1511 avant Jésus-Christ, suivant la Chronique de Paros, ou l'an 1584, comme le pensent quelques Chronologistes modernes; le second, résultant des expressions de cet Historien, nous indique que les Thesmophories ont précédé dans la Grece les mysteres d'Éleusis. L'origine de ces derniers doit être fixée sous Érechée, qui succéda à Pandion premier l'an 1423 avant Jésus-Christ, & 632 avant la première Olympiade. Le Pere Péttau ne rapporte cependant, d'après Eusebe, l'établissement de ces mysteres, qu'à l'année 1587 (3), laquelle, suivant son calcul, tombe à la dixième du regne d'Érechée. Mais la Chronique de Paros semble

(1) *Herod.* L. II, C. CLXXI.

(2) *Id.*

(3) *Doctr. Temp.* T. II, p. 529.

78 *Recherches sur les Mysteres*

placer cet événement dans le cours de la vie de ce Prince, qui occupa le trône d'Athenes pendant cinquante ans : c'est pour-quoi je crois ne pas m'éloigner du sentiment de son auteur, en fixant l'institution des mysteres Éleusiniens vers l'année 1397, la vingt-quatrième avant la mort d'Erechtee.

On trouve dans la Chronique que je viens de citer, quatre époques concernant l'histoire de Cérès, & de son Culte dans l'Attique. Dans la première, il est question de l'arrivée de cette Déesse, qui y sema les premiers fruits, & envoya Triptoleme, fils de Célée & de Næra, pour faire part de cette découverte aux habitants des autres contrées; la seconde époque est relative à la première semence que ce même Triptoleme jeta dans les champs de Rharia, près d'Éleusis; la troisième, quoique fort mutilée, nous laisse cependant appercevoir la publication d'un Poëme sur l'enlèvement de Proserpine, les recherches de sa mere, &c. Suivant le supplément de M. Chandler (1), c'est Orphée qui publie lui-même ce Poëme dont il est l'auteur; conjecture heureuse, mais qui offre bien des difficul-

(1) *Ad Epoch.* 14, ed. Oxon. 1763.

tés; enfin dans la quatrième époque, il est parlé de l'établissement des Mystères & des Poésies de Musée. Les éditeurs y ont inséré le nom d'*Eumolpe*, comme étant le véritable Instituteur de ces cérémonies. Cette addition, & plusieurs autres qu'il ne m'est pas permis d'examiner ici, paroissent ne point convenir au texte de cette Chronique, gravée sur des marbres, où l'on n'aperçoit plus que deux époques en lettres numériques, qui concernent Cérès & son Culte. La première se trouve à la vingt-troisième ligne, & nous donne la date de 1142, laquelle, prise de l'Archontat de Diognète, la première année de la CXXIX^e Olympiade, fixe l'époque du premier champ ensemencé par Triptolème, à l'année 1406 avant Jésus-Christ. A la vingt-septième ligne, où l'on voit la publication du Poème sur l'enlèvement de Proserpine, est placée la seconde de ces deux anciennes époques. Elle est de l'année 1135, qui répond à la 1399^e avant l'Ere vulgaire. Le temps a effacé l'empreinte de toutes les lettres numériques de la vingt-huitième ligne, & jusqu'au nom d'Érechtée. On doit néanmoins conjecturer que c'est sous le règne de ce Prince, que l'Auteur de ce précieux monument avoit rapporté l'institution des

mysteres Éleusiniens, que je fixe donc, avec assez de vraisemblance, à l'an 1397, en gardant l'intervalle qu'il faut nécessairement supposer entre ces différents événements.

Diodore de Sicile nous assure qu'Érechtee étoit né en Égypte, d'où il passa dans l'Attique, avec une quantité considérable de grains, à laquelle les habitants de cette contrée durent leur salut; leurs champs avoient fort souffert d'une longue sécheresse. Ce secours mérita la couronne à leur bienfaiteur, qui établit les mysteres à Éleusis (1). Il est facile de s'appercevoir que tout ce récit a été puisé dans l'Ouvrage d'Évhémère, qui l'imagina sans doute, pour rendre raison de l'origine du Culte de Cérès. Érechtee n'étoit point Égyptien, mais fils de Pandion premier, Roi d'Athenes, sous le regne duquel l'établissement des mysteres a été placé par quelques Écrivains (2). Thucydide, Plutarque, Apollodore, Pausanias (3) & plusieurs autres, parlent de la guerre qu'Érechtee eut à soutenir contre Éumolpe, qui commandoit les Éleusiniens.

(1) *Diod.* L. I, §. 29.

(2) Vid. ap. *Meurs.* de regn. Athen. L. II, C. III.

(3) *Thucyd.* L. II, §. 15, *Plut.* aut *Pseud. Plut.* parall. T. II, p. 310. *Paus.* Attic. C. XXXVIII, *Apoll.* L. III, C. XIV, §. 4.

Euripide regarde sans doute, par une licence poétique, cet événement comme un synchronisme de l'expédition fameuse des sept chefs devant Thebes (1). Sans m'arrêter à l'opinion particulière de ce Poète, je remarquerai que, pour remporter la victoire sur ses ennemis, Érechthée fut obligé par l'oracle de sacrifier l'aînée de ses filles à Proserpine (2), & non pas Proserpine elle-même, sa fille aînée, comme Meursius l'a fort mal imaginé (3). Bientôt après, les habitants d'Éleulis se soumirent, à condition, selon Pausanias, que le sacerdoce de Cérès & de Proserpine, seroit conservé à Eumolpe (4).

Ces faits sembleroient prouver que l'origine des mystères Éleusiniens étoit antérieure au règne d'Érechthée. Ne falloit-il pas que le Culte de Proserpine fût déjà fort accrédité, pour que ce Prince se trouvât forcé d'immoler sur un autel sa propre fille, & que le sacerdoce de cette Déesse fût une charge assez importante, pour de-

(1) *Eurip.* Phœnic. v. 860-61.

(2) *Stob.* Exc. *Demar.* Sermon. XXXVIII. J'ai adopté dans ce passage la correction de Pierfon. *Verisim.* p. 180.

(3) *De Regn.* Athen. L. II, C. IX.

(4) *Paus.* Attic. C. XXXVIII. On attribuoit à ce Prince d'avoir le premier enseigné la culture des arbres & de la vigne. *Plin.* Hist. Nat. L. VII, C. LVII.

82 *Recherches sur les Mysteres .*

venir le partage d'un Roi détrôné avec peine & des efforts, dont les succès n'avoient pas été constants? Les difficultés qui naissent de ces observations diminueront, si l'on rapporte, avec Eusebe, cette guerre à la quarante-neuvieme année du regne d'Érechée (1), c'est-à-dire, à l'an 1374 avant Jésus-Christ, vingt-trois ans après l'établissement des mysteres, qui, pendant cet espace, ont pu acquiescer dans l'Attique un grand crédit, lequel s'étendit insensiblement, & se fortifia dans tout le reste de la Grece.

Eumolpe ayant été revêtu le premier du sacerdoce héréditaire de Cérés & de Proserpine, il n'est point étonnant qu'on lui ait attribué l'établissement des cérémonies mystérieuses de ces Déeses. Cette opinion est même plus vraisemblable, que celle qui en a fait honneur à Orphée, quoique cette dernière paroisse avoir été généralement adoptée dans la Grece. Aristophane, Euripide & Démosthene nous l'indiquent, par la certitude avec laquelle ils en parlent (2). Cependant Aristote nioit l'existence d'Or-

(1) Chron. p. 83.

(2) *Aristoph.* Ran. v. 1064, *Eurip.* Rhéc. v. 943-44, *Démsth.* contr. *Aristog.* Or. T. III, ed. Tayl. p. 468.

•

du Paganisme. SECT. III, ART. I. 83

phée (1), personnage historique, qui semble avoir été inconnu aux plus anciens Écrivains, Hésiode, Homère & Hérodote. Comment d'ailleurs pouvoit-il être l'Instituteur des mystères, puisque leur origine est antérieure de plusieurs générations à l'expédition des Argonautes, où ce héros est supposé avoir assisté ? Du moins le regarde-t-on constamment comme ayant été contemporain de ces premiers navigateurs de l'Europe.

Si l'âge d'Orphée n'a pas précédé le voyage de Colchos, Musée, que Platon & Diodore de Sicile appellent son fils (2), qu'Eusebe le Syncelle (3) & la plupart des anciens Écrivains (4) croient son disciple, & auquel, suivant une tradition, ce Poète adressa plusieurs de ses Poésies, entr'autres sa prétendue Palinodie ; Musée, dis-je, pourroit donc être l'Instituteur de ces mystères, comme quelques-uns l'ont pensé. Ces lettres ΟΡΣΑΙΟΥ, qu'on voit à la vingt-huitième ligne des marbres de Paros, désignent d'une manière trop claire le nom de Mu-

(1) Vid. *Cicer.* de Nat. Deor. L. I, §. 38.

(2) *Diod.* L. IV, §. 25, *Fabric.* Bibl. Græc. L. I, C. XVI.

(3) *Euseb.* Chron. p. 88. *Syncel.* ibid. p. 156.

(4) Vid. *Serv.* ad *Æn.* L. VI, v. 667.

84 *Recherches sur les Mysteres*

fée, pour soupçonner que l'Auteur de la Chronique n'en ait point fait mention à ce même endroit, où il parle de l'établissement des mysteres. Il peut avoir suivi l'opinion d'Androtion & d'Acésodore, qui en faisoient descendre l'Instituteur & le premier Hiérophante, Eumolpe, de Musée; celui-ci d'Antipheme, qui eut pour pere Céryx, fils de l'ancien Eumolpe (1), lequel aura précédé de cinq générations le regne d'Érechtee.

Philochore fait Musée fils d'Eumolpe (2); opinion qui sembloit être confirmée par l'építaphe même du tombeau de Musée, rapportée par Pausanias (3) & par le Scholiaste d'Aristophane (4). Ister donne au contraire Triptoleme pour pere à Eumolpe (5). Enfin nous trouvons une troisieme généalogie de Musée, dans le Lexique de Suidas, qui le fait fils d'Antipheme, lequel ne descendoit point, selon cet Auteur, de l'ancien Eumolpe (6). On peut éviter toutes ces contradictions, en admettant deux Musée :

(1) *Ap. Schol. Soph. Œdip. Col. v. 1046.*

(2) *Ap. Schol. Aristoph. Ran. v. 1065.*

(3) *Attic. C. XXV.*

(4) *Loc. supr. cit.*

(5) *Ap. Schol. Soph. L. C.*

(6) *Suid. in voc.*

du Paganisme. SECT. III, ART. I. 85

le plus ancien fils d'Antiphème, fut l'Auteur du Poème sur Cérès & Proserpine ; & le second , supposé disciple d'Orphée , composa pour les Lycomèdes , un hymne en l'honneur de Cérès (1) ; ce qui aura donné lieu de le confondre avec le premier père de l'Hiérophante Eumolpe. Celui-ci étoit , selon quelques-uns , de la Thrace Bœotique , & non de celle qui étoit située au-delà du Strymon , la seule connue de la plupart des Géographes , mais que Strabon distingue avec raison de la première (2).

On prétend qu'Eumolpe amena de la Thrace du secours aux Éleusiniens ; tradition qui a fait croire qu'il étoit de cette contrée de la Grèce , où il trouva les mystères des Cabires établis. Il en apprit les cérémonies , & les transporta à Eleusis , vers l'époque de l'introduction du Culte de Cérès , auquel elles furent adaptées , autant par le concours des circonstances , qu'à cause de l'identité des Divinités Cabiriques avec Cérès , Proserpine & Pluton , nouveaux Dieux de l'Attique.

(1) *Pausan.* Attic. C. XXII.

(2) L. X, p. 324.

ARTICLE II.

D'Éleufis & de son Temple.

LE petit Royaume d'Eumolpe paroît ne s'être pas étendu au-delà des limites d'un territoire très-resserré, n'ayant qu'environ une lieue en longueur & en largeur. La fameuse plaine de Rharia, où le premier grain fut semé, en formoit la plus grande partie, que partageoit une longue colline, à l'extrémité de laquelle s'élevoit la ville d'Éleufis, à quatre lieues d'Athènes, & à dix-sept cents cinquante pas géométriques de la mer. Quelques Écrivains en font remonter la fondation au temps d'Ogygès (1); d'autres l'attribuoient au héros Eleufis, fils de Daïre, qui descendoit de l'Océan & de Mercure, ou de ce même Ogygès. Quelques-uns assuroient que cette ville avoit pris son nom de l'arrivée de Cérès dans cette contrée (2). Pausanias observe très-bien que les Éleusiniens, loin de rapporter des faits certains sur leur ori-

(1) *Euseb. Chron. L. II*, p. 66, Vid. Not. Scalig. p. 20.(2) *Aristid. Eleusin. T. I*, oper. p. 257, *Etymol. magn.* in voc.

du Paganisme. SECT. III, ART. II. 87

gine, ne débitoient que des fables & de fausses généalogies (1). Ce peuple fut néanmoins aussi distingué par sa sagesse, que par son antiquité (2). Soumis par Érech-tée, il ne fit plus qu'une même nation avec les Athéniens, auxquels il ne survécut pas, Éleusis ayant presque cessé d'exister (3), dès que son temple, consacré à Cérès & à Proserpine, eût été détruit.

Ce fameux temple étoit regardé comme un des principaux ornements de la Grece. Eusebe en rapporte la fondation sous le regne de Pandion II, & Tatien, avec moins de vraisemblance, au temps de Lyncée (4), c'est-à-dire, cent vingt-deux ans plutôt; époque où le Culte de Cérès n'étoit point encore établi dans l'Attique. Il existoit avant le retour des Héraclides, si nous pouvons ajouter foi au récit du Rhéteur Aristide, qui assure qu'après cet événement, les Doriens ruinerent de fond en comble cet antique édifice. Il étoit placé dans la cita-

(1) Attic. C. XXXVIII.

(2) *Origen. contr. Cels.* p. 13.

(3) Le lieu que cette Ville occupoit, infesté en 1676 par les Pirates, n'offre plus aujourd'hui, suivant M. Chandler, qu'un méchant Village situé sur la pointe d'un rocher, & habité par quelques familles Albanoises qui cultivent la plaine.

(4) *Orat. contr. Græc. ed. Benedictin.* p. 291.

delle, c'est-à-dire, sur le sommet d'une colline, environné de murs (1). Sa situation au-dessus du puits de Callichore (2), avoit été désignée par Cérès même. Quelque avantageuse qu'elle fût, elle ne le mit point à l'abri des ravages des Perses, qui en brûlerent tout l'intérieur (3). Si Aristide n'avoit pas ignoré ce fait certain, il n'auroit pas faussement avancé que, lors de l'invasion de Xerxès, le temple d'Éleusis avoit été épargné (4). Cet Auteur du deuxième siècle, déplore, dans un discours particulier, l'incendie total de ce monument, lequel arriva de son temps. A la vérité, il fut bientôt après réédifié; mais on doit juger par l'état où se trouvoit alors la Grèce, qu'il ne put recouvrer son ancienne magnificence; peut-être même fut-il élevé sur un plan moins étendu.

La Seque (5), ou Celle mystique, c'est-à-dire, la nef de l'ancien temple, étoit

(1) *Tit. Liv. L. XXXI, C. XXV.* Ces fortifications devoient être fort anciennes, puisque Scylax en fait mention. *Péripl. p. 21, ed. Hudf.*

(2) *Homer. aut Pseudo-Homer. Hymn. in Cerer. v. 250-51, 278.*

(3) *Herod. L. IX, C. LXV.*

(4) *Eleusin. Orat. p. 257, ed. Jebb.*

(5) *Enchiridion. Vid. Lex. Vitruv. in v. Cella.*

d'une grandeur immense (1). Strabon prétend qu'il pouvoit contenir autant de monde qu'un vaste théâtre (2). Aristide remarque, comme une chose étonnante, que de toutes les assemblées de la Grece, soit religieuses, soit politiques, celle des initiés à Éleusis, se trouvoit l'unique renfermée dans un seul édifice (3). Ictinus fut l'Architecte de cette Celle, sous le gouvernement de Périclès, & observa dans sa construction, les regles de l'ordre dorique; mais il n'y ajouta point des colonnes extérieures, si utiles pour la commodité des sacrifices. Ce fut au temps de Démétrius de Phalère, que Philon fit bâtir le prostyle, qui releva, dit Vitruve, la majesté de tout l'édifice (4). Peut-être ce vestibule se dégradat-il dans la suite, puisque Cicéron nous parle de celui qu'Appius avoit eu dessein de faire élever (5).

Cependant Périclès n'avoit rien épargné pour la perfection de ce temple. Par ses soins, Corœbus en éleva le sanctuaire (6),

(1) *Vitruv.* Proœm. L. VII, p. 125, *ed. Elzev.*

(2) L. VI, p. 272.

(3) *Eleusin.* p. 259.

(4) *De Architect.* Proœm. L. VII, p. 126.

(5) *Epist. ad Attic.* L. VI, n°. 1.

(6) *Plut. Vit. Pericl.* T. I, *ed. Bryan.* p. 352. Τὸ δ' εἶ

posa les colonnes inférieures, & y ajouta les architraves. Cet Artiste étant mort, Métagène continua l'ouvrage, fit les colonnes supérieures, & acheva l'enceinte (1). Xénoclès ouvrit une fenêtre au faite de l'édifice : enfin Callistrate construisit le grand mur du péribole extérieur, destiné à renfermer tous les Mystes, ou aspirants à la dernière initiation, avant qu'ils fussent admis dans la Celle, ou l'intérieur du temple. Cette clôture devoit donc être très-vaste : on peut en juger par le nombre des initiés assemblés au champ de Thriase, lorsque Xerxès entra dans l'Attique. Ils étoient plus

Ἐλευσῖνι τελεστήριον. La ponctuation n'est pas ici exacte, & pourroit induire en erreur : il faut évidemment un point avant τ' où la phrase commence. Plutarque y distingue très-bien le sanctuaire τελεστήριον, puisqu'il dit ensuite τ' δ' ἐπαῖον ἐπὶ τῷ ἀνακτόρῳ, &c. Ce dernier mot étoit particulièrement employé pour désigner le Temple de Cérès à Eleusis. Vid. *Hemsterhus. Not. ad Lucian. Tim. §. 23, M. Walcker. n. ad Herodot. L. IX, C. LXV.* Ce même terme étoit usité pour exprimer le sanctuaire des autres Divinités, au lieu que celui de Cérès & de Proserpine s'appelloit μίγαρον. Vid. *Hesych. in v. Ἀνάκτορον. Eustath. p. 1387, L. XVII, T. III, ed. Rom. ad Odys. L. I, & ci-après not. au §. 4, art. 4.* Plutarque donne le nom de τελεστήριον au sanctuaire d'Eleusis, parce qu'on y faisoit les dernières cérémonies de l'initiation. D'ailleurs il ne peut être confondu avec la seque mystique, dont l'Architecte avoit été Icénus, & non Coræbus.

(1) Τὸ διάζωμα, que j'étois tenté de traduire par la *Plinthe*.

de trente mille, comme le texte d'Hérodote l'indique (1).

Lorsque Spon & Whéler visiterent, dans le dernier siècle, les ruines d'Éleufis & les environs de cette ville, ils n'y trouverent qu'un amas de décombres, dont ils ne purent tirer aucune lumière sur la forme du temple de Cérès & de Proserpine (2). Richard Pockocke, qui vint après eux, n'en apperçut rien (3). Son compatriote M. Wood, plus attentif, a fait de nos jours fouiller dans ces ruines, & y a découvert la grande enceinte, destinée aux cérémonies préparatoires de l'initiation, & l'a très-bien distinguée du temple (4). « Celui-ci » est tellement ruiné, dit le judicieux M. le » Roi, qu'il m'a été impossible d'en dessi- » ner une vue. Il est cependant facile de » le reconnoître à l'étendue & à la beauté » de ses débris, dans lesquels on trouve » encore de très-beaux chapiteaux dori- » ques & ioniques (5) ». Peut-être les observations de M. Chandler nous fourniront-elles plus d'éclaircissements. C'est un

(1) L. VIII, C. LXV.

(2) *Spon. Voyag.* T. II, p. 279, *Wheler.* id. p. 516.

(3) *Descr. du Levant*, L. III, C. V.

(4) Not. communiquées à M. l'Abbé Barthelémy.

(5) *Descr. des Ruines de la Grece*, premiere éd. p. 39.

des derniers voyageurs qui ait examiné l'emplacement de ce fameux édifice. « Il s'élève
 » voit, selon lui, du côté du levant, &
 » s'y trouvoit borné par la forteresse. Quelques
 » pieces de marbre fort épaisses & des
 » tronçons de colonnes, sont encore en
 » place. La largeur de la Celle est d'environ
 » cent cinquante pieds (1). Sa longueur,
 » en y comprenant le *pronaos* & le portique,
 » que, a deux cents seize pieds. Le diamètre
 » des colonnes, qui ont des cannelures
 » de six pouces, pris au bas du fût, est
 » de plus de six pieds & demi. Le temple
 » étoit décastyle, ayant dix colonnes de face,
 » laquelle regardoit le levant. Le péristyle,
 » ou enceinte, avoit trois cents
 » quatre-vingt-sept pieds de long, du nord
 » au midi, & trois cents vingt-huit pieds
 » de large, du levant au couchant. Les angles
 » de ce dernier côté se terminoient
 » par une ligne droite. Entre le mur occidental
 » de clôture & la citadelle, il y
 » avoit un passage, ou chemin de quarante-deux
 » pieds & demi de largeur. Il conduisoit au
 » sommet du rocher élevé, qui est au nord-ouest
 » de l'enceinte, & sur

(1) On se rappellera que le pied Anglois est à notre pied, comme 15 est à 16.

» lequel on voit les restes d'un temple,
» dont l'étendue avoit en longueur, du
» nord au sud, soixante-quatre pieds &
» demi, & en largeur cinquante-quatre
» pieds, à l'est de la muraille de la cita-
» delle, laquelle venoit le joindre du côté
» de l'ouest. Peut-être étoit-il consacré à
» Triptoleme ; & par sa position, il com-
» mandoit une grande partie de la plaine
» & de la baie. On apperçoit encore à en-
» viron trois ou quatre pieds de quelques
» chaumieres, les bornes du temple myf-
» tique, près d'une tour carrée (1), éle-
» vée sur les fondements de la grande en-
» ceinte (2). »

Paufanias fait mention de plusieurs autres temples de la ville d'Éleusis, consacrés à différentes Divinités. Mais il ne parle point de celui de Junon, pour éviter sans doute de rendre raison de l'usage mystérieux qui obligeoit de le fermer, lorsqu'arrivoit le temps des cérémonies de l'initiation. On pratiquoit la même chose à l'égard du temple de Cérès pendant les fêtes de Junon (3).

(1) La résidence du Commandant Turc.

(2) *Chandler*, Trav. in Græc. C. XLII, p. 189, &c.

(3) Attic. C. XXXVII.

ARTICLE III.

De l'histoire de Cérès & de ses attributs.

CHEZ les Égyptiens, Isis, le principe passif, étoit la sœur & la femme d'Osiris, le principe actif. Les Théogonies grecques faisoient également Cérès, sœur de Jupiter (1), dont elle eut Proserpine, qui fut enlevée par Pluton. Les suites de ce rapt méritent d'être racontées avec quelques détails, parce qu'elles sont le fondement de toute l'histoire de Cérès, laquelle, célébrée dans les mysteres, avoit une origine Égyptienne, qu'il ne sera pas difficile d'appercevoir, en la comparant avec celle d'Isis, prise pour la Terre. Les Grecs en durent la connoissance aux filles de Danaüs (2), qui introduisirent vers l'an 1511 avant Jésus-Christ (3), son Culte dans le Péloponnese, d'où il ne passa dans l'Attique, qu'après l'an 1409, suivant la Chronique de Paros (4). Hérodote, Dio-

(1) *Hesiod.* p. 264, ed. *Heinsf.* *Ovid. fast.* v. 285-86. *Hygin.* ed. Var. p. 10, &c.

(2) *Herod.* L. II, C. CLXX.

(3) *Marm. Oxon.* Ep. 9.

(4) *Id.* Ep. 12.

du Paganisme. SECT. III, ART. III: 95

dore de Sicile (1) & tous les Auteurs de l'antiquité, avouent l'identité de ces deux Divinités, que l'étymologie de leur nom rend encore certaine. La première avoit en Égypte le surnom de Mouth (2), *mere*, mot qui ne diffère point de Mau-Tho, en usage chez les Coptes, pour désigner la Mère du Monde. La seconde étoit appelée en Grèce *Demeter*, c'est-à-dire, la Terre-Mère, interprétation littérale du nom d'Isis (3), & conforme à la Doctrine des mystères (4).

Les autres noms de Cérès étoient relatifs à ses attributs, ou à ses courses (5), dont la recherche de Proserpine passoit pour être l'unique objet. Sous la figure d'une vieille, & toujours à la lueur des flambeaux, elle parcourut plusieurs contrées, avant que d'arriver dans le territoire d'Éleusis. Trois fois, selon Callimaque, elle s'y assit au bord du puits de Callichore, couverte de poussière, sans avoir, ni bu, ni mangé, & sans être entrée dans le bain... (6).

(1) *Herod.* L. II, C. LIX, CLVI. *Diod.* L. I, §. 12, 13.

(2) *Plut.* de Is. & Osir. ed. *Squir.* §. 56.

(3) *Herod.* L. II, C. LIX. *Diod.* L. I, n°. 13.

(4) *Diod.* L. III, §. 62.

(5) Voyez les *Eclairciss.* n°. 4.

(6) *Callim.* Hymn. in Cér. v. 15, 16, 17.

La pierre qui lui servit de siege, devenue un monument célèbre de sa douleur, fut appelée *Agelaste* ou triste. Après s'y être reposée, cette Déesse entra dans le Palais de Célée, Roi d'Éleusis, où elle rencontra Iambé, vieille servante, qui la fit rire par ses plaisanteries grossieres. Choisie pour nourrir le fils de ce Prince & de Métanire, sa femme, Cérès s'occupa pendant la nuit à mettre au feu cet enfant, appelé *Démophon*, afin d'en consumer toutes les parties mortelles. Sa mere l'apercevant dans cet état, poussa un grand cri, au bruit duquel la Déesse laissa échapper son nourrisson, qui fut entièrement brûlé. Pour s'en consoler, elle prit avec elle l'aîné de ses freres, lui donna un char attelé de dragons, & l'envoya dans cet équipage enseigner par-tout aux hommes l'art de semer le froment (1). Tel est le récit qu'Apolodore nous fait des aventures de Cérès; on les voit représentées sur un bas-relief antique, publié & expliqué par M. de Boze.

L'Auteur de l'ancien Hymne nouvellement découvert, & attribué à Homere, entre dans de plus grands détails sur l'arrivée de Cérès à Éleusis. Il dit que Calli-

(1) *Apolloq.* Bibl. L. I, C. IV.

dice, Cleïfidis, Démo & Callithoé, filles de Célée, rencontrèrent la Déesse assise près d'un puits, à l'ombre d'un olivier, où elle leur apprit que son nom étoit *Dêô* (1). Ensuite elle ajouta qu'elle venoit de Crete, en ayant été enlevée par des pirates, auxquels elle avoit échappé. Callidice ne laissa pas, dans sa réponse, ignorer quel étoit son état & celui de ses sœurs. Elles vont toutes ensemble avertir leur mere Métanire, de la rencontre qu'elles avoient faite. Cette Princesse veut engager *Dêô*, ou Cérès, de s'asseoir en sa présence; ce qu'elle refuse, jusqu'au moment où Iambé lui dresse & arrange un siege. La Déesse inconnue est chargée du soin du jeune Démophon, qu'elle frotte avec de l'ambrosie, & chauffe dans son sein pendant le jour, tandis que la nuit elle le met dans le feu à l'insu de ses parents, comme il vient d'être rapporté; mais on ne trompe pas long-temps la vigilance maternelle. Cet enfant est aperçu, dans cette cruelle situation, par Métanire, qui pousse des cris lamentables, & exhale sa douleur en plaintes ameres. Cérès ne les supporte

(1) Voyez l'étymologie de ce nom dans les éclaircissements, à l'article cité ci-dessus.

pas, & lui reproche son imprudence, qui fait perdre l'immortalité à son fils. Celui-ci néanmoins ayant eu l'avantage d'avoir été sur les genoux de la Déesse, en reçoit les promesses les plus flatteuses. Aussi-tôt elle se manifeste, & quitte la figure de vieille qui la déguisoit. Enfin elle ordonne qu'on lui élève un autel dans un grand temple, où elle se propose d'établir les cérémonies augustes de ses mysteres. A la pointe du jour, Célée assemble le peuple d'Eleusis, lui annonce ce qui s'étoit passé, & l'exhorte à se conformer aux volontés de Cérès, qui reste un an entier dans l'édifice qu'on lui consacre. Elle n'en sortit que lorsque Jupiter, voyant la terre frappée de stérilité, & craignant d'être privé de l'hommage des mortels, députe Iris auprès de cette Déesse, dont la colere est apaisée par l'espoir de revoir Proserpine (1). L'allégorie est ici très-sensible; le Poète y donne clairement à entendre, qu'après une longue sécheresse, une pluie abondante rendit à la terre sa fécondité.

Tous les détails mythologiques que je viens de rapporter, different en quelques

(1) *Pseud. Homer. Hymn. in Cer. à Clar. & Doctiss. Ruhnken.* nup. edit. v. 98-313, &c.

circonstances de ceux qu'Hygin adopte. Cet Auteur, qui paroît avoir suivi Panyasis (1), prétend que Triptoleme lui-même étoit le nourrisson de Cérès, & qu'échappé des flammes, il répandit la connoissance de l'agriculture sur toute la terre (2). Ovide suppose aussi qu'elle prit soin de ce héros, & le guérit d'une maladie dangereuse (3). D'autres Écrivains assuroient que Célée, & non son fils, avoit été brûlé (4). Cette opinion n'est pas la seule qui contredit les récits d'Ovide, d'Apollodore & d'Hygin. Pausanias en rapporte d'autres, qu'il auroit entrepris de concilier, sans un songe qui fut pour lui un avertissement des Dieux, de ne pas divulguer de pareils mystères (5).

Ils offroient des détails peu décents, suivant saint Clément d'Alexandrie & Arnobe. Dysfaules, Triptoleme, Eumolpe, Eubule, bergers de profession, & Baubo, habitoient Eleusis, lorsque Cérès y arriva. Cette dernière la reçut chez elle, & lui offrit un breuvage mêlé, (*χυκεῶνα*) que la Déesse refusa, à cause de son extrême affliction. Baubo

(1) Ap. *Apollod.* L. I, C. IV.

(2) *Hyg.* C. CXLVII, voy. les éclairc. n°. V.

(3) *Fast.* v. 507, &c.

(4) Ap. *Schol. Nicandri Alexipharm.* v. 130.

(5) *Attic.* C. XIV.

prit ce refus pour un acte de mépris ; & par vengeance, releva ses habillements , de maniere à découvrir la marque de son sexe. Cette vue n'irrita point Cérès , qui avala aussi-tôt la boisson qui lui étoit offerte (1), composée , selon quelques Auteurs , avec de l'orge. Ceux-ci placent cette scene indécente dans la maison d'Hippothoon (2). Callimaque assure qu'Hespérus fut le seul qui sut persuader à Cérès d'étancher sa soif (3), c'est-à-dire , qu'elle ne but qu'au coucher du Soleil. D'autres Mythologues lui faisoient offrir à boire par Mismia. La précipitation avec laquelle la Déesse avala , fit rire Ascalabus , fils de cette femme , qui fut aussi-tôt changé en lézard (4). De tous ces différents récits , celui de saint Clément d'Alexandrie & d'Arnobé , est le seul , dont il dut être question dans les mysteres , ces Peres l'ayant tiré des anciennes Poésies Orphiques.

Plutarque nous assure que l'histoire des

(1) *Clem. Alex. Protr. T. I, Op. p. 17. Arnob. ed. Rig. L. V, p. 76, 77. Voyez les corrections de Jos. Scaliger sur ce passage de Clément Alex. dans les Epistole Vinarienses de M. de Villoison.*

(2) *Ap. Schol. Nicandr. supr. cit.*

(3) *Callim. Hymn. in Cer. v. 8.*

(4) *Anton. Liber. Metam. C. XXIV. Laſant. Placid. L. X, C. VII.*

du Paganisme. SECT. III, ART. III. 101

courfes de Cérès, ne differe point des choses qu'on faconçoit en Égypte sur Osiris, Isis & Typhon (1). Lactance adopte ce sentiment (2), dont il est nécessaire de prouver la vérité par les détails qu'on va lire.

Le coffre qui renfermoit le corps d'Osiris, ayant été poussé par les vagues jusqu'à Byblos, ville de Phénicie, vint se poser sur une plante nommée *Érica*, dont il fut enveloppé, au point de faire corps avec sa tige. Le Roi de ce pays la fit couper, pour servir de colonne à son palais. Isis en ayant été informée, arriva à Byblos, où, baignée de larmes & plongée dans la tristesse, elle s'assit auprès d'une fontaine. Là, gardant un silence obstiné, elle caressa seulement les femmes qui servoient la Reine Astarté (3), & répandit l'odeur du parfum le plus exquis. Cette Princesse, informée de ce qui se passoit, invita Isis de venir dans son palais, & la choisit pour nourrir son fils. La Déesse s'acquitta singulièrement de ce soin. Elle mit dans la bouche de cet enfant le doigt, au lieu du bout de la mamelle,

(1) De Is. & Osir. §. 25.

(2) De fals. Relig. p. 119, 120.

(3) Que d'autres appellent *Saofis*, ou *Nemanoun*, c'est-à-dire, Minerve, *Plut.* 55, 15.

& brûla toutes les parties corruptibles de son corps. Prenant ensuite la forme d'une hirondelle, Isis se plaça sur la colonne d'*Érica*, en laissant échapper de profonds gémissements. Astarté qui l'épioit, s'aperçut de cette étrange scène, & jeta un grand cri, qui couta à son fils l'immortalité. Isis se découvrit alors, & obtint la colonne qui renfermoit le corps de son mari. Après l'en avoir retiré, elle en abandonna le fût au Roi de Byblos, ville où l'on prétendoit le conserver encore au temps de Plutarque. Se croyant seule, Isis ouvrit le coffre, & pleura sur le cadavre d'Osiris. Mais ayant été aperçue par un fils du Prince regnant, Mélicerte, elle lança sur ce jeune imprudent un regard si terrible, qu'il en mourut de frayeur. Les Égyptiens crurent devoir rendre à ce malheureux, sous le nom de *Manéros*, des honneurs particuliers. La Déesse s'embarqua ensuite sur le Phœdrus, & revint en Égypte; retour qui étoit célébré par une fête le 6 du mois Tibi (1). Tel est en substance le récit de Plutarque (2) sur le voyage d'Isis, qui, selon d'autres, resta dix ans en Phénicie, fai-

(1) De Is. & Osir. §. 50.

(2) Ibid. §. 15, 16, 17.

sant l'infame métier de courtisane (1). Cependant la ville de Byblos (2) conserva la mémoire de son séjour dans les cérémonies religieuses (3), & sur ses médailles, où l'on voit cette Déesse, qui tient aux mains une voile enflée par le vent (4).

Les courses de Cérès furent donc une imitation de celles d'Isis. Les Grecs transportèrent seulement ce qui concerne la tige d'*Érica*, dans les histoires de la Mere des Dieux & de Proserpine. C'étoit par allusion à ce trait, qu'on abattoit tous les ans à leurs fêtes, ce Pin dont j'ai déjà parlé. Il suffit d'ajouter ici, que dans les cérémonies mystérieuses de cette dernière Déesse, cet arbre devenoit sa statue, & qu'on le brûloit au bout de quarante jours, dont les intervalles se passoient dans la plus profonde tristesse, tout y retentissant de pleurs & de gémissements (5).

Isis, considérée comme la Terre, devoit être naturellement l'inventrice de l'agri-

(1) *S. Epiph.* ed. *Petav.* p. 107, T. II, Ancor. §. CVI.

(2) Différente de Palæ-Byblos, où Isis aborda, & qui dans la suite fut détruite.

(3) *Plut.* de Is. & Osir. §. 16. *Lucian.* de Deâ Syr. §. 7, &c.

(4) *Ap. Noris* de Ann. & Epoch. Syro-Maced. p. 395.

(5) *Arnob.* contr. Gent. p. 17.

culture (1); ce que désignoient les Égyptiens, en portant dans les fêtes de cette Déesse des épis (2), ou des vases remplis de bled & d'orge (3). L'histoire de ses voyages a rapport, non-seulement aux actions allégoriques d'Osiris & de Typhon, mais encore au défrichement des terres, qui eût lieu au temps de l'établissement de son Culte dans la Phénicie, ou dans la Grece. Le mot *Isi* en Cophte, signifie la fécondité de la terre (4), qui, pour parler le langage des Prêtres d'Égypte, se plaît, comme étant la substance matérielle, la partie féminine de la Nature, à recevoir toutes les émanations, toutes les similitudes & tous les germes (5).

On voyoit à Athenes un très-ancien temple dédié à la Terre (6), lequel n'avoit rien de commun avec celui de Cérès. Ces deux Divinités étoient donc séparées dans l'antiquité la plus reculée. Elles furent ensuite réunies & tellement confondues, qu'on em-

(1) *Diod. L. I, §. 43. Porphy. ap. Euseb. præp. L. III, p. 115.*

(2) *Serv. in Virg. Georg. L. I, col. 122, ed. Baf.*

(3) *Diod. L. I, §. 14.*

(4) *Jablonsk. Panth. Ægypt. T. II, p. 32.*

(5) *Plut. de Is. & Osir. §. 53.*

(6) *Thucyd. L. II, §. 16.*

ployoit indistinctement leurs noms, pour désigner la Déesse de la Nature (1), la Reine de toutes choses (2), celle qui donne les richesses (3), la mere de toutes les plantes & de tous les animaux (4), &c.

Les anciens peuples de la Grece n'eurent d'abord pour toute nourriture, que du gland; mais il ne put toujours suffire à leurs besoins; & les fameux chênes de Dodone auroient été bientôt un secours impuissant (5), si un événement heureux n'eût pas changé ce cruel état. Suivant la tradition, Cérès arrive dans l'Attique; la plaine de Rharia y est ensemencée, & Triptoleme part sous les auspices de la Déesse, pour communiquer aux autres contrées ses découvertes, qui font changer les glands des campagnes de Chaonie, en épis de bled (6). Pour conserver la mémoire d'un bienfait aussi signalé, on portoit des couronnes de branches de chêne dans les fêtes de Cérès (7). Les Athéniens, qui se vantoient

(1) *Eurip.* Bacch. v. 275-76.

(2) *Id.* Phœn. v. 691.

(3) *Orph.* v. ap. *Diod.* L. I, §. 12.

(4) *Pseud. Orph.* Hymn. 13, 25, 39. *Philon.* de vitâ contemp. p. 890. Voyez les *Eclairciss.* n°. 6.

(5) . . . *Et victum Dodona negaret.* *Virg.* L. I, v. 150.

(6) *Ibid.* L. I, v. 7, 8, *Ovid.* Fast. L. IV, v. 401-2.

(7) *Virg.* Georg. L. I, v. 349. *Vid. ibid.* v. 344-50.

» que l'intendance du labourage, des se-
 » mailles & des moissons, ainsi que des
 » loix établies pour le partage des terres,
 » qui devint nécessaire pour assurer aux
 » particuliers la propriété de celles qu'ils
 » avoient cultivées, & dont on s'étoit pas-
 » sé, tant qu'elles n'avoient été que de sim-
 » ples pâturages, ou communes (1) ».

A R T I C L E IV.

De Proserpine & de ses attributs.

LA Divinité qui tenoit le second rang dans les cérémonies mystérieuses pratiquées à Eleusis, étoit *Persephone*, que les Romains appelloient *Proserpine*. Elle portoit encore plusieurs autres noms; celui de *Coré*, ou Fille, étoit le plus général. Sans m'arrêter ici à des discussions étymologiques (2), je passerai tout de suite à la généalogie de cette Déesse. Les anciens s'accordoient à lui donner Cérès pour mere, & pour pere Jupiter, celui, selon Cicéron, qui étoit fils de l'Æther, & avoit pris naîs-

(1) Recherches sur le Culte de Bacch. Acad. des Insér. T. XXIII, p. 258.

(2) Voyez les Eclairciss. n°. 7.

sance dans l'Arcadie (1); allusion à l'établissement du Culte de Cérès & de Proserpine dans cette partie du Péloponnèse. Quelques-uns faisoient cette dernière Déesse, fille de Jupiter & du Styx (2); ce qui avoit rapport à l'empire qu'elle exerçoit aux enfers. On fait, qu'enlevée par Pluton, elle y étoit devenue sa femme. Paimphus fut le premier Poète qui célébra dans ses vers cet enlèvement (3), dont les détails sont étrangers à mon sujet.

La douleur de Cérès sur la perte de sa fille, l'ordre que donna Jupiter au ravisseur de relâcher sa proie, enfin l'imprudence de Proserpine de manger ce grain de grenade, si fatal à sa liberté, sont des faits mythologiques connus de tout le monde. Il faut néanmoins rappeler ici que Cérès obtint de Jupiter que sa fille demeurât six mois avec elle & six mois aux enfers. Apollodore prétend que cette Déesse devoit passer un tiers de l'année avec Pluton, l'autre tiers sur la terre avec sa mere, & le troisieme sur l'Olympe (4); allégorie des trois départemens, que les anciens don-

(1) De Nat. Deor. L. III, §. 21.

(2) Apollod. L. I, C. III.

(3) Pausan. Boeot. C. XXXI.

(4) Apollod. L. I, C. V.

noient à Proserpine, dont toute l'histoire a de grands rapports avec celle d'Osiris. Lactance les a très-bien aperçus (1), & son opinion me paroît mériter d'être confirmée par quelques observations.

Malgré les changements que les Grecs ont faits à la tradition Égyptienne, pour déguiser leur larcin & flatter leur étrange vanité, on ne peut cependant méconnoître la source où ils ont puisé. Les Prêtres d'Égypte accusoient avec raison ce peuple d'avoir altéré leurs dogmes (2); & Iamblique avoue, qu'ami de la nouveauté, il ne lui étoit pas possible de conserver longtemps les traditions religieuses qu'il devoit aux autres nations, sans les changer bientôt après (3). Quelles furent ces altérations? quelle fut leur origine? On ne sauroit dissimuler que l'esprit systématique a porté jusqu'à présent des obstacles presque invincibles aux efforts de la critique, pour résoudre des questions aussi difficiles. Les Grecs firent souvent plusieurs Divinités d'une seule, dont ils empruntoient des attributs, qu'ils donnoient à des Dieux qui

(1) De fals. Relig. p. 119, 120, *ed. Var.*

(2) *Herod. L. II, C. LI., &c.*

(3) De Myst. Ægypt. §. 7, C. V.

du Paganisme. SECT. III, ART. IV. 111

avoient changé chez eux de fonction. Ils allèrent encore plus loin, en représentant par un seul Dieu, ou une seule Déesse, deux, & même jusqu'à trois autres Divinités étrangères. Proserpine, par exemple, considérée comme la Lune, fut Isis; Eusebe reconnoît cette identité (1). Comme la fille de Cérès enlevée par Pluton, elle représentoit Osiris; & comme Hécate, elle étoit Anubis. Pluton, ravisseur de cette Déesse, devenoit alors Typhon; & comme le Dieu des Enfers, l'ancien Sérapis. Appuyons par des preuves ces opinions; nées d'une étude réfléchie des rapports de l'Égyptianisme avec l'Hellénisme.

Plutarque nous assure que les courses de Cérès ne sont point différentes des choses qu'on racontoit sur Osiris & Typhon, & d'autres qu'il n'étoit pas permis de divulguer, parce qu'elles étoient des mystères (2). J'ai déjà montré que les circonstances du voyage d'Isis en Phénicie, différoient peu de celles de l'arrivée de Cérès dans l'Attique. L'enlèvement de Proserpine avoit été imaginé d'après quelques fables allégoriques des Prêtres d'Égypte, lesquelles avoient rap-

(1) Præp. Evang. L. III, p. 115.

(2) De Is. & Osir. §. 25.

port à leur ſyſtème aſtronomique. J'en laiſſe le détail & l'explication au Savant qui a entrepris de ramener toute la Mythologie ancienne à l'Aſtronomie. Il ſuffira de remarquer ici, qu'Osiris étoit frere d'Iſis & de Typhon (1), comme Jupiter, de Cérés & de Pluton. La femme nommée *Baubo*, qui veut faire rire cette dernière Déeſſe malgré elle, & contrarier, pour ainſi dire, les diſpoſitions de ſon cœur, eſt Typhon, ſurnommé *Bebæon*, ou *Bebon*, qui ſignifie contrariété, ou réſiſtance (2). Ce dernier trait de l'hiſtoire de Cérés, méritoit d'être rapproché des idées Égyptiennes que les Grecs changeoient, en les adaptant aux leurs, ſuivant le caprice de leur imagination.

Iſis étoit regardée par les Égyptiens, non ſeulement comme la Terre, mais encore comme la Lune. Il faut donc conſidérer Proſerpine ſous ce dernier rapport, qui l'identifioit avec la Déeſſe Égyptienne. Archémachus d'Eubée, Héraclide de Pont (3) & pluſieurs autres Écrivains, réunirent leurs autorités, pour montrer qu'Iſis

(1) *Plut.* de Iſ. & Oſir. §. 12. *Syneſ.* de Provid. p. 90, ed. *Petav.*

(2) De Iſ. & Oſir. §. 49. Selon Athénée, il faudroit écrire *Babun*, L. XV, p. 680.

(3) *Ap. Plut.* de Iſ. & Oſir. §. 27.

du Paganisme. SECT. III, ART. IV. 113

est absolument la même que la fille de Cérès. Proserpine, représentée avec des cornes (1), symbole de la Lune, étoit placée dans cet Astre, & on la croyoit maîtresse de toutes les choses lunaires (2). Le nom de *Phosphore*, dont Plutarque dérive celui de *Persephone*, convient parfaitement à la Lune, que les Anciens croyoient être encore plus particulièrement Diane, dont ils ont tous reconnu l'identité avec Proserpine. Bubaste, Divinité Égyptienne, étoit alors le prototype de la Déesse Grecque (3), quoique la première ne désignât proprement que la nouvelle Lune (4).

Les Prêtres les plus habiles regardoient Osiris comme la substance spermatique (5); & par une conséquence naturelle, plusieurs d'entr'eux assuroient que l'enterrement de ce Dieu, n'étoit autre chose que la semence cachée dans la terre. Il est donc alors représenté par Proserpine, que les Grecs prenoient pour le bled (6), la ma-

(1) *Porphyr. ap. Euseb. Præp. L. III, C. II.*

(2) *Plut. de fac. in orb. Lun. T. II, Oper. p. 942.*

(3) *Herod. L. II, C. CXXXVII.*

(4) *Jablonsk. Panth. T. II, p. 78, &c.*

(5) *Plut. de Is. & Osir. §. 33.*

(6) *Cicer. de Nat. Deor. L. II, §. 26. Fulgent. L. I, C. IX.*

tière qui nous nourrit (1), enfin le symbole de tous les germes existants, suivant le langage des nouveaux Platoniciens (2). Hésiode nous dit que Jupiter eut de Cérès, *Polyphorbe*, c'est-à-dire, qui nourrit beaucoup de personnes, Proserpine. Cette épithète indique suffisamment l'idée allégorique du Poète, qui a voulu nous faire entendre que la découverte & la végétation du bled, étoient représentées par la naissance de cette dernière Divinité.

La matière se plaît à la propagation, & la quantité de germes la réjouit, suivant les Égyptiens : il est donc naturel qu'Isis cherche le corps d'Osiris, comme Cérès cherche Proserpine, l'image de la substance matérielle (3). D'après cette idée, il n'est point étonnant que les Grecs n'eussent pas d'abord distingué cette dernière Déesse de Cérès ou d'Isis, son prototype. Diodore de Sicile nous dit, qu'avant la naissance de Proserpine, la culture & l'usage des grains furent enseignés aux hommes par Cérès (4); ce qui signifie qu'elle ne fut pas d'abord associée avec sa fille, & qu'avant que les

(1) *Phurn.* de Nat. Deor. C. XXVIII.

(2) *Porphy.* ap. *Euseb.* *Præp.* L. III, p. 109.

(3) *Plut.* de Is. & Osir. §. 53.

(4) *Diod.* L. V, §. 67.

du Paganisme. SECT. III, ART. IV. 115

Grecs eussent imaginé le Culte de celle-ci, les terres furent ensemencées, & leurs produits employés aux besoins de la vie.

La terre, ou la matiere, reçoit dans son sein tous les germes, représentés par Proserpine : c'est pourquoi cette Déesse fut appelée *Chthonie*, mot qui signifia d'abord, dans son acception propre, *terrestre* ; ensuite par Métonymie, *inférieure* (1). En conséquence on imagina de lui donner l'Empire des Ombres, dont elle étoit en possession dès le temps d'Homere (2). Le lugubre Cypres lui fut consacré (3), & on lui sacrifia une Vache stérile (4), ou quelquefois une Genisse (5). *Descendre aux enfers*, devint une façon de parler métaphorique, pour désigner les sacrifices & les autres cérémonies en l'honneur de cette Divinité (6).

On donna à Proserpine le nom de Ju-

(1) *Aræmid.* de Somn. L. II, C. XXXV. Vid. plur. in Observ. Miscell. v. 10, T. II, p. 309, ut *ἐπιχθονίαν*, souterraine, &c.

(2) Odyss. L. X, v. 491, &c.

(3) *Serv. ad Virg.* L. III, col. 778, ed. Bas.

(4) *Virg. Æn.* L. VI, v. 251.

(5) *Sil. Ital.* L. XIII, v. 431.

(6) *Inferos autem subire, est sacra celebrare Proserpina.* *Serv. ad Æn.* L. VI, col. 1009, ibid. 1010.

non Infernale (1), ou Avernale (2), ou Strygie (3), pour marquer son empire aux enfers, &c. Elle annonçoit la mort (4), & coupoit le cheveu fatal (5), pris pour le dernier lien qui nous attache à la vie. On l'invoquoit dans les cérémonies magiques, conjointement avec la ténébreuse Hécate (6), dont je parlerai avec plus d'étendue à la fin de cet Ouvrage. Elle ne différoit point de Proserpine, quoique dans le Culte public on parût l'en distinguer.

Le Scholiaste de Lycophron nous apprend, que Proserpine portoit encore les noms d'Isis, ou la Terre, de Rhée, de Vesta, de Pandore, & d'une foule d'autres Divinités, ou personnages Mythologiques (7). C'est d'après les rapports que Proserpine avoit avec Cérès, que cet Écrivain, adoptant les principes des Éclectiques, avance une pareille opinion. Il est certain que Cérès & Proserpine n'étoient

(1) *Virg. Æn. L. VI, v. 138, &c.*

(2) *Ovid. Metam. L. XIV, v. 114. Sil. Ital. L. XIII, v. 601.*

(3) *Stat. Theb. L. IV, v. 524, 526.*

(4) *Tibull. L. III, Eleg. V, v. 5.*

(5) *Virg. Æn. L. IV, v. 698-99. Stat. L. II. Sylv. 1, v. 147.*

(6) *Lucian. Necyom. §. 9.*

(7) *Τζετζ. ad Lycophr. p. 116, ed. Steph.*

•

du Paganisme. SECT. III, ART. IV. 117

originellement qu'une seule Divinité. Rhée étant la Terre, n'en différoit pas plus que Vesta, appelée, par cette raison, la fille de Cérès (1); toutes ensuite séparées dans le Culte public, avoient pour unique prototype Isis. Ce sentiment, que Strabon développe, n'étoit point le résultat de quelque système philosophique, mais une croyance vulgaire (2).

A R T I C L E V.

Du jeune Iacchus.

AP R È S avoir discuté tout ce qui concerne la fille de Cérès, il est nécessaire d'entrer dans certains détails sur l'enfant qu'on lui attribuoit; je veux parler du jeune Iacchus, si célèbre dans les mystères. On le représentoit comme étant à la mamelle (3); & si nous en croyons Bochart, son nom ne signifioit en Phénicien autre chose, qu'*un enfant qui tette* (4). Quel-

(1) *Callim. Hymn. in Cer. v. 98.*

(2) *Vid. Catull. de Atti LVII, v. 95, 96.*

(3) *Ἰαχχος, Διούριος ἐπὶ τῇ μαστῇ. Suid. in h. v. Lex. Coilin. Bibl. p. 472.*

(4) Chanaan, L. I, C. XVIII, p. 480.

118 *Recherches sur les Mysteres*

ques Grammairiens Grecs (1), dont M. Fréret adopte l'opinion, dérivent le mot d'Iacchus des cris *Iacché*, *Iacché*, que les initiés & les Bacchantes pouffoient à différentes reprises, lesquels venoient du verbe *ἰακχεῖν*, élever la voix & faire grand bruit.

Saumaïse, qui avoit tout lu, prétend avoir trouvé dans un Auteur ancien, qu'Iacchus étoit appelé *κῆρος* (2). Les Grecs donnoient en général aux Dieux enfants, ce nom (3), qui convient particulièrement à Bacchus, fils de Jupiter & de Proserpine, lequel n'avoit rien de commun avec Dionysius, ou Bacchus, fils de ce même Dieu & de Sémélé. Euripide introduit, dans une de ses pièces, le Devin Tirésias, qui appelle avec raison l'enfant de cette dernière, un nouveau Génie (4). En effet, son Culte n'avoit été introduit par Mélampus, que vers l'an 170 avant la prise de Troye (5), c'est-à-dire, postérieurement à celui de Bacchus, que Cicéron & Dio-

(1) *Suid.* & *Erym. magn.* in v. *ἰακχος*.

(2) *Salrn.* ad Inscr. Her. Attic. & Reg. p. 92, de ann. Climact. p. 566-67.

(3) *Callim.* Hymn. in Del. v. 211-14. *Apollon.* Argon. L. I, v. 508; L. II, v. 709; L. III, v. 1185 &c.

(4) *ἰ δαίμων ὁ νεός*... Bacch. v. 272.

(5) Acad. des Inscr. T. III, p. 248.

dore de Sicile font fils de Jupiter & de Proserpine (1), le même à qui l'on donnoit encore pour mere, Cérès (2). Cette Déesse, surnommée *Éleusinie*, est représentée par Sophocle, tenant dans son sein ce jeune Dieu (3); attitude qui a déterminé Lucrece à lui donner l'épithete de *Mammosa* (4). Plutarque nous apprend que le nom des meres d'Iacchus étoit un mystere, & qu'on comptoit dans ce nombre la bonne Déesse (5), qui ne différoit point de la mere de Proserpine. Malgré ces contradictions apparentes, dont la source est l'ancienne identité de plusieurs Divinités, ou la parfaite ressemblance de quelques-uns de leurs principaux attributs, il n'en sera pas moins certain que l'Iacchus d'Éleusis étoit très-différent du Bacchus-Thébain (6).

(1) *Cic. de Nat. Deor. L. III, §. 21, 23. Diod. L. III, §. 63.*

(2) *Diod. L. III, §. 62.*

(3) *Antigon. v. 1232 & 1233. Démétrius étoit aussi, par la même raison, un surnom de Bacchus.*

(4) *Et Mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho. L. IV, v. 1161. Vid. Arnob. contr. Gent. L. III, p. 47.*

(5) *Vit. Cæsar. p. 109, T. IV, ed. Bryan.*

(6) *M. d'Ansse de Villosion, p. 23 & 24 de sa Lettre critique, imprimée à Zurich en 1782, in-4°. réimprimée dans la même ville parmi ses Epistolæ Vinarienses, & adressée à la savante & immortelle Princesse Anne-Amélie de*

Dans la Comédie d'Aristophane, intitulée *les Grenouilles*, ce dernier Dieu est supposé rencontrer le chœur des femmes

Brunswick, Duchesse-Douairière de Saxe-Weimar, qui cultive, avec le même succès, la Littérature Grecque, Allemande, Angloise, Italienne, François, &c.; la Physique, les Mathématiques, les beaux Arts, la Peinture & la Musique, &c., & qui a fait le bonheur & l'admiration de son peuple pendant une longue & glorieuse régence; M. de Villoison, dis-je, a publié cette note judicieuse, qu'il avoit trouvée manuscrite sur les marges de son exemplaire des *Dionysiaques* de Nonnus, dont il s'est servi pour corriger un grand nombre de passages de ce Poète :

» Nonnus certè accuratè tres Bacchos distinguit, Proserpina, Semeles & Aura filium. Alii Iacchum cum Semeles filio confundunt : optimè Nonnus qui tres Bacchos tribus Atheniensium Dionysiacis applicuit, quot fuisse Auctores passim testantur :

Καὶ ἑλπίαις ἰερισσῶσι ἱβακχέυθησιν Ἀῖναι. (Nonnus Dionys. L. XLVIII, page 1306.) « Ego credo hunc tertium esse quem Ἰακχὸν Διόνυσον ἐπὶ τῷ μαστῷ, Iacchum Dionysum ad mammam, Suidas vocat; docet enim Nonnus Palladem illi prabuisse τοῦτον γλαῖος θυγατρὶ μάστιγι, (supra, p. 1304,) adulterinum lac immaturâ mammâ; nam ἀνυμφεὺς κολπῇ, (supra, pag. 1304,) virginali sinu eum exceperat. De eodem intelligit Hesychius, cum, voce Ἰακχόν, dicit unum esse diem τῶν μνηστικῶν, ἐν ᾧ τὸν Ἰακχὸν ἐξάγουσι. Ea autem inter Dionysum & Iacchum diversitas, quod Διόνυσος σὺν τοῖς ἱεροῖς, Ἰακχὸς ἀσθῆτος. Omnes autem Antiquorum Δεὶ, alii erant τοῖσι, alii δισθεῖσι; quod notandum. »

Voici le passage de Nonnus qui a donné lieu à cette note, & qui établit l'existence & la différence des trois Bacchus. Nonnus Dionysiacor. L. XLVIII, p. 1304 & 1306, edit. Hanov. CIO. IO. CX.

Nous le citerons d'après la Version de M. de Villoison :

» Et ipsum (Bacchum) Eleusiniis Dea (Pallas) tra-

du Paganisme. SECT. III, ART. V. 121

initrées aux mystères de Cérés, qui chantent l'hymne en l'honneur d'Iacchus, dans lequel il n'y a rien qui ait le moindre rapport au Bacchus-Thébain. Celui-ci écoute même fort tranquillement ces femmes, sans prendre la moindre part à leur chant (1). M. Fréret en conclut très-bien, que Bacchus n'avoit rien de commun avec Iacchus (2),

» didit Bacchantibus. Circa vero puerum (xῖπov) Iacchum
 » choreas in orbem duxerunt Nympha corymbifera, Ma-
 » rathonides : recens genito autem Deo (δαίμων) noctur-
 » nis choreis adhibitam leviter sustulerunt Atticam pineam
 » tadam; postea Deo (θεῷ) litaverunt Semeles filio, su-
 » crificia verò Lyao constituerunt, necnon & primigenio
 » Dionysio, denique tertio Baccho novum hymnum in-
 » genti fremitu cecinerunt : & trinis mysteriorum celebra-
 » tionibus bacchata sunt Achena, & choreas serò desi-
 » nentes pedibus plauserunt cives, Zagreum celebrantes
 » simul cum Bromio & Iaccho. «

Rien de plus décisif que ce passage important. On sait que l'autorité de Nonnus est du plus grand poids en matière de Mythologie & d'érudition. Voici le jugement qu'en a porté M. de Villoison, page 7 de la même Épître critique à une Princesse dont le goût est si sûr, si délicat & si exercé : « Huc usque, Serenissima Princeps, non habemus nisi duas, easque parùm adcuratas editiones hujusce Poëta, turgidi quidem, & ampullis, canoris nugis & verbis sesquipedalibus ad nauseam pleni, fere semper licentiâ plusquam Dithyrambicâ ἀπερὶστούτως bacchantis & suo Iaccho inflati atque ebrii, sed ex quo tamen multa erui possunt ad Mythologiam reconditam & pleniorẽ Antiquitatis notitiã, quæ frustra in alio Scriptore quærerentur ».

(1) Aristoph. Ran. v. 326, &c. id. v. 401, &c.

(2) Acad. des Insér. T. XXIII, p. 256.

122 *Recherches sur les Mystères*

qu'on couronnoit de myrte (1). Claudien, en lui donnant une couronne de lierre (2), blesse le costume, ou confond ce jeune Dieu avec Bacchus; erreur dont la plupart des Écrivains qui ont parlé de celui-ci, n'ont su se garantir.

Arrien nous assure que l'Iacchus mystique, que les Athéniens célébroient dans leurs hymnes, est Bacchus, fils de Proserpine, & non Bacchus-Thébain (3). Cicéron fait dire au Stoïcien Balbus, que ce dernier, fils de Sémélé, n'étoit pas celui que leurs ancêtres révéroient, conjointement avec Cérès & Proserpine, & qu'on pouvoit connoître par les mystères (4). L'Orateur Romain donne à ce jeune Dieu pour pere, Jupiter Arcadien (5); ce qui désigne que le Culte d'Iacchus remontoit à la même époque dans l'Arcadie, que celui de Cérès, dont il étoit inséparable. Pindare appelle, par cette raison, Iacchus, l'assistant, ou, si j'ose m'exprimer ainsi, l'as-

(1) *Aristoph. Ran. v. 333.*

(2) *De Rapt. Proserp. L. I, v. 16, 17.*

(3) *Arr. de Exped. Alex. L. II, C. XVI.*

(4) *Non eum quem nostri majores augustè sanctèque Liberum cum Cerere & Libera consecraverunt : quod quale sit, ex mysteriis intelligi potest. De Nat. Deor. §. 24, L. III.*

(5) *De Nat. Deor. L. III, §. 21.*

seigneur de cette Déesse (1), & Strabon, son génie & le conducteur des mystères (2). On croyoit qu'il avoit enseigné aux hommes à labourer avec des bœufs ; c'est pourquoi il étoit représenté quelquefois avec des cornes (3).

Ce Bacchus, fils de Cérès, selon Diodore, ou plutôt de Proserpine, suivant la tradition générale, adoptée par l'Auteur du Livre des Récognitions (4), ayant été mis en pièces par les Titans, fut rappelé à la vie par la première de ces Déeses (5). Cette fable, qui faisoit originairement partie de l'histoire d'Iacchus, étoit ensuite entrée dans celle du Bacchus-Thébain, depuis qu'Onomacrite avoit imaginé d'y introduire les Titans (6). Il est facile de s'apercevoir que le corps d'Osiris déchiré par Typhon, avoit donné lieu à cette ancienne tradition.

L'enfant de Proserpine, désigné par l'épithète de *Chthonien*, ou *Infernal*, avoit été

(1) Isthm. Od. VII.

(2) Geogr. L. X, p. 322. *Clem. Alex. Protr.* p. 54.

(3) *Diod.* L. III, §. 63.

(4) *Ex quâ* (Persephone) *Dionysum genuit, qui à Titanis discerptus est.* *Pseudo Clem. Recog.* L. X, C. XX.

(5) *Diod.* L. III, §. 62. *Clem. Alex. Protr.* p. 15.

(6) *Pausan. Arcad.* C. XXXVII.

mis au nombre des Divinités des enfers (1), soit à cause de sa mere (2), soit parce qu'il servit de guide pour y descendre, à Cérès, qui avoit appris à Éleusis l'union de sa fille unique avec Pluton. Cette épithete paroît encore convenir à Iacchus, honoré chez les Thébains sous le nom de *Zagrée*, que les Poètes lui donnent, en le faisant naître également de Proserpine (3). A la lettre, ce mot signifie un grand chasseur (4), & par une métaphore ordinaire, un homme fort & agile; ce qui démontre l'identité d'Iacchus-Zagrée, avec Bacchus-*Æsymnete*, ce dernier surnom désignant aussi un jeune homme vigoureux. On célébroit tous les ans à Patras, dans l'Achaïe, la fête de ce Bacchus; & la nuit qui la précédoit, le Prêtre de ce Dieu apportoit un coffre, dans lequel on gardoit sa statue. Tous les enfants du pays, après avoir déposé leurs couronnes d'épis de bled aux pieds de Diane, & s'être lavés dans le fleuve Mélichus, alloient avec d'autres couronnes de lierre, au temple de Bacchus-*Æsymnete* (5).

(1) *Artemid.* L. II, C. XXXV.

(2) *Harpocr.* in v. *Λευκή*.

(3) *Schol. Pind.* Isthm. Od. VII. *Callim.* Fragm. ap. *Etyim. magn.* in v. infr. cit.

(4) *Etyim. magn.* in v. *Ζαγρεύς*. *Hesych.* in h. v.

(5) *Pausan.* Achaic. C. XX.

Pausanias, qui nous apprend ces détails, observe que cette dernière cérémonie n'étoit pas fort ancienne; je crois qu'elle remonte au temps que les Grecs eurent confondu Bacchus-Æsymnete, ou Iacchus, avec le fils de Sémélé, dont le lierre étoit le symbole particulier.

Quoique les Crétois fissent jouer à Jasion, dans leurs mystères, le rôle d'Iacchus, il paroît néanmoins qu'ils donnoient encore à ce dernier, le nom d'Eubule, selon eux, fils de Cérès (1). L'Auteur des Hymnes faussement attribués à Orphée, après avoir appelé *Eubule* celui qui accompagna cette Déesse aux enfers, lui donne ensuite le nom de Bacchus-*Theismophore* (2); ce qui ne convient qu'à Iacchus, ainsi que l'épithète d'*Isomator*, égal à sa mère, Cérès (3), dont il partageoit les attributs.

Si le jeune Iacchus n'est point le Bacchus-Thébain, quelle peut être son origine? Il semble d'abord que le coffre dont on vient de parler, & cette mutilation rotale attribuée aux Titans, prouveroient

(1) *Diod.* L. V, §. 76.

(2) *Hymn.* XL, XLI, v. 1-4.

(3) *Hesych.* in h. v.

son rapport intime avec Osiris, le prototype du véritable Bacchus. Mais on doit se rappeler que les Grecs appliquoient à plusieurs Divinités, ce qui concerne l'époux d'Isis, & qu'ils ont souvent tout confondu. Horus, fils de cette Déesse, fut d'ailleurs, comme son pere, mis en pieces; fable allégorique, dont Plutarque se contente de faire mention, sans oser l'expliquer, en assurant seulement qu'il est très-difficile d'en pénétrer le sens (1).

Diodore nous dit qu'Horus fut massacré par les Titans, & ressuscité ensuite par sa mere, Isis, qui lui apprit la Médecine (2). Ceci n'est qu'une fable grecque, appliquée mal-adroitement, suivant le système d'Évhémere, à l'ancienne Théologie des Égyptiens, puisque les Titans leur étoient inconnus (3). Cependant il n'est pas moins certain qu'Horus est supposé avoir eu le même sort qu'Iacchus, dont les attributs conviennent parfaitement à ce fils d'Isis, le symbole du Monde visible, & surnommé par cette raison, *Kaimin*, c'est-à-dire, visible (4). On comprend aisément de quelle

(1) De Is. & Osir. §. 20.

(2) Diod. L. I, §. 25.

(3) Pausan. Arcad. C. XXXVII.

(4) Plut. de Is. & Osir. §. 56.

du Paganisme. SECT. III, ART. V. 127

utilité un pareil personnage allégorique étoit dans les mysteres, dont il faut connoître l'administration civile & religieuse, c'est-à-dire, les Magistrats & les Prêtres qui en avoient l'intendance, ou le soin, les loix, & les rites qui s'y observoient.





QUATRIEME SECTION.

*De l'administration civile & religieuse des
Mysteres d'Éleusis.*

ARTICLE PREMIER.

*Des Magistrats & des Prêtres préposés à
l'intendance de ces Mysteres.*

LA royauté & le sacerdoce étoient réunis dans l'antiquité la plus reculée ; & Homere nous représente les principaux chefs de l'armée grecque devant Troye , sacrifiant eux-mêmes. Ces deux fonctions furent ensuite séparées. Les Athéniens conserverent néanmoins quelques restes de l'ancien usage , en attribuant tout ce qui concerne la Religion , particulièrement l'intendance des mysteres , à l'Archonte Roi (1). Lyfias nous apprend en peu de mots , quel étoit , dans ces fêtes , l'emploi de ce Magistrat , & l'étendue de son autorité. Il

(1) *Hesych.* in v. βασιλεύς. *Suid. Harpocr. & Etym. magn.* in v. Επιμελητὴς τῶν μυστηρίων. *Poll. Onom.* L. VIII, C. IX, §. 90.

veilloit à l'exacte observation des loix qui les concernoient , & tâchoit d'en prévenir les transgressions , ou les sacrilèges (1). Lui seul avoit le droit d'exclure les coupables de ces cérémonies (2), de sacrifier & d'adresser des vœux pour le peuple aux Dieux, sur les autels d'Éleusis, ou de l'Éleusinium, temple de Cérès à Athenes (3).

Ces Archontes n'abusèrent-ils jamais de leur pouvoir ? L'exemple suivant n'est pas fort propre à le persuader. Démétrius, un des descendants du célèbre Démétrius de Phalere, revêtu de cette charge, & enhardi par la protection d'Antigone, Roi de Macédoine, fit mettre un siège pour Aristagore, sa maîtresse, près du sanctuaire d'Éleusis, pendant la célébration des mystères, menaçant de punir avec sévérité tous ceux qui voudroient s'opposer (4) à une action si indécente, qui violoit la sainteté de ce lieu & ses augustes cérémonies.

L'Archonte Roi étoit aidé dans ses fonctions par quatre administrateurs ou *Épiméletes*. On en prenoit deux dans l'ordre du peuple, & les autres dans les familles sacer-

(1) *Lyf.* Or. contr. Andoc. p. 103, ed. Steph.

(2) *Poll.* L. C.

(3) *Lyf.* Or. cit. p. 107, 108.

(4) *Athen.* L. IV, p. 167.

dotaies des Eumolpides & des Céryces, de maniere que chacune en fournissoit un (1). La République députoit encore dix *Hiéropoies*, pour faire tous les cinq ans des sacrifices à Eleufis, comme à Délos, à Brauron (2), &c. Il paroît par quelques vers d'Euripide (3), que les villes de la Grece envoyoiient auffi des députés pour affifter aux fêtes Eleufiniennes.

Les Prêtres qui en avoient le foin, étoient attachés au Culte de Cérès & de Proferpine. Ils doivent être distingués en ministres du premier ordre & en ministres inférieurs. Je traiterai de ceux-ci dans l'Article fuivant. Les autres se réduisoient à quatre, l'Hiérophante, le Dadouque, l'Hiérocéryx & l'Épibome. Le rang de chacun d'eux est déterminé par plusieurs inscriptions (4), où leurs noms se fuivent, dans l'ordre où on vient de les rapporter. Ils étoient tous de la famille des Eumolpides, ou de celle des Céryces (5), lesquelles n'en faisoient originairement qu'une feule, comme le prouve

(1) *Etym. magn.* in v. *Επιμελητής*, &c.

(2) *Poll.* L. VIII, C. IX, §. 107.

(3) *Supplic.* v. 173, &c.

(4) *Ap. Cyriac. Ancon.* p. 96. *Murator.* p. 571. *Corfin.* *Infer. Attic.* p. 27. *Pocock.* p. 57. *Chandl.* &c. &c.

(5) *Aristid.* *Eleuf.* p. 257.

la généalogie rapportée par le Scholiaste de Sophocle (1).

La charge d'Hiérophante demeura toujours attachée à la branche aînée ; c'est pourquoi Plutarque nous dit qu'Eumolpe *a initié & initie encore les Grecs* (2). Dans une ancienne inscription, les initiés sont appelés, par la même raison, *les Mystes d'Eumolpe* (3). Ce sacerdoce héréditaire étoit une distinction d'autant plus flatteuse pour la famille des Eumolpides, que la plupart des Prêtres étoient électifs dans la Grece. L'hérédité dans les fonctions sacerdotales, étoit une coutume Égyptienne qu'on conserva principalement en faveur des ministres de Cérès & de Proserpine. Diodore de Sicile remarque, que les Eumolpides, c'est-à-dire, les Hiérophantes, devoient leur origine à ceux d'Égypte, où les Pastophores représentoient les Céryces (4).

Hiérophante, Prophete & Mystagogue, étoient chez les Grecs des mots presque synonymes ; on en connoît la signification. Le premier étoit donné en général à tous

(1) Ad Œdip. Col. v. 1046.

(2) De Exul. T. II, Oper. p. 607.

(3) *Chandl. Inscr.* CXXIII, p. 78.

(4) *Diod. L. I, §. 29.*

ceux qui préſidoient aux cérémonies myſtérieuſes , & ſouvent aux miniſtres ſupérieurs de différentes Divinités (1). On l'employoit quelquefois pour rendre le *Pontifex Maximus* des Romains (2), parce que l'Hiérophante d'Eleuſis étoit le premier Prêtre de l'Attique. Celui-ci préſidoit à toutes les cérémonies du Culte de Cérés , & en dévoiloit les myſteres à ceux qui ſe faiſoient initier (3). Vandale conjecture, ſans aucun fondement , qu'il y avoit deux Hiérophantes , l'un pour les grands & l'autre pour les petits myſteres (4). Il a imaginé ce paradoxe , d'après un paſſage de Suidas évidemment corrompu. Lors même qu'on le regarderoit comme très-correct , l'autorité de ce Lexicographe ne ſauroit détruire le témoignage de tous les anciens Écrivains , qui ne parlent jamais que d'un ſeul Hiérophante.

Ce Pontife n'étoit revêtu de ſa charge que dans un âge avancé (5) ; & avant de

(1) Vid. *Vandal.* de Conſil. Amphyct. C. V.

(2) *Plut.* vit. Num. T. I, p. 143. Vid. *Vandal.* Diſſ. antiq. p. 587. *Spanh.* de uſ. & præſt. num. p. 84.

(3) *Diogen. Laert.* L. II, C. VIII, §. 14; L. VII, C. VIII, §. II, &c.

(4) Diſſ. Antiq. p. 502.

(5) *Philoftr.* Vit. Soph. L. II, C. XX.

l'exercer, il pouvoit remplir les emplois les plus importants de la République, & avoir d'autres sacerdoces. On trouve une preuve de ce que j'avance dans la personne d'Apollonius, célèbre Sophiste, qui présida aux Panathénées, fut envoyé auprès de l'Empereur Sévère, & fit les fonctions de Prêtre de plusieurs Divinités, avant d'être Hiérophante d'Éleusis (1). En entrant dans cette charge, ce ministre s'imposoit l'obligation d'être chaste (2). Il se préparoit à la continence, ainsi que tous les autres Prêtres de Cérès, en se frottant avec du jus de ciguë (3). Le texte de saint Jérôme nous induit d'abord à croire, qu'avant d'entrer en charge, l'Hiérophante n'étoit point obligé au célibat (4). On s'en convaincra ensuite par un passage de Lysias, où nous lisons que Dioclès étoit fils de l'Hiérophante Zaccorus (5). « Je n'ai, dit encore Hypéride, » ni la fille du Dadouque, ni celle de l'Hié-

(1) *Philostr.* Vit. Soph. L. II, C. XX. Il ne faut pas confondre cet Apollonius Sophiste, avec celui dont M. de Villoison a publié le *Lexicon Homericum*.

(2) *Arrian.* in *Epict.* L. III, C. XXI. *Julian.* Op. p. 326. *S. Hieronym.* adv. Jovinian. L. I, C. IX.

(3) *Schol. Pers.* ad Sat. V, v. 145. *Serv.* ad *Æn.* L. VI, v. 661.

(4) *Et postquam in pontificatum fuerint electi, viros esse desinere.* L. C.

(5) *Lys.* contr. Andoc. p. 108.

» rophante (1). » Peut-être aussi ce dernier ne pouvoit-il avoir qu'une femme pendant sa vie; & c'est en cela que Tertullien paroît faire consister toute la continence des Prêtres du Paganisme (2). Cet Auteur fait mention de celle du premier ministre d'Apis, ou Osiris (3), à laquelle peut remonter l'origine de la chasteté des Hiérophantes. Suivant l'usage d'Égypte, elle auroit pu n'être qu'une séparation d'avec leurs femmes, quand ils étoient en fonction (4).

Ne les soupçonna-t-on jamais de manquer à un devoir si sévère? L'exemple d'Archias prouve du moins que leur conduite ne fut pas toujours irréprochable. Accusé d'impiété, pour avoir reçu des victimes des mains de la courtisane Sinope, & sacrifié pour elle sur l'autel d'Éleusis dans les fêtes d'*Aloa*, il fut puni, malgré la noblesse de son extraction & la dignité de sa place d'Hiérophante. Les motifs de ce jugement nous ont été conservés dans une harangue de Démosthène. 1°. Archias n'avoit point attendu le jour destiné à ce sacrifice; 2°. il avoit usurpé des fonctions

(1) Ap. *Harpocr.* in v. *ἱερόφάνης*.

(2) De *Monogam.* p. 534.

(3) *Idem.*

(4) *Herod.* L. II, C. XCII. *Huet. Quæst. Alnet.* p. 359.

qui appartennoient à la Prêtresse de Cérès (1). L'infraction de regles aussi connues, ne peut être attribuée à l'ignorance de cet Hiérophante, mais uniquement à la passion dont il étoit agité. Athénée semble mettre Archias dans le nombre des amants de Sinope, & ne rapporter l'action de ce ministre, que pour faire naître de justes soupçons (2).

L'Hiérophante étoit assis sur un trône (3). Son habit, sa chevelure, & les bandelettes qui ceignoient sa tête, le distinguoient encore des autres Prêtres. Son âge, sa gravité, les traits nobles de sa figure & sa magnificence, concouroient ensemble à lui attirer le respect des spectateurs (4). On exigeoit de lui qu'il eût une voix douce & sonore (5). Une de ses obligations, étoit de prier conjointement avec le Dadouque, les deux Déeses, Cérès & Proserpine, pour le salut du peuple (6). Il paroît que le premier entonnoit les hymnes, & que les as-

(1) *Demosthen.* in *Naxr.* ed. *Tayl.* T. III, p. 606, 607.

(2) *Deipnos.* L. XIII, p. 594.

(3) *Eunap.* Vit. Maxim. p. 90, 92, ed. *Plant.*

(4) *Arrian.* in *Epiet.* L. III, C. XXI. *Philostr.* Vit. Soph. L. II, C. XX.

(5) *Philostr.* L. C. *Chandl.* Inscr. CXXIII, p. 78.

(6) *Suid.* in v. Δαδουχί, ubi leg. Διμυτρί pro Βελή. M. de Villoison propose de lire, ὑαέγῃ ἢ Βυλλή.

136 *Recherches sur les Mysteres*

sistants y répondoient sur le même air (1). La place de l'un & l'autre étoit dans l'intérieur du temple; ils y introduisoient les initiés (2).

Le Dadouque, second ministre d'Éleufis, étoit aussi remarquable par sa chevelure & les bandelettes qu'il arrangeoit en forme de diadème; ce qui fit prendre Callias, dans la journée de Marathon, pour un Roi (3). On fait l'action barbare qu'il commit en cette occasion. Ce trait, rapporté par Plutarque, nous apprend que les Prêtres d'Éleufis conservoient les marques de leur dignité, lors même qu'ils n'étoient plus en fonction. Le Dadouque pouvoit se marier, selon Pausanias (4), dont le témoignage est confirmé par plusieurs inscriptions (5). Avant que d'exercer cette charge, la loi exigeoit que ce Prêtre subît un examen (6), vraisemblablement sur les mœurs. Elle ne put néanmoins obvier toujours au danger d'un mauvais choix. Le pré-

(1) *Sopatr. Quæst.* p. 338, ed. *Ald.*

(2) *Id.* p. 335-38.

(3) *Plut. Aristid. Vit.* T. II, p. 295.

(4) *Attic. C.* XXXVI.

(5) *Spon., Voyag.* T. III, p. 11, 100. *Chandl.* LVII, p. 64, &c.

(6) *Schol. Aphthon. ap. Meurf.* Them. Attic. L. II, C. XX.

du Paganisme. SECT. IV, ART. I. 137

décesseur de Stratocle fut très-efféminé, & s'adonna aux plaisirs les plus illicites (1).

L'obscurité du texte de Pausanias nous laisse dans l'incertitude sur la perpétuité de ce sacerdoce. Meursius, Vandale & M. de Bougainville, ont tous cru que la place de Dadouque étoit à vie (2). Quelques inscriptions semblent persuader le contraire. Dans une nous voyons le nom de deux Dadouques, dont le premier avoit été Archonte Éponyme, suivant la restitution du P. Corfini (3). D'ailleurs Plutarque, Arrien, &c., parlent toujours au singulier du Dadouque d'Éleusis (4); & nous ne trouvons nulle part qu'il y en eût plusieurs. Pourquoi donc verroit-on sur ces monuments deux de ces Prêtres au nombre des parasites publics, c'est-à-dire, de ceux qui étoient nourris aux dépens de la République, si ces deux personnes n'avoient pas exercé, en différents temps, ce sacerdoce limité, selon toutes les apparences, à un certain nombre d'années? Ctésicléa éleva un monu-

(1) *Suid.* in v. Δαδουχέ.

(2) *Meursf.* Eleuf. C. XIV. *Vand. Diff. Ant.* p. 500. *Acad. des Inscr. T. XXI*, p. 95, 96.

(3) *Fest. Attic. L. II*, p. 169.

(4) *Plut. Vit. Alcib. T. II*, p. 24. *Arr. in Epiqt. L. III*, c. XXI.

ment à la gloire de Sophocle, son mari, qui avoit rempli deux fois les fonctions de Dadouque dans les mysteres de Cérés & de Proserpine (1) : c'est une preuve bien claire que cette charge n'étoit pas perpétuelle.

Enfin les fonctions de ce ministre auroient-elles été incompatibles avec le sacerdoce héréditaire de Neptune-*Érechée*, ou avec la charge de Trésorier de la ville, ou du temple d'Éleusis ? Nous savons que le Dadouque Thémistocle fut revêtu du premier emploi (2), & que Sosipatre, aussi Dadouque, avoit été pourvu du second (3). On voit encore un troisième Dadouque élu Archonte (4). Eustathe distingue très-bien ce ministre du premier ordre, qui conduisoit la procession des initiés, des simples Lampadophores, comme étoient ceux-ci (5). Il étoit chargé des purifications, dont il sera question dans un autre Article de cet Ouvrage.

(1) Δαδουχίστατα Δαυηγεῖς ἔχει δὲ. Inscr. ap. Spon. pop. Attic. n°. 24. *Corfin.* Fast. Attic. T. II, p. 149. Pausanias se sert de la première expression dans le même sens. *Bœotic.* C. XXVII. Attic. C. XXXVI, &c. &c.

(2) *Plut.* Vit. Lycurg. Orat. T. II, Op. p. 843.

(3) *Chandl.* Inscr. CIX, p. 77.

(4) *Murut.* Inscr. T. II, p. 560.

(5) Ad *Homer.* Iliad. L. I, v. 279.

On vient de voir que l'Hierophante & le Dadouque, ou Porte-flambeau, étoient les deux premiers ministres d'Éleusis. Ils conserverent l'un & l'autre leurs fonctions jusqu'à l'entière abolition des mystères de cette ville. Il est fait mention du premier, peu de temps avant cette époque (1); & nous trouvons dans une inscription, le nom d'un Dadouque, qui fut aussi Comite (2). Personne n'ignore que cet emploi ne fut connu qu'après le règne de Constantin, dans le moyen âge (3).

L'Hierocéryx, ou Héraut sacré, avoit soin d'écarter les profanes du temple de Cérès, & accompagnoit les Lampadophores dans leurs marches, comme un bas-relief, rapporté par Spon & Whéler, le prouve (4). Il aidait la femme de l'Archonte Roi dans ses fonctions sacrées (5). Ce Héraut ne doit point être confondu avec ceux du Sénat, du Peuple, de l'Aréopage & de l'Archonte, lesquels étoient

(1) *Eunap. Vit. Maxim. p. 90, &c.*

(2) *Ap. Spon, T. III, part. 2, p. 18.*

(3) *Vid. Meurs. Glossar. Græc. Barbar. & du Cange in v. Κέρυξ, p. 257.*

(4) On y lit le nom de Nigrinus Hierocéryx. *Spon, T. II, p. 283. Whéler, T. II, p. 516.*

(5) *Demosth. in Neer. T. III, p. 591.*

d'une race différente (1). Le nom d'Hierocéryx renfermoit également celui de sa famille & celui de sa charge. Xénophon, pour distinguer encore mieux ce Prêtre, appelle Cléocrite, qui l'étoit pendant le gouvernement des trente Tyrans, le *Héraut des Mystes*, ou Initiés. Cet Historien lui donne une voix sonore, qualité qu'exigeoit nécessairement son emploi; & il met dans sa bouche un discours fort éloquent, pour arrêter le massacre de ses concitoyens, après l'heureuse victoire de Thrasylbule (2).

L'Épibome, ou Assistant de l'autel, étoit le quatrième & dernier Prêtre du premier ordre. Ses fonctions sont peu connues : il est vraisemblable qu'elles consistoient principalement à aider l'Hierophante dans l'exercice de sa place; peut-être étoit-il seul chargé du détail des sacrifices. Je crois encore que l'Épibome portoit aux mains, à l'exemple des Prêtres d'Isis, un ou plusieurs petits autels dans les pompes sacrées (3).

Tous ces Prêtres avoient des marques de distinction communes entre eux. Couronnés d'If & de Myrte (4), revêtus d'une

(1) *Poll. Onom.* L. VIII, C. IV, §. 103.

(2) *Xenoph. Hellen.* L. II, p. 474, ed. *Leuncl.*

(3) *Apul. Métam.* L. XI, p. 230, ed. *Amstel.*

(4) *Schol. Soph. Œdip. Col.* ad v. 673.

robe de pourpre (1), ils portoient une clef pendue aux épaules (2). C'étoit le symbole des Divinités infernales (3), & pour eux celui du secret qu'ils devoient garder. Leur nom seul en étoit même un pour le public: on ne pouvoit les appeller que par celui de leur charge. Cette défense concernoit non-seulement la personne de l'Hiérophante, comme Eunapius le rapporte (4), mais encore celle des autres principaux Prêtres. Dans le Lexiphane de Lucien, Mégalonyme, l'un des convives du repas, s'excuse de s'être fait attendre, sur ce qu'il avoit rencontré en chemin l'Hiérophante, le Dadouque & les autres Prêtres des mysteres, traînant en justice Dinias. Ils accusoient celui-ci de les avoir nommés volontairement, & sachant que dès le moment de leur consécration, ils ne portoient point de nom particulier, parce qu'ils étoient devenus *Hiéronymes* (5), c'est-à-dire, qu'on ne les distinguoit plus que par des noms sacrés. Comment concilier ce passage avec un grand nombre

(1) Vid. *Lys.* contr. Andoc. p. 107. *Plut.* Vit. Aristid. T. I, p. 295.

(2) *Soph.* *Œdip.* Col. v. 1044-46.

✦ (3) *Pausan.* Eliac. I, C. XX.

(4) Vit. Maxim. p. 90.

(5) *Lucian.* Lexiph. § 10, p. 335, ed. *Var.*

d'autres de différents Auteurs, où l'on lit plusieurs noms d'Hierophantes, de Dadouques, &c., enfin avec les monuments? Si l'on suppose que cette défense n'avoit lieu que pendant le temps que ces ministres exerçoient leur charge, la difficulté sera levée; alors le nom des Hierophantes n'aura été prononcé qu'après leur mort, & celui des Dadouques, qu'au sortir de leur charge. C'est pour imiter le premier usage, que les disciples de Pythagore ne le nommerent jamais, pendant sa vie, que *le Divin*, ou simplement, *cet Homme* (1).

Lorsque pendant leur vie, ou le temps de leur sacerdoce, on a élevé aux ministres d'Eleusis des monuments, leurs noms n'y ont été marqués que par des lettres initiales, ou en abréviation; c'est ce que nous voyons sur plusieurs inscriptions (2). Le P. Corfini a cru que le reste de leurs noms avoit été effacé (3); mais cette opinion est détruite, par l'exactitude avec laquelle M. Chandler a publié ces monuments. On y apperçoit très-clairement les marques

(1) *Iambl. Vit. Pythag. C. XXXV.*

(2) *Ap. Murator. p. 571. Cyriac. Ancqn. p. 96. Corfini Inscr. Artic. p. 27. Chandl. LV, p. 61, &c.*

(3) *Fast. Artic. T. II, p. 142.*

d'abréviation usitées chez les Grecs (1), & que le P. Corfini a lui-même expliquées dans un de ses Ouvrages (2). Sur les épitaphes & autres inscriptions où étoient rapportées des généalogies, comme le fragment qui nous a conservé le nom de plusieurs Dadouques (3), on a sans doute pu graver ceux de ces Ministres & autres Prêtres de Cérès, sans transgresser la loi qui défendoit de les nommer pendant leur vie, ou durant l'exercice de leur charge. L'Hiérophante, le Dadouque, l'Hiérocéryx & l'Épibome, sont tous désignés par les premières lettres de leurs noms, dans la liste des *Æsites*, ou Parasites publics (4). Étoit-ce un droit de leur charge, ou une récompense particulière, que d'être ainsi nourris aux dépens de l'État ? Le silence des anciens ne nous permet pas de résoudre cette question.

(1) ΙΟΥ, Hiérophante, ΠΟΜ, Dadouque, ΗΕΙΝ, Hiérocéryx, ΜΕΜ, Epibome. *Chandl. Inscr.* LV, p. 62; ΙΟΥ, *ibid.* ΠΟΜ, *ibid.* ΗΕΙΝ, *ibid.* &c. *Inscr. cit. ex alia parte*, p. 63, &c.

(2) *Not. Græc.* p. 32, 55, &c.

(3) *Chandl. Inscr.* LVII, p. 64.

(4) *Id.* *Inscr.* LV, *supr. cit.* ΑΙΣΙΤΟΥΣ, p. 60 & 62, at p. 63. ΑΙΣΕΙΤΟΥΣ. M. de Villoison corrige, ΑΕΙΣΙΤΟΥΣ.



ARTICLE II.

Des Ministres inférieurs & des Prêtresses.

LES cérémonies du Culte de Cérès & de Proserpine, exigeoient un grand nombre de ministres inférieurs, parmi lesquels on doit distinguer l'*Iacchogogue*. Ce Prêtre ne nous étoit connu que par un passage de Pollux (1), lorsque M. Chandler a publié une inscription découverte à Athènes, où il est question de Dionysius de Marathon, faisant la fonction d'Iacchogogue (2); ce qui nous porteroit à croire qu'elle n'étoit pas à vie. Il étoit vraisemblablement chargé de la conduite des Mystes le jour de la procession d'Iacchus, ἐν τῷ τὸν Ἰακχὸν ἐξάγειν, comme dit Hésychius.

Hésychius nous a conservé le nom d'un autre Prêtre, appelé *Hydrane*, dont la fonction étoit de purifier les récipiendaires (3). Il est encore fait mention du *Daéirite* & du *Kourotrophe* (4). Le premier étoit, comme

(1) Onom. L. I, C. I, §. 35.

(2) ΙΕΡΑΤ [ΕΥ] ΟΝΤΟΣ ΙΑΚΧΑ [Γ] ΩΓΟΥ Chandl. Inscr. XXIX, p. 55.

(3) Hesyeh. in v. Ὑδρανός.

(4) Poll. L. I, C. I, §. 35.

Vandale conjecture avec raison (1) que c'est un ministre particulier de Proserpine, cette Déesse étant appelée *Daéire* (2) chez les Athéniens, parce qu'on célébroit ses mystères à la lueur des flambeaux (3). Ce Prêtre ne devoit point différer de celui qu'on nommoit l'Hierophante de Proserpine (4). Le Kourotrophe nous paroît avoir été consacré au ministère particulier de la Terre, ou Cérès, dont il portoit le principal surnom.

D'autres Prêtres avoient l'emploi de réciter des hymnes & de chanter (5). Ils étoient tous de la famille des Lycomides (6). Les *Spondophores*, chargés des libations, & les *Pyrphores* qui portoient le feu, étoient les ministres attachés au Culte mystérieux de Cérès, comme les *Panages* (7), qu'on peut prendre encore pour de simples initiés entièrement voués à cette Déesse, dont ils avoient pénétré les plus sacrés mystères (8). Il paroît par le texte de Julien, qu'à l'exem-

(1) *Antiq. Diff.* p. 491.

(2) *Etym. magn.* in h. v. *Schol. Apollon*, L. III, v. 846.

(3) *Etym. magn.* L. C.

(4) *Schol. Theocr. Idyll.* II, ad v. 36.

(5) *Poll.* L. I, C. I, §. 35.

(6) *Pausan.* *Bœotic.* C. XXVII.

(7) *Poll.* L. C.

(8) *Julian.* *Or.* V, p. 325, ed. *Petav.*

ple de l'Hiérophante, ils observoient une chasteté rigoureuse (1). Théodore, qui avoit fait un Ouvrage sur la famille des Céryces, étoit lui-même Panage (2). Ajoutons à cette nomenclature le *Licnophore* (3) qui portoit le van mystique, & l'*Hiéraule*, ou Joueur de flûte sacré, dont le nom se lit sur les inscriptions, avec ceux de l'Hiérophante & du Dadouque, parmi les Parasites de la République. Enfin il y avoit une espece de Néocores, ou de Prêtres chargés de décorer les vestibules du temple d'Éleusis, & d'en préparer les autels extérieurs, leurs fonctions ne s'étendant pas jusques dans la nef, & encore moins dans le sanctuaire, où ils ne pouvoient jamais pénétrer (4).

Les Grecs n'adoptèrent point la coutume des Égyptiens, qui ne permettoit à aucune femme de remplir les fonctions du sacerdoce (5). Cérès & Proserpine eurent donc, comme les autres Divinités, des Prêtresses en Grece. Celles de Cérès, anciennement appelées *Métropoles* (6), à

(1) *Julian. Or. V*, p. 325, ed. *Peisav.*

(2) *Etym. magn.* p. 429, ed. *Sylb.*

(3) *Harpocr.* in h. v.

(4) *Dion. Chrys. Or. XXXVI*, p. 447.

(5) *Herod. L. II*, C. 35.

(6) *Hesych.* in v. *Μετρόποις*.

cause de sa maternité, prirent ensuite le nom de *Mélisses*, de celui d'une ancienne Prêtresse, selon Lactance (1). Elles sont regardées par quelques Auteurs, comme les compagnes fideles de Cérès & de Proserpine (2), surnommée *Mélitode*. Porphyre prétend qu'elles étoient proprement consacrées au Culte de Cérès-*Chtonie*, ou Infernale. Leur nom se dériveroit alors de μέλι le miel (3), symbole de la mort chez les anciens, comme le fiel étoit, par une meilleure raison, celui de la vie (4). On sacrifioit avec du miel aux Dieux infernaux (5), & on s'en servoit dans l'évocation des ames des morts (6).

Selon Mnaséas de Patare, les *Mélisses* furent des Nymphes adonnées aux cérémonies religieuses. Elles persuaderent aux hommes de s'abstenir de viandes, pour se nourrir de fruits. Une d'entre elles découvrit dans le Péloponnese un rayon de miel, & y enseigna la maniere de faire l'hydromel (7).

(1) De fals. Relig. p. 130.

(2) *Schol. Theocr. Idyll. IV, ad v. 94.*

(3) *Erym. magn. in v. Μέλισσα.*

(4) *Porphyr. de Antr. Nymph. C. XVIII.*

(5) *Eurip. Iphigen. in Taur. v. 65.*

(6) *Nicephor. Greg. ad Synes. de Insomn. p. 402.*

(7) *Schol. Pind. Pyth. Qd. IV.*

L'étymologie de leur nom a donné lieu à cette tradition. Peut-être furent-elles ainsi appelées à cause de *Mélité*, ancienne dénomination de l'Isle de Samothrace (1), d'où le Culte de Cérès s'étoit répandu dans une partie de l'Asie & de l'Europe. Les Poëtes donnoient aux Prêtresses de cette Déesse, le nom générique de *Mélissès* (2), comme celui de *Thyriades* à celles de Proserpine (3). La pureté que le ministère des premières exigeoit, en étoit l'unique raison : l'Abeille, appelée par les Grecs *Mélisse*, passoit pour un animal pur & sans tache (4). Callimaque nous représente Cérès sous les traits de Nicippe, sa Prêtresse, les bandelettes & le pavot dans les mains, & la cléf sur l'épaule (5) : telles étoient en effet les marques du facerdoce de Cérès.

Les Prêtresses attachées aux mysteres de cette Déesse & de sa fille, s'appelloient, en général, *Hiérophantides* (6), ou *Prophantides* (7). Couronnées d'if & de myrte, com-

(1) *Strab.* L. X, p. 325.

(2) *Schol. Pind. ibid. Theocr. cit. Callim. Hymn. in Apoll.* v. 110.

(3) *Hesych.* in v. *Θυριάδες*.

(4) *Schol. Eurip. Hippol.* ad v. 77.

(5) *Callim. Hymn. in Cer.* v. 43-5.

(6) *Schol. Sophocl. infr. cit.*

(7) *Poll. L. I, C. I, §. 14.*

me les autres ministres d'Éleufis (1), elles avoient à leur tête une Prêtresse, tirée de la famille des Philléides, dont l'emploi étoit d'initier les personnes de son sexe (2), obligées d'être nues dans cette cérémonie (3); ce qui a dû produire bien des désordres, comme St. Épiphane semble l'insinuer (4). Peut-être ces Prêtresses descendoient-elles des filles de Célée, entre les mains desquelles, suivant Pausanias, le sacerdoce de Cérès & de Proserpine étoit originai-
 rement (5). Lorsqu'on offroit quelque présent à cette dernière Déesse (6), ou qu'on initioit quelqu'un (7), on en conservoit la mémoire par des inscriptions, où étoit marqué le nom de la Prêtresse, sous laquelle cet événement arrivoit. On en voit plusieurs exemples dans les différents Recueils des Antiquaires (8). Celle qui présidoit au

(1) *Schol. Soph. Œdip. Col. ad v. 673.*

(2) *Suid. in v. Φιλλεΐδαι.*

(3) *S. Epiphan. adv. Hæres. L. III, ed. Petav. T. I, p. 1093.*

(4) *Ibid.*

(5) *Attic. C. XXXVIII.*

(6) *Chandl. Inscr. CXX, p. 78.*

(7) *Inscr. ap. Spon. T. III, p. 104.*

(8) ΕΠΙΙΕΡΕΙΑΣ ΚΑΤΙΜΟΘΕΑΣ, &c. ap. Chandl. Inscr. suprà. cit. Επὶ ιερίας Φανίας Λαοδάμιας, fragm. Inscr. repert. in templo Eleusin. Spon. T. III, p. 63. = Cetus

150 *Recherches sur les Mysteres*

Culte de Proserpine, paroît avoir quelquefois pris le titre d'Hiérophantide (1), quoique plus souvent employé pour désigner la principale Prêtresse de Cérès. Plutarque rapporte qu'au temps du siege d'Athenes par Sylla, l'Hiérophantide demanda à Aristion une mesure de froment, & que le tyran lui en donna une de poivre (2). Le même Écrivain nous apprend, que les Prêtres & les Prêtresses ayant eu ordre de prononcer des malédictions contre Alcibiade, la seule Théano s'y refusa, sous le sage prétexte que son ministère n'alloit pas jusques-là (3). Elle étoit sans doute du nombre des Prêtresses subalternes d'Éleusis, par-

« formule, m'écrivoit mon savant & judicieux ami,
 « M. l'Abbé Barthelemy, désignoit-elle simplement que,
 « suivant un ancien usage, dont on voyoit des exemples
 « à Argos & dans d'autres Villes, on datoit à Éleusis les
 « années par le sacerdoce d'une Hiérophantide qui avoit
 « ce titre, sans en exercer les fonctions? Ne se peut-il
 « pas encore que ces inscriptions concernassent la Prêtresse
 « de quelque autre temple de Cérès, & qu'on les eût
 « déposées dans celui que cette Déesse avoit à Éleusis,
 « comme le chef-lieu de son culte, &c.? « Il est certain
 que ces monumens offrent bien des difficultés qu'on ne
 pourra pas aisément résoudre, sans le témoignage positif
 de quelque Auteur ancien.

(1) *Chandl. Inscr. CXX*, p. 78.

(2) *Plat. Vit. Syll. T. III*, p. 63.

(3) *Plut. Vit. Alcib. T. II*, p. 29. *Quæst. Rom. T. II*,
 Op. p. 275.

du Paganisme. SECT. IV, ART. II. 151
mi lesquelles Pollux compte les Chanteuses (1).

Les personnes du sexe attachées au Culte de Cérès, pouvoient - elles se marier ? Cette question est insoluble , par rapport aux Prêtresses d'Eleusis , faute de témoignages. Nous ignorons si elles observoient un genre de vie plus austere que les autres. On trouve dans l'Anthologie une épitaphe d'Anaxo , Prêtresse de Cérès , où l'amour que cette femme avoit eu pour son mari & ses enfants, est le sujet de son éloge (2). Callimaque fait mention d'une autre Prêtresse de cette même Divinité, & auparavant des Cabires, morte, dans un âge avancé, entre les bras de ses deux fils (3). Enfin Pausanias nous assure, que celle qui exerçoit le sacerdoce de Cérès à Olympie, étoit une femme mariée (4). Ces exemples suffisent pour prouver que les Prêtresses de cette Divinité, n'étoient point vouées au célibat. Elles devoient seulement avoir des mœurs pures, que Lucien met en contraste avec celles d'une courtisane (5). La fem-

(1) Onom. L. I, C. I, §. 35.

(2) Anthol. *Cephal.* Epigr. 762.

(3) *Callim.* Epigr. 42, p. 308.

(4) Eliac. II, C. XX.

(5) Dial. Meretr. VII, T. III, p. 298.

me chargée du ministère de Cérès Africaine, étoit veuve (1), ou séparée de son mari, d'après son consentement (2). Dès-lors elle ne pouvoit approcher d'aucun homme, ni même recevoir les innocents baisers de ses fils; exemple d'un fanatique rigorisme, que le sévère Tertullien ne manque pas de remarquer (3). On ne voit pas que ce dernier usage ait été adopté dans la Grece, à l'égard d'aucune des Prêtresses de Cérès. Elles étoient exemptes de la loi qui enjoignoit aux personnes de leur sexe d'être vierges, quand elles se vouoient aux fonctions sacerdotales (4).

A R T I C L E I I I .

Des Loix écrites concernant ces Mysteres.

LE Culte mystérieux de Cérès & de Proserpine, méritoit l'attention des Législateurs, qui firent plusieurs réglemens pour y maintenir l'ordre & l'observation des anciens rites. Lyfias nous dit que Pé-

(1) *Tertull.* ad Uxor. L. I, p. 165.

(2) *Id.* de Monogam. C. XVII.

(3) *Exhort. Castim.* C. XII.

(4) *Ap. Marcell. Comment. in Hermag.* p. 65, ed. *Ald.*

du Paganisme. SECT. IV, ART. III. 153

riclès exhortoit les Athéniens de mettre en vigueur contre les sacrilèges, les loix écrites & celles qui ne l'étoient pas, dont les Eumolpides étoient les interpretes, lesquelles ne pouvoient être, ni contrédites, ni abrogées. Cet orateur ajoute qu'on n'en connoissoit point l'Auteur (1); ce qui ne doit être pris que pour une hyperbole. Le récit de Plutarque est plus conforme à la vérité, lorsqu'il avance qu'Alcibiade avoit enfreint les loix & les coutumes établies par les Eumolpides, les Céryces & les autres ministres d'Éleusis (2).

Ces Prêtres avoient un tribunal particulier, devant lequel il étoit permis d'accuser publiquement tous ceux qui avoient commis quelque impiété. Démosthène nous dit qu'on plaidoit les causes relatives à ce délit, en présence des Eumolpides (3). Nous trouvons un décret du *sacré Sénat*, gravé sur la base d'une statue découverte à Eleusis. Il est en l'honneur de M. A. Lithophore Prodectus, qui se trouvoit alors le chef de la famille des Céryces, & avoit rendu des services importants à ce tribunal, sous l'Em-

(1) Or. contr. Andoc. p. 103.

(2) *παρά τὰ νόμιμα ἔχ' τὰ καθέστηκεν ὑπὸ τοῖς Εὐμολπίδῃσι.*
&c. Alcib. Vit. T. II, p. 29.

(3) Contr. Androt. T. III, p. 220.

154 *Recherches sur les Mysteres*

pereur Commode, & s'étoit distingué par sa piété éclatante (1). On voit par cette inscription, que non-seulement les Céryces existoient dans ce temps, comme le savant Taylor l'a remarqué (2), mais encore que cette famille jouissoit du privilege de fournir des Juges au tribunal des Eumolpides, qui ne fut point détruit sous les Empereurs Romains. L'endroit où ce monument a été découvert, ne permet pas de croire, avec le Pere Corfini, que ce *sacré Sénat*, fût celui de l'Aréopage, ou le corps des Six-Cents (3). Nous savons, par le témoignage d'Ulpien, que les Eumolpides avoient leur tribunal à Éleusis (4). D'ailleurs le nom de Céryces, à la tête desquels, comme à celle du sacré Sénat (5), se trouvoit Lithophore, éclairciroit nos doutes, s'ils n'étoient pas entièrement dissipés par ces premiers mots de l'inscription, à Cérés & à Proserpine (6).

(1) Inscr. ap. Spon. T. III, p. 141. *Fabretti*, p. 439, n°. 43. *Murator*. T. II, p. 549, &c.

(2) Not. ad *Demosth.* T. II, p. 609.

(3) *Fest. Attic.* T. II, p. 213.

(4) Ad *Demosth.* contr. Androt. *Schol.* p. 389, ad marg. 50, ed. *Benen.*

(5) ἀρχαία τῆς νεῆς γερουσίας.

(6) ΔΗΜΗΤΡΙ ΚΑΙ ΚΟΡΗ.

Il paroît par les expressions d'Ulpien , qu'on n'étoit point forcé d'intenter les actions concernant les crimes de religion , devant le tribunal des Eumolpides (1), ou du moins qu'elles n'y étoient portées qu'en première instance. Le Sénat , le Peuple , ainsi que les Héliastes , comme M. de Bougainville s'efforce de le prouver (2), étoient Juges suprêmes de toutes les affaires capitales qui intéressoient le Culte public ; le pouvoir des Eumolpides se bornoit donc aux causes sommaires , sur-tout dans les cas de sacrilège. Un Mégarien ayant profané les cérémonies de Cérès , les ministres d'Éleusis vouloient le faire mourir sur le champ , & sans aucune formalité ; mais Dioclès , l'un d'eux , s'y opposa , & fut d'avis qu'on punît juridiquement le coupable , à cause de l'exemple (3). Ces Prêtres se portoient aussi comme accusateurs : c'est pour quoi l'Hierophante prit la parole contre Andocide (4) dans ce fameux procès , où se trouverent impliqués trois cents Athéniens. Ils devoient , suivant la loi , être

(1) *Ἐπὶ τούτοις πολλὰς ἐδικάζοντο ἀσθεῖας οἱ Εὐμόλπειοι...*
L. C.

(2) Acad. des Inscri. T. XXVIII, p. 34.

(3) *Lyf. contr. Andoc.* p. 108.

(4) *Idem*, p. 103.

156 *Recherches sur les Mysteres*

tous condamnés à mort, leurs biens confisqués & mis à l'enchere (1). Andocide, revêtu des habits sacerdotaux, avoit, disoit-on, découvert aux profanes des choses sacrées, & prononcé devant eux des termes mystérieux (2). Ce crime, qu'il fut obligé d'avouer, retomba sur Alcibiade. On lui imputa d'avoir représenté dans l'ivresse les mysteres d'Éleusis, & d'avoir fait lui-même les fonctions d'Hiérophante; Polytion, de Dadouque, & Théodore; d'Hiérocéryx (3). Quelques siècles après on monroit encore la maison où s'étoit commise cette profanation (4). Lorsqu'Alcibiade força ensuite sa patrie de le rappeler; les Eumolpides s'y opposerent, à cause du délit dont il est question. Leurs protestations furent vaines; & obligés de céder aux circonstances, ils rétracterent les imprécations qu'ils avoient prononcées contre cet illustre Général. L'Hiérophante assura seulement qu'elles ne pouvoient lui porter aucun préjudice, s'il n'étoit pas réellement coupable (5).

(1) *Andocid.* Or. de Myster. p. 7, ed. *Steph.*

(2) *Lyf.* contr. Andoc. p. 107.

(3) *Plut.* Vit. Alcib. T. II, p. 25, 26.

(4) *Pausan.* Attic. C. II.

(5) *Thucyd.* L. VIII, §. 53. *Plut.* Vit. Alcib. p. 45.

On doit juger, d'après ce trait, combien les Athéniens respectoient les mystères de Cérès, & quel crédit ses Prêtres avoient. La tête de Diagoras fut mise à prix, parce qu'il avoit divulgué l'objet secret de ces cérémonies, sur lesquelles il s'étoit même permis d'indécentes railleries (1). Athénagore avance que ce célèbre incrédule découvrit à la fois les mystères d'Éleusis & ceux des Cabires (2). Mais l'autorité de Lyfias, Écrivain beaucoup plus voisin du temps où cette condamnation fut portée, semble d'abord décider que l'imprudence de Diagoras à l'égard de ces derniers seuls, lui mérita un pareil traitement. L'orateur Athénien donne l'épithète d'étrangers aux mystères que ce prétendu Philosophe révéla (3); ce qui ne sauroit convenir à ceux d'Éleusis. Concluons-en seulement qu'il y avoit une grande affinité entre les cérémonies & les dogmes d'Éleusis & de Samothrace, puisque le peuple d'Athènes punit si sévèrement un simple particulier,

(1) *Aristoph.* Aves, v. 1073-74. *Lyf.* contr. Andoc. infr. cit. *Joseph.* contr. Apion. L. II, 493. *Suid.* in v. Διαγόρας.

(2) *Athen.* Legat. ed. *Benedi.* p. 300.

(3) λόγῳ περὶ τὰ ἀλλότρια ἱερὰ &c. *Lyf.* p. 104.

pour avoir trahi le Culte secret de cette dernière Isle. Lyfias peut avoir diminué le crime de Diagoras, pour aggraver celui d'Andocide. Le Scholiaste d'Aristophane nous assure que le premier, non content de mépriser tous les mysteres, vouloit encore détourner les Athéniens de l'initiation (1). Il paroît même par un vers de ce Poète comique, que Diagoras avoit tenu quelques propos scandaleux sur Iacchus (2). Aristophane se contente de les désigner, ne pouvant entrer à cet égard dans de plus grands détails, de crainte de sacrilege. Un des compatriotes du fameux incrédule dont je parle, aussi hardi que lui, Aristagoras de Mélos, Poète Dithyrambique, osa, dans ses discours, dévoiler les mysteres Eleusiniens (3).

L'Hiérophante Eurymédon accusa Aristote d'impiété, pour avoir sacrifié aux mânes de sa femme, avec les cérémonies usitées en l'honneur de Cérès - Eleusinie (4). Aristocle, dont Eusebe nous a conservé quelques fragments, tâche de disculper le maître du Lycée de ce crime, qu'il regarde

(1) *Schol. ad Aves*, v. 1073.

(2) *Ran.* v. 323.

(3) *Schol. Aristoph. Nub.* v. 828. *Suid.* in v. *Σαργάρις*.

(4) *Diog. Laert. L. V, C. I, §. 5.*

comme une calomnie d'un Pythagoricien appelé Lycon (1). Quoi qu'il en soit de la vérité de ce fait, Aristote fut cependant obligé de se retirer à Chalcis (2), & ordonna, par son testament, d'élever une statue à Cérès (3). Vouloit-il par-là se justifier, ou faire une espece d'offrande expiatoire ?

De simples soupçons d'indiscrétion à l'égard des mysteres, suffisoient à Athenes pour exposer d'illustres citoyens aux plus grands périls. Eschyle, accusé d'avoir mis sur la scène quelques objets mystérieux, ne put être absous, qu'en montrant qu'il n'étoit pas initié (4). Des Écrivains prétendent que ce Poète, dans ses pieces des *Sagittaires*, des *Prêtres*, de *Sisyph*, d'*Iphigénie* & d'*Œdipe*, avoit laissé échapper certains traits sur les mysteres. Le peuple fut même un jour sur le point de l'assommer, à cause de cette témérité. Contraint de se réfugier aux pieds de l'autel de *Bacchus*, il ne dut son salut qu'à ses services (5), ou

(1) *Ap. Euseb. Præp. L. XIV, p. 592.*

(2) *Diog. Laert. L. V, C. I, §. 7.*

(3) *Idem. §. 9.*

(4) *Clem. Alex. Strom. L. II, p. 461.*

(5) *Eustrat. ad Arist. Ethic. ad Nicom. L. III.*

160 *Recherches sur les Mysteres*

à ceux de son frere Amyntas (1). Deux jeunes Acharnaniens, qui s'étoient glissés par hazard dans le temple d'Éleusis, n'eurent pas le même bonheur ; ils furent massacrés sur le champ (2) : sans doute que l'asservissement des Athéniens au gouvernement Romain, ne leur permit pas, dans un autre temps, d'exercer leur vengeance contre un Eunuque Épicurien, efféminé & livré à la débauche, qui eut l'audace de vouloir prouver, pendant la cérémonie de l'initiation, que les Dieux ne prenoient aucun soin des choses de ce monde. Il poussa la frénésie jusqu'à s'élancer dans le sanctuaire, où il n'étoit permis d'entrer qu'au seul Hiérophante (3) & à ses principaux assistants.

Tous ces faits réunis nous indiquent deux choses importantes à observer. 1°. Qu'on trouve plus d'un exemple d'indiscrétion au sujet des cérémonies secretes d'Éleusis, quoiqu'on ait assuré, avec une singuliere confiance, qu'il n'y en avoit jamais eu *la plus légère* sur ce point (4) ; 2°. que par la sé-

(1) *Ælian. Var. Hist. L. V, C. XIX.*

(2) *Tit. Liv. L. XXXI, C. XIV.*

(3) Vid. *Fragm. Ælian. de Provid. ut patet ex Comment. Eustath. ad Homer. p. 772, & ex Lexic. Suid. in v. Ἱεροφάντης, Εὐεῦχος, Μέγας, Ἐκτελεστής, & Χλῆναι.*

(4) *Dict. Encyclop. Art. Éleusinie.*

vérité des loix, on tâchoit de prévenir de semblables délits, dont elle suppose nécessairement l'existence. La peine de mort étoit toujours prononcée contre les infracteurs de ces loix (1), dictées par la superstition, & maintenues par la politique. Doit-on ensuite être étonné du soin avec lequel les Écrivains de l'antiquité évitent de parler de l'objet des mystères (2)? Quand ils y ont été obligés, jamais ils ne se sont expliqués que d'une manière obscure ou énigmatique.

Il n'étoit pas permis de présenter aucune requête pendant le temps destiné à la célébration des grands mystères. Hipponique soutint qu'une pareille faute méritoit la mort; mais Andocide prouva contre lui que le coupable étoit seulement dans le cas de l'amende (3). On ne pouvoit encore, durant cette fête, avoir action par corps contre ses débiteurs. Ménippe de Carie ayant été saisi par Évandre, son créancier; celui-ci alloit être mis à mort, suivant la loi, si l'autre ne se fût pas désisté de son

(1) *Sopat. Divis. Quæst.* p. 333. *Alciphro. L. III, Ep.* 72. Vid. plur. ap. *Perit. de Leg. Attic.* p. 13, ed. *Vet.*

(2) Vid. *Meurs. Eleusin. C. X. Casaub. ad Baron. An.* nal. Exerc. XVI, p. 394.

(3) De Myst. Or. p. 15, &c.

accusation (1). Le luxe des femmes insultant à la décence des mysteres, & à l'égalité qui devoit y regner entre le riche & le pauvre, l'orateur Lycurgue porta une loi, qui leur défendoit d'aller à cette fête sur un char attelé de deux chevaux. Pensoit-il alors que la sienne seroit la premiere qui transgresseroit ce règlement? En conséquence elle subit la peine de l'amende qui avoit été prescrite, à l'instigation de son mari (2).

L'argent de toutes ces amendes étoit sans doute versé dans une caisse, qui étoit à la disposition des ministres d'Eleusis. Mais ils ne pouvoient se dispenser d'en rendre un fidele compte à la République. Comme les membres de toutes les autres familles sacerdotales d'Athenes, les Eumolpides & les Céryces, soit en corps, soit en particulier (3), n'auroient osé soustraire leur administration aux yeux des Magistrats.

Les loix de Solon ordonnoient que le Sénat s'assembleroit le lendemain de la célébration des grands mysteres, près de l'É-

(1) *Demosth. contr. Mid. T. III, p. 159.*

(2) *Plut. Vit. Lycurg. T. II, Op. p. 842. Ælian. Var. Hist. L. XIII, C. XXIV.*

(3) ἢ μὲν ἰδίᾳ, ἀλλὰ ἔτι καὶ κοινῇ. *Æschin. contr. Ctesiph. T. II, p. 372, ed. Tayl.*

du Paganisme. SECT. IV, ART. III. 163
leusinium, temple de Cérès à Athènes,
pour juger les délits concernant le Culte
secrèt de cette Déesse. On entouroit alors
le lieu de l'assemblée de cordes, afin que
les personnes qui n'étoient point initiées,
ne pussent s'y introduire (1).

Les Eumolpides étant, comme je l'ai dé-
jà remarqué, les auteurs & les dépositaires
des loix traditionnelles (2) qui concernoient
sur-tout les pratiques religieuses, ils de-
voient en être les juges & les interpretes
naturels. Il faut tâcher à présent de décou-
vrir quelles étoient ces loix rituelles.

A R T I C L E I V.

Des Loix traditionnelles & des Rites.

U NE des plus anciennes étoit celle at-
tribuée à Eumolpe (3), laquelle ex-
cluoit les barbares & tous les étrangers de
l'initiation (4). Quoique Cicéron ait dit
que les habitants des contrées les plus loin-

(1) Vid. *Andoc.* de Myst. p. 15, 17. *Poll.* L. VIII, C. XII, §. 141, & Not. *Kuhn.* p. 966.

(2) Εὐμολπίδων πάτρια. *Cicer.* ad Attic. L. I, Ep. IX.

(3) Τζετζ. ad *Lycophr.* ad v. 1328.

(4) *Epist. Socr.* XXVIII, p. 59. *Schol. Aristoph.* in *Plut.* ad v. 846, 914, &c.

taines venoient à Éleusis se faire initier (1); on ne doit pas en conclure que cette loi eût été abrogée, puisque Lucien, qui vivoit sous l'Empereur Commode, nous atteste le contraire (2). On conciliera néanmoins sans peine ces deux écrivains, si l'on observe que, pour être admis à la participation des mysteres Éleusiniens, il suffisoit de se faire adopter. L'on devenoit alors, suivant la remarque de l'Empereur Julien, Athénien par la loi, ne pouvant l'être par la nature (3). Ainsi Hercule devint fils adoptif de Pylius, lorsqu'il voulut être initié (4). Les Dioscorides suivirent l'exemple de ce héros; & Aphidnus leur servit de pere (5). Hippocrate ayant été inscrit au nombre des Citoyens d'Athenes, fut ensuite admis à l'initiation (6). Il fallut que le Philosophe Anacharsis fût reconnu citoyen de cette ville, avant que d'être reçu à ses mysteres (7). On ne peut douter que

(1) De Nat. Deor. L. I, §. 42.

(2) Demon. Vit. §. 34, T. II, Op. p. 387.

(3) Orat. VII, p. 238, ed. Spanh.

(4) *Apollod.* L. II, C. V. *Schol. Aristoph. Plut.* v. 846. *Schol. Homer. Iliad.* L. VIII, v. 368, &c.

(5) *Plut. Thef. Vit.* T. I, p. 32.

(6) *Soran. Vit. Hippocr. ap. Casaub. Not. ad Spart.* p. 116.

(7) *Lucian. Scyth.* §. 8, T. I, p. 368.

du Paganisme. SECT. IV, ART. IV. 163

les autres étrangers ne fussent obligés de remplir ces préliminaires. La haine que les Grecs avoient contre les Perses, interdit absolument à ceux-ci & aux Medes, l'entrée du sanctuaire d'Éleusis (1), dont les Épicuriens & les Chrétiens furent dans la suite formellement exclus (2).

Cette interdiction des Perses avoit encore un autre motif; ils étoient regardés comme homicides (3). Qu'on l'eût été, soit volontairement, soit par mégarde (4), on ne pouvoit plus être initié sans se faire purifier. Hercule, souillé par le meurtre des Centaures, se trouva forcé d'en subir la pénible cérémonie (5). Elle consistoit à frotter tout le corps du coupable du sang d'un jeune cochon (6), au lieu de celui de taur-

(1) *Isocr.* Paneg. éd. *Bas.* p. 143.

(2) *Lucian.* Pseudomant. §. 38. Vid. *Dodwel*, Diss. ad *Iren.* p. 168-69. Malgré cela, on pourroit croire que des Chrétiens se fussent quelquefois glissés dans l'assemblée des initiés, si l'on prenoit à la lettre ce passage de saint Jérôme, *Quadratus, Apostolorum discipulus, nonne Hadriano Principi, Eleusina sacra invisenti, librum pro nostrâ religione iradidit.* Epist. ad Magn. Orat. Mais il est raisonnable de penser que Quadratus présenta son Livre à Hadrien, lorsque ce Prince passoit dans les rues d'Éleusis, ou d'Athenes, pour aller se faire initier.

(3) *Isocr.* Paneg. L. C.

(4) *Theon.* in Paradigm. ap. *Meurs.* Eleusin. C. XIX.

(5) *Diod.* L. IV, §. 14. *Apollod.* L. II, C. V.

(6) *Apollon.* Argon. L. IV, v. 705.

reau (1), usité dans le Culte public. Un profond silence, auquel étoit alors condamné le meurtrier, désignoit aux assistants son crime & le repentir qu'il en avoit. Les Magiciens passaient aussi pour impurs, sur-tout ceux qui s'adonnaient à la Goétie; c'est pourquoi il ne leur étoit pas permis de participer aux mysteres. L'Hierophante alléguait cette raison, en refusant d'initier le fameux Apollonius de Tyane (2). Enfin, suivant l'ancienne formule prononcée par le héraut, avant la célébration de cette fête, on exigeoit des personnes qui se présentoient pour y être admises, qu'elles eussent les mains pures, fussent exemptes de tout crime, & réservées dans leurs discours. Il falloit encore qu'elles eussent vécu heureusement & avec équité (3). Porphyre nous dit que l'état de notre ame doit être à la mort, comme durant les mysteres, c'est-à-dire, qu'elle soit purgée de toutes passions violentes, d'envie, de haine & de colere (4). Ceux qui n'avoient pas fait

(1) *Æschyl.* Eumen. v. 452-53.

(2) *Eusèb.* contr. Hierocl. p. 530, ad Calc. Demonstr. Evang. *Philosfr.* Vit. Apoll. L. IV, C. XVIII.

(3) *Origen.* contr. *Cels.* L. III, p. 47. Suivant les principes des Anciens, le malheur annonçoit presque toujours la punition d'un crime.

(4) *Eragm.* de Styge, ap. *Stob.* Eclog. Physic. L. I, p. 142.

leurs efforts pour calmer une conjuration, & l'avoient au contraire fomentée, les citoyens qui s'étoient laissé corrompre, où étoient coupables de trahison envers leur patrie, en livrant à l'ennemi une place, des vaisseaux, en lui fournissant des provisions, des agrès, de l'argent, &c., toutes ces personnes se trouvoient exclues des grands & petits mystères Éleusiniens (1).

Avant que de mourir, les Athéniens étoient obligés de se faire initier (2), & pouvoient, dès l'enfance, participer à cette cérémonie (3). Les parents faisoient des présents pour célébrer cette initiation (4). Elle n'alloit pas sans doute jusqu'à dévoiler la doctrine secrète. Peut-être même n'étoit-ce qu'aux petits mystères qu'on recevoit les enfants. Il faut en excepter toutefois celui qui étoit choisi parmi les autres, pour rendre propice la Divinité, & l'appaiser au nom de tous les initiés. On le regardoit, à cause de l'innocence de son âge, comme pouvant seul remplir à la lettre les préceptes. On l'appelloit, dans le langage des

(1) Vid. *Aristoph.* Ran. 362-68. Toutes les autres choses dont parle ici ce Poète, ne sont que des plaisanteries.

(2) *Aristoph.* Pace, v. 374.

(3) *Apollod.* ap. *Donat.* ad *Terent.* Phorm. Act. 1, v. 15.

(4) Vid. *Terent.* *ibid.* v. 13, 14, 15.

168 *Recherches sur les Mysteres*

mysteres, l'*Enfant du sanctuaire* (1). Cette coutume étoit ancienne, puisqu'elle remontoit à la quarante-sixieme Olympiade. Néanthe en avoit conservé la véritable origine dans le second Livre de son Ouvrage sur les Rites mystérieux. Selon cet Écrivain, Épiménide, ayant été appelé dans l'Attique pour en purifier les habitants après le massacre de Cylon & de ses partisans, eut besoin de sang humain. Le jeune & beau Cratinus s'offrit alors, & fut la victime que la superstition immola (2). Diogene Laerce ajoute sans preuve, que Ctésibius devint la seconde, & partagea le sort

(1) Ὅπως γὰρ εἰ τῆς μυστηρίου Ο ΑΦ' ΕΣΤΙΑΣ λεγόμενος ΠΙΑΣ ἀπὶ πάντων τῶν μυμίων ἀπομειλίσσεται τὸ θεῖον, ἀκριβῆς δὲ τὰ προσεταγμένα. Porph. de Abstin. L. IV, §. 5, p. 307, ed. Rhoer. Vid. Harpocr. in v. Ἀφ' ἐστίας μύμειος. Le mot ἐστία & celui d'ἐχάρα, dont se sert Euripide pour désigner également le sanctuaire d'Éleusis, *supplic.* v. 290, sont pris dans une acception plus générale que μέγαρον, terme consacré proprement à exprimer l'endroit de ce même sanctuaire réservé au seul Hiérophante. *Suid.* in v. Μέγαρον, & *Phot. Lex. Ms. ap. Valcken.* Animadvers. ad *Ammon.* L. I, C. XI. Pour n'avoir pas fait cette observation, Vandale & Spanheim n'ont point entendu ce passage de Porphyre, dont un endroit du *Lexique* d'Ammonius in v. Βαμὴς m'a fait entrevoir le véritable sens. M. de Villoison pense qu'il pourroit aussi signifier l'enfant qu'on commence par initier, & qui est dans l'âge le plus tendre, ἀφ' ἐστίας, ou un enfant initié par l'Hiérophante, son pere.

(2) Neanthes ap. *Athen.* L. XIII, p. 602.

du premier (1). Les peres étoient si honorés du choix qu'on faisoit de leurs enfans pour la fonction dont je viens de parler, qu'en reconnoissance ils consacroient le jeune élu à Cérès & à Proserpine. Lorsque celui-ci n'avoit point de pere, son tuteur l'assistoit dans cette cérémonie, où le Sénat, l'Aréopage & le peuple intervenoient. Ces derniers détails nous ont été transmis par deux inscriptions trouvées à Éleusis, dans le dernier siècle (2).

Sous l'Archontat d'Euclide, il fut défendu à toute personne qui seroit d'une naissance illégitime, ou esclave, d'entrer dans le temple de Cérès, de participer à ses sacrifices, & d'assister aux autres cérémonies de son Culte. Il paroît que les femmes de mauvaise vie n'échappoient point à cette même proscription (3). Par un usage qui faisoit honneur au peuple d'Athenes, & ne bleffoit point la sainteté des mysteres, les exilés pouvoient demeurer à Éleusis pendant leur célébration. Dans quelques autres fêtes, ils jouissoient du même privilege en différens endroits de la Grece (4).

(1) Vit. Epimen. L. I, C. X, §. 3.

(2) Ap. Spon. T. III, p. 104, 193-94.

(3) *Isaus* Or. de Philoct. Hæred. p. 61, ed. *Steph.*

(4) *Plut.* de Exil. T. II, Op. p. 604.

D'abord il n'en couta rien pour se faire initier; mais les besoins de l'État ne permirent pas dans la suite de conserver une coutume aussi louable. On ne put plus être admis aux mysteres qu'en payant, par une loi, dont Aristogiton fut l'auteur (1). Le savant M. Valckenaer a observé que le mot grec *τίμη* se prend quelquefois pour désigner la somme qu'on prélevoit pour les frais qu'exigeoit la célébration de la fête (2). Cette loi fut regardée comme très-honteuse, & comme devant attirer la colere des Dieux sur la République (3).

On doit ajouter aux loix traditionnelles, les différentes coutumes pratiquées à Eleusis, auxquelles il falloit nécessairement se conformer. Triptoleme avoit, dit-on, ordonné de ne faire aucun mal aux animaux (4); ce qui cessa d'être observé lorsque la population s'accrut. Quoiqu'il fût défendu anciennement de tuer le cochon (5), il devint néanmoins la victime destinée aux sacrifices mystérieux, où il ne devoit

(1) *Apsin.* de Art. Rhet. p. 691, ed. *Ald.*

(2) *Adnot. ad Eurip. Hippol.* p. 164.

(3) *Apsin.* L. C.

(4) *Porph.* de Abst. L. IV.

(5) *Idem.* L. II.

être immolé que fort jeune (1). » Prête-
» moi, dit Trygée dans une piece d'Arif-
» tophanè, trois drachmes pour acheter un
» petit cochon; il est nécessaire que je sois
» initié avant que de mourir (2) « Le Poète
donne, avec raison, l'épithete de mysti-
que (3) à cet animal. Chaque initié étoit
obligé d'en sacrifier un à Cérès, & de le
laver auparavant dans la mer (4).

Le mulot d'Æxone, bourg de l'Attique,
étoit consacré à cette dernière Déesse, mais
plus particulièrement à Proserpine. Les ini-
tiés respectoient ce poisson (5), à cause de
sa fécondité, selon Élien, & parce qu'il
dévoroit le lievre marin qui étoit nuisible
aux hommes (6). Ce premier animal au-
roit dû être regardé comme impur, puis-
qu'on croyoit, suivant la remarque d'Op-
pien, qu'il alloit chercher sa nourriture
dans le limon de la mer, & qu'il aimoit
les cadavres (7). L'usage des poissons, des
réites, ou canaux, dont je parlerai bien-

(1) *Epicharm. ap. Athen. L. IX, p. 374.*

(2) *Aristoph. Pace, v. 373-74.*

(3) *Id. Acharn. v. 747, 764.*

(4) *Plut. Vit. Phoc, T. IV, p. 203. Schol. Aristoph. Acharn. v. 747.*

(5) *Plut. de Solera Anim. T. II, Op. p. 983.*

(6) *Hist. Anim. L. IX, C. LI.*

(7) *De Piscat. L. III, v. 432-35.*

tôt, étoit réservé aux Prêtres d'Éleufis, qui avoient seuls la permission d'en prendre⁽¹⁾, sans doute pour les manger : dans ce cas, ces ministres auroient différé de ceux d'Égypte, chez qui l'abstinence du poisson étoit une regle inviolable⁽²⁾. Les initiés aux mysteres Éleufiniens, l'auroient-ils seuls observée? Porphyre nous apprend qu'ils n'en goutoient point, ainsi que des fèves, des grenades & des pommes⁽³⁾. Vraisemblablement n'observoient-ils ce régime que durant la célébration des fêtes mystérieuses. Nous ignorons si c'est seulement dans ce temps que leurs Prêtres s'abstenoient des oiseaux domestiques : les uns & les autres avoient une égale répugnance à toucher les belettes⁽⁴⁾ & les troncs des arbres. Ils prétendoient en être souillés autant, que s'ils avoient manié des cadavres⁽⁵⁾.

La plupart de ces usages avoient une origine Égyptienne ; & rien n'avoit été adopté sans motif. L'âne même, destiné à porter tout ce qui concernoit les myste-

(1) *Pausan.* Attic. C. XXXVIII.

(2) *Plut.* de Is. & Osir. §. VII.

(3) *De Abstin.* L. IV, §. 16.

(4) *Ælian.* Hist. Anim. L. IX, C. LXV. *Plut.* de Is. & Osir. §. 74.

(5) *Porphy.* de Abstin. L. cit.

res (1), rappelloit un trait mythologique. Typhon, après sa défaite, s'étoit entui sur cet animal, devenu, par cette raison, l'objet de la haine publique en Égypte (2). Sous le nom de *Seth*, l'âne eut dans cette contrée des mystères particuliers (3); & dans les cérémonies d'Isis, sa présence étoit absolument nécessaire (4).

Les femmes Athéniennes, qui portoient des cigales d'or à leur tête, ne voyoient, dans cet ornement, qu'un moyen d'étaler leur luxe, & quelques-unes seulement, qu'une preuve de l'antiquité de leur nation. Les personnes admises aux mystères, devoient, au contraire, ne pas ignorer que c'étoit la marque symbolique de l'initiation chez les Égyptiens (5).

Le myrte le plus odoriférant venoit dans le pays de ce dernier peuple (6). Non-seulement les Athéniens l'employoient à faire des couronnes pour Cérès & ses Prêtres; mais encore tous ceux qui participoient à

(1) *Aristoph. Ran.* v. 159, & *Schol. Suid. & Hesych.* in v. "Ὀνὸς ἀγρί μυσθίγισα.

(2) *Plut.* de Is. & Osir. §. 31.

(3) *S. Epiph. L.* III, p. 1093.

(4) *Minut. Fel. ed. Rig.* p. 24.

(5) *Horapoll. Hierogl. L.* II, C. LV.

(6) *Theophr. Hist. Plant. L.* VI, C. XXVII. *Athen.* L. XV, p. 678.

leurs cérémonies mystérieuses, se faisoient un devoir d'en porter (1). Cet usage avoit rapport au Culte de ces Divinités, comme étendant jusqu'aux enfers leur pouvoir, & à la doctrine enseignée à Eleusis sur l'état des ames après cette vie. On croyoit que celles des initiés feroient leur séjour dans des bois de myrte (2); ainsi cet arbruste devint le symbole de la mort. Électre se plaint, dans une Tragédie d'Euripide, que le tombeau d'Agamemnon n'étoit pas orné de branches de myrte (3), dont on couronnoit les morts (4). Les Thesmothetes suivoient ce costume, pour désigner le droit qu'ils avoient de condamner à mort (5); ils sacrifioient toujours aux Dieux infernaux avec cette couronne (6). Alceste, avant d'expirer, est représentée occupée à en orner leurs autels (7). Les Pythagoriciens ordonnoient, en mourant, d'envelopper leur corps dans des feuilles de myrte, d'olivier

(1) *Schol. Aristoph. ad Ran. v. 333. Tibull. L. I, Eleg. XI, v. 27, 28.*

(2) *Aristoph. Ran. v. 156.*

(3) *Eurip. Electr. v. 326.*

(4) *Schol. Pind. Isthm. Od. II.*

(5) *Poll. L. VIII, C. IX, §. 26.*

(6) *Schol. Arist. Ran. ad v. 335.*

(7) *Eurip. Alc. v. 171.*

& de peuplier (1). Ce dernier arbre & le faule, étoient supposés former des bois consacrés à Proserpine, près des rives du Styx & du Cocyte (2).

Les Eumolpides & les autres Prêtres d'Éleufis, prononcèrent leurs imprécations contre Alcibiade, en se tournant du côté du couchant, & en relevant leurs robes de pourpre (3). On étoit obligé de s'en servir toutes les fois qu'on sacrifioit aux Euménides (4). La laine teinte en cette couleur & cardée (5), devoit être également usitée dans les sacrifices préparatoires aux mystères : il en étoit fait mention par Théodore Panage, à l'occasion des Céryces (6). Les lits des initiés, pendant la célébration de cette fête, étoient entourés de bandelettes de la même couleur (7), qui étoit, suivant Homère (8), celle de la mort, avec laquelle Artémidore prétend que le pourpre avoit un singulier rapport (9). Ceux qui avoient

(1) *Plin.* L. XXXV, C. XII.

(2) *Homer.* *Odyss.* L. X, v. 509-10.

(3) *Lyf. contr.* *Andoc.* p. 107.

(4) *Æschyl.* *Eumen.* v. 1036.

(5) *S. Epiph.* *adv. Hæres.* p. 1092.

(6) *Etym. magn.* in v. 'Ημειροχαλλές.

(7) *Plut.* *Vit. Phoc.* T. IV, p. 203.

(8) *Iliad.* L. V, v. 83; L. XVI, v. 334; L. XX, v. 477.

(9) *Oncirocrit.* L. I, C. LXXIX.

176 *Recherches sur les Mysteres*

vécu pieusement, devoient habiter aux enfers dans des prés émaillés de roses pourprées (1). Les Anciens répandoient sur les tombeaux d'autres fleurs de la même couleur (2), ainsi que de celle de safran (3).

Le respect superstitieux qu'inspiroient les cérémonies religieuses de cette Déesse, obligeoit les initiés de porter toujours le même habit avec lequel ils y avoient été admis, jusqu'à ce qu'il fût tombé en pieces. D'autres consacroient ce vêtement à Cérès & à Proserpine, ou en faisoient des langes pour leurs enfants (4). On offroit encore à ces Déeses la chaussure dont on s'étoit servi le jour de son initiation (5). Aristophane plaïsante sur tous ces usages, & fait dire à un des interlocuteurs de Plutus, qu'il a porté trente ans ces habillements, si précieux pour les personnes qui avoient été admises aux grands mysteres (6), auxquels on se préparoit par les petits.

Platon met ces paroles dans la bouche de Socrate, qui reproche ironiquement à

(1) *Plut.* de occult. vivend. T. II, p. 1030.

(2) *Virg. Æn.* L. VI, v. 884.

(3) *Juven. Sat.* VII, v. 308.

(4) *Schol. Aristoph.* ad *Plut.* v. 846.

(5) *Aristoph.* *Plut.* v. 848.

(6) *Ibidem.* v. 846-47.

Calliclès d'éviter de remonter aux principes : « O bienheureux Calliclès, qui êtes » initié aux grands mystères avant les pe- » tits (1) » ! Il est nécessaire de faire précéder les détails concernant ces deux initiations, par quelques discussions sur les temps de l'année destinés à leur célébration.

(1) Gorg. p. 339, ed. *Fic.*





CINQUIEME SECTION.

Des deux Initiations aux Mysteres Éleusiniens.

ARTICLE PREMIER.

Du temps de la célébration de ces Mysteres.

HÉRODOTE & Isocrate nous assurent que ces mysteres étoient annuels (1); ce qui les distinguoit, selon Aristide, des autres fêtes & jeux publics de la Grece, qui se célébroient, les uns tous les trois ans, & les autres tous les cinq (2). Ces témoignages semblent ne laisser aucun doute sur cet objet; cependant le docte Scaliger a soutenu que les petits mysteres étoient triennaux, & les grands, quinquennaux (3). Un passage de Tertullien mal expliqué, a donné lieu à ce paradoxe, très-bien réfuté par le P. Pétau (4) & par plusieurs autres

(1) *Herod.* L. VII, C. LXV. *Isocr.* Paneg. p. 90.

(2) *Eleusin.* Or. p. 259, ed. *Jebb.*

(3) *Emend. temp.* L. I, p. 29. *Ibid.* L. V, p. 112.

(4) *Not. ad Themist.* p. 649-61.

Savants (1). Sans prétendre rien ajouter à toutes leurs preuves, je me contenterai de rapporter que l'Empereur Julien assure, que les grands mystères de Cérés & de Proserpine, étoient fixés au temps de l'année où le Soleil est près du signe de la Balance, & les petits, à l'époque où cet Astre approche de celui du Belier (2). Séneque le Tragique fait la même observation par rapport aux premiers (3), qui ne pouvoient ainsi tomber que dans le mois de Boédromion (Septembre). Les seconds auroient donc été célébrés dans celui d'Élaphébolion (Mars), si l'on suivoit à la lettre le texte de Julien ; mais cet Écrivain rapproche trop les petits mystères de l'équinoxe du printemps ; & c'est pour donner des raisons mystiques de cet usage, suivant ses principes theurgiques : aussi n'ose-t-il s'expliquer d'une manière précise.

On ne peut placer la célébration des petits mystères, qu'au mois d'Anthestérion, qui précédoit, dans l'année Attique, celui d'Élaphébolion. Meursius, ignorant

(1) *Ism. Bulliald. ad Theon. Smyrn. p. 218. Vandal.*
Diff. de Gymn. C. II, p. 609.

(2) *Julian. Op. ed. Pet. p. 326. Vide Emendationem Seldenii, not. ad Marm. Epoch. XV.*

(3) *Herc. fur. v. 844.*

le véritable ordre des mois de cette année, a fixé les grands & petits mysteres en automne, parce qu'il a fait répondre mal-à-propos Anthestérion au mois de Novembre (1). Le P. Corsini a très-bien relevé cette erreur (2), dans laquelle le P. Pétau n'a point été entraîné, puisqu'il observe fort judicieusement qu'il y avoit un semestre d'intervalle entre les deux fêtes des mysteres (3), comme il en existe un entre le temps de la récolte & celui du labour pour les semailles. Le premier, chez les Égyptiens, étoit au 20 de Pharmouthi (Avril), & le second au mois d'Athir (Novembre) (4). A l'imitation de ce peuple, les Grecs observerent cet intervalle : ils conserverent même ce rapport, autant que la différence du climat le leur permit. Le récit de Plutarque achevera d'éclaircir cette matiere.

Démétrius, suivant cet Historien, avant d'arriver à Athenes, écrivit au peuple de cette ville, qu'il vouloit être initié en même-temps aux grands & aux petits mysteres. Le Dadouque Pythodore s'opposa à cette

(1) Eleusin. C. VI.

(2) Fast. Attic. p. 379.

(3) Not. ad *Themist.* p. 653.

(4) *Theon. ad Arat.* v. 267.

demande; mais sur l'avis de Stratocles, on donna un décret, afin d'appeler le mois de Munychion, *Anthestérion*, lequel devint ensuite Boédromion. Par cet arrangement, Démétrius, qui auroit dû attendre près d'un an pour être initié aux petits mystères, qu'on avoit célébrés plus d'un mois avant son arrivée, & cinq mois pour être admis aux grands mystères, fut reçu aux uns & aux autres. Ce trait de bassesse de la part des Athéniens, fit dire assez plaisamment à Philippides, que Stratocles avoit mis toute l'année dans un seul mois (1).

Cependant tout rentra dans l'ordre, & on observa avec rigueur, pendant longtemps, les anciennes règles. L'orateur L. Crassus étant arrivé à Athenes deux mois après la célébration des mystères, ne put engager les Athéniens à enfreindre l'usage établi; & les Magistrats refuserent constamment de renouveler en sa faveur ces cérémonies (2). La flatterie étoit seule capable de leur faire transgresser toutes les loix, & violer les choses même les plus sacrées. Pour donner une marque de leur obéissance servile à Auguste, les Athéniens permirent

(1) *Plut. Vit. Demetr.* T. V, p. 31, 32.

(2) *Cicer. de Orat.* L. III, §. 20.

au Gymnosophiste Zarmarus, que ce Prince aimoit, de se faire initier dans un temps où il étoit défendu de l'être (1); & il paroît qu'il n'y eut aucune réclamation à ce sujet, ni de la part des Magistrats, ni de celle des Prêtres.

A R T I C L E II.

De la premiere Initiation, ou des petits Mysteres.

CES derniers paroissent avoir eu seuls la surintendance des cérémonies préparatoires, d'abord établies à Mélite, bourg de l'Attique. Hercule, selon quelques-uns, y fut initié (2); & l'époque de cet événement devint celle de l'établissement des petits mysteres. Diodore dit que Cérès elle-même voulant honorer ce héros, les institua pour lui (3): d'autres assurent que les Athéniens, touchés de l'amitié qu'il leur avoit témoignée, firent, à son occasion, cet établissement (4), où il fut pu-

(1) *Dion. Cass. ed. Reim. L. LIV, §. 2.*

(2) *Schol. Arist. Ran. ad v. 504.*

(3) *Diod. L. IV, §. 14.*

(4) *Schol. Arist. Plut. ad v. 846.*

rifié, comme on l'a déjà vu, du meurtre des Centaures. On ne peut révoquer en doute que l'Auteur de la Chronique de Paros n'ait parlé de ce dernier fait, qu'il plaçait sous le regne d'Ægée, fils de Pandion (1). Cela est suffisamment indiqué par le nom d'Hercule, & par les trois premières lettres du mot ΚΑΘαρσις qu'on apperçoit encore sur ce précieux monument. Il n'est pas certain néanmoins que l'origine des petits mystères s'y trouvât. Les Commentateurs en ont inféré l'époque à la trente-deuxième ligne; mais cet endroit est tellement mutilé, qu'on est réduit à de simples conjectures : celle de Prideaux offre des difficultés qu'il seroit trop long d'exposer.

A deux ou trois stades d'Athènes (2), du côté du sud-est, on rencontroit un petit temple, ou chapelle, près duquel couloit l'Ilisse, rivière, ou torrent consacré aux Muses (3), & formé des eaux du Mont-Hymette. Ce temple, qu'on croit être aujourd'hui l'Église de Panagia (4), étoit destiné à la célébration des petits mystères (5).

(1) Marm. Oxon. Epoch. XIX.

(2) Plat. Phædr. p. 1210.

(3) Pausan. Attic. C. XIX.

(4) Spon. Voyez T. II, p. 210.

(5) Steph. Byss. in v. Ἀγῆα.

La riviere voisine servoit aux purifications préparatoires (1), dont l'Hydrane étoit chargé, comme l'étymologie de son nom le prouve. Dans cette cérémonie, l'office du Dadouque étoit de faire mettre les pieds du récipiendaire sur des peaux de victimes immolées à Jupiter *Méilichius* & *Ctésius* (2). Selon Hésychius, on n'y posoit que le pied gauche (3). Après cette lustration; toujours précédée d'un jeûne (4), le *Mythagogue* exigeoit de l'aspirant un serment redoutable (5), pour s'assurer du secret. Ensuite ce ministre faisoit différentes questions, auxquelles on répondoit par ces paroles :
 » J'ai bu du *cycéon*, ou boisson mêlée;
 » j'ai pris de la ciste; & après avoir travaillé, j'ai mis dans le calathus; ensuite
 » du calathus dans la ciste (6) «. Tout cela

(1) *Polyan.* L. V, C. XVII, p. 499.

(2) Ces peaux étoient appelées *Διὸς καὶ Κτήσιος*. *Suid.* in *Διὸς καὶ Κτήσιος*. Vid. plur. in *Casaub.* not. ad *Caract. Theophr.* p. 134.

(3) *Lexic.* in v. *Διὸς καὶ Κτήσιος*.

(4) *Clem. Alex. Strom.* L. V, p. 689. *Ibid.* L. VIII, p. 845.

(5) Usage dont Orphée passoit pour Auteur. *Cum ignotis hominibus Orpheus sacrorum caerimonias aperiret, nihil aliud ab iis quos initiabat in primo vestibulo, nisi jurisjurandi necessitatem, & cum terribili quadam auctoritate religionis, exegit, ne profanis auribus inventa ac composita religionis secreta proderentur.* *Firmic. Astrol.* L. VII, in *Limin.*

(6) *Clem. Alex. Protr.* p. 18. J'ai suivi dans ce passage

du Paganisme. SECT. V, ART. II. 185

avoit rapport à des cérémonies que venoit de faire le récipiendaire. Les symboles & les énigmes en étoient inséparables (1) : on lui en apprenoit plusieurs, par exemple celui de ne pas dévorer son cœur, c'est-à-dire, de ne point se chagriner (2). Il est vraisemblable qu'on lui expliquoit encore quelques termes énigmatiques, presque tous relatifs à l'agriculture, conservés dans les Poésies attribuées à Orphée, & qu'Épigène avoit cherché à deviner (3). Les Pythagoriciens, grands imitateurs des pratiques mystérieuses (4), & adoptant jusqu'au langage qui y étoit usité, appelloient les étoiles, *les chiens de Proserpine* (5). Sans doute qu'on en faisoit mention aux petits mystères, & de plusieurs autres choses, dont la connoissance nous a été dérobée.

On doit croire que toutes les demandes du Mystagogue & les réponses du récipiendaire, étoient arrangées à peu près comme le catéchisme de nos Franks-Maçons. Il chan-

la leçon qu'indique le texte d'Arnobe, L. V, p. 77, ed. Rig. Voyez la note de Potter.

(1) *Sopat. Divif. quæst.* p. 338-39.

(2) *Clem. Alex. Strom.* L. V, p. 663.

(3) *Ibid.* p. 675-76.

(4) *Iambl. Vit. Pythagor.* C. XVII.

(5) *Clem. Alex. L. C.*

ge aux différents grades; & c'est ce qui devoit arriver également aux grands mysteres d'Éleusis & aux petits mysteres d'Agra. Quand, dans ces derniers, le Myste, ou élu, avoit rempli les pratiques requises, & satisfait à toutes les questions, il étoit placé sur un trône; & on dansoit autour de lui, comme dans l'Isle de Samothrace, d'où cet usage étoit venu. La maniere dont Dion Chrysostôme en parle, ne permet pas de douter que les Prêtres d'Athenes ne l'eussent adopté. Cet orateur compare l'homme initié par un Mystagogue, à celui que la Divinité instruit, non dans un petit édifice préparé par les Athéniens; mais dans toute la vaste étendue de l'univers (1).

Les initiés se préparoient, par les mysteres d'Agra, à ceux d'Éleusis (2), dont les premiers étoient l'image; c'est pourquoi Euripide appelle le sommeil les petits mysteres de la mort (3). On jettoit dans l'esprit des Adeptes, les semences de cette doctrine, qui devoit leur être enseignée aux grands mysteres (4). Le Scholiaste d'Aristophane

(1) Orat. XII, p. 203.

(2) *Clem. Alex. Strom. L. V, p. 689. Schol. Arist. Plut.*
ad v. 846.

(3) *Ap. Plut. Consol. ad Apollon. T. II, p. 107.*

(4) *Clem. Alex. L. C.*

prétend, que les grands étoient consacrés à Cérès, & les petits à Proserpine (1). Eustathe nous dit, au contraire, qu'ils appartiennent à Cérès (2); ce qui est confirmé par l'autorité d'un Lexique manuscrit de la Bibliothèque Coislino (3). S'il restoit encore quelque doute sur cette question, il seroit entièrement dissipé par un passage de l'Empereur Julien, où l'on lit que les Athéniens célébroient deux fois dans une année, les mystères en l'honneur de Cérès (4). Sa fille Proserpine, ne devoit pas cependant être oubliée à ceux d'Agra (5), ou petits mystères. Il paroît par le texte de l'Abréviateur d'Étienne de Byfance, que le jeune Iacchus y avoit aussi quelque part; du moins y faisoit-on mention de son histoire (6), inséparable de celle de Cérès.

Les initiés aux cérémonies d'Agra, s'appelloient seulement *Mystes*; mot qu'on peut rendre par celui d'*Adeptes*. Ils diffé-

(1) Ad *Plut.* L. cit.

(2) τὰ μικρὰ τῆς Δήμουρος, ad *Homer.* Il. L. II, v. 852.

(3) *Bibl. Coisl.* p. 603.

(4) *Or. ed. Pet.* p. 325.

(5) *Bibl. Coisl. L. C. Eustath. L. C. Plut. Vit. Demosth.* T. V, p. 32, ut leg. Petav. & Petit.

(6) τὰ μικρὰ μυστήρια . . . μίμημα τῶν περὶ τῆς Λήτορος. in v. *Ἀγλα.*

roient des *Époptes* (1), autrement appelés *Éphores*, c'est-à-dire, *Contemplateurs* (2). On ne prenoit cette dernière qualité, qu'après la seconde initiation (3), celle des grands mysteres, laquelle étoit nommée, par cette raison, *Télete*, fin, ou perfection, comme l'explique Chalcidius, & *Époptée*, ou Contemplation. Observons que *Télete* désignoit en général tous les mysteres : ainsi le nom de *Myste* étoit également employé pour signifier un initié, soit aux grands, soit aux petits mysteres.

Quel intervalle gardoit-on entre ces deux cérémonies ? question difficile à résoudre. Plutarque nous assure que cet espace de temps devoit être au moins d'un an (4). Le P. Pétau a conclu delà, qu'il n'y avoit qu'un semestre entre deux (5). Scalliger (6) & Meursius (7) rejettent la seconde initiation au cinquieme an après la première. Saumaïse fixe même l'Époptée dans

(1) *Procl.* Theol. Platon. L. IV, C. XXVI. *Himer. Ecl.* ap. Phot. Bibl. ed. Steph. p. 1118. *Suid.* in γ. ἐποπτεύων.

(2) *Suid.* in γ. ἐπίσται.

(3) *Harpocr.* in γ. Ἐποπτεύοντες.

(4) Vit. *Demosth.* T. V, p. 32.

(5) Not. ad *Themisth.* p. 653.

(6) Emend. temp. L. V, p. 418, &c.

(7) Eleuf. C. VIII.

la sixieme année (1). Tous ces Savants ne paroissent pas avoir assez fait d'attention à la différence des temps. Il est vraisemblable qu'anciennement on devenoit Epopte l'année qui suivoit celle où l'on avoit été reçu Myste, comme le prouve le passage de Plutarque, dont je viens de parler. Suidas est encore plus précis, & ses expressions (2) semblent dissiper toute incertitude. Le Christianisme s'étant répandu dans la Grece, les Mystagogues furent obligés de devenir plus difficiles sur le choix des Époptes, de peur d'admettre des gens disposés à quitter le Paganisme, & qui bientôt après, en se faisant Chrétiens, auroient dévoilé les secrets de l'initiation. En conséquence, ces Prêtres exigèrent alors les cinq années d'épreuve dont parle Tertullien, dans l'endroit où il compare les mysteres des Valentiniens, à ceux d'Éleusis (3), ou grands mysteres.

(1) Not. ad Script. August. p. 122.

(2) Ἐν ἀρχῇ μὲν μύσαι, μετ' ἑαυτοὶ δὲ ἐπόπται ἔργον. *Suid. in v. Ἐπόπται. Schol. Aristoph. Ran. v. 247.*

(3) Adv. Valent. L. I, p. 250, Op. ed. Rig.



ARTICLE III.

Des Éleusines, ou Fête des grands Mystères.

LE nombre des jours de cette fête célèbre & leur ordre, offrent des difficultés d'autant plus grandes, qu'elles naissent du défaut des monuments & du silence de l'antiquité. Meursius, avec de foibles moyens, a lutté contre ces obstacles : il n'est donc pas étonnant qu'il ait substitué souvent à des autorités précises, de simples conjectures, que j'ai cru devoir quelquefois rejeter.

Une des plus heureuses, auroit été sans doute celle d'avoir corrigé de prétendues lettres numériques du texte de Polyen, pour y trouver le nombre de neuf, auquel il réduit celui des jours de cette fête. Malheureusement l'autorité de plusieurs manuscrits de cet Écrivain, qui ont été consultés avec une attention scrupuleuse, ne favorise pas cette correction (1). L'incertitude dans laquelle nous sommes, ne peut donc finir que par la découverte de quelques monuments anciens. En atten-

(1) Voyez les Éclairc. n°. 8.

dant, je ne me déterminerai pas sans peine sur l'ordre & la durée des Éleusines, dont le récit de Plutarque sert à fixer le commencement.

Premier jour.

CET Historien nous apprend que Darius se mit en marche pour attaquer l'armée d'Alexandre près d'Arbele, le onzième jour après l'éclipse de Lune, arrivée au commencement de la célébration des mystères (1). Plutarque fixe l'époque de cette bataille, au 26 de Boédromion (2); conséquemment le premier jour des grands Mystères, ou Éleusines, ne pouvoit être que le quinzième du même mois. Ce jour s'appelloit, selon Héfyichius, *agyrmos*, assemblée (3). Denys d'Halicarnasse en fait aussi mention (4). Il est assez vraisemblable que les personnes déjà initiées aux petits mystères, s'assembloient alors, pour se préparer à ceux d'Éleusis, & que ce jour-là étoit tout entier consacré aux préliminaires de cette fête.

(1) Vit. Alex. T. IV, p. 46.

(2) Vit. Camill. T. I, p. 305.

(3) Lex. in v. Ἀγῦρμος.

(4) Antiquit. Rom. L. II, p. 91, ed. Sylb.

Deuxieme jour.

L'ÉPOQUE de la victoire navale que Chabrias remporta près de Naxos, est fixée, par Polyen, au 16 de Boédromion (1). Plutarque s'est contenté de la placer vers la pleine Lune de ce mois (2). Le premier de ces Écrivains ajoute, que c'étoit un jour des mysteres, c'est-à-dire, le second jour, comme il est démontré par ce qu'on vient de dire. On doit nécessairement y rapporter l'espece de procession que les Mystes faisoient jusqu'à la mer (3). Ils traversoient en chemin deux rêtes, ou canaux d'eau salée (4); peut-être même ne dirigeoient-ils leur marche que sur les bords de ces deux ruisseaux, qui séparaient les terroirs d'Athenes & d'Eleusis. Le plus voisin de cette dernière ville, étoit consacré à Cérès, & l'autre à Proserpine. Ils servoient tous les deux, aux purifications des initiés (5), qui arrivoient ensuite à la mer, dont les eaux avoient, suivant les

(1) Stratagem. L. III, C. XI.

(2) Vit. Camill. L. C.

(3) *Hesych.* in v. Ἀλαδὲ μύσαι. *Polyan.* L. C. & not p. 290.

(4) *Pausan.* Attic. C. XXVIII.

(5) *Hesych.* in v. ῥιτιὰ.

Anciens,

Anciens, la qualité lustrale (1). C'est pour-
quoi les Grecs furent obligés de se purifier
aux rivages de Troye, après que la peste
eut ravagé leur camp (2).

La fameuse courtisane Phryné choi-
sissoit ordinairement le temps de cette
procession pour se baigner dans la mer,
en affectant de paroître, aux yeux de tout
le monde, nue & les cheveux épars. Ce
fait, qu'on trouve consigné dans l'Ouvra-
ge d'Athénée (3), montre que tout ne se
passoit pas dans ces jours de fêtes, avec
toute la décence que plusieurs Écrivains
modernes ont voulu y trouver.

Troisième jour.

Au jour de purification dont je viens
de parler, succédoit, suivant l'ordre adop-
té par Meursius, le jour de la procession
du Calathus (4); cérémonie qu'on ignore
avoir été en usage dans les grands mys-
teres. Meursius s'appuie de l'autorité de
Callimaque, qui lui est contraire. Dans
l'Hymne de ce Poète en l'honneur de Cé-

(1) *Schol. Homer. L. I, ad v. 314.*

(2) *Iliad. L. I, v. 314.*

(3) *Deipnosoph. L. XIII, p. 590-91.*

(4) *Eleusin. C. XXV.*

rès, il n'est point question des Éleusines, mais des Thesmophories, puisqu'il ne s'adresse jamais qu'aux femmes.

Quelle étoit donc la destination du troisième jour des mysteres ? On le passoit, selon toute vraisemblance, dans le jeûne, qui étoit indispensable avant l'initiation (1). Il est encore probable que c'étoit sur le soir qu'on le rompoit, soit en buvant du *cydon* soit en mangeant de plusieurs choses contenues dans la ciste mystique (2); savoir, du sésame, des pyramides, espece de biscuit, des gâteaux ronds, des grains de sel, des pavots & des pastilles. On y ajoutoit encore des grenades, dont les initiés ne pouvoient goûter, du lierre, des fêrules, de la moëlle d'arbres, enfin la figure d'un dragon consacré à Bacchus (3).

Ce temps de jeûne devoit se passer dans l'affliction. Plutarque parle des cérémonies tristes & lugubres des mysteres (4), qu'on ne peut rapporter qu'à ce jour. Nous apprenons de Proclus, que ces lamentations sacrées & mystérieuses qui étoient alors en usage, représentoient les gémissements de

(1) *Julian. Op. p. 326.*

(2) *Athen. L. XI, p. 476.*

(3) *Clem. Protr. p. 19.*

(4) *De Orac. defect. T. II, p. 415.*

Cérès & de Proserpine (1). On honoroit aussi ces Déeses par la continence (2). Ces lits mystiques (3), entourés de bandelettes de pourpre, dont on faisoit usage, comme il a déjà été dit, avoient rapport à cet état. Ils désignoient celui de Proserpine, quand elle arriva aux enfers. Dans d'autres cérémonies qui lui étoient consacrées, l'initié disoit : *Je me suis glissé dans le lit nuptial* (4); paroles relatives à Pluton. Le Philosophe Héraclide désapprouvoit, avec raison, tous ces rites; & saint Clément d'Alexandrie observe qu'ils étoient dignes de la nuit (5), voulant désigner à la fois leur indécence & le temps où on les pratiquoit.

Quatrième jour.

HÉS Y C H I U S fait mention d'un sacrifice des initiés (6), qui ne peut mieux être placé, suivant l'ordre établi dans les Thesmophories, dont la conformité avec les Eleusiniens est sensible, qu'après le jeûne, c'est-à-dire, le 18 de Boédromion, qua-

(1) Comment. ad *Plat. Polit.* p. 384.

(2) *Arrjan.* in *Epiét.* L. III, C. XXI.

(3) *Plut.* *Vit. Phoc.* T. IV, p. 203.

(4) *Clem. Alex. Protr.* p. 18.

(5) *Ibid.*

(6) In v. *Θύα.*

196 *Recherches sur les Mysteres*

trieme jour des mysteres. A ce que j'ai dit auparavant sur la qualité des victimes, il est nécessaire d'ajouter qu'on ne pouvoit pas leur toucher les parties de la génération. Il est facile de deviner les raisons de cet usage; & les initiés ne les ignoroient pas, selon saint Clément d'Alexandrie (1).

On fait que la danse étoit inséparable des sacrifices dans plusieurs fêtes de l'antiquité (2) : il n'est donc point hors de vraisemblance que ce quatrieme jour des Eleusinies, fût encore consacré à ces danses mystiques, qu'on exécutoit dans un pré émaillé de fleurs (3), autour du puits de Callichore (4), sur lequel il n'étoit pas permis de se reposer (5), par respect pour Cérés : la cause en est indiquée dans l'histoire de cette Déesse, dont il étoit même défendu d'imiter la douleur.

Cinquieme jour.

LE cinquieme jour des mysteres, le 19 de Boédromion, étoit remarquable par la

(1) Strom. L. II, p. 485.

(2) *Lucian.* Salt. §. 16, &c.

(3) *Schol. Arist. Ran.* ad v. 329. Vid. *Lucian.* de Salt. §. 14. Ibid. Pseud. siv. Alex. §. 40.

(4) *Eurip.* Supplic. v. 619. *Pausan.* Attic. G. XXXVIII.

(5) *Clem. Alex.* Protr. p. 17.

du Paganisme. SECT. V, ART. III. 197

cérémonie des flambeaux , à laquelle , selon Aristide , les Athéniens durent la conservation du Pirée (1) ; circonstance que ne rapporte point Xénophon en parlant de cet événement (2). Les initiés tenoient une torche à la main , & défilèrent ainsi deux à deux , comme on le voit sur le bas-relief découvert par Spon & Whéler (3), peut-être le seul monument relatif aux Éleusines , dont nous ayons connoissance. Un profond silence regnoit pendant tout le temps de cette cérémonie. On entroit dans le temple de Cérès à Éleusis , & on s'y faisoit passer de main en main ces torches (4), dont la flamme avoit la vertu de purifier (5). En conséquence , on avoit grande attention de les secouer (6) ; & l'odeur qui s'en exhaloit , passoit pour avoir quelque chose de divin (7).

Quoiqu'on trouve le nom d'un Hiéro-

(1) Eleusin. p. 258.

(2) Hellen. L. V, p. 548.

(3) Spon. T. II, p. 283. Whel. T. II, p. 526.

(4) Senec. Herc. fur. v. 299. Hippol. v. 106. Schol. Juven. Sat. XV, v. 142.

(5) Plaut. Amph. Act. II, v. 143. Juven. Sat. II, v. 157. *Lustralem sic tristè facem.* Claudian. Paneg. Hon. v. 324.

(6) Schol. Arist. Ran. ad v. 343.

(7) Id. ibid. ad v. 317.

céryx sur le bas-relief rapporté par Spon & Whéler, il est néanmoins probable que le Dadouque avoit la conduite de cette espece de procession. Au lieu d'une lampe d'or allumée, comme aux mysteres d'I-fis (1), il portoit une grande torche également allumée, symbole de l'astre Phosphore, ou *Lucifere* (2). Aristide désigne les mysteres par le nom de feu de Cérès (3); & saint Justin dit que celui d'Éleusis n'est fait que pour relever les courses de cette Déesse, & en rehausser le mérite (4).

Sixieme jour.

LE 20 de Boédromion est incontestablement le sixieme jour des Éleusiniens, comme le montrent plusieurs passages des Anciens (5). Consacré à Iacchus, il étoit le plus célèbre de tous. Aristion voulant déterminer les Athéniens à se déclarer en faveur de Mithridate, leur dit, que les Romains alloient détruire leur théâtre, leurs fêtes, & que le cri sacré d'Iacchus ne se

(1) *Apul. Metam. L. XI, p. 230.*

(2) *Schol. Arist. Ran. ad v. 346.*

(3) *Or. in Reg. p. 67, T. I, Op.*

(4) *Or. ad Græc. p. 11. Vide Laß. de fals. Relig. p. 120.*

(5) *Plut. in Camill. T. I, p. 305, in Phoc. T. IV, p. 202. Schol. Arist. Ran. ad v. 326.*

feroit plus entendre (1). La bataille de Salamine se donna le jour de la procession d'Iacchus (2), & non celui des flambeaux, comme Thémistius l'avance (3). Iacchus secourut les Grecs, selon Aristide, dans cette fameuse journée. Un brouillard épais s'étant élevé du côté d'Éleusis, environna la flotte des Perses : on entendit des chants mystiques ; des fantômes effrayants parurent, & Xerxès épouvanté prit la fuite (4). L'enthousiasme exagere & altère les faits. Il est certain qu'avant le commencement du combat, le Monarque Persan apperçut dans le champ de Thriase, une multitude couverte d'une nuée de poussière, c'étoient les initiés : il demanda à Dicæus ce que c'étoit : l'Athénien répondit, qu'une voix divine, c'est-à-dire, Iacchus, partie d'Éleusis, encourageoit ses compatriotes (5). Tel est en substance le récit d'Hérodote, qui dissipe tout le merveilleux.

(1) Exc. Orat. Aristion. ap. *Athen.* L. V, p. 213.

(2) *Plut.* in Camill. L. C. *Polyan.* L. III, C. XI.

(3) Or. XII, p. 285.

(4) *Eleusin.* p. 258. *Panath.* p. 143.

(5) *Herod.* L. VIII, C. LXV, p. 647 & 648, ed. *Wesseling.* se sert de cette expression, ἡ φωνὴ τῶν Εἰναι τῶν μυστικῶν Ἰακχῶν. M. de Villoison propose de lire ἡ φωνὴ τῶν Ἰέναι, au lieu d'ἰέναι. On fait qu'ἰέναι φωνὴ veut dire *emittere vocem*. Le sens seroit donc, *hanc vocem emissam esse à mystico Iaccho.*

Le jeune Iacchus , représenté avec une couronne de myrte sur la tête , & tenant à la main un flambeau (1), étoit porté en cérémonie depuis le Céramique , jusqu'à Éleusis (2). Le van mystique qui lui étoit consacré , emblème de la séparation des initiés d'avec les profanes , le calathus , & toutes les choses contenues dans le van & dans le calathus , & auxquelles il faut ajouter un rameau de laurier (3), une espèce de roue (4) & le phallus (5) : ces objets nécessaires aux mystères , devoient suivre la statue de ce Dieu , qui étoit de marbre , & un des chefs - d'œuvre qu'on admiroit à Athènes (6). Les cris répétés d'*Iacche* se faisoient entendre (7). Il paroît , par l'Hymne qu'Aristophane met dans la bouche des initiés , qu'ils invitoient dans leurs chants Iacchus à prendre part à leurs danses & à leurs plaisirs , & le prioient de les conduire , ou plutôt de leur servir d'intercesseur auprès de Cérès (8).

(1) Aristophan. *Ran.* v. 332-333, 346, &c.

(2) *Vid. Meurf.* Eleusin. C. XXVII.

(3) *Euseb.* *Præp.* L. III, p. 113.

(4) *S. Epiph.* p. 1092.

(5) *Aristoph.* *Acharn.* v. 241-42.

(6) *Cicer.* in *Verr.* Act. IV. L. III, §. 60.

(7) *Herod.* L. VIII, C. LXV. *Aristoph.* *Ran.* v. 319-20.

(8) *Ibid.* *Ran.* v. 326, &c. v. 41, &c.

du Paganisme. SECT. V, ART. III. 201

Cette procession , assez ressemblante , par ces danses , à une Bacchanale , sortoit d'Athenes par la porte sacrée (1) , prenoit ensuite le chemin d'Éleusis , qu'on appelloit , par cette raison , *la voie sacrée* (2) , & qui étoit ornée de superbes monuments (3). Polémon avoit écrit un Livre entier sur ce chemin ; & Whéler , qui le visita soigneusement dans le dernier siècle , remarque qu'il étoit pavé de carreaux.

Septieme jour.

LE retour des initiés me paroît devoir être fixé au lendemain du jour où l'on conduisoit Iacchus ; autrement feroit-il possible qu'une semblable troupe eût fait huit fortes lieues , ou vingt-six milles (4) tant en allant , qu'en revenant , en un seul jour , & qu'elle y eût rempli tout le cérémonial prescrit au temple de Cérès ? Plutarque dit bien que le 20 de Boédromion , on menoit Iacchus d'Athenes à Éleusis (5) ;

(1) *Plut.* in Syll. T. III , p. 64.

(2) *Pausan.* Attic. C. XXXVI. *Harpocr. & Etym. magn.* in v. *ἱερά οὐδός*. Vid. *Herod.* L. VI , C. 34.

(3) *Pausan.* Attic. C. XXXVI.

(4) La distance d'Athenes à Éleusis est évaluée à treize milles dans l'Itinéraire d'Antonin , p. 326 , éd. *Wess.*

(5) *Vit. Phoc.* T. IV , p. 202.

mais il n'ajoute point qu'on retournât ce jour-là dans cette premiere Ville.

Fatigués même au retour, les initiés se reposoient près du figuier sacré (1), lieu où l'on fit la premiere découverte de cette espece d'arbre (2). Leur marche recommençoit ensuite; & je crois qu'ils chantoient alors, en l'honneur de Cérès, des Hymnes, dont Aristophane nous a peut-être laissé un modele. On y prioit la Déesse de procurer en tout temps, aux personnes admises à ses mysteres, les moyens de se divertir, de danser, de dire des choses plaisantes; enfin de l'emporter sur les autres par des sarcasmes (3). Les habitants des endroits circonvoisins arrivoient de toutes parts pour voir cette troupe sainte, à laquelle ils n'épargnoient pas les traits les plus vifs, quand elle étoit parvenue sur le pont du Céphise (4). Les initiés tâchoient de leur répondre, & de se servir, avec avan-

(1) *Hesych.* in v. *ἱερά*. *Athen.* L. III, p. 74. *Philostr.* Vit. *Sophist.* L. II, C. XX. *Meurs.* Attic. *Lect.* L. V, C. XVI.

(2) *Athen.* L. C. *Eustath.* in *Homer.* *Odyss.* L. XIII, p. 1734, ed. *Rom.*

(3) *Aristoph.* *Ran.* v. 386, &c.

(4) Vid. *Meurs.* *Eleusin.* C. XXVII. Ce pont ayant été emporté par une crue d'eau d'automne, au temps d'Hadrien, ce Prince le fit rétablir à ses frais. *Euseb.* *Chron.* ed. *Scul.* p. 165.

tage, des mêmes armes. C'étoit là l'origine du mot *γερυπέριον*, & il signifioit, dire, sur un pont, des choses plutôt bouffonnes que plaisantes (1), & dont la décence se trouvoit bannie : ajoutons que l'initié, vainqueur dans ce singulier exercice, étoit aussitôt couronné de bandelettes (2).

Huitieme jour.

LE huitieme jour ne peut être que celui de l'Épidaurie. Philostrate nous apprend que ce jour de fête avoit été établi en considération d'Esculape, qui, étant arrivé d'Épidaure après l'initiation, ne put y participer. Les Athéniens permirent à ce héros de faire le jour suivant, c'est-à-dire, le 22 de Boédromion, réitérer cette cérémonie ; & , depuis ce temps, l'usage d'une seconde initiation (3) fut introduit pour tous ceux qui avoient négligé, ou n'avoient pu se faire recevoir Epoptes les nuits précédentes. On ne changeoit rien aux proclamations & aux sacrifices usités (4). Pau-

(1) *Scurrili & petulanti joco petere & obirellare.* Vid. Valcken. ad Ammon. L. III, C. XIII.

(2) *Aristoph. Ran. v. 195-96.* C'étoit un usage général. Vid. plur. in *Ruhn. not. ad Lex. Tim. p. 176-77.*

(3) *Philostr. Vit. Apollon. L. IV, C. XVIII.*

(4) *Philostr. L. C.*

3

Recherches sur les Mythes

On a vu le nom indiquer que l'Épidaurion n'a encore été dédiée pour consacrer le pays de l'école d'Esculape à Epidaurion.

Quatrième jour.

Le jour du *bedromion* étoit le dernier des mystères (2). On l'appelait *bedromion*, du nom d'un vase de terre qui étoit plat (3), & qui n'avoit qu'une anse (4). Les Prêtres remplissoient de vin deux de ces vases, les portoit ensuite, l'un du côté du levant, & l'autre vers le couchant, en prononçant des paroles mystérieuses (5). Meurtre conjecture, avec beaucoup de vraisemblance (6), que ces paroles étoient celles que Proclus nous a conservées. Ce philosophe ajoute qu'on regardoit successivement le ciel & la terre, parce qu'ils étoient comme le pere & la mere de tous les êtres (7).

(1) *Pausan.* Corinth. C. XXVI.

(2) *Athen.* L. XI, p. 496. *Poll.* L. X, C. XX, §. 74.

(3) *Poll.* L. C.

(4) *Athen.* L. C. *Poll.* L. VI, C. XVI, §. 99.

(5) *Athen.* L. C.

(6) *Eleusin.* C. XXX.

(7) In *Tim. Plat.* Comment. p. 293.

Athénée rapporte un vers du Pirithoüs, de Critias, ou d'Euripide, lequel prouve que cette cérémonie étoit triste. « Ver- » sons, dit le Poète, ces *Plémochosés* dans » cette ouverture de terre (1) ». Ces dernières expressions nous apprennent une circonstance remarquable à l'égard de ces libations de vin usitées dans les cérémonies funebres (2). L'infusion dans la fosse étoit également pratiquée, quand on sacrifioit aux Dieux infernaux (3). Les funérailles des Anciens étoient souvent terminées, comme nous le voyons dans Homere & plusieurs autres Écrivains, par des jeux gymniques ; les Éleusines finissoient aussi par ces exercices.

Jeux Gymniques.

C'ÉTOIT le 24^e jour du mois de Boédromion qui paroît avoir été consacré à ces jeux. Il ne faisoit point partie des mystères ; mais il en étoit plutôt la suite que le complément. Ils avoient été insti-

(1) Ap. *Athen.* L. XI, p. 496.

(2) *Virg. Æn.* L. V, v. 77. *Lucian.* de Luctu, §. 19, T. II, p. 431.

(3) *Homer. Odyss.* L. XI, v. 25, 34. *Ovid. Metam.* L. VII, v. 243, &c.

tués postérieurement à cette fête, sous le regne de Pandion II, fils de Cécrops (1). Meursius place ces combats gymniques immédiatement après la procession d'Iacchus (2), sans y être autorisé par aucun passage d'Auteurs anciens. Il n'est pas naturel que, pour jouir de ce spectacle, on ait interrompu la célébration des mysteres; cela auroit été contre l'usage constant de l'antiquité.

Aristide prétend que les jeux Éleusiniens ont été les premiers qui aient été établis dans l'Attique (3); &, dans un autre endroit, il paroît indécis sur cet avantage, qu'il voudroit faire partager aux Panathénées (4). Helladius se déclare pour l'antiquité des premiers, & assure que les seconds ne furent institués qu'à la mort de Pelée par les Thessaliens (5). Suivant cette opinion, les Thessaliens durent communiquer ces derniers aux Athéniens, qui en adoptèrent bientôt après l'usage. Mais tout cela ne s'accorde point avec la Chronique de Paros, qui fait remonter à plus de cent

(1) Marm. Oxon. Époch. 17.

(2) Eleusin. C. XXVIII.

(3) *Arist.* Eleuf. Or. p. 257.

(4) *Ibid.* Panath. p. 189.

(5) Chrestom. ed. *Meurf.* p. 18.

ans avant la prise de Troye, l'établissement des jeux d'Eleufis. Euripide nous représente, dans fa Tragédie d'Andromaque, Pelée pleurant la mort de Néoptoleme, fils d'Achille : conféquemment ce vieillard survécut long-temps à fon propre fils & au fac de Troye. L'époque donnée par Heliadius differe alors, au moins de cent vingt-cinq ans, de celle de la Chronique, dont l'autorité mérite, à tous égards, la préférence.

Les premiers fruits qui furent recueillis, fervirent, au rapport d'Aristide, de prix aux vainqueurs des jeux Eleufiniens (1); ensuite on ne leur donna plus que de l'orge (2). Les enfans, ou plutôt les éphebes ou adolescents, furent admis à ces combats (3). Euripide, qui n'avoit pu l'être aux jeux Olympiques, parce qu'il n'étoit pas assez jeune, entra en lice à ceux d'Eleufis, & y remporta la victoire (4). On lit dans une ancienne infcription, que ces derniers étoient célébrés à Athenes (5); ce qui ne doit pas être pris à la lettre. Cette

(1) Eleufin. Or. p. 257.

(2) *Schol. Pind. Isthm. Od. I. Ibid. Olymp. Od. IX.* ad v. 150.

(3) *Inscr. in Marm. Oton. p. 83.*

(4) *Aul. Gell. Noct. Attic. L. XV, C. XX.*

(5) ΕΑΓΕΤΕΙΝΙΑ ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ Γ. *Inscr. ap. Spon. T. III, p. 222. Whel. p. 524. Pecoek, n°. 6, p. 63, &c.*

ville aura été mise pour toute l'Attique ; ou , à cause de sa proximité , aura-t-on préféré son nom à celui d'Éleusis , qui se trouve rapporté dans un autre monument du même genre (1). Pindare nous dit que la maritime Éleusis avoit été témoin des succès brillants d'Épharmoste d'Opunce (2).

A R T I C L E I V.

De l'Époptée, ou dernière Initiation.

PLUSIEURS nuits devoient être employées à toutes les pratiques initiatrices, dont la fin, ou l'époptée, ne peut être fixée qu'à celle du 20 au 21 de Boédromion. « Que feroient Iacchus, vos Eumolpides, & tous les mystères, dit Cicéron, si nous supprimions les cérémonies nocturnes (3) » ? Par le mot Iacchus, cet Auteur, comme le remarque très-bien Turnebe, entend la dernière initiation. On la faisoit donc le soir du jour de la procession d'Iacchus, dont elle emprunta

(1) In Marm. Oxon. p. 83, éd. Prid.

(2) Olymp., Od. IX, v. 125-26.

(3) *Quid ergo ager Iacchus, &c. &c.* De Leg. L. II, §. 14.

quelquefois

quelquefois le nom. Aristophane appelle Iacchus l'astre qui éclaire la *Télete*, ou Initiation nocturne (1); épithète qui convient à ces mystères, célébrés par-tout pendant la nuit (2). Elle y ajoutoit, suivant les Anciens, quelque chose d'auguste (3), ou plutôt de terrible, le mot *mystère* servant de métaphore pour rendre les sentiments de terreur & l'horreur qu'inspirent naturellement les ténèbres (4). « Jadis pour les » hommes sages & modestes, dit saint » Clément d'Alexandrie, la nuit, par son » silence, couvroit les plaisirs d'un voile » impénétrable; aujourd'hui, pour les initiés, c'est la nuit même qui divulgue, » ces débauches, auxquelles ils la consacrent. La lueur des flambeaux dépose » contre les forfaits qu'elle éclaire. Éteins » ces feux, ô criminel Hiérophante ! & » toi, qui portes la torche mystérieuse, » crains d'allumer ces lampes ; leurs flammes vont découvrir ton Iacchus. Permets à l'ombre de cacher tes mystères ; que les ténèbres, du moins, excusent tes orgies. La lumière, qui ne peut dis-

(1) In Ran. v. 346.

(2) Vid. *Meurf.* Eleusin. C. IX.

(3) *Eurip.* Bacch. v. 486.

(4) *Demetr. Phal.* de Eloc. §. 101.

» simuler, va t'accuser & demander vengeance (1) ». Il est presque inutile d'observer que ce savant Pere de l'Eglise ne veut parler ici que du sixieme jour des mysteres, & de la nuit suivante, consacrée aux dernieres cérémonies de l'Époptée.

Elles se pratiquoient toutes pendant celle-là & les précédentes ; c'est pourquoi elles étoient appelées nuits mystiques (2) & saintes (3). « Les uns se plaisent, remarque Apulée, aux cérémonies nocturnes, les autres à celles qui se pratiquent le jour : ceux-là veulent un culte caché, ceux-ci un culte public ; la joie convient aux uns, & la tristesse aux autres (4) ». Les Athéniens réunirent tous ces goûts dans leurs mysteres. Les Juifs seuls, pour ne point ressembler aux Nations idolâtres, se livrerent, au contraire, toujours à la joie dans leurs fêtes, qu'ils ne célébroient jamais qu'au grand jour. Cette différence est

(1) *Clem. Protr.* p. 19. A la place de la traduction que j'avois faite de ce passage, j'ai mis celle de M. du Theil, comme préférable à tous égards. Je l'ai tirée des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tome XXXIX, p. 232.

(2) *Sopat. Quæst.* p. 338.

(3) *Etym. Magn.* in hanc voc.

(4) *De Deo Socrat.* T. III. Op. ed. Bas, p. 108.

si frappante, que, malgré la force de ses préjugés, le savant Spencer n'a pu s'empêcher de l'avouer en plusieurs endroits de son Ouvrage (1).

L'Hiérocéryx ouvroit la grande initiation par les proclamations accoutumées, dont la formule ne regarda d'abord que les profanes qui en étoient exclus (2), & ceux dont l'ame se trouvoit souillée de quelque crime (3). On y ajouta la défense de rien dire qui pût être pris en mauvaise part, ou être de mauvais augure (4). Lorsque la lumière du Christianisme commença à dissiper les ténèbres du Paganisme, cette même formule subit des changements; & une partie fut conçue en ces termes : « Si » quelque Athée, Chrétien, ou Épicurien, » est spectateur de ces mystères, qu'il sorte; & que les personnes qui croient en » Dieu (5), soient initiées sous d'heureux » auspices ».

(1) De Leg. Hebr. Ritual. L. III, C. VIII, §. 1. L. I, C. VI, §. 3.

(2) Vid. plur. ap. *Briff.* de Formul, p. 4, 5, &c.

(3) *Celf.* ap. *Orig.* L. III, p. 147. *Briff.* de Form. p. 8, 9, &c.

(4) Vid. *Briff.* de Form. p. 11, 12.

(5) πρεσβύτερος τοῦ θεοῦ. *Lucian.* Alex. §. 38. Ces expressions étoient assurément inusitées avant la publication de l'Évangile.

Il est vraisemblable qu'après cette proclamation, on exigeoit de nouveau le serment des assistants, sur le secret qu'ils étoient obligés de garder inviolablement. Ensuite on leur demandoit, soit en particulier, soit en général : *Avez-vous mangé du pain ?* Chacun répondoit : *Non* (1) ; *j'ai bu du cycéon ; j'ai pris de la ciste ; après avoir travaillé, j'ai mis dans le calathus, ensuite du calathus dans la ciste ;* ce qui prouvoit qu'ils avoient déjà été admis aux petits mysteres. Si, pour satisfaire à la premiere question, quelqu'un eût répondu simplement, *oui*, il se seroit découvert. Cette maniere de discerner les profanes d'avec les adeptes, & de se soustraire aux efforts d'une curiosité indiscrete, est si naturelle, que nous la voyons encore usitée dans des associations célèbres & mystérieuses, lorsque leurs membres sont promus à différents grades.

Avant de parvenir à celui d'heureux, on se soumettoit à de nouvelles purifications, celles d'Agra, ou des petits mysteres, n'ayant été que préparatoires (2). Il falloit d'abord être tout nud, ensuite se couvrir

(1) *Liban.* Declam. XIX, T. I, p. 491.

(2) ἄσκησις προκάθαρσις ἢ προάγνυσις, &c. *Schol. Arist.* Plut. ad v. 846.

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 213

d'une peau de faon, dont on se faisoit une ceinture, comme Arignote le rapportoit dans son Ouvrage sur les mysteres d'Éleusis (1). Cette cérémonie secrete faisoit allusion à l'état sauvage des premiers hommes; ou, si l'on veut, ce même habit étoit l'emblème de la vie corrompue & mortelle des profanes (2). On le quittoit de nouveau (3); & quand on étoit revêtu de l'habillement sacré dont j'ai déjà parlé, on étoit appelé *heureux* (4).

Jusqu'alors les portes de l'intérieur du temple se trouvoient fermées; & les aspirants, plongés dans les horreurs de la nuit, & saisis de frayeur (5), attendoient dans le vestibule, ou le *pronaos* (6), que les portes s'ouvrissent. « Le temple s'ébranle, s'écrie
» Claudien; la foudre répand une lumière
» éclatante, qui annonce la présence de la
» Divinité; un bruit sourd se fait entendre
» du fond des abymes de la terre; l'édifice
» des enfants de Cécrops mugit; Éleusis
» élève ses torches sacrées; les serpents de

(1) *Harpocr.* in v. Νεβελζαν.

(2) *Etym. Magn.* in v. Συμβολα.

(3) *Plotin* Ennead. I. L. VI, p. 55.

(4) *Sopat.* Divis. quæst. p. 335.

(5) *Procl.* Theol. Plat. L. III, C. XVIII.

(6) *Senec.* Quæst. Natur. L. VII, C. XXXI.

» Triptoleme sifflent ; ... au loin paroît la
 » triple Hécate, &c. (1) ». Cette descrip-
 tion, quoique poétique, differe peu des dé-
 tails que plusieurs Auteurs nous fournis-
 sent sur le spectacle qui s'offroit à l'ouver-
 ture du temple. L'aspirant y entendoit dif-
 férentes voix, selon Dion Chrysostôme ;
 la lumiere & les ténèbres affectoient alter-
 nativement ses sens ; à peine pouvoit-il
 considérer la multiplicité des objets (2).
 Les principaux étoient des fantômes, ayant
 la figure de chien, & diverses formes mon-
 trueuses (3), que le bruit de la foudre &
 des éclairs (4) rendoient encore plus terri-
 bles. Delà naissoient ces frémissements,
 ces terreurs, ces saisissements, ces sueurs,
 qui font comparer, par Plutarque, l'état
 d'un initié à celui d'un mourant (5).

Plongés dans la crainte, & livrés aux
 incertitudes, les récipiendaires n'apperce-
 voient aucun vestige du sanctuaire, & n'en
 trouvoient point l'entrée, jusqu'au moment
 où les portes en étoient ouvertes par le

(1) *Claud. de Rapt. Prof. L. I, v. 7-15.*

(2) *Dion Chryf. Or. XII, p. 202, 203.*

(3) ... ἀλλόκοτα τὰς μορφῶς φάσματα... *Infr. cit.*

(4) *Schol. ad Orac. Zoroastr. p. 87, ed. Gall.*

(5) *Falf. Themist. ap. Stob. Serm. CCLXXIV, p. 884-85, sed meritò Plutarcho vindicatus à Cl. Wyttenbach. ad Calc. Ed. Plut. de Ser. num. Vind. p. 129, 130.*

Prophete, ou Myſtagogue (1). On faiſoit alors paroître la ſtatue de la Déeſſe, frottée avec ſoin, ornée avec gout, & revêtue de ſes plus beaux habits. Elle paroifſoit reſplendiſſante d'une clarté divine (2), par des reflets de lumière qu'on ſavoit artiſtement ménager. Cette cérémonie, appelée *Photagogie*, dont les Theurgiques faiſoient ſouvent uſage, annonçoit la préſence, ou *Épiphanie* des Dieux (3). Le ſanctuaire d'Éleuſis étoit l'endroit que la Divinité toute entière rempliſſoit dans ce moment (4); les ténèbres ſe diſſipoient auſſi-tôt; l'ame ſortoît de l'abyme; & on paſſoit de la plus grande obſcurité, dans une clarté douce & ſous un ciel ſerein (5). « Des prairies, » où l'on entendoit des chœurs & des diſcours ſacrés, & où l'on étoit frappé par la vue de fantômes ſaints, recevoient les initiés, couronnés (6) d'if & de myrte; » comme la Déeſſe (7) ». Ils étoient déclarés Epoptes après ce ſpectacle, en quoi con-

(1) *Themist.* Or. in patris obitum, p. 50.

(2) *Ibid.*

(3) *Iambl.* de Myſt. §. 3, C. XIV.

(4) *Tota in adytis Divinitas.* Tertul. adv. Valent. p. 250. Op.

(5) *Themist.* L. C.

(6) *Plut.* Vulg. *Them.* Fragm. ap. *Stob.* Serm. cit. p. 885.

(7) *Schol.* Soph. *Œdip.* Cpl. v. 673.

fisoit l'*Autopsie* (1), ou l'Épopée. Elle n'étoit pas toujours la même ; les Prêtres avoient l'attention de la varier , & d'en réserver quelque chose pour les personnes qui devoient assister une autre année à leurs cérémonies (2).

Une des principales, & dont ils paroissent avoir fidèlement conservé l'usage dans tous les temps , c'est l'élévation du phallus, & non pas du *cteïs*, comme Meursius l'a cru, d'après un passage de Théodoret, qu'il a mal entendu (3). Ce judicieux Pere de l'Église, ainsi que saint Clément d'Alexandrie (4), Tertullien (5), &c., ont souvent fait mention de la cérémonie du phallus dans les mysteres d'Eleusis. Ce dernier assure que les Valentinieniens avoient adopté cet usage, que nous savons d'ailleurs avoir été pratiqué en Égypte, & introduit dans la Grece par Mélampus (6). Ces Écrivains respectables ont été néan-

(1) Vid. Meurs. Eleusin, C. XI.

(2) *Non semel quadam sacra traduntur : Eleusis servat quod ostendat revisentibus.* Senec. Nat. Quæst. L. VII, C. XXXI.

(3) Eleusin. C. XI.

(4) Protr. p. 19, 30.

(5) *Simulacrum membri virilis revelatur*, &c. adv. Valent. p. 250, Op.

(6) Herod. L. II, C. 49.

moins soupçonnés de calomnie à l'égard des païens ; & on a osé rejeter, sans examen, leur témoignage (1), qu'il me sera aisé de confirmer par des autorités non suspectes.

Diodore de Sicile répète en plusieurs endroits de son Ouvrage, que les Grecs, à l'imitation des Égyptiens, honoroient le phallus dans leurs mystères. C'est, dit-il, parce que Typhon jeta dans le fleuve les parties viriles d'Osiris. Isis voulut qu'on leur décernât les honneurs divins ; qu'on placât leur représentation dans les temples ; qu'on leur rendît un Culte religieux dans les sacrifices, dans les mystères. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, les Grecs, qui ont pris de l'Égypte leurs orgies & leurs fêtes de Bacchus, réverent le phallus dans les mystères, dans les initiations & les sacrifices (2). Dans l'énumération que Jamblique fait des usages symboliques des mystères, cet Auteur n'oublie pas l'élévation du phallus, & ajoute qu'on en consacroit plusieurs figures au printemps, pour marquer que les Dieux ont donné au monde la puissance générative (3). Enfin Plotin explique d'une manière

(1) Dict. Encycl. Art. *Éleusinie*.

(2) *Diod.* L. I, §. 22, 88, &c.

(3) *De Myst. Ægyp.* §. 1, C. XI.

220 *Recherches sur les Mysteres*

que celle renfermée dans la nef, ou *seque mystique*, eût toute pénétré dans le sanctuaire, où on entroit successivement.

Avant de hasarder mes conjectures sur la doctrine secrete des mysteres, je crois devoir profiter de la permission que m'a donnée M. d'Ansse de Villoison, de publier ici un morceau de sa composition, relatif à cette matiere, & propre à en faciliter l'intelligence. C'est un fragment de son grand Ouvrage sur la Philosophie ancienne, qu'il m'a communiqué il y a sept ans.



JOHANNIS BAPTISTÆ CASPARIS

D'ANSSE DE VILLOISON,

De triplici Theologiâ Mysteriisque Veterum

COMMENTATIO.

VARRO, teste S. Augustino (1), tria fuisse docet apud veteres Ethnicos, genera Theologiæ, *id est*, inquit, rationis quæ de Diis explicatur; eorumque unum *Mythicon* appellari; alterum, *Physicon*; alterum, *Civile*. Latine si usus admitteret, inquit idem ibidem S. Augustinus, genus quod primum posuit, (Varro) *fabulare* appellaremus; sed *fabulosum* dicamus: quoniam *μῦθος* græcè *fabula* dicitur; secundum autem ut *naturale* dicatur, jam & consuetudo locutionis admittit; tertium etiam ipse latine enunciavit, quod *civile* appellatur.

Deinde ait: (Varro) *Mythicon* appellant, quo maximè utuntur Poëtæ; *Physicon*, quo Philosophi; *Civile*, quo populi. Adhuc quod sequitur attendamus, inquit idem S. Augustinus paulo infra: prima, ait Varro, Theologia maximè accom-

(1) *Augustinus*, de Civitate Dei, L. VI, C. V.

modata eſt ad theatrum; ſecunda, ad mundum; tertia ad urbem. Quis non videat, inquit Auguſtinus, cui palmam dederit? Utrique ſecundæ, quam ſupra dixit eſſe Philoſophorum. Hanc enim pertinere teſtatur ad mundum, quo iſti (*prorſus ut Stoici*) nihil eſſe excellentius opinantur in rebus. Unde alibi monet Auguſtinus (1), naturali Theologiæ plurimum tribuere Varro- nem; & alio loco ſic eum alloquitur (2): Dicis fabuloſos Deos accommodatos eſſe ad theatrum, naturales ad mundum, ci- viles ad urbem.

Notandum autem eamdem Theologia- rum diviſionem, ab iis qui Mythologiam tractant, nimis neglectam, placuiſſe & Scæ- volæ, quem Auguſtinus (3) doctiſſimum Pontificem vocat, & ait diſputaſſe, tria genera tradita Deorum: unum à Poëtis; alterum à Philoſophis; tertium à Princi- pibus civitatis; ubi *fabuloſum*, *naturale* & *civile* genus agnoſcis.

Naturale, ſeu *phyſicum*, Theologiæ ge- nus eò accuratiori conſideratione dignius eſt, quò magis intereſt veram atque uni-

(1) *Auguſtin.* de Civit. Dei, L. VII, C. V.

(2) *Ibid.* L. VI, C. VI.

(3) *Ibid.* L. IV, C. XXVII.

cam Doctorum & Philosophorum de Deo, mundo, naturâ & animo, doctrinam, & germanam eorum religionem, quàm aniles vulgi fabulas, & absurda Poëtarum commenta, civili seu prudentiâ, seu potius superstitione, consecrata, cognoscere. Hoc enim genus est, inquit Varro apud Augustinum (1), de quo multos libros Philosophi reliquerunt; in quibus est: Dii qui sint, ubi, quod genus, quale, ex quonam tempore; an à sempiterno fuerint; an ex igne sint, ut credit Heraclitus; an ex numeris, ut Pythagoras; an ex atomis, ut Epicurus. Sic alia, inquit Varro, quæ facilius intra parietes in scholâ, quàm extra in foro ferre possunt aures. Nihil in hoc genere culpavit, inquit Augustinus, quod Physicon vocavit, & ad Philosophos pertinet. Tantùm quod eorum inter se controversias commemoravit, per quos facta est dissidentium multitudo sectarum. Removit tamen hoc genus à foro, *id est*, à populis: scholis verò & parietibus clausit. Illud autem (fabulosum) mendacissimum atque turpissimum à civitatibus non removit.

Quæ quidem Augustini verba quadraginta & unius librorum, quos de Antiqui-

(1) *Augustin.* de Civit. Dei, L. VI, C. V.

224 *Recherches sur les Mysteres*

tatibus scripsisse Varronem, & in res humanas divinasque divisisse idem Augustinus (1) docet, vehementissimo nos afficiunt desiderio. Dolendum præsertim, temporum injuriâ periisse sedecim illos de divinis agentes libros, in quibus dissidentium inter se sectarum controversiæ commemorabantur; quippe quibus perfecta & absoluta contineretur Historia Philosophica, ab homine omnium Romanorum facile acutissimo, ut fatetur Tullius in libris Academicis (2), & sine ullâ dubitatione doctissimo, conscripta. Nam, ut ait Augustinus (3), quis Marco Varrone curiosius ista quæsit? Quis invenit doctius? Quis consideravit attentius? Quis distinxit acutius? Quis diligentius pleniusque conscripsit? Qui, inquit idem, tametsi minus est suavis eloquio, doctrinâ tamen atque sententiis ita refertus est, ut in omni eruditione, quam nos secularem, illi autem liberalem vocant, studiosum rerum tantum iste doceat, quantum studiosum verborum Cicero delectat. Hinc vides Augustinum eandem olim in Romanorum doctissimo, quam ho-

(1) *Augustin.* de Civit. Dei, L. VI, C. III.

(2) Vide *Ciceronem Academicorum* primo, C. I & III.

(3) *Augustin.* de Civit. Dei, L. VI, C. II.

die plerique in quibusdam eruditissimis requirunt viris, eloquii suavitatem desiderare. Hujusce autem Varronis operis jacturam, in eâ parte quæ ad Stoicorum Theologiam pertinet, sarcire & illius desiderium consolari uno Cornuti libello possumus.

Supra observavimus Varronem hoc genus physicum, seu naturale, cui plurimum tribuebat, & in quo nihil ipse culpabat, à foro tamen, *id est*, à populis ideo removisse, scholisque & parietibus clausisse, quod in hoc ea tractarentur, quæ facilius intra parietes in scholâ, quam extra in foro ferre posse aures contenderet. Sic & doctissimus Pontifex Scævola, cui eandem ac Varroni, Theologiarum divisionem placuisse observavimus, pariter, apud Augustinum (1), physicum genus non congruere civitatibus existimat; quod, inquit, habeat aliqua supervacua, aliqua etiam quæ obsit populis nosse. Quæ sunt autem illa, inquit idem ibid. Augustinus, quæ prolata in multitudine nocent? Hæc, inquit, non esse Deos Herculem, Pollucem. Proditur enim à doctis, quod homines fuerint, & humanâ conditione defecerint. Quid aliud, quàm quod eorum qui sint

(1) *Augustin. de Civit. Dei, L. IV, C. XXVII*
P

Dii, non habeant civitates vera simulachra? quod verus Deus nec sexum habeat, nec ætatem, nec definita corporis membra? Hæc Pontifex, inquit idem ibid. Augustinus, nosse populos non vult; nam falsa esse non putat: expedire igitur existimat falli in religione civitates; quod dicere etiam in libris rerum divinarum ipse Varro non dubitat.

Sic Tullius apud Lactantium (1) monet, non esse quædam vulgò disputanda, ne susceptas publicè religiones disputatio talis extinguat. Idem (2) alibi sic apertè loquitur: Errabat multis in rebus antiquitas, quam vel usu jam, vel doctrinâ, vel vetustate immutatam videmus. Retinetur autem & ad opinionem vulgi, & ad magnas utilitates Reipublicæ, mos, religio, disciplina, jus Augurum, Collegii auctoritas. Vide omnino quæ de hoc argumento passim congeffit acutissimus & eruditissimus Warburton in doctissimo libro qui de legationis Mosaicæ divinitate inscribitur. S. Augustinus (3) hominum velut prudentium & sapientium negotium fuisse observat, popu-

(1) *Lactantius*, Institutionum Divinarum, L. II, C. III.

(2) *Cicero*, de Divinatione, L. II, C. XXXIII.

(3) *Augustin.* de Civit. Dei, L. IV, C. XXXII.

lum in religionibus fallere, & homines principes, ea quæ vana esse noverant, religionis nomine, populis tanquam vera suasisse, hoc modo eos civili societati velut arctius illigantes, quò similiter subditos possiderent. Apud eundem (1) Varro de religionibus loquens, multa esse vera dixit, quæ non modo vulgo scire non sit utile, sed etiam, tametsi falsa sint, aliter existimare populum expediat; & ideo Græcos *Teletas* ac mysteria taciturnitate parietibusque clausisse.

Hic certè, exclamat Augustinus, de hoc eodem Varronis loco agens, totum consilium prodidit velut sapientium, per quos civitates & populi regerentur. Addo & Varronem simul quoque hîc veterum mysteria prodidisse, in quorum doctrinâ *esotericâ*, quæ tota Physicâ innitebatur Theologiâ, ea tradebantur quibus mythica & civilis ita funditus everteretur Theologia, ut velum superstitione obductum, poeticâ suavitate ornatum, & potenti eorum qui respublicas administrabant, manu sustentatum, penitus removeretur, & sola Natura, unica Theologiæ Physicæ Dea, secum habitans, & orbi tanquam altari

(1) *Augustin.* de Civit. Dei, L. IV, C. XXXI.

insidens, ac subiecta pedibus falsorum vulgi Numinum simulachra proterens, sese oculis offerret.

Plurima autem in veterum mysteriis ad res naturales naturalemque Theologiam revocata fuisse idem testatur Varro apud Augustinum (1), ubi docet multa in mysteriis Cereris tradi, quæ nisi ad frugum inventionem non pertineant. Et idem alibi Augustinus (2): Hæc sunt Telluris & Matris Magnæ præclara mysteria, unde omnia referuntur ad mortalia semina, & exercendam agriculturam. Apud eundem alibi Augustinum, *de Civitate Dei*, L. VII, C. V. Varro interpretationes physicas sic commendat, ut dicat antiquos simulachra Deorum & insignia ornatusque confinxisse, quæ, inquit, cum oculis animadvertissent ii qui adissent doctrinæ mysteria, possent animam mundi, ac partes ejus, *id est*, Deos veros animo videre. Physiologiæ autem & Cosmologiæ doctrinam in sacris traditam fuisse mysteriis, intelligi potest e Clemente Alexandrino sic loquente, *Stromat.* L. V, p. 688 & 689: Non abs re in mysteriis quæ celebrantur apud Græcos, primum

(1) *Augustin.* de Civit. Dei, L. VII, C. XX.

(2) *Ibid.* L. VII, C. XXIV.

locum tenent lustrationes, sicut apud Christianos lavacrum : deinde parva mysteria, in quibus inest quoddam fundamentum doctrinæ, & quædam futurorum præparatio. (Lego enim cum Sylburgio προπαρασκευῶν, pro, προπαρασκευῆς). In magnis autem mysteriis non restat amplius discere, sed propius contemplari & inspicere, ἐποπτεύειν, & naturam atque res ipsas mente complecti. Ad hæc mysteria ita Clemens alibi respexit, *Stromat. L. IV, p. 564*: Tunc verè gnosticam aggrediemur naturæ contemplationem, φυσιολογίαν, parvis ante magna initiati mysteriis.

Varronis omnia in mysteriis ad rerum naturalium allegorias & artium vitæ humanæ utilium inventionem revocantis, sententiam confirmat Epigenes in libro de Orphicâ Poesi, ubi, referente Clemente Alexandrino, *Strom. L. V, p. 675 & 676*, voces Orpheo peculiare exponens, & evolvens fabularum involucria & integumenta quibus quasi velis Orphica mysteria obtendebantur, κερκίσι καμπυλόχρῳσι, *id est*, radiis incurvis, ἀράτρα, στήμωσση, *id est*, staminibus, *fulcos*, δάκρυσι Διὸς, *id est*, lachrymis Jovis, *pluviam*, &c. &c., significari declarat.

Clarius etiam & disertius Plutarchus in libro perduto περὶ τῶν ἐν Πλατωναῖς δαιδάλων, de

abditâ illâ vulgoque ignotâ Theologiâ naturali sic differens apud Eusebium, *Præparat. Evangél. L. III, C. 1, p. 83, ed. Vigerii*: Antiquam non Græcorum modò, sed etiam Barbarorum Physiologiam nihil aliud fuisse quàm rationem quamdam naturalem fabulis involutam, adeoque latentem & obscuram Theologiam, cujus ænigmatis & allegoriis arcana fere mysteria ita tegebantur, ut cùm ea quæ dicebantur facilius quàm quæ filebantur, imperita multitudo caperet, tum verò de iis quæ filebantur majus aliquid quàm quæ dicebantur, suspicione conjiceret, quivis tam ex Orphei carminibus, quàm ex Ægyptiorum & Phrygum monumentis colligere potest. Maxime, inquit, solemnes initiandi ritus, & adhibita in sacris cærimoniis symbola, quæ mens veterum quivse sensus illis fuerit, apertè declarant; de quo vide Matthiam Gesnerum, in *corollario animarum Hippocratis*, p. 150, T. I, *Commentar. Societ. Reg. Gottingens. & Eschenbach. de Poesi Orphicâ*, p. 11 & seq. Sic Clemens Alexandrinus, *Stromat. L. V, pag. 658*: Omnes uno verbo qui de rebus divinis tractaverunt, tam Barbari quàm Græci, rerum principia occultaverunt, & veritatem ænigmatis, symbolis, allegoriis, me-

taphoris , & talibus modis ac tropis involutam tradiderunt.

Strabo, *L. X, p. 326 & 327, ed. 1597*, postquam de mysteriis fusiùs disseruit, hæc subjicit : Quamvis minimè delecter fabulis , de hisce tamen prolixius disputavi , quòd ad Theologiam pertineant. Omnis autem de Diis sermo antiquas perpendit traditiones & fabulas, Antiquis sub involucro suas de rebus naturalibus sententias proponentibus , semperque eis fabulas annectentibus. Sane omnia ænigmata solvere & explicare penitus , non est in proclivi : multitudine autem fabularum in medium collatâ , quarum aliæ inter se consentiunt , aliæ discrepant , facilius est eas inter se componere , verumque conjiciendo assequi. Idem de veteribus Indis , Persis ac Syris , qui sua fabulis involverent dogmata , testatur Origenes contra Celsum , *p. 5 , ed. Spenceri.*

Hinc rectè legitur apud Bruckerum , *Histor. Crit. Philosoph. T. 1 , p. 367 & 368* , non tantum Stoicorum , sed & antiquissimorum quoque Theologorum laborem in eo præcipuum fuisse , ut mundi ortum atque generationem allegorico sensu obvelarent ; quæ , inquit , docendi ratio nobis Theologias Græcorum peperit , ab

Ægyptiis, Phœnicibus, Thracibus, aliisque Orientis quoque populis, ad Græcos delatas & imitatione expreſſas. Idem & rectè obſervat, *Tom. I, p. 409 & 410*, ex collatis veterum Theogoniis illud dubio omni carere, prima earum principia eò tendere, ut rerum naturalium generationem & ortum deſcribant. Nam, ut addit, cùm habuerint vetuſtiſſimi Philoſophi & Theologi mundum hunc pro Deo, ejuſque partes inter Deos retulerint, hoc ab Ægyptiis atque Phœnicibus ad Græcos delatum, occaſionem dedit Coſmogoniam in Theogoniam mutandi, & initia naſcentis mundi fictâ Deorum generatione adumbrandi. Id quod, inquit, rectè obſervatum eſt viris doctis Coſmogoniæ hiftoriam inter Theogoniarum fabulas quærentibus.

In Mythologiis veteribus Celtarum & Septentrionalium non levem difficultatem atque incertitudinem inde oriri, quod Coſmogonia per modum Theogoniæ exprimitur, conqueſtus eſt clariffimus Olaus Rudbeck (1). Verùm hanc communem omnium Theogoniarum proprietatem, vel potiùs vitium eſſe, ideo admiſſum, ut origines rerum majores viderentur, docet Brucke-

(1) *Olaus Rudbeck*, *atlantic. Cap. XXII, II, pag. 541.*

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 233

rus (1). Clar. Burnet (2) monuit antiquos cum Physiologiâ conjunxisse Theologiam suam ; atque , cum de rerum ortu & naturâ differerent , de Diis etiam & eorum origine tractare solitos fuisse. Quare , inquit , apud eos Cosmogonia , Theogonia , Theologia , idem ferè valent ; atque hæc omnia Philosophiæ nomine jam complectimur. Hinc Olivetus (3) dixit , *que la Physique des Anciens étoit inséparable de leur Théologie*. Et alibi (4) : *Au lieu de soumettre la Physique à la Théologie , ils ne fendoient leur Théologie que sur leur Physique ; & les différentes manieres dont ils arrangeoient le systême de l'univers , faisoient leurs différentes croyances touchant la Divinité*.

Ita Cornutus (5) : persuasus veteres non vulgaris sapientiæ fuisse homines , sed ad mundi naturam cognoscendam idoneos , & ad eam philosophicis symbolis & figuris explicandam ingeniosè felices. Merito igitur Olearius (6) dicit , Hesiodum Poëtam

(1) *Bruckerus* , T. I , p. 334.

(2) *Burnet* , *Archæolog. Philosophic.* T. I , p. 334.

(3) *D'Olivet* , *Théologie des Philosophes Grecs* , p. 226 , T. I. Versionis Gallicæ operis de Naturâ Deorum , quæ prodiit Lutet. anno 1749.

(4) *Ibid.* p. 302.

(5) *Cornutus* , C. XXXV , p. 236 , *Opusculorum Mythologicorum* , ed. Gal. 1688 , *Amstelodami*.

(6) *Olearius* , in *Dissertatione prior de principio rerum*

θεογονίατοι nihil aliud in suâ fecisse Theogoniâ, quàm quòd res physicas, sive naturales, Deorum nominibus indutas proponeret atque explicaret. Eamdem viam secutum fuisse & Heraclitum, cujus doctrinæ fundamentis Porticus innititur, ex auctore Allego-
 riarum Homericarum probat idem Olearius; & quidem semper in toto Cornuti opere Physiologiam & Cosmologiam cum Theologiâ conjunctas videbis.

Multò ante Olearium, Johannes Diaconus (1), ὁ Γαλλνός, de Hesiodi Theogoniâ dixerat: Quem quidem librum, opinor, Physiogoniam vocare oportet, quòd de Physicis quibusdam ortibus disputet. . . . Quamvis Theogoniam illi, sic superbo eum decorantes nomine, appellaverint. Undè & Augustinus (2) hoc nomine veteres Theogonias reprehendit, quòd habeant quasdam naturalium rationum interpretationes. Quasi verò, inquit, nos in hâc disputatione Physiologiam quæramus, & non Theologiam, *id est*, rationem non naturæ, sed Dei.

naturalium ex mente Heracliti, p. 852. Historiæ Philosophic. Stanleii.

(1) *Johannes Diaconus*, ὁ Γαλλνός, initio Allego-
 riarum in Hesiodi Theogoniam, p. 229, col. 1, ed. Hesiod. ex
 Officinâ Plantinianâ, 1603.

(2) *Augustin.* de Civit. Dei, L. VI, C. VIII.

Hæc est igitur Theologia Physica, quæ prima veteribus innotuit, deinde apud solos remansit doctos & Philosophos, ac mysteriorum Antistites, quæ seponebat fabularum integumenta, quibus subtiliora dogmata & primæ rerum causæ ita involuebantur, ut hæc arcana reducta & in interiore sacrario clausa, non promiscuè omnibus paterent, ut ait Seneca, *Quæstion. natural. Liv. VII, Cap. XXXI*, sed vulgi profani in vestibulo hærentis oculos falleret tanta majestas in sanctiori recessu delitescens. Hæc, discussis nubibus, amicam facem præferebat, de rebus nudè & apertè disputabat, causarum ordinem, nexum, effectus, & agendi modos fabulosis narrationibus designata explicabat; Naturæ, & Mysteriorum, in quibus unica Natura colebatur, adyta referabat; Cosmogoniam, Cosmologiam, Physiologiam & Metaphysicam conjungebat; denique universam veterum de Deo, naturâ ac materiâ doctrinam complectebatur, & idem fere tradebat quod initiatis mysteriorum Antistites, detractò velo, patefaciebant.

Cui tamen sententiæ, scilicet mysteriorum & Theologiæ Physicæ, illiusque præsertim esotericæ, doctrinam unam eandemque esse, sic adversatur Cl. Warbur-

236 *Recherches sur les Mysteres*

ton, gallicè versus à Cl. Silhouet; *Dissertations sur l'union de la Religion, de la Morale & de la Politique, T. 1, p. 185.* Le secret des grands mysteres ne consistoit pas dans des spéculations métaphysiques des Philosophes, sur la nature de la Divinité & de l'ame humaine. Ce seroit supposer que les doctrines cachées des écoles de la Philosophie, & les mysteres de la Religion, étoient la même chose; ce qui est impossible, puisque leur but étoit différent; celui de la Philosophie étant la vérité seulement, & celui de la Religion païenne, l'utilité. (Quod de civili Religione verè, de Physicâ falsò dicitur.) Ni les Philosophes, ni les Législateurs, n'ont reconnu cette vérité naturelle, que le vrai & l'utile sont inséparables. . . . On examinera dans quelques-unes des Dissertations suivantes, les spéculations métaphysiques des Philosophes, sur la nature de Dieu & sur celle de l'ame; & cet examen démontrera que ces spéculations n'auroient pu servir qu'à détruire ce qu'on vouloit établir par la célébration des mysteres.

Facile contra Cl. Warburtonum probari potest, mysteriorum, Religionis Physicæ, seu naturalis, quæ hîc malè ab hoc doctissimo viro cum civili confusa est, & Philosophiæ doctrinarum esotericarum finem

& dogmata non fuisse diversa, nec ad utilitatem, sed ad veritatem spectavisse mysteria. Nam supra vidimus Varronem apud S. Augustinum, *de Civitate Dei*, L. VI, C. III, Physicam Religionem removisse à foro, *id est*, à populis, scholisque & parietibus clausisse, quòd in hâc ea tractarentur quæ facilius intra parietes in scholâ, quàm extra in foro ferre possent aures. Eundem quoque Varronem apud Augustinum, *de Civitate Dei*, Lib. IV, Cap. XXVII, audivimus dicentem ideo Græcos similiter teletas ac mysteria taciturnitate parietibusque clausisse, quòd multa sint vera, quæ non modo vulgo scire non sit utile, sed etiam, tametsi falsa sint, aliter existimare populis expediat. Cernis igitur teletas eodem prorsus modo taciturnitate parietibusque clausas fuisse, & ob eandem causam à populis remotas ac Theologiam Physicam, cujus genus non congruere civitatibus apud Augustinum, *de Civitate Dei*, L. IV, C. XXVII, existimat Pontifex Scævola, quòd, inquit, habeat aliqua supervacua, aliqua etiam quæ obsit populis nosse. Unde sequitur, mysteria quæ talia multa haberent vera quidem, ut fateretur Varro, sed quæ vulgo scire non esset utile, ad veritatem potius quàm ad

utilitatem spectavisse, eorumque eundem fuisse scopum ac Theologiæ Physicæ à quâ eadem prorsus metuebantur, quòd eadem prorsus traderet.

Enim verò quæ sunt tandem illa Theologiæ Physicæ decreta, inquit idem ibidem Augustinus, quæ prolata in multitudine nocent? Hæc, inquit, non esse Deos Herculem, Æsculapium, Castorem, Polucem. Proditur enim à doctis, quòd homines fuerint, & humanâ conditione defecerint. Et in hoc quidem maximè apparet esotericæ Philosophorum doctrinæ, & Theologiæ Physicæ, & mylteriorum, ad eundem prorsus finem referendorum summa consensio & singularis concordia. Nam ipse Warburton passim in suo opere, ac præsertim, *Dissertat. V, p. 193 & 195, T. 1*, e Cicerone, *Tuscul. L. 1, C. XII & XIII*, & *de Naturâ Deorum, L. 1, C. XLII*, probat in Samothraciâ, in iisque quæ

Lemni nocturno aditu occulta coluntur

Silvestribus sepibus densa,

& in Eleusiniâ sanctâ illâ & augustâ,

Ubi initiantur gentes orarum ultimæ,

tradi aut fortes, aut claros, aut potentes viros post mortem ad Deos pervenisse, eosque esse ipsos quos colere, precari, venera-

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 239
rique solebant civilis Religionis Antistites.
Hoc proditum sibi de Diis hominibus à
Sacerdote secretum mysteriorum, ut ait
Cyprianus, *de Idolorum vanitate*, p. 225,
ed. Par. 1726. Olympiadi matri (1) per li-
teras detexit Alexander. Sic enim habet
Augustinus, *de Civit. Dei*, L. IX, C. VII,
ab ipso Warburtono laudatus, *Differ-*
tat. V, T. 1, p. 237: in eo genere sunt
etiam illa quæ Alexander Macedo
scribit ad matrem, sibi à magno Antistite
sacrorum Ægyptiorum, quodam Leone,
patefacta: ubi non Picus, & Faunus, &
Æneas, & Romulus, vel etiam Hercules,
& Æsculapius, & Liber Semele natus, &
Tyndaridæ fratres, & si quos alios ex mor-
talibus pro Diis habent, sed ipsi etiam ma-
jorum gentium Dii, quos Cicero in *Tuscu-*

(1) Hujusce Epistolæ Alexandri ad Olympiadem ma-
trem meminit & Athenagoras, p. 305, edit. Benedictin.
ubi observat & Herodotum pariter ab Ægyptiis didicisse,
Sacerdotibus videri, Deos olim fuisse homines. Sed Cy-
prianus, Augustinus, Athenagoras, & post eos Cl. War-
burton, in eo falsi fuerunt, quod, nomine decepti, Alexan-
dro Magno, Philippi filio, Alexandri de rebus Ægyptiorum
ad matrem, quam statim interpretati sunt Olympiadem,
tribuerunt opus, quod fuit Alexandri Polyhistoris, quem
Suidas Milesium fuisse refert, & bello captum, in Corne-
lii Lentuli familiâ pædagogum egisse, posteaque manu-
missum, Cornelii nomine vocatum; de quo vide Cl. Ri-
galtium ad Tertullianum *de Pallio*, p. 115, *ed. Par. 1675*.

240 *Recherches sur les Mysteres*

Ian. (1) tacitis nominibus videtur attingere, Jupiter, Juno, Saturnus, Vulcanus, Vesta, & alii plurimi, quos Varro conatur ad mundi partes, sive elementa transferre (2), homines fuisse produntur. Timens

(1) Hic Augustinus respicit hunc Ciceronis locum *Tusculan.* 1, 12 & 13: « Quid totum prope cælum, ne plures
 » persequar, nonne humano genere completum est?...
 » Ipsi illi majorum gentium Dii qui habentur, hinc à nobis
 » profecti in cælum reperiuntur. ... Reminiscere, quoniam
 » es initiatus, quæ tradantur mysteriis; tum denique quam
 » hoc latè pateat, intelliges». *Lactant. Institut. Divin. L. V, C. XX, p. 413*: « Cum sint peritissimi (Pontifices, Sacerdotes
 » & Antistites Religionum) Deorumque progeniem, & res
 » gestas, & imperia, & interitus, & sepulchra de rebus
 » noverint, ipsosque ritus quibus sunt initiati, vel ex
 » rebus gestis hominum, vel ex casibus, vel etiam ex mor-
 » tibus natos sciant : incredibilis dementia est Deos pu-
 » tare quos fuisse mortales, negare non audeant; vel si tam
 » impudentes fuerint ut negent, suæ illos ac suorum literæ
 » coarguant; ipsa denique illos sacrorum initia convin-
 » cant. Sed meritò non audent de rebus quidquam
 » docere divinis, ne & à nostris derideantur, & à suis
 » deserantur. Nam fere vulgus, cui simplex incorruptumque
 » judicium est, si mysteria illa cognoscat in honorem mor-
 » tuorum constituta, damnabit, aliudque verius, quod
 » colat, quæret. Hinc fida silentia sacris instituta sunt ab
 » hominibus callidis, ut nesciat populus quid colat ». Tan-
 » tum terroribus addit, quos metuas, non nosse Deos, inquit
 Lucanus.

(2) Ægyptiorum doctissimi duo esse genera Deorum exis-
 timabant : unum quidem *naturalium*, quales sunt æther,
 sol, luna & terra, *id est*, Dei, seu potius *deificata* na-
 turæ partes; alterum verò Deorum *factorum*, *id est*, ho-
 minum qui Diis post mortem adscripti fuerant. Sic enim
 Athenagoras in Legatione pro Christianis, p. 306 : Quod
 homines fuerint plerique Dii culti ab Ægyptiis, Ægyptio-
 enim

enim & ille quasi revelata mysteria, petens admonet Alexandrum, ut cum ea matri conscripta insinuaverit, flammis jubeat concremari. Clemens Alexandrinus, *Cohortation. ad gentes*, p. 29, omnino conferendus, id mirè confirmat.

Immeritò igitur dixit Warburton, *T. I, Diff. V, p. 186*, homo acutissimus, & sine ullâ dubitatione doctissimus, sed tamen homo, quod de Varrone dixit Augustinus, *de Civitate Dei, L. VI, C. VI*, que *l'examen des spéculations métaphysiques des Philosophes sur la nature de Dieu & sur celle de l'ame, démontrera que ces spéculations n'ont pu servir qu'à détruire ce qu'on vouloit établir par la célébration des mystères*. Supra enim abundè probavimus, in mysteriis proditum, homines fuisse, & humanâ conditione defecisse aut fortes, aut claros, aut potentes viros qui post mortem ad Deos pervenerant, eosque esse ipsos quos colere, precari venerarique solebant Ethnicæ. Jam facile probabimus hoc decretum pariter traditum fuisse in Theologiâ Physicâ, sive naturali, quam solam Doctorum ac

rum doctissimi declarant, Æthera, Terram, Solem, Lunam Deos esse dicentes, alios verò homines mortales fuisse opinantur, & templa eorum sepulchra fuisse existimant. Quin etiam Herodotus varios eorum casus mysteria esse dicit.

Philosophorum Religionem fuisse constat.

Deos factos fuisse qui jam homines esse desiderant, ut eleganter loquitur Plinius, *Histor. Natural. L. VII, C. XLV*, unum e præcipuis Porticûs placitis fuisse, & cùm Stoïcorum Physicam Theologiam a nobis jamdudum scriptam, edemus, in apertâ luce collocabimus, & jam nunc hîc munimus auctoritate Balbi Stoïci sic loquentis apud Ciceronem, *de Naturâ Deorum, L. XI, C. XXIV* : Suscepit autem vita hominum consuetudoque communis, ut beneficiis excellentes viros in cœlum famâ ac voluntate tollerent. Hinc Hercules, hinc Castor & Pollux, hinc Æsculapius, hinc Liber etiam; hunc dico Liberum Semele natum, (ab alio Baccho probè distinguendum, quod supra observatum est *p. 120 & 121.*) non eum quem nostri majores augustè sanctèque Liberum cum Cerere consecraverunt; quod quale sit ex mysteriis intelligi potest.... Hinc etiam Romulus, quem quidam eundem esse Quirinum putant : quorum cùm remanerent animi atque æternitate fruerentur, Dii ritè sunt habiti; cùm & optimi essent & æterni. Sic videbis apud Ciceronem, *de Officiis, L. III, C. V*. Herculem illum, quem, inquit, hominum fama, beneficiorum memor, in concilio cœlestium

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 243
collocavit ; quod fere ad verbum in Cornuto a nobis olim edendo, C. XXXI, pag. 222, ed. Gal.

Si quis autem scire velit qualis esse ex mysteriis intelligatur ille Liber augustè sanctèque cum Cere & Liberâ consecratus, & diversus ab illo Libero Semele nato, quem *ardens evexit ad æthera virtus*, ut cum Virgilio loquar, is hoc ex Augustino discere poterit sic loquente, *de Civitate Dei, L. VI, C. IX* : Liberum à *liberamento* appellatum volunt, quod mares in coëundo, per ejus beneficium, emissis feminibus *liberentur* ; hoc idem in feminis agere Liberam, quam etiam Venerem putant, quod & ipsas perhibeant semina emittere ; & ob hoc Libero eandem virilem corporis partem in templo poni, femineam Liberæ ; & alibi, *L. VII, C. XVI* : Liberum & Cererem præponunt feminibus, vel illum masculinis, illam femininis, vel illum liquori, illam verò ariditati feminum. Sic Theodoretus, *Serm. I, Therapeut. p. 482* : Altio rem sacrorum doctrinam, arcanamque mysteriorum rationem cuncti nequaquam tenent ; sed vulgus profanum & multitudo ea duntaxat quæ sunt, videt ; qui verò Sacerdotes dicuntur, caerimonias orationum legitimo ritu exsequuntur : solus

verò Hierophanta eorum quæ fiunt, rationem perspectam habet, iisque solis indicat quos probaverit. Itaque Priapum Bacchi & Veneris filium esse sciunt nonnulli ex iis qui hisce sacris initiati sunt; quare autem illorum filius esse dicatur, & quam ob causam pusillo illi prægrande & erectum appositum sit membrum virile, solus novit sceleratorum illorum sacrorum Hierophanta, aut si quis alius in nefandos istos libros inciderit. Et in hos quidem incidisse se declarat Theodoretus, dum infra has allegorias mysticas interpretatur. Deinde subjicit: hinc & Bacchi *phallum* (sic enim, inquit, virile membrum nuncupaverunt ridiculi homines, hujusque festum proinde *phallagogia* vocant Ethnici) adorabant quidem & osculabantur quotquot hæc orgia celebrabant, causam autem & rationem ignorabant. Solus autem Hierophanta sciebat quid sibi Osiris vellet, quid Typhon, quid Osiridis membra a Typhone cæsa passimque dispersa, quid Isis, Osiridis soror, hæc membra sedulò colligens, solum autem *phallum* haud reperiens, ac proinde hujus imaginem conficiens, & ab omnibus adorari jubens. Hæc orgia, inquit idem Theodoretus, cum in Ægypto didicisset Orpheus, hinc in Græciam transf-

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 245
tulit, & Bacchi festa instituit. Quod si,
addit, ne obscœna quidem & nefanda ista
sacra cunctis mortalibus erant cognita,
soli autem ea tenebant qui dicebantur Hie-
rophantæ, &c. Unde patet, mysteriorum
conditores & Antistites paucissimis admo-
dum fidei probatæ viris, nec omnibus ini-
tatis, eorum quæ in sacris orgiis fieri vi-
debant, rationem & causam aperuisse, ne
hâc manu everterent Religionem quam sibi
vulgoque utilem alterâ retinebant. Hinc Or-
pheus dixerat apud eundem ibidem Theo-
doretum: Loquor quibus fas est: prophanis
autem portas occludite. Sic Pindarus ibi-
dem, ne antiqua ratio cunctis aperiatur,
disertè vetat. Hoc, inquit idem ibidem
Theodoretus, Plato faciendum sic horta-
tur: Cave ne quando hæc excidant ad ho-
mines ineruditos. Nihil enim ferme est
quod majore cum risu quam nostra hæc,
a multis audiri possit: sicuti & rursus nihil
est quod apud ingeniosos admirabilius his-
ce rebus ac divinius habendum sit. Sic &
idem Plato in *Theæteto*, pag. 113, edit.
Francof. 1602: Nonne igitur, per Gra-
tias, callidus fuit & catus Protagoras, &
hoc nobis, profano vulgo, per ænigmatis
velum dedit transpiciendum; clam autem
discipulis suis veritatem declaravit? Hinc

Zeno apud Galenum, *de Placitis Hippocratis & Platonis*, Lib. III, ab Eschenbachio laudatum, p. 4, *de Poesi Orphicâ*, sermones quosdam vocabat *veros*, alios autem *utiles*. Scilicet *veri* sermones erant esoterici, quorum mysteria non solebant aperire, teste eodem ibid. Galeno, non magis quàm Hierophantæ sua, quæ & ipsa, ut jam demonstravimus, ipsis videbantur magis vera quàm utilia. Sic & Parmenides, teste Proclo, L. V, *Commentar.* in Parmenidem Platonis, alia ad veritatem, alia ad opinionem, scripsit :

Theodoretus alibi memorat hunc Bacchi phallum, & κλένα, id est, partem muliebrem, & hanc quidem non in Eleusiniis sacris, ut innuere videtur, *Serm. VII*, p. 583, sed in Thesmophoriis cultam, quod disertè docet *Therapeut. Serm. III*, p. 521; ne forte hæc sacra, longè diversa, confudisse videatur eruditissimus scriptor. Confer & Eusebium, in *præparat. Evangel. L. II*, C. III, p. 67, ubi legendum κτελε γυναϊκείος, ὅς ἐστιν εὐφύμως ἡ μυστικῶς vel μυστικῶς ἐκτελεῖν, μύριον γυναικῶν ut in *Cohortatione ad gentes*, p. 19, edit. Potter. habet Clemens Alex. hîc ab Eusebio descriptus, pro μυστικὸν, quod in Vigerianâ Eusebii editione.

Jam igitur declaratum est cur in sacris

Eleusiniis pars virilis, *φᾶλλος*, in Thesmophoriis pars muliebris, *κτεῖς*, augustè sanctèque consecrarentur, & religiosè atque castè colerentur; nempè quod essent rerum naturalium imagines, & in Mysteriis, ut supra non uno Varronis loco demonstravimus, multa traderentur quæ ad artium vitæ humanæ utilium institutionem, ad frugum inventionem, ad mortalia semina, & ad exercendam agriculturam pertinerent; & multa quoque, in quo scilicet altera pars mysteriorum posita erat, ad id spectantia exhiberentur ut pateret, quomodo qui hæc utilia invenissent beneficiis excellentes viri, ii in cælum famâ ac voluntate sublati fuissent, & in Deorum cœtu ac numero repositi. Hinc optimè observat Cicero, *de Natur. Deorum*, L. III, C. XIX, in plerisque civitatibus, (ut Athenis, ubi Eleusinia celebrabantur mysteria) augendæ virtutis gratiâ, quò libentiùs Reipublicæ causâ periculum adiret optimus quisque, virorum fortium memoriam honore Deorum immortalium fuisse consecratam; quem esse vetustissimum morem referendi bene merentibus gratiam ut tales Numinibus adscriberentur, & nomina Deorum ex hominum nata esse meritis, docet Plinius, *Histor. Natural.* L. II, C. VII, &

248 *Recherches sur les Mysteres*

confirmat Clemens Alexandrinus in *Cohort.* p. 24, ed. Potteri, ut & Athenagoras in *Legation. pro Christianis*, p. 308, ed. Benedictin. Theodoretus, *Therapeut. Serm.* II, p. 502, & *Serm.* III, p. 510, & Tertullianus, in *Apologet. C.* XI, p. 12. Sic Tullius in suâ fabulâ politicâ quæ inscripta est *Somnium Scipionis*, id maximè egit ut doceret, quò sint cives alacriores ad tuendam Rempublicam, ut ipse dixit, *Cap.* III, omnibus qui patriam conservaverint, auxerint, certum esse in cœlo definitum locum, ubi beati ævo sempiterno fruuntur.

Itaque, ut id concilietur quod secum primo aspectu pugnare videretur, & negotium lectoribus facessere potuisset, tenendum est, in sacris mysteriis non ea solum oculis fuisse subjecta quæ artium utilium inventionem adumbrarent, (quod plurimis veterum locis declarari potest) sed simul quoque propositam initiatis harumce inventionum mercedem amplissimam, scilicet immortalitatem, vel potius divinitatem, quâ post mortem fruebantur, ut canit Virgilius,

Inventas aut qui vitam excoluere per artes,

Quique suî memores alios fecere merendò;

quod infinitis pariter iisque gravissimis con-

firmari posset testimoniis. Et hoc quidem ab iis minùs perspectum qui hæc unica loca ita respicerent, ut illa ex quibus hæc apta suspensaque sunt, seponerent, *id est*, sola clarorum virorum præmia, nempe divinitatem considerarent, sed merita & artes inventas quibus eam adepti fuerant, ab oculis removerent, verissimæ eorum sententiæ primò adversari videbatur, qui, post Varonem aliosque bene multos, plurima in mysteriis ad res naturales, earumque aut adumbrationem, aut interpretationem referenda esse jure ac meritò contendunt.

Igitur, ut ex parte viderunt doctissimus Warburton & Cl. illius Interpres Gallicus, pariter a verâ mysteriorum explicatione abhorrent, & pari intervallo ab horum adytis & sanctiore secessu recedunt, & qui res naturales in iis exhibitas, & qui hominum, per sua divina immortaliaque merita ad cælum & Deos pervenientium, mercedem ibidem expositam fuisse negant; cùm utrumque in hisce sacris arctissimo conjungere-
tur nexu amicoque fœdere conspiraret, & hoc ab illo necessariò sequeretur, ut primò res ipsa inventa, ejus utilitas & fructus, deinde honos ipsius inventori habitus, scilicet divinitas huic homini concessa, initiatorum oculis subjicerentur, sicque simul

& beneficium, & collati memoria beneficii, consecrata immortalitati, ita vividis depingerentur coloribus, ut spectantibus stimulos adderent quibus concitati ad eandem coronam e cœlo suspensam & ex publicâ utilitate aptam, sese erigerent sublimes. Sic, ut rectè habet Epictetus apud Arrianum, *L. III, Dissert. II, p. 440, ed. Upton*. utilia evadunt mysteria: sic possumus animo percipere ad informandam emendandamque vitam hæc ab antiquis instituta fuisse. Quæ quidem omnia qui probè tenuerit, simulque meminerit, non tam *Theismi*, ut existimat Cl. Warburton, quàm *Pantheismi* scholam fuisse Eleusinem sanctam illam & augustam, is sacrum Cereis arcanum jam sibi vulgatum, & impervia templorum, in quibus mysteria celebrabantur, adyta suis paruisse oculis confidat.

In iisdem quoque sacris non solum frugum & artium inventio, propter quam earum auctoribus datus fuerat ad cœlum adfensus, sed etiam legum ex illis natarum institutio repræsentabatur. Cum enim frugibus & artibus homines, ex agresti immanique vitâ, exculti ad humanitatem & mitigati, firmiori legum & societatis quæ legibus continetur, vinculo coaluissent, hinc Ceres cujus

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 251

Munere Tellus

Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ,
quæque ob hoc beneficium cœlo recepta
est, ob hanc eandem quoque causam dicta
fuit *Legifera*. Rectè Julianus Aurelius Les-
signienſis *de cognominibus Deorum*, L. II,
C. VI, p. 305, *ed. Basil.* Legifera verò,
ſeu græcè *θεσμοφόρος*, cognominata eſt (Ce-
res) quod leges inveniffe dicatur, quibus ho-
mines juſtè vivere aſſueſcerent. Virgilius :

.... Mactant lectas de more bidentes
Legiferæ Cereri.

Servius autem ſcribit, Cererem leges id-
circo inveniffe creditam, quòd ante inven-
tum ab eâ frumentum homines paſſim va-
garentur; quæ feritas rupta ſit invento fru-
mento, propter quod ex diſiſione nata
ſunt jura; quem quidem Servii locum lau-
dat & Macrobius *Saturn. L. III, C. XII*,
p. 330. Idem autem fere ad verbum in Cor-
nuto, C. XXVIII, p. 212, *ed. Gale.* Clau-
dianus verò ſic pallentes Erebi Deos alloqui-
tur, *de raptu Proſerpinæ*, L. I, v. 25 & ſeqq.

Vos mihi ſacrarum penetralia pandite rerum,
Et veſtri ſecreta poli; quâ lampade Ditem
Flexit Amor; quo ducta ferox Proſerпина curru
Poſſedit dotale chaos, quantasque per oras
Sollicito genitrix erraverit anxia curſu:
Unde datæ populis fruges, & glande relictâ
Ceſſerit inventis Dodonia quercus ariſtis.

Quæ omnia in sacris exhibebantur mysteriis, scilicet Proserpinæ raptus, trepida Cereris filiam quærentis discursatio, frugum inventio, legum institutio, & hinc parta Cerei tot laboribus meritisque immortalitas. Clemens Alexandrinus, *Cohort. ad gent. T. 1, p. 11 & 12* : cum orgiorum bacchicorum sit quasi quoddam insigne serpens arcano ritu consecratus, &c., deinde Ceres & Proserpina mysticum drama jam evasere, quarum errores, & raptum, & luctum nocturnis facibus Eleusis illustrat. Confer eundem, *ibid. p. 16, 17 & seqq.* Tatianus, in *Oratione contra Græcos*, p. 251, ed. *Benedictin.* Pluto rapit Proserpinam, ejusque facinora fiunt mysteria : Ceres filiam luget, &c. Idem tradit & Justinus in suâ *ad Græcos cohortatione*, p. 2, ed. *Benedictin.* Athenagoras in *Legatione pro Christianis*, p. 295, ed. *Benedictin.* proprium & arcanum in mysteriis, Proserpinæ, seu Κόρης, nomen fuisse Ἀθηναῖν docet, hujusque appellationis causam exponit.

Hinc explicanda quæ dicunt Tullius & Isocrates in alium sensum detorti a Cl. Warburtono, *Dissert. V, T. 1, p. 206, 207 & 208*, versionis gallicæ : scilicet a Cere re duo, eaque maximæ utilitatis, tributa humano generi munera, fruges nempe qui-

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 253

bus homines ab hâc in quâ degebant feritate atque agreſti immanitate avocati fuerint, & myſteria ex quibus initiati bonas ſpes de morte & æternitate concipere docerentur. Præclarè Tullius, *de Legibus*, L. II, C. XIV, & Verrin. v. 72 : cum multa eximia divinaque videntur Athenæ peperiffe, tum nihil melius illis myſteriis, quibus ex agreſti immanique vitâ exculti ad humanitatem & mitigati ſumus, *initiaque*, ut appellantur, ita revera principia vitæ cognovimus ; (quæ ſcilicet frugum & legum inventioni accepta referebantur) ; neque ſolum, inquit, cum lætitiâ vivendi, (frugum & legum munere) rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore moriendi. Quod ad verbum expreſſit Cicero ex Iſocrate, in *Panegyric.* p. 132, vol. I, ed. Gul. Battie, *Londin.* 1749 : Ceres cum in regionem noſtram perveniſſet, quando raptâ filiâ Proſerpinâ, errabat, cumque in noſtros majores benevolo eſſet animo, propter beneficia quæ non aliis quàm initiatis, fas eſt audire, ac bina munera contuliſſet, quæ quidem maxima ſunt, fruges ſcilicet quæ nos ab illâ agreſti immanique vitâ revocaverunt, & myſteria quibus initiati lætiores de vitæ exitu omnique ævo ſpes concipiunt, &c.

256 *Recherches sur les Myſteres*

Pythagoræ , Stoïcorum , &c. de naturis pereundo ſervatis doctrinam , earumque de interitu reformatarum reparationem , ut vocat Tertullianus , in ſacris traditas fuiſſe myſteriis confido. Eadem prorſus imago conſpicitur in *Zend-Aveſta* Guebrorum , ubi reſurrectionis fit mentio : *J'ai donné le grain , qui paſſant dans la terre , croît de nouveau , & ſe multiplie abondamment.* V. *Zend-Aveſta* , T. II , p. 411 , ex verſione Cl. Anquetil. Sic & Antoninus , L. IV , 36 , omnino conferendus.

Enim verò & in eſotericâ Philoſophorum Theologiâ naturali , & in myſteriis Eleuſiniis , per Proſerpinam Cereris filiam , a Plutone raptam , nihil aliud intelligebatur quàm ſeminum in terrâ ad tempus occultatio ; quod innuit Plutarchus *de Iſide & Ofiride* , p. 377 & 379 , quodque clarè docent multi Scriptores Eccleſiaſtici. Balbus Stoïcus apud Ciceronem , *de Natur. Dèor.* II , 26 : Terrena autem vis omnis , atque natura , Diti patri dedicata eſt : qui *Dives* , ut apud Græcos Πλὴτων , quia & recidant omnia in terras , & oriantur a terris. Is

L. III , v. 978 : *Cedit enim rerum novitate extruſa vetuſtas Semper , & ex aliis aliud reparare neceſſe eſt : Nec quidquam in barathrum , nec tartara decedit atra. Materies opus eſt , ut creſcant poſtera ſæcla.*

rapuit

rapuit Proserpinam, quod Græcorum nomen est : ea enim est, quæ Περσεφόνη Græcè nominatur, quam frugum semen esse volunt, absconditamque quæri a matre fingunt. Idem fere ad verbum in Cornuto, C. XXVIII, p. 210, ed. Gale. Arnobius, adversus gentes, L. V, p. 180 : ille qui raptam Dite a patre Proserpinam dicit, non, ut reris, in turpissimos appetitus virginem dicit raptam; sed quia glebis occulimus semina, isse sub terras Deam, & cum Orco significat fœdera genitalis conciliare fœturæ. Et *ibid.* p. 183 : seminis abstrusio raptione Proserpinæ nuncupatur. Vide eundem & p. 187.

Cum enim in varias abeat formas variasque subeat immutationes illud semen; & , ut verba Ciceronis usurpem, (*de Senectute*, C. XV,) primò quidem gremio terræ mollito ac subactò exceptum, cohibeatur occœcatum, deinde tepefactum vapore, ejusdem terræ compressu ita diffundatur, ut eliciatur herbescens ex eo viriditas, quæ nixa fibris stirpium, sensim adolescit, culmoque erecta geniculato, vaginis jam quasi pubescens includatur, e quibus cum emerferit, fundat frugem spici, ordine structam, & deinde præbens mitia elementa hominibus, in eorum succum &

sanguinem convertatur, & in mortalia corpora immutetur; quæ deinde, post ipsorum mortem, terræ almæ reddita, & in eâ putrefacta, eamdem pinguiorem, feraciorrem, & uberiorem factam saturantia & lætificantia, in spicas rursus convertantur: hæc est verissima metempsychoseos, vel potius *παλιγγενεσίας* imago, quæ non adumbrata, sed expressa, & sub hâc specie oculis fidelibus subjecta, necnon & ad posteritatis memoriam prodita, spectantium mentibus insinuabatur, & in iis vehementer pulsatis cum delectatione aculeum ita relinquebat, ut ab hâc picturâ hisque imaginibus ad rem traducerentur.

Sic proinde in mysteriis declarabatur, nullam esse mortem propriè dictam, sed tantummodò Naturæ immutationem, omnia illa quæ videmus, in vitam mortemque per vices ire, & composita dissolvi, dissoluta componi; Naturam universi reatricem ex communi rerum omnium materiâ, tanquam e cerâ, nunc equum effingere, quem mox denuo diffingit, ejusdemque materiâ ad arborem producendam uti, deinde ad aliud quidquam efficiendum, ex quo rursus & aliud procreet, ut semper mundus reparetur & renovetur; sicque cum omnia fiant mutatione, & universi Natura ea quæ

jam existunt, mutatura sit, & ex iis sic mutatis nova, eaque similia, refictura, quidquid est, hoc esse illius semen quod ex se futurum est, nec perire quidquam in hoc mundo, sed variare faciemque novare, & nasci vocari, incipere esse aliud quàm quod fuerat ante, & mori, desinere esse illud idem, ut apud Ovidium, Pythagoram, & Senecam, & Marcum Antoninum disertis verbis loquentes passim videmus. Hoc sensu dixit Seneca, *Epist. XXXVI*: Mors quam pertimescimus ac recusamus, intermittit vitam, non eripit: veniet iterum qui nos in lucem reponat dies, quam multi recusarent, nisi oblitos reduceret. Sed postea diligentius docebo, omnia quæ videntur perire, mutari. Æquo animo debet rediturus exire. Observa orbem rerum in se remeantium; videbis in hoc mundo nihil extingui, sed vicibus descendere ac resurgere. Supra dixerat idem Seneca: quod si tanta cupiditas longioris ævi te tenet, cogita nihil eorum quæ ab oculis pereunt, & in rerum Naturam, ex quâ prodierunt, ac mox processura sunt, reconduntur, consumi. Desinunt ista, non pereunt.

Sic Pythagoras apud Ovidium, *Metamorphos. L. XV*, Poëtam inter paucos eruditissimum; quam laudem dividit cum di-

260 *Recherches sur les Mysteres*

vino illo Wielando, qui & ipse abstrusa
Pythagoricorum dogmata tam nitide & ele-
ganter in immortalī suā Musarione orna-
vit & illustravit :

O genus attonitum falsā formidine mortis !

Quid Styga, quid tenebras, quid nomina vana
timetis,

Materiem vatū, falsique piacula mundi ?

Corpora sive rogi flammā, seu tabe verustas

Abstulerit, mala posse pati non ulla puteris, &c. &c.

Idem ibidem infra *παλιγγενεσία* eādē ima-
gine quam supra memoravimus, sic de-
pingit :

Quid ? non in species secedere quattuor annum

Aspicias, ætatis peragentem imitamina nostræ ?

Nam tener, & lactens, puerique simillimus ævo

Vere novo est : tunc herba nitens & roboris experts,

Turget, & infolida est, &c.

Et infra :

Nostra quoque ipsorum semper, requieque sine ullā

Corpora vertuntur ; nec quod fuimusve, sumusve,

Cras erimus : fuit illa dies quā SEMINA tantū,

Spesque hominum prænæ, maternā habitavimus
alvo, &c.

Sic igitur mysteriis, & Philosophiæ Py-
thagoricæ esoticæ arcanis, initiati non so-

lūm cum lætitiâ vivendi rationem accipiebant, sed etiam cum spe meliore moriendi, ut ait Cicero, & omnis futurarum pœnarum metûs, quo vulgus angebatur, expertes degebant. Nam primi illi urbium conditores, legum latores, Philosophiæ & mysteriorum Antistites, qui hanc animarum in animam mundi refusionem ita admittebant, ut pœnas scelestis præparatas tollerent, hoc dogma palam profiteri non audebant, ne civilem religionem impugnant, & etiam si ausi fuissent, abstinuissent tamen, quòd facilè præviderent, hanc doctrinâ, si in vulgus emanaret, probos mores, ac religionem omnem, & fidem tolli posse, omnia societatis vincula disrumpi, sicque unicum illud claustrum refringi quod homines ad vitia ruentes coercet; ideoque suam sententiam taciti continebant, & hæc mysteria atque intima Philosophiæ esotericæ dogmata suis duntaxat initiatis, quorum primis temporibus minor erat numerus, paucis hominibus probatæ fidei, & suorum arcanorum consciiis, innotescere patiebantur. Eodem modo germanam suam de metempsychosi sententiam occultabant Pythagorici. Timæus Locrensis, *de Animâ mundi*, p. 566, ed. Gal. & a Warburtono laudatus, disertè pronunciat, sa-

pienti inſtituto, ad frænanda vitia, confic-
 tas eſſe de inferorum pœnis, & de anima-
 rum in varia corpora commigratione, fa-
 bulas: quemadmodum enim, inquit, cor-
 pora remediis quibuſdam morboſis ſana-
 mus, niſi cedant ſaluberrimis, ita & ani-
 mos falſis coercemus ſermonibus, niſi du-
 cantur veris. Hâc igitur de cauſâ, inquit
 idem ille Pythagoricus, hoc concedatur,
 neceſſariò memorari peregrina ſupplicia,
 quaſi animæ ultro citroque in varia cor-
 pora commigrent. Vide autem quæ huicce
 Timæi loco planè ſimilia profert Warbur-
 tonus e Polybio, *L. VI, C. LIV & LV,*
T. II. Diſſert. VIII, p. 5 & ſeqq. ubi ele-
 ganter de hâc piâ fraude diſſerit. Sic & Dio-
 dorus Siculus, *L. I, p. 5*: eorum quæ in
 inferis fiunt Mythologia, fabuloſo innixa
 fundamento, multum hominibus confert
 ad pietatem & juſtitiam. Sic Macrobius,
in Somn. Scipion. L. I, C. II, dicit, Phi-
 loſophos admittere fabuloſa veluti licita,
 & his uti ſolere, cum vel de animâ, vel
 de aeriis æthereiſve poteſtatibus, vel de
 cæteris Diis loquuntur. Ex quibus Macro-
 bii verbis intelligi poteſt quàm difficile ſit
 veram eorum de hiſce maximi momenti
 rebus ſententiam internoscere, cum, ut
 ait Varro ſupra laudatus, quæ de hiſce

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 263

sentiebant, ea facilius intra parietes in scholâ, quàm extra in foro ferre possent aures opinarentur, & hæc quæ prolata in multitudine nocere possent existimarent, sacro premerent silentio solisque detegerent initiatis.

Sic & Japonensibus sua est doctrina esoterica, de quâ sic Olivier de Noort, *Voyages autour du monde, Recueil des Hollandois, T. II, p. 105*, laudatus a Cl. polyhistore de Burigny, *T. II, p. 105* eruditi illius operis in quo varias Philosophorum de Deo, animo, &c., sententias recenset : *Les Bonzes, ou Docteurs des Japonois, sont divisés en onze sectes, opposées l'une à l'autre, convenant cependant toutes en ce point, de nier l'immortalité de l'ame & la providence de Dieu ; mais ils ne révelent ce secret qu'aux nobles, & aux esprits relevés ; & avec le commun, ils parlent de l'enfer & de la vie à venir, comme si leur sentiment étoit qu'il y en eût.* Sic apud Sinenses, in Canonico eodem libro qui de mutationibus agit, legitur : *Ching-gin-y-chin-che-Kiao*, id est : *Les Saints emploient la religion & la crainte des esprits, pour persuader aux peuples l'observance des Loix ;* ut optimè vertit Cl. Claudius Vissdelou, *p. 414, notic. Y-King. & secta Foe Kiao* conten-

dit, apud Clericum, *Biblioth. universelle*, T. VII, p. 406, qu'on ne découvre jamais aux simples la doctrine intérieure, qui est pourtant, selon eux, la solide & la véritable, parce qu'il faut les retenir dans leur devoir par la crainte de l'enfer & d'autres semblables histoires. Cette doctrine intérieure consiste à établir pour principe & pour fin de toutes choses, un certain vuide & un néant réel. Ils disent, que nos premiers parents sont issus de ce vuide, & qu'ils y retourneront après la mort; qu'il en est de même de tous les hommes qui se résolvent en ce principe par la mort; que nous, tous les éléments & toutes les créatures, faisons partie de ce vuide; qu'ainsi il n'y a qu'une seule & même substance, qui est différente dans les êtres particuliers, par les seules figures, & par les qualités de la configuration extérieure, à-peu-près comme l'eau, qui est toujours essentiellement de l'eau, soit qu'elle ait la forme de neige, de grêle, de pluie, ou de glace. V. Bayle, *Diction. Historique & Critique*, T. III, p. 612, Art. Spinoza, edit. Rotterdam, 1715, ubi hæc verba Clerici laudantur. Hinc Reimannus, *Histor. universal. Atheismi*, C. XII, p. 98, *Hildesiaë*, 1725, dicit, in esotericâ Sinicorum Theologiâ, unicum esse rerum om-

nium principium, scilicet vacuum, ad hoc rerum ortus interitusque referri, imo hoc ipsum esse omne id quod est, & se adfidue transformare in res omnes.

Rectè Gassendi observat, *Animadvers. in L. x. Diogen. Laert*, p. 550, vix ullos fuisse veteres Philosophos, qui non inciderint in errorem illum de animarum in animam mundi refusione: nimirum, inquit, sicut existimarunt singulorum animas particulas esse animæ mundanæ, quarum quælibet corpore suo, ut aqua vase, includeretur, ita reputarunt unamquamque animam, corpore dissoluto, quasi diffracto vase effluere, atque animæ mundi a quâ deducta & separata fuerat, iterum immisceri. Haud absimili etiam nunc similitudine utuntur Philosophi Indi apud Bernier, *Suite des Mémoires sur l'Empire du Grand Mogol*, p. 202, ed. Holland. ubi videbis ab iis Deum conferri cum immenso Oceano, & res creatas cum bullis vitreis aquâ repletis, & in eo fluctuantibus, quæ ruptæ aquam suam Oceano reddunt. *In Bag-Vedam*, libro Indorum sacro, cujus versionem gallicam manuscriptam, a Marida Poullé, Superioris Pondicherii. Confessûs Interprete confectam, mihi benignè utendam concessit vir de literis ac præser-

tim de Sinicis Indicisque optimè meritus,
 nec a viris doctis satis unquam laudandus,
 Cl. Bertin, Regni Administer, hæc legi,
 p. 20 apographi : *Vous ne devez mettre au-*
cune différence entre Visnou, le souverain
Dieu, & l'univers, qui n'est essentiellement
qu'un avec lui. Il n'y a rien dans l'univers
qui ne soit Visnou, qui prend toutes ces
différentes formes, & agit d'une infinité de
manieres. Et p. 24 : Dieu a créé l'ame des
particuliers de sa propre substance. Et in-
fra : La substance de l'ame & la connoissance
qu'elle a, ne sont autre chose que Visnou
lui-même ; & à la fin de sa carrière, elle ren-
tre dans Visnou. Et p. 57 : L'ame étant
une production du trait de Dieu, ce même
Dieu doit être sa fin, & le lieu où elle se
retire au terme. Et p. 26 : Tenez pour cer-
tain que c'est Visnou qui est le principe des
cinq éléments, des actions & des mouvements
qui occasionnent la vie & le temps : sachez
que tout cela n'est que Visnou lui-même : sa-
chez que l'ame n'est autre chose que Visnou.
Il est lui seul le principe & la fin de toutes
choses ; toutes choses est lui-même. Et p. 25 :
Les Sages envisagent les sept mondes d'en-
haut, comme composant depuis la ceinture
jusqu'à la tête de Dieu, & les sept mondes in-
férieurs, depuis la ceinture jusqu'aux pieds.

Auctor libri Indici qui dicitur *Anbertkend*, id est, scaturigo aquæ viventis, quique ex Indicâ linguâ in Persicam, & hinc in Arabicam translatus, Magorum Indorum doctrinam complectitur, idem tradit. Sic enim legitur in illius Excerptis quæ debentur Cl. Guignefio, *Mém. Acad. Inscript. T. XXVI*, p. 793 : *Le premier Chapitre de l'Anbertkend traite de la connoissance de l'homme, qu'on appelle le petit monde, & dont on fait une comparaison avec l'univers, qui est le grand monde : les yeux, les oreilles, la bouche, sont les planetes ; la tête, le ciel ; le corps, la terre ; les nerfs, la mer ; les veines, les fleuves ; l'ame enfin, c'est-à-dire, l'ame respirante, animée par l'ame raisonnable, est, comme l'ame de l'univers, animée par le Créateur, qui est un Dieu unique & de toute nécessité.* Sic Palladius de *Brachmanibus*, p. 31. Dandamim dicentem inducit, solem, lunam & stellas, esse oculos corporis Dei. Mirum autem hîc ab Auctore *Anbertkend* eandem prorsus adhiberi similitudinem atque à Varrone, cujus verba paulo prolixiora vide apud Augustinum, de *Civitate Dei*, L. VII, C. XXIII. Auctor *Baga-Vedam*, p. 26 : *Soyez persuadé que tout l'univers n'est autre chose que la forme de Vishnou.* Et ibidem :

268 *Recherches sur les Mysteres*

Tout n'est que Visnou ; tout ce qui a été , tout ce qui est , tout ce qui sera , sont en Visnou. Il éclaire toutes choses , comme le Soleil éclaire ce globe. . . . Il faut que vous sachiez que toutes les Divinités subalternes n'étant qu'une production substantiellement de Visnou , toutes les prieres adressées à ces Dieux , sont tenues comme adressées à lui-même. Et p. 27 , dicit hanc doctrinam esse arcanam , hocque mysterium solis notum doctis , profano autem impervium vulgo. Et p. 27 : Il est dit dans le Vedam : Sarvam Visnou maïam gegatou , l'univers est Visnou.

Quibus quidem verbis nihil magis Pantheïsmum , sive Spinofismum redolet , cum apud ipsummet Spinofam , in *Operibus posthumis* , p. 12 , *Propos. 14* , legatur : Præter Deum nulla dari , neque concipi , potest substantia. *Et Propos. 15* : Quidquid est , in Deo est , & nihil sine Deo esse , neque concipi potest. Idem Spinofa , *Epistol. ad Oldenburg. pag. 441* , *Oper. posthum.*
 » Quod autem ad mentem humanam attinet , eam etiam partem Naturæ esse censuo ; quia statuo , dari etiam in Naturâ
 » potentiam infinitam cogitandi , quæ ,
 » quatenus infinita , in se continet totam
 » Naturam objectivè , & cujus cogitationes
 » procedunt eodem modo ac Natura , ejus

» nimirum ideatum ; deinde mentem hu-
» manam hanc eamdem potentiam statuo,
» non quatenus infinitam , & totam Natu-
» ram percipientem , sed finitam , nempe
» quatenus tantum humanum corpus per-
» cipit ; & hâc ratione mentem humanam
» partem cujusdam infiniti intellectûs sta-
» tuo. » Idem in *Corollario* , *propof.* 2 ,
Ethices , *Part. II* , *p.* 50 , *Oper. posthum.*
sic loquitur : « Hinc sequitur mentem hu-
» manam , partem esse infiniti intellectûs
» Dei ; ac proinde cum dicimus , mentem
» humanam hoc , vel illud , percipere , ni-
» hil aliud dicimus quàm quod Deus , non
» quatenus infinitus est , sed quatenus per
» naturam humanæ mentis explicatur , sive
» quatenus humanæ mentis essentiam conf-
» tituit , hanc vel illam habet ideam. » Idem
quoque dixerat in *Ethices* , *Part. II* , *Schol.*
propof. 7 : « Substantia cogitans , & substan-
» tia extensa , una eademque est substantia ,
» quæ jam sub hoc , jam sub illo attributo
» comprehenditur. Sic etiam modus exten-
» sionis , & idea illius modi , una eademque
» est res , sed duobus modis expressa ; quod
» quidam Hebræorum quasi per nebulam
» vidisse videntur , qui scilicet statuunt ,
» Deum , Dei intellectum , resque ab ipso
» intellectas unum & idem esse ».

Enim verò Pantheismi labes ab Indiâ & Oriente ad Pythagoram, & a Pythagorâ ad Græcos transmissa, Alexandriam infecit, & hinc in Ægyptum, pristinam suam sedem, rediit, in Eclecticorum Philosophorum scholam irrepsit, quosdam etiam Judæos in Ægypto degentes, & imprimis Cabalistas, corripuit, a quibus hæc deliria quasi per manus tradita accepit Spinosa; totum Orientem continenti serie pervagata, apud Indos etiam nunc remansit, cabalam Soufiorum Persicam opplevit, & per Sinenfium quoque animos pervasit.

Hinc intelligitur quomodo Plutarchus; sive quisquis fuerit auctor operis *de Placitis Philosophorum*, L. IV, C. VII, dixerit, Pythagoram & Platonem ideo tantum animam credidisse immortalem, quod in mundi animam & in cognatas partes, post hominis mortem, refundenda esset: cujus quidem loci esotericum sensum minùs assecutus est Brucker. *Histor. Crit. Philos.* T. I, L. II, C. X, Art. XXIV, p. 1094, ed. Lips. 1767. Sic Laërt. L. VIII, segm. 28, Pythagoram ideo animam immortalem credidisse adfirmat, quod & id a quo hausta est, immortale sit. Majori parti veterum Philosophorum, (quod quidem minùs observatum fuit, & attentione dignif-

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 271

firmum est) anima quidem immortalis videbatur, sed ut cætera omnia, quemadmodum ait Demonax de hâc re interrogatus, apud Lucianum, *T. II, p. 387*. Nec anima perire posse iis videbatur, cum, ut putabant, nihil deficiat quod in se redit, nec perire quidquam possit, quod quò excidat, non habet, sed eodem revolvatur unde discedit, ut verba usurpem Senecæ, *Quæst. natural. III, 9, de Beneficiis V, 8, & Epistol. XXXVI*. Unde Servius ad hæc *Georgic. IV* :

Scilicet hùc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum,

annotat, dissolvi cuncta, & redire rursus in originem suam, nec morti, *id est*, perditioni locum esse, cum in ὁ πᾶν redeant universa resoluta, & hæc res quæ mors vocatur, non sit mors, quippe quæ nihil perire faciat, sed resolutio.

Eadem prorsus credo tradita fuisse in mysteriis, de animarum emanatione, & in communem Naturam post mortem refusione, de unâ eademque naturâ, quæ variè affecta & constituta, in varias immutetur formas, e quâ omnia excerpuntur & delibantur, & ad quam ita omnia revolvuntur, ut nullus sit morti, vel sal-

tem nullus, post eam quam vocant mortem, futuris aut præmiis, aut suppliciis, locus. Mysteriorum doctrinam *pantheisticam*, non autem *theisticam*, & unam eandemque esse statuo atque esotericam Pythagoræ Theologiam naturalem, quamvis aliter videatur Warburtono, cujus eruditionem & ingenii acumen veneror. Cum autem totidem sint esotericæ Philosophorum Theologiæ Physicæ, quot sunt eorum sectæ, mysteriorum doctrinam ad naturalem Pythagoræ Theologiam propiùs quàm ad alias ideo accessisse puto, quod constet omnia Græcorum mysteria ab Ægyptiis derivata fuisse, quorum fontibus hortulos suos, plus quàm quemlibet alium, irrigavisse Pythagoram pariter exploratum est. Miror Cl. Warburtonum, qui ubique contendit mysteria ab Ægyptiis ad Græcos pervenisse, ut & omnem aliam Græcam eruditionem & sapientiam, eadem fuisse in Ægypto & in Græciâ, atque ad eundem finem spectavisse, (*V. Dissert. v, T. 1, pag. 171, p. 191, p. 208,*) putavisse tamen in Græciâ arcanas mysteriorum & scholarum Philosophicarum doctrinas, quamvis ab uno eodemque fonte profectas, res esse longè diversissimas, quamvis fateri cogatur in Ægypto, *id est*, in mysteriorum incunabulis,

bulis, nullum inter eas discrimen fuisse.

Sic & idem suâmet ipse confessione urgetur, cum vi veritatis repulsus, fatetur, *Dissert. V, T. I, p. 181, que plusieurs Anciens, même des plus éclairés, sont tombés dans l'erreur de croire que les secrets de la Religion & ceux de la Philosophie, étoient les mêmes.* Qui si error est, cum doctissimis veteribus, qui veritatem propius contingebant, quorum multi aut sacris initiati & ἱερωταί esse; aut plurima de mysteriorum opera, quorum nunc nihil nisi titulos habemus, legisse poterant, malo errare, quàm sequi Cl. Warburtonum, summum quidem virum, sed qui mysteriorum naturam & doctrinam duntaxat subodorari, & fallacibus post tantum temporis intervallum conjecturis assequi valebat; cum præterea ipse nobis concedere cogatur, *Dissert. VIII, T. II, p. 21, que les Grecs appelloient du même nom les secrets des écoles & ceux des mystères, & que les Philosophes n'étoient guere moins circonspectés à révéler les premiers, qu'on l'étoit à communiquer les seconds.*

Et hoc quidem inde factum fuisse puto, quòd eadem prorsus essent mysteriorum & scholarum Philosophicarum arcana, & eodem tegerentur silentio, utpote quæ ger-

mana prorfus de rebus divinis traderent , fcilicet falſorum Numinum aras everterent , & pleroſque Deos , quos venerari & colere vulgus ſolebat , nihil aliud eſſe declararent , quàm , ut ait Balbus apud Ciceronem , *de Naturâ Deorum* , *L. II* , *p. 23 & 24* , res a Deo , ſeu a communi naturâ natas , quæ nomine ipſius Dei nuncupabantur , & Deorum nomen obtinuerant , quòd eorum vis eſſet tanta , ut ſine Deo regi non poſſet ; cæteros autem Deos fuiſſe homines beneficiis excellentes , quos vita hominum conſuetudoque communis , tantorum memor meritorum , in cœlum famâ ac voluntate ſuſtulerat ; ſicque unicum Numen remanere Naturam parentem , ut vocat Apuleius , *Metamorphoſ. L. II* , *p. 259* , elementorum omnium dominam , ſeculorum progeniem initialem , ſummam Numinum , reginam Manium , primam Cœlitum , Deorum Dearumque faciem uniformem , quæ cœli luminofa culmina , maris ſalubria flamina , inferorum deplorata ſilentia , nutibus ſuis diſpenſat , cujus Numen unicum , ut eadem Natura apud eundem prædicat Apuleium , multiformi ſpecie , ritu vario , nomine multijugo veneratur orbis , quamque appellant nomine Reginam Iſidem priſcâ doc-

trinâ pollentes, & cærimonîis eam prorsus propriis percolentes Ægyptii, a quibus hæc sacra ad Græcos transmissa. Hæc est, teste eodem ibid. Apuleio, quam Superi colunt, observant Inferi, quæ rotat orbem, luminat solem, regit mundum, calcât Tartarum, cui respondent sidera, gaudent Numina, redeunt tempora, serviunt elementa, cujus nutu spirant flamina, nutriuntur nubila, germinant femina, crescunt germina, cujus majestatem perhorrescunt aves cœlo meantes, feræ montibus errantes, serpentes solo latentes, belluæ ponto natantes. Hæc est, teste eodem, sancta & humana generis humani sospitatrix perpetua, semper fovendis mortalibus munifica, quæ dulcem matris affectionem miserorum casibus in vitâ tribuit, eosque post mortem in suum recipit sinum, in quem omnia refluunt, quippe quæ ex eodem effluxerint. Proinde postquam Apuleium allocuta est, in se recessisse ab hoc Philosopho dicitur, quo nihil Naturâ dignius prædicari potest, cum, ut ait Seneca, *de Beneficiis*, L. IV, C. VIII, opus suum ipsa impleat, & quodcumque te flexeris, ibi illam videas occurrentem tibi, & nihil ab illâ vacet.

Hanc autem doctrinam ex Ægypto in

Græciam intulerant primi illi mysteriorum & Philosophiæ parentes, ac præsertim Pythagoras ille, quem Philosophorum Homerum verè dici posse censeo, cujusque fontibus omnes post eum Philosophi, Platonici, Peripatetici, Stoïci, Eclectici, ut Homericis Poëtæ, hortulos suos irrigaverunt. De quo legendus Theodorus Metochita, capite septimo operis Græci inediti quod inscriptum est *Capita Philosophica & Historica centum & viginti*, cujus Apographum in Bibliothecâ Regiâ notatum n°. MMIII, & Indicem in Bibliothec. Græc. Fabricii, *T. IX, pag. 218*, videre potes, quemque librum manuscriptum laudat elegantissimus Muretus, *Variar. Lect. L. VII, C. XVII*.

Τελετή, ut supra observavimus post Warburton. pariter esotericam mysteriorum & Philosophorum doctrinam designat. Quod quidem sic auctoritate Chrysippi confirmat Etymologicon magnum, voce Τελετή, p. 751: Τελετή sacrificium mysticum. . . . Chrysippus autem sermones de divinis rebus meritò Τελεταὶ vocari affirmat; hos enim omnium ultimos, τελευταῖς, in fine tradendos esse, cum jam animus confirmatus veluti stabili innitatur fundamento, & iis qui initiati non sunt, πρὸς τὰς ἀμύητους, eos reticere & ce-

lare valeat. Quem quidem Chrysippi locum respicit Plutarchus, *de Stoicorum repugnantiis*, p. 1035, ubi hunc Philosophum jussisse dicit ut omnium extremus & ultimus, *τὸ ἐτέλει*, tractaretur de Deo locus & sermo, qui, inquit, ob hanc causam *τέλεις*, *id est*, finis, vocatur. Nam, subjicit idem Chrysippus apud Etymologicon magnum ibidem, p. 751, de Diis audire vera & sana, auditaque posse continere & silentio premere, hoc est magnum præmium propositum. Sic Plutarchus, *de Oraculorum defectu*, p. 417, dicit maxima de Geniorum naturâ veritatis indicia & argumenta e mysteriis colligi posse, sed linguam esse diligentissimè continendam; quem esotericæ Philosophorum doctrinæ fructum & finem supra Chrysippus promiserat. Confer omnino secundum caput primi libri Commentarii in Scipionis Somnium a Macrobio conscripti.

Vides igitur eandem in Chrysippi scholâ atque in mysteriis prudentiam adhibitam, cum de iisdem divinis rebus & in hoc & in illo ageretur loco. Sic & Clemens Alexandrinus docet fuisse quædam arcana Zenonis scripta, quæ discipulis haud prius attrectare licebat quàm factum fuisset periculum utrùm sincerè & germanè

philosopharentur. Idem affirmat ibidem, *Stromat. L. V, p. 575, ed. Par. at p. 680 & 681, ed. Potteri, T. II*, non solis solum Stoïcis, & Pythagoricis, & Platoni, sua adfuisse vela quibus suam obtendebant doctrinam, sed & Epicureos habuisse volumina arcana, quæ omnibus evolvere non licebat. Sic, inquit, qui mysteria instituerunt, cum Philosophi essent, sua placita fabulis obruerunt, ne omnibus paterent; ubi vides esotericam Philosophorum doctrinam cum Philosophicâ mysteriorum, ut a Chrysippo, sic a Clemente Alexandrino, rectè conferri. De Stoïcorum autem doctrinâ esotericâ notanda sunt quæ Eschenbach, *de Poësi Orphicâ, p. 5*, affert e tertio Galeni libro, *de placitis Hippocratis & Platonis*: Hanc, inquit, interpretationem non admittunt Stoïci, sed hoc aliud sibi velle affirmant; quid autem sit, minimè declarant, videlicet quòd ad esotericam pertineat doctrinam; & statim nos taxant quòd nimis temere aliquid objiciamus, priusquàm quid a se dictum fuerit, perspectum habeamus. Sic Plato, monente eodem Galeno in libro, *de substantiâ facultatum naturalium*, apud eundem ibid. Eschenbach, suam esotericam Theologiam Physicam non revelabat nisi paucis Audi-

toribus interioris admissionis, ut vocat Seneca, qui horumce eruditorum ac sublimiorum sermonum capaces essent, eorumque sensum reconditum possent assequi.

Quæ autem ultimo loco a Philosophis tradebantur, nec erant nota, nisi paucissimis admodum, iisque perspectæ fidei discipulis, ea DECRETA esse docet Seneca, *Epist.* 95 : Hæc, inquit, Græci vocant *δύγματα*, nobis autem vel *decreta* licet appellare, vel *scita*, vel *placita*. Vide eundem & *Ep.* 94, ubi de Philosophiæ decretis & præceptis disputat. Seneca loco supra laudato, decreta opponit imbecillis, ut vocat, & sine radice præceptis, illisque totam rerum naturam simul contineri affirmat; unde cum de iis loquitur, hos Lucretii, *L. I, v. 48*, versus affert, in quibus eorum fit mentio, quibus ut esotericæ Philosophorum scholæ, sic & Eleusinia Cæteris templa personabant :

Nam tibi de summâ cœli ratione, Deûmque,
Disserere incipiam, & rerum primordia pandam :
Unde omnis Natura creet res, auctet, alatque,
Quòque eadem rursus Natura perempta resolvat.

Ibidem Seneca hoc interesse dicit inter decreta Philosophiæ, & præcepta, quod inter elementa & membra. Hæc, inquit, ex

illis dependent : illa & horum causæ sunt, & omnium. Decreta cum radicibus confert, quibus tota inhæreat moralis pars Philosophiæ quæ præceptis continetur. Unde Bruckerus rectè affirmavit, *Histor. Crit. Philosoph. Tom. 1, p. 920 & 953*, principiis Physiologicis veluti fundamentis innixam constitui moralem Stoïcorum doctrinam. Quod fusiùs evolvunt omnino videnti & conferendi Seneca, *Epist. 94 & 95*, Cicero, *de Finibus, L. III, C. XXI & XXII*, & cum Senecâ ad verbum consentiens Chrysippus apud Plutarchum, *de Stoïcorum repugnantiis, p. 1035*. Hi omnes negant quemquam de bonis & de malis verè judicare posse, nisi omni cognitrâ ratione Naturæ, sine cujus explicatione, necnon & Physicorum face, veterum præcepta sapientium intelligi non posse affirmabant.

Hoc ut declaret Seneca, hanc humani officii formulam tradit, *Epist. 95*, quæ ex esotericæ Philosophiæ decretis petita, præceptum confirmat, quo jubentur homines naufrago manum porrigere, erranti viam monstrare, & , ut ait idem Seneca, cum esuriente panem suam dividere. Omne, inquit, hoc vides quo divina atque humana conclusa sunt : unum est ; membra sumus corporis magni. Quo quidem esotè-

ricæ ut Stoïcorum, sic & Pythagoricorum, & myſteriorum, doctrinæ decreto docebantur homines, aliis officiâ ideo præſtanda eſſe, quòd ſint cognata membra unius ejuſdemque Naturæ communis, quæ dicatur Deus, quæ id ſit quod vides totum, & quod non vides totum, ut nimis argutè, pro more ſuo, alibi dicit Seneca, *Præf. Quæſt. natur. L. I.* cujuſque partes omnia ſint, e quâ omnia emanarint, & ad quam omnia revocanda ſint. Unde ſequi putabant animum poſt mortem, in Numinis ſinum, ex quo effluerat, rediturum, nec ulla ei mala, aut pœnas timendas eſſe, nullis defunctum malis affici, & illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulas eſſe, Oblivionis amnem & Acheronta fluxiſſe e cerebro Poëtarum, qui Tartari ignem accendentes, & iſta ludentes, vanis nos agitavere terroribus; quod alibi diſertè profitetur Seneca, *Conſolatione ad Marciam, C. XIX, & Epift. 24*, & in hâc ipſâ Epiftolâ in quâ Philoſophiæ decretorum neceſſitatem prædicat, ſic innuit: « Quæ cauſa eſt Diis benefa-
» ciendi? Natura. Errat, ſi quis putat il-
» los nocere poſſe. Non poſſunt; nec ac-
» cipere injuriam quærunt, nec facere. Læ-
» dere enim lædique conjunctum eſt. Sum-
» ma illa ac pulcherrima omnium natura,

» quos periculo exemit, nec periculosos
 » quidem fecit. Primus est Deorum cul-
 » tus, Deos credere : deinde, reddere il-
 » lis majestatem suam, reddere bonitatem,
 » sine quâ nulla majestas est : scire, illos
 » esse qui præsidet mundo, qui universa
 » vi suâ temperant, qui humani generis
 » tutelam gerunt, interdum curiosi singu-
 » lorum. Hi nec dant malum, nec habent :
 » cæterum castigant quosdam, & coercent,
 » & irrogant pœnas, & aliquando specie
 » boni puniunt. » Ubi de iis tantum agi-
 » tur pœnis quas viventibus irrogant Dii,
 non autem de iis quibus defunctos plec-
 tunt; cum Stoïcis & Pythagoræ videatur,
 nihil defunctis superesse quod timeant,
 nulla imminere mortuis supplicia, sed eo-
 rum animas in animam universi, unde ema-
 narant, refundendas, & sic in eundem re-
 ponendas locum, in quo jacuerant, an-
 tequam nascerentur : quam germanam fuisse
 puto mysteriorum doctrinam cum *πάλιν-
 γενητά* corporum de interitu reformatorum,
 & in alias formas abeuntium, conjunctam.
 Hinc dixit Seneca, *Epist.* 75 : « Nec mor-
 » tem horrebimus, nec Deos. Sciemus mor-
 » tem malum non esse, Deos malos non
 » esse. Tam imbecillum est quod nocet,
 » quàm cui nocetur : optima vi noxiâ ca-

» rent ; (ubi malè Pincianus legit , noxâ ca-
» rent , pro *vi noxiâ*.) Addit Seneca : « Ex-
» pectant nos , si aliquando ex hâc fâce in il-
» lud evadimus sublime & excelsum , tran-
» quillitas animi , & expulsis erroribus , ab-
» soluta libertas. Quæris quæ sit ista ? Non
» homines timere , non Deos , &c. » quod
» erat esotericum Porticûs dogma. Scilicet
» Lactantius declarat in libro *de irâ Dei*,
» *Cap. V*, Stoïcos existimare , iram in Deo
» non esse , nec cadere in Deum hanc ani-
» mi pusillanimitatem , ut ab ullo se læsum
» putet , qui lædi non potest ; ut quieta illa
» & sancta majestas concitetur , perturbe-
» tur. Seneca , *de Beneficiis* , *L. IV*, *Cap.*
» *XIX* : « Deos nemo sanus timet ; furor
» est enim metuere salutaria : nec quis-
» quam amat quos timet. Idem *Epist.* 17 a
» Philosophiâ promitti docet perpetuam
» libertatem , nullius nec hominis , nec
» Dei timorem. Idem *de Beneficiis* , *L. VII* ;
» *C. I* : Si animus fortuita contempsit , si
» se supra metum sustulit . . . si Deorum
» hominumque formidinem ejecit , & scit
» non multum esse ab homine timendum ,
» a Deo nihil , si . . . eò perductus est ut
» liqueat mortem nullius mali esse mate-
» riam , multorum finem . . . consumma-
» vit scientiam utilem ac necessariam ».

Hic, ut vides, Seneca esotericam denu-
 dat doctrinam Stoïcorum, qui in exote-
 ricis prælectionibus discipulorum vulgus al-
 loquentes, quosdam commemorabant in-
 feros, quoddam veluti *Purgatorium*, quem-
 admodum suam metempsychosin Pythago-
 rici, quorum veram ac germanam fidem
 supra e Timæo Locrensi audivimus, quem-
 admodum Mysteriorum Antistites, primò
 initiatis scelestorum pœnas ac tormenta of-
 tendebant, deinde solis interioris admissio-
 nis ἐπόπταις, quid de iis sentirent, exprome-
 bant. Sic autem prosequitur Seneca, *Epist.*
 95: " Quomodo sint Dii colendi, solet præ-
 " cipi. Accendere aliquem lucernam fab-
 " bathis prohibeamus, quoniam nec lu-
 " mine Dii egent, & ne homines quidem
 " delectantur fuligine. Vetemus salutatio-
 " nibus matutinis fungi, & foribus assi-
 " dere templorum: humana ambitio istis
 " officiis capitur. Deum colit, qui novit.
 " Vetemus lintea & strigiles Jovi ferre,
 " & speculum tenere Junoni. Non quærit
 " ministros Deus: quidni? Ipse humano
 " generi ministrat: ubique & omnibus
 " præsto est. " Audiat licet, (homo solis
 Philosophiæ præceptis imbutus, non au-
 tem decretorum cognitione excultus &
 subactus) " quemadmodum se gerere in

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 285

» sacrificiis debeat, quàm procul resili-
» re a molestiis ac superstitionibus : nun-
» quam satis profectum erit, nisi qualem
» debet Deum, mente conceperit, omnia
» habentem, omnia tribuentem, beneficia
» gratis dantem. Quæ causa est Diis be-
» nefaciendi? Natura. » Et infra : « Vis
» Deos propitiare? Bonus esto. Satis illos
» coluit, quisquis imitatus est. »

Spinosa, Stoïcorum simius, qui in mul-
tis ita cum Porticu consonat, ut aliquem
ex hisce Philosophis in barbaram linguam
conversum legere interdum tibi videaris,
cùm impia Spinosa opera posthuma evol-
vis, nunquam magis cum iis consentit quàm
in *Ethices, Part. II, p. 91 & 92, Oper. posthum.* ubi sic dicit : « Hæc doctrina præ-
» terquam quod animum omnimodè quie-
» tum reddit, (quòd scilicet æternarum
» poenarum metum eximat) hoc etiam ha-
» bet quod nos docet in quo nostra sum-
» ma felicitas, sive beatitudo, consistit,
» nempe in solâ Dei cognitione, ex quâ
» ad ea tantum agenda inducimur quæ
» amor & pietas suadent ». (Ut passim Stoïci
inculcant, virtutem solam esse suû pre-
tium, in eâque vitam beatam esse repo-
sitam. De quo vide Senecam, *de Cle-
mentia, L. 1, C. 1, & de Vita beatâ,*

C. 1X.) « Unde, prosequitur Spinoza, clare intelligimus, quantum illi a verâ virtutis æstimatione aberrent, qui pro virtute & summis actionibus, tanquam pro summâ servitute, summis præmiis a Deo decorari expectant, quasi ipsa virtus Deoque servitus non esset ipsa felicitas, & summa libertas; » (ubi vides a Spinosâ, ut a Stoicis esotericam tradentibus doctrinam, æternorum præmiorum spem tolli.) 2°. « Quatenus docet, quomodo circa res fortunæ, sive quæ in nostrâ potestate non sunt, hoc est, circa res quæ ex nostra naturâ non sequuntur, nos gerere debeamus; nempe utramque fortunæ faciem æquo animo expectare & ferre; nimium quia omnia ab æterno Dei decreto eadem necessitate sequuntur, ac ex essentiâ anguli sequitur quod tres ejus anguli sunt æquales duobus rectis. » (Sic passim Stoici docent, Naturæ consentiendum, Fato & necessitati parendum, ducere volentem Fata, trahere nolentem, & hinc patientiam esse apprime necessariam; de quo vide singulis fere paginis Epictetum, Marcum Antoninum, Senecam, huncque præsertim *de Vitâ beatâ*, Cap. XV.) 3°. Subjicit Spinoza: « confert hæc doctrina ad vitam socialem,

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 287

» quatenus docet, neminem odio habere,
» contemnere, irridere, nemini irasci,
» invidere : præterea quatenus docet, ut
» unusquisque suis sit contentus, & proxi-
» mo, auxilio, non ex muliebri miseri-
» cordiâ, » (quam Stoïci sapiente indig-
nam putabant : notissimus est ille Virgilii
versus :

Nec doluit miserans inopem, aut invidit habenti,)

» neque ex partialitate, neque superstitione,
» ne, sed ex solo rationis ductu ». Quæ
omnia ita prorsus Stoïca sunt, ut Stoïco-
rum moralis doctrinæ compendium in iis
quolibet agnoscat, dummodo in Epicæti,
Marci Antonini & Senecæ lectione non
omnino sit hospes & peregrinus. Nec ea-
dem solummodo sunt Porticûs & Spino-
sæ decreta, sed etiam iisdem innituntur
Physiologicis principiis.

Hinc Zeno, teste Clemente Alexandri-
no, p. 691, in libro *de Republicâ*, nega-
verat oportere templa exstruere, & simula-
chra conficere; nihil enim eorum quæ con-
ficiuntur, Diis dignum censebat. Nec, in-
quit Clemens, veritus est hæc ipsis verbis
scribere : neque opus erit fana ædificare;
fana enim nec magni pretii, nec sacra
sunt existimanda; nullum autem struc-

torum & illiberalium opificum opus magni pretii & sanctum esse potest. Quemadmodum Seneca laudatus à Lactantio, *Institut. divin. L. II, C. II, p. 118*, fortasse in suo libro *de Superstitione*, cujus meminit Tertullianus in *Apologet. C. XII, p. 13*, & in quo, teste Augustino, *de Civitate Dei, L. VI, C. X*, multo copiosius atque vehementius civilem & urbanam Theologiam, quàm Varro theatricam atque fabulosam reprehenderat, hæc dixit: « Simulacra Deorum venerantur, illis supplicant genu posito, illa adorant, illis per totum adsident diem, aut adsistant, illis stipem jaciunt, victimas cadunt; & cum hæc tantopere suspiciant, fabros qui illa fecere, contemnunt ». In ejusdem Senecæ Epistolâ supra laudatâ vidisti omnem cultum publicum funditus tolli, omnes aras everti, omnia sacrificia removeri, omnes denique Numinis ministros & Sacerdotes expelli, cum Deum is solus colat, non qui sacrificia offert, sed qui eum novit, & satis eum colat, si fuerit imitatus, si primò eum esse, deinde si esse bonum crediderit, cumque, ut illos propitiet, nullâ aliâ re, nisi virtute opus habeat, non autem sacrificia & preces requirantur, cum Deus omnia habeat, omnia

nia tribuat, & gratis det beneficia; nec quærat Ministros & Sacerdotes, qui ipse humano generi ministrat, & ubique, & omnibus, præsto est. Cernis igitur esoterica Philosophorum Theologiâ, ut & mysteriis, susceptas publicè religiones extinguere, & hinc pariter utramque doctrinam taciturnitate parietibusque clausam fuisse, nec patuisse hæc arcana nisi iis qui scholas & Eleusinium templum non a primo limine salutaverant, aut in vestibulo hæserant, sed qui in intima penetraverant adyta, reducta & in interiore sacrario clausa ἐπὶ τῶν ἐντρίχων inspexerant: nam, ut ait Seneca, *Quæstion. natural. L. VII, C. XXXI*, non semel quædam sacra traduntur: Eleusis servat quod ostendat revisentibus.

Seneca, *Epist. 95*, Theologiam esotericam & mysteria inter se comparans, sic loquitur: Quantum utilitatis manus habeant, nescire nulli licet; apertè juvant: cor illud, quo manus vivunt, ex quo impetum sumunt, quo moventur, latet. Idem dicere de præceptis possum; aperta sunt: decreta vero sapientiæ in abdito. Sicut sanctiora sacrorum tantum initiati sciunt, ita in Philosophiâ arcana illa admissis receptisque in sacra, ostenduntur: at præcepta, & alia hujusmodi, profanis quoque

nota sunt. Sic & Cicero de Academicorum esotericâ doctrinâ loquens, in *Lucullo*, C. *XVIII* : Volo igitur videre, inquit, quid invenerint Academici : Non solemus, inquit, ostendere. Quæ sunt tandem ista mysteria ? aut cur celatis quasi turpe aliquid, sententiam vestram ? Enim verò, ut ait idem Cicero apud Augustinum, (*contra Academicos*, L. *III*, Cap. *XX*, & Cap. *XVII*, & L. *II*, C. *XIII*, & *de Civitate Dei*, L. *VI*, C. *X*.) mos fuit Academicis occultandi sententiam suam, nec eam cuiquam, nisi qui secum usque ad senectutem vixissent, aperiendi. De doctrinâ arcanâ confer & Salmasium ad Simplicium, p. 230 & 235.

Quantam præsertim in hisce sermonibus esotericis exponendis cautionem adhibuerit Pythagoras, quàmque fidum silentium hisce sacris disciplinarum arcanis, ut mysteriis, servari voluerit, quâque ignominia Hipparchum, auditorem suum, affecerit, quòd nonnulla ex iis revelare aliis ausus fuisset, & quomodo eum ob hanc causam e suâ ejecerit scholâ, in ejusque locum immobilem lapideam columnam crexerit, vide apud Jamblichum, *de communi Mathematicâ*, a nobis editum, pag. 216 Tomi secundi nostrorum *Anecdotorum Græ-*

orum, Clementem, *Stromat.* L. V, pag. 680, & Eschenbach. *de Poësi Orphicâ*, p. 4, a quo rectè post Clementem, *Stromat.* L. V, p. 681, observatur, Pythagoram suos habuisse discipulos ἀκυσματικὸς, qui, quod didicerant, fide tantum tenebant, & illo suo αὐτὸς ἴφα, contenti, nullas rationes accipiebant, alios verò μαθηματικὸς, qui ab eodem secretiori doctrinâ imbuti, rationem etiam eorum quæ dicebantur, percipiebant. Idem ibidem e Procli libro quinto Commentariorum in Parmenidem, probat Pythagoricis quosdam fuisse sermones dictos μυστικὸς, quosdam verò ἑξωτερικὸς: ubi vides discipulos ἀκυσματικὸς, qui duntaxat ἑξωτερικὸς λόγους excipiebant, eosdem fuisse atque in sacris mysteriis μύστας, at verò μαθηματικὸς, qui μυστικὸς λόγους excipiebant, fuisse veluti ἰπλάτας. Hos per quinquennium instituebat Pythagoras, ut opinionem suspensio cognitionis ædificaret, inquit Tertullianus adversus Valentinianos, p. 250. Unde Schefferus, *de Philosophiâ Italicâ*, C. II, p. 86, affirmat, Pythagóricos Philosophiam suam coluisse veluti rem sacram, atque idcirco pleraque in eâ observavisse illorum quæ vulgò in mysteriis consueverant. In opusculis *Mythologicis, Physicis & Ethicis* a Thomâ Gale editis, legitur, p. 737,

elegantissima Epistola, Lysidi tributa, in qua Hipparchum graviter increpat, quod, neglecto Pythagoræ instituto, palam philosopharetur, & iis qui nondum mundati, purgati atque initiati fuissent, sapientiæ bonorum copiam fecisset. In hisce literis Eleusiniarum mysteriorum & Pythagoricæ doctrinæ comparationem ita instituit Lysis, ut affirmet, non minorem esse illius impietatem qui hujus Philosophiæ quam qui illorum sacrorum violaverit arcanum; & hanc causam subjicit cur Pythagoras per quinquennium suspendio cognitionis auditores suos præparaverit, quod nempe non inanes nugas, non laqueos quibus animos juvenum irretiunt Sophistæ, non vanam tractaret eruditionem, sed rerum humanarum divinarumque scientiam traderet. Quemadmodum verò, inquit, si quis in profundum puteum cæno & luto plenum, infundit puram, & dilucidam aquam, & cænum perturbat, & aquam corrumpit, eadem est ratio eorum qui temere & sine præparatione docent & docentur. Epistolam suam concludit memorando, Pythagoram nunquam voluisse palam philosophari, & apud Damo, filiam suam, suos depositos reliquisse commentarios, & vetuisse ne cuiquam extra familiam

traderentur : hanc verò , cum grandi pecuniâ vendere posset illos sermones , noluisse , sed egestatem & patris mandata auro pretiosiora duxisse , imo & morientem , Bifalix , filix suæ , idem præcepisse ; ubi pro τὰν αὐτὰν ἐπιστολὰν ἀπέστειλε , lege τὰν αὐτὰν ἐπιτολὰν ἐπέτειε (1).

(1) Esotericæ Pythagoricorum doctrinæ pars erat & Geometria , quæ , teste Jamblichō , in libro de *Communi Mathematicâ* , a nobis primum edito , T. II , p. 216 nostrorum *Anecdotorum Græcorum* , ideo postea publici juris facta est , quod cum quidam Pythagoricus bona sua amisisset , cæteri ei permiserunt , ut eam docendo victum quæreret . Imo & ipsæ numerorum notæ minusculæ , quas Arabicas cifras immeritò vocamus , quibus refertæ sunt singulæ Boëthii Arithmeticæ paginæ , quas Isaacus Vossius deprehenderat in Codice Boëthii quem seculo sexto tribuit , quibus carere non potuisse Romanos , ob eorum infinita prope modum vectigalia , amplissimam jurisdictionem , & immensum commercium , declaravimus , p. 153 & seqq. Tomi secundi nostrorum *Anecdotorum Græcorum* , quasque a Pythagoræorum apicibus derivatas fuisse opinatur Boëthius in Arithmeticâ suâ seculo quinto labente compositâ , hæ ipsæ numerorum notæ religiosissimè servabantur inter arcana Pythagoræ . Hic primus ea signa intulerat in Europam quæ in Oriente didicerat . Nam , ut rectè observat doctissimus Gatterer , in *Elementis artis Diplomaticæ universalis* , Gottingæ , 1765 , p. 71 & seqq. nemo erit qui non perspiciat , universam ciphrarum rationem atque economiam , & ipsum adeo nomen , originem orientalem satis prodere . Quæ cum ita sint , ego quidem ciphras nostras pro siglis , id est , pro literis primordialibus vocum numeralium , vel pro literis certè Alphabeti cujusdam Orientalis , & Ægyptiaci quidem , sive quod fere idem est , Phœnicii habeo . Sic & in nostris *Anecdotis Græcis* , T. II , p. 153 , observavimus post doctissimum Auctorem Anony-

Vide autem quæ de Orphicâ doctrinâ Eusebius affert *Præparat. Evangel. L. III*,

num *Dissertationis Mathematico-Critica de numeralium notarum origine*, p. 21 & *Seqq. usque ad p. 110*, Tom. XLVIII, *Raccolta d'Opuscoli Scientifici e Filologici*, in Venezia, 1753, quem Italum esse adfirmat Cl. Trombelli, p. 5, *Arte di conoscere l'età de' Codici*, horumce signorum formas in Tironis & Senecæ notis, necnon & in antiquis Inscriptionibus ita exhiberi, ut non quidem numeros, sed verba interdum & syllabas, & nonnunquam pondera & mensuras, quæ sanè ad numeros spectant, repræsentent. Imo idem ille Anonymus & veteres affert Inscriptiones, in quibus pro notis numeralibus usurpatæ sint. Inde, inquit, p. 70, Diophantus Alexandrinus, qui medio fere seculo secundo Algebram tractavit, cujusque ultimi libri inediti ad eam pertinentes, utinam e Bibliothecâ Vaticanâ proferantur, harumce notarum non fuit ignarus. Sic autem pergit eruditissimus Gatterer, p. 71: exstant nunc quoque *Mumia*, quas vocant, antiquissimæ, in quarum Inscriptionibus hinc inde literæ cernuntur, quarum figuræ cum ciphris nostris omnino conveniunt. Neque unam tantum atque alteram, sed omnes omnino ciphrarum figuras, & ipsum adeo nihili signum, seu zero, ad modum circelli o exaratum, in his Mumiarum Inscriptionibus, tanquam veras alphabeti literas usurpatas deprehendere licet. Vide, inquit, in *Mémoires de Trévoux*, ann. 1740, *Mart. Art. XXI. Lettre à M. Rigord, Commissaire de la Marine*, ubi *Mumia* ejusmodi exemplum propositum est. Inprimis verò lectu digna sunt, quæ affert tabulisque illustrat Illustrissimus Comes de Caylus, dans le *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques & Romaines*, T. I. Paris, 1752, in-4°. p. 65-76. Confer *Tab. XXI, XXVI*. Unde sic Cl. Gatterer concludit: Phœnices & Ægyptii, quorum studia arithmetica, Phœnicum inprimis, nemo unquam in dubium vocavit, primi omnium populorum, ut literis scripserunt, ita quoque per literas, hoc est, per ciphras, quas vulgò Arabicas, seu Indicas vocant, computarunt. Hæ ciphre sensim a Phœ-

C. IX, p. 100 & seqq. quæque mihi in multis videntur cum mysteriorum, ac proinde

nicibus & Ægyptiis unâ cum reliquis literis, ad alios Orientis populos venerunt. Hebræi imprimis, & *ſc̄pturæ* etiam sacri Codicis Auctores ciphris in scribendis numeris uſi videntur: errores certè numerorum, in ſacris literis deprehenſi, quod jam Vignolius obſervavit, *dans la Chronologie de l'Histoire ſainte, T. I, p. 192 & ſeqq.* ex nullo fonte tutius quàm partim ex ciphris tranſpoſitis, partim ex zero mox aucto, mox diminuto, derivari poſſunt. Etſi, ſubjicit, qualis Europæorum veterum, Græcorum præſertim, ac Romanorum, Arithmetica fuerit, ignoramus, conſtat tamen, Pythagoram, qui inter annum mundi 3376 & 3518 vixit, quique Phœnicibus, Ægyptiis, aliſque Orientis populis, magiſtris uſus eſt, notas numerales in computando adhibuiſſe, quæ cum ciphris noſtris maximam ſimilitudinem habuerant. Cætera vide apud ipſum Gattererum, qui deinde Boëthii verba recitat, & poſt hunc memorat Pythagoricam computandi rationem, quam Pythagoræi, in præceptoris ſui honorem, *menſam Pythagoricam*, & poſtea *abacum*, appellarunt. His Cl. Gattereri verbis ea ſunt addenda quæ leguntur *Nouveau Traité de Diplomatique, T. III, p. 527 & 528: Don Antoine Naffare, Polygraphie Eſpan. fol. 19, verſ. conjecture que les Arabes ont pris leurs chiffres chez les Carthaginois, ou Africains. (Qui & ipſi hæc numerorum notas Phœniciis debent.) La raiſon qu'il en donne, c'eſt qu'on trouve pluſieurs de leurs figures dans quelques Inſcriptions Tyriennes. . . . Ces figures ſe trouvent dans le Calendrier Egyptien, publié par D. de Montſaucon, Supplément à l'Antiquité expliquée, T. II, planch. 54. Mais ce n'eſt que par certain haſard, dit ce ſavant Antiquaire, qu'on y voit ſouvent le 2, le 3 & le 4 de chiffre, & qu'en certains endroits, comme à la colonne ſixième, en comptant de la droite à la gauche, on lit fort clairement & fort diſtinctement 443, 112 & 431. Ubi vides jam a Montſauconio omnium primo in monumentis Ægyptiis deprehenſas fuiſſe noſtras numerorum notas, quamvis alium earum figurarum uſum, aliam*

296 *Recherches sur les Mysteres*
 cum Pythagoricorum doctrinâ consentire.
 Confer & Clement. Alexandrin. *Stromat.*

significationem fuisse putaverit. Confer Cl. Adlerum in eruditissimo opere quod inscriptum est *Museum Cuscum Borganum Velitris*, ubi dicit, p. 39, numerorum signa in Mumiis primum animadversa esse à Cl. Buttnero in *Vergleichungstafeln der schriftarten verschiedner Volker*, I. *Stück*. Gottingen 1771, Tab. II, quæ, inquit, p. 39 & 40, licet tanquam literæ adhibita videantur, semper tamen documento sunt, eadem non noviter a Romanis, vel Arabibus, vel Indis inventa fuisse; sed hæc notas numerorum, quarum prima vestigia apud Ægyptios reperiuntur, primum in Asiâ a cæteris gentibus, a Græcis inprimis usu celebratas fuisse, & mox etiam ad Romanos transivisse, qui omnes fere scientias, inquit, a Græcis, earum parentibus acceperunt; in Italiâ deinde cum cæteris disciplinis propemodum periisse, usquedum, post secula quædam elapsa, cum literæ renasci cœpissent, ab Arabibus, qui eas conservaverant, revocatæ & nobis traditæ sint. Nam, ut observaveram in meis *Anecdosis Græcis*, p. 152 & 153. Wallisius, de *Algebrâ*, C. III, Part. X, & C. IV, Part. XI, opinatur Gallos, & deinceps Italos, has notas fuisse edoctos a Gerberto Monacho, qui eas in Hispaniâ, florente olim Arabum sede, acceperat. Gerbertus autem, qui fuit Archiepiscopus Remensis, ann. 992, indeque ad Ravennatem Ecclesiam transit, & tandem S. Petri sedem occupavit, in quâ post quatuor annos nondum absolutus obiit, plures notas numerales minuscultas reliquit in suo Tractatu Geometrico, qui ex vetustissimo Codice Salisburgensi prodiit, & in quo Cap. LXXXV, ad quasdam operationes arithmeticas consiciendas appositi sunt numeri 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. De Maximo autem Planude, qui ab Andronico Palæologo Seniore, ad Venetos ann. 1327, Legatus missus est, & vixit adhuc anno 1353, & scripsit hactenus ineditum opus, atque inscriptum *Ἀριθμητικὰ καὶ Ἰνδὺς*, in quo de quatuor primis Arithmetices regulis egit, & notarum numericarum figuras nostris prorsus similes exhibet, vide quæ attulimus, p. 153, secundi Tomi nostro.

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 297
L. V, p. 726. Sic Musæus, teste Laertio
in *proœmio*, p. 3, ed. *Meibomii*, dixit, ex

rum *Anecdotorum Græcorum*, & confer tabulam huic sub-
jectam, in quâ num. 2 & 3, hæc formas e duobus S. Marci
Bibliothecæ Codicibus accuratè repræsentatas videbis. Cl.
autem Adlerus, p. 37 *sui Musei Cusci Borgiani*, inter
nummos Borgianos (nº. 46) feliciter invenit primum mo-
numentum cifrarum, vel notarum numeralium ab Arabi-
bus adhibitum, anni, ut opinatur, MCLXXXIX. In
omnibus aliis nummis Cusciis æra vocibus integris expressa
est, quæ contra hodie in nummis Arabicis semper notis
numeralibus indicatur; e quo, inquit, cum magnâ veri-
similitudine tempus definiri potest, quo notæ illæ in usum
Arabum transferint. Appositè ad rem docti Auctores *du
nouveau Traité de Diplomatie*, T. III, p. 514: *que
l'épiscopat des Grecs ait constamment la valeur de six* (imo
& similem fere figuram habeat) *dans les anciens Actes pu-
blics, c'est un fait démontré par la chartre, ou papier, de
Ravenne, de l'an 444, publiée par le Marquis de Maffei*,
Istor. Diplom. p. 163. Cl. Corfini in Dissertatione VI
subjectâ utilissimo ipsius operi, quod valde locupletari po-
test, de *notis Græcorum*, Florentiæ, 1749 edito, sic habet
p. 107: character I sæpissimè in Græcis Marmoribus oc-
currit, ibique vel *unum*, vel *decem*, significat. Quod autem
suspiciatur Cl. Gatterer ciphras nostras habendas esse pro
figlis, id est, pro literis primordialibus vocum numera-
lium, id fortasse confirmari posset exemplo veterum Græ-
corum, apud quos, docentibus Prisciano, de *figuris nu-
merorum*, non longè ab initio, Terentio Scauro, Hero-
diano, aliisque Grammaticis, Δ est 10, Π 5, X est 1000,
&c. nempe quod Δ Π & X sint literæ initiales vocum
δέκα, πέντε, χίλιοι, quæ significant *decem*, *quinque*, *mil-
le*, &c. de quo vide, præter alios infinitos, Cl. Tzylorum,
p. 23 & seqq. *Commentarii ad Marmor Sandvicense Can-
tabrig.* 1743, in-4º. Hoc Sandvicense Marmor antiquis-
simum notarum numeralium Græcarum specimen ac mo-
numentum meritò videtur. Cl. Corfinio, p. 23, *Art. III,*
Prolegomen. in *notas Græcorum*, videndo, ubi diversam

uno omnia orta esse, & in unum omnia resolvenda fore; quæ germana erat Orphei, mysteriorum, Pythagoricorum, Stoï-

planè Græcarum numericarum notarum originem proponit, quam olim in nostrâ *Palaographiâ Gracâ Criticâ* diligentius considerabimus. V. & Audrich. *Institution. Antiquar. Part. II, C. II, p. 140.* De primigeniis autem apud Latinos numerorum notis conferendus Joh. Swinton, p. 16 & seqq. *Dissertationis de priscis Romanorum literis, Oxonii, 1746, in-4°.* Interea notandus est singularis ille numerandi modus interdum a Græcis usurpatus, ut in illâ Smyrnenfî Inscriptione editâ p. 665 & seqq. *T. IV, Mém. Académ. Inscript.* ubi disertè legitur AB pro II & ABΓΔ pro IV, de quo sic Kusterus ibidem p. 669 & 670 : *il est à remarquer ici que le nombre 4 est exprimé par les quatre premieres lettres de l'Alphabet Grec, au lieu qu'on ne le marque ordinairement que par un Δ seulement.* (Operationum vitio in Actis Academiae editum est A pro Δ.) Je n'avois pas d'abord pris garde à cette façon d'exprimer le nombre de 4 : deux personnes savantes me l'ont fait remarquer, & m'ont demandé en même-temps, si on ne pouvoit pas la justifier par des exemples tirés, ou des Auteurs, ou des anciens monuments. Je n'ai pu les satisfaire sur le champ; mais je me suis ressouvenu depuis, que Diogene Laërce s'étoit servi de cette maniere de marquer les nombres. En effet, cet Auteur s'en sert par-tout, non-seulement par rapport au nombre de 4, mais aussi par rapport aux autres nombres, depuis 2 jusqu'à 10. De peculiari autem numeralis literæ formâ, quæ soli regno Antiochi IV, Syriæ Regis, competit, vide post Vaillantium, Montfauconium, & Haymium, Swintoni *Dissertationem secundam de nummis quibusdam Samaritanis & Phœniciis*, pag. 5. De numeralibus literis Hebraicis & Samaritanis, V. Kennicott. in *Dissertatione Generali Biblii subjectâ*, p. 13. Swinton in *Dissertatione* (primâ) *de nummis quibusdam Samaritanis & Phœniciis*, p. 67-72, & summum illum Barthélemy, *Mém. Acad. Inscript. T. XXIV, pag. 56.*

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 299
corum, &c., doctrina esoterica. Warburton, *T. I, Dissert. v, p. 203*, post Jamblichum, *de Vitâ Pythagoræ, p. 146* : *Pythagore reconnoissoit que c'étoit dans les mysteres d'Orphée qui se célébroient en Thrace, qu'il avoit appris l'unité de la cause premiere & universelle ; c'étoit là, pour me servir de ses expressions obscures & symboliques, qu'il avoit appris que la substance éternelle du nombre, étoit le principe intelligent de l'univers, des cieux, de la terre & des êtres mixtes. Celeberrima autem illa & antiquissima Samothracum mysteria Varro aperit apud Augustinum sic loquentem, de Civitate Dei, L. VII, C. XXVIII : Samothracum nobilia mysteria in superiore libro sic interpretatur (Varro), eaque se, quæ nec suis nota sunt, scribendo expositurum, eisque missurum, quasi religiosissimè pollicetur. Dicit enim, se ibi multis indiciis collegisse, in eorum simulacris aliud significare cœlum, aliud terram, aliud exempla rerum, quas Plato appellat ideas : cœlum, Jovem ; terram, Junonem ; ideas, Minervam, vult intelligi ; cœlum, a quo fiat aliquid ; terram, de quâ fiat ; exemplum, secundum quod fiat. Ubi vides quoddam veluti semen doctrinæ Platoniciæ, quæ ex primâ omnium Philosophicâ, aliarum-*

que subsequenſium origine, myſteriorum doctrinâ, partim fluxit. Quàm dolendum autem periſſe illos Varronis *de divinis humaniſque rebus* libros, quos puerum vidiffe ſe, & recordatione torqueri ſummis; ut aiunt, labris guſtatæ dulcedinis, ſequè ſuſpicari hos alicubi forſan latitare, affirmat Petrarcha, *in libro Epistoſarum ad viros illuſtres veteres, Epistolâ ultimâ, ad Marcum Varronem, p. 709 ſecundi volum.*

Quæ cùm ita ſint, cùmque in myſteriis, & in eſotericis Philoſophorum colloquiis, pariter doceretur, pleroſque Deos quos vulgus colebat & adorabat, nihil aliud fuiſſe quàm Dei munera, aut effectus cœleſtes, quæ pro totidem Numinibus a vulgo habebantur, immeritò dixit Warburton (1) : *ce qui a fait prendre le change aux Anciens & aux Modernes ſur le but de la double doctrine, & leur a fait imaginer qu'elle n'étoit qu'un artifice barbare pour conſerver la réputation des ſciences, & de ceux qui en faiſoient profeſſion, a été l'opinion générale que les fables des Dieux & des Héros avoient été inventées par les Sages de la première antiquité, pour déguifer & cacher des vé-*

(1) Warburton, Diſſert. VIII, T. II, p. 24 & 25.

rités naturelles & morales, dont ils vouloient avoir le plaisir de se réserver l'explication. Les Philosophes Grecs des derniers temps sont les auteurs de cette fausse hypothèse ; car il est évident que l'ancienne Mythologie du Paganisme naquit de la corruption de l'ancienne tradition historique ; corruption qui naquit elle-même des préjugés & des folies du peuple , premier auteur des fables & des allégories , & qui dans la suite donna lieu d'inventer l'usage de la double doctrine ; non pour le simple plaisir d'expliquer les prétendues vérités cachées sous l'enveloppe de ces fables , mais pour tourner au bien du peuple les fruits même de sa folie & de ses préjugés. Et alibi (1) : Il faut d'abord examiner quelle est l'origine de la Fable en général. Il y a communément deux opinions à ce sujet. La première , que les anciennes fables ne sont que des inventions des anciens Sages , que des allégories sous lesquelles ils ont caché des vérités naturelles , morales & divines , qu'un déguisement bisarre , qui couvre le système de leur sagesse mystérieuse ; c'est une opinion qui n'a été inventée que depuis l'origine de la Fable , & qui n'a pas besoin d'être réfutée.

(1) *Warburton, T. II, p. 57, Dissert. IX.*

Et infra (1). *L'autre opinion sur l'origine de la Fable, est de supposer qu'elle n'est qu'une corruption de l'Histoire Ancienne, & qu'elle est originaiement fondée sur des faits réels, mais déguisés par la suite des temps. Cette opinion est incontestablement véritable.*

Sed hîc quidem mihi videtur idem in Warburtono culpandum, quod in Abbatis Pluche, qui in contrarium planè errorem inciderat, systemate reprehendebat doctissimi Warburtoni defensor & Interpretes Gallicus sic loquens (2) : *Ce qui n'étoit que l'origine d'une seule branche de l'idolâtrie, M. l'Abbé Pluche en a voulu faire l'origine de toute idolâtrie.* Unde in Theologiæ fabulosæ ortu a stirpe repetendo idem, & multò quidem majori jure, sequi debuerat Warburton, quod in alio loco, ubi de re planè diversâ agitur, usurpavit (3) : *On peut dire en cette occasion, comme en plusieurs autres, ce que le savant Boërhavé disoit de la Médecine, qu'on ne doit point adopter de systêmes particuliers ; que le meilleur moyen pour parvenir au vrai, est de fondre ensemble tous les systêmes.* Sic Tul-

(1) Warburton, T. II, Diff. IX, p. 59.

(2) M. de Silhouette, T. I, p. 257, Diff. V.

(3) Warburton, Diff. II, T. II, p. 163.

lius, utpote Academicus, dicitur (1) nullis vinculis impediri ullius certæ disciplinæ, sed libare ex omnibus quodcumque cum maximè specie veritatis moveret.

Quod quidem sapientissimum, si quod unquam fuit, monitum & ad eos qui Mythologiam tractant, maximè pertinet, & a Balbo Stoïco rectè servatum est apud Ciceronem (2). Ille, postquam unam eamque verissimam Idololatriæ causam assignavit, quam immeritò exclusit & rejecit Clar. Abbas Pluche, scilicet, suscepisse vitam hominum consuetudinemque communem, ut beneficiis excellentes viros in cælum famâ ac voluntate tollerent, & hinc ortos esse plurimos Deos homines, ut eleganter vocat S. Cyprianus, quod ex mysteriis intelligi posse declarat, meritò tamen subjicit, contra Clar. Warburtoni sententiam, non hunc solum extitisse fontem, ex quo omnis illa tot Deorum colluvies defluerit, nec omnem veterem Ethnicorum Mythologiam ex solâ antiquæ traditionis Historicæ corruptione deductam, sed partim quoque ex ipsâ Physicâ Theologiâ, quæ sensum ignorantia, & lapsu temporis, ac

(1) *Cicero*, Tusculan. V, IX.

(2) *Cicero*, de Naturâ Deorum, L. II, C. XXIV.

superstitione, corrupta & depravata fuit, Theologiam mythicam, seu fabulosam, derivatam fuisse; cum homines rudes & symbolorum illorum sensum minimè affecuti, uni adhæserunt cortici, & rerum umbras atque effigies pro rebus ipsis consecrati sunt.

Sic autem loquitur Balbus (1) apud Ciceronem: aliâ quoque ex ratione, & quidem Physicâ, magna fluxit multitudo Deorum, qui induti specie humanâ fabulas Poëtis suppeditaverunt, hominum autem vitam superstitione omni referferunt. Atque hic locus a Zenone tractatus, inquit idem Balbus; post a Cleanthe & Chrysippo pluribus verbis explicatus est. Nam primò, ut alibi dicit Balbus (2), multæ aliæ naturæ Deorum ex magnis beneficiis eorum, non sine causâ, & a Græciæ Sapientibus, & a majoribus nostris constitutæ nominatæque sunt. Quidquid enim magnam utilitatem (3) generi afferret huma-

(1) Cicero, de Naturâ Deorum, L. II, C. XXIV.

(2) Ibid. L. II, C. XXIII.

(3) Sic Persæus, Zenonis auditor, apud Ciceronem, de Naturâ Deorum, L. I, C. XV, dicit res salutare & utiles Deorum esse vocabulis nuncupatas. Clemens, in Cohortat. ad gentes, p. 22, ed. Potteri: Alii quòd pmitibus terrestrium plantarum fructibus vitam sustentarent, Cere-rem quidem vocaverunt frumentum, ut Athenienses, & Bacchum, vitem, ut Thebani.

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 305

no, id non sine divinâ bonitate erga homines fieri arbitrabantur. Itaque tum illud, inquit, quod erat a Deo natum, nomine ipsius Dei nuncupabant; ut cùm fruges Cererem appellamus, vinum autem Liberum: ex quo illud Terentii:

Sine Cerere & Libero friget Venus.

Tum autem res ipsa, inquit idem, in quâ vis inest major aliqua, sic appellatur, ut ea ipsa res nominetur Deus, ut *Fidus*, ut *Mens*. . . quarum omnium rerum quia vis erat tanta, ut sine Deo regi non posset, ipsa res Deorum nomen obtinuit: quo ex genere, Cupidinis, & Voluptatis, & Lubentinx Veneris vocabula (1) consecrata sunt. Et sic, ut ait Seneca (2), quæcumque volles, Deo nomina propriè aptabis, vim aliquam effectumque cœlestem continentia, & tot appellationes ejus possunt esse quot munera. Similem Prodicō sententiam tribuunt Cicero (3) & Sextus (4) Empiricus.

(1) Clemens, in *Cohortat.* p. 22: Nec defuerunt Philosophi qui, Poëtarum exemplo, vestris affectibus Deorum personas induerunt, ut Timori, Amori, Gaudio, Spei; quemadmodum priscus ille Epimenides Contumeliæ & Impudentiæ aras Athenis constituit. Confer Theodoret. *Therapeut. Serm. III*, p. 514.

(2) Seneca, de Beneficiis, L. IV, C. VIII.

(3) Cicero, de Naturâ Deorum, L. I, C. XLII.

(4) Sextus adversus Physicos, L. IX, p. 552.

Postremò autem recentiores imprudenter res quæ a Deo natæ, Deorum nomine nuncupabantur, pro Diis ipsis, & Numinis simulacra pro ipso Numine habuere & coluere; unde nata Idololatria, Theologiæ Physicæ malè intellectæ, filia. Præclare ad rem Plutarchus (1) observat, quædam sacra fieri ob fructuum occultationem, quos antiqui non esse Deos, sed Deorum dona, eaque magna, & necessaria ad ferini victus belluinæ vitæ immanitatem vitandam, existimarunt. Sicut nos, inquit, eum qui libros Platonis emit, emere Platonem dicimus, & Menandrum agere (*Μένανδρον ὑποκρίσθαι*) qui Menandri fabulam agit, ita & veteres Deorum nomina donis & operibus Deorum libenter tribuerunt, ob utilitatem ea augentes (2) atque ornantes; sed posterì indoctè ista accipientes, impetiteque in ipsos Deos ea detorquentes quæ frugibus accidunt aliàs exorientibus, aliàs occultatis, & ea Deorum ortus interitusque non vocantes duntaxat, sed etiam sic

(1) *Plutarchus*, de Iside & Osiride, p. 378 & 379.

(2) Rectè Reimannus, *Histor. Atheism.* p. 260, usitatum fuisse Ethnicis monet, & iis entibus Dei nomen tribuere, quæ noverant esse a Deo producta, ut patet ex Theogoniâ Hesiodi, & præclare docet Joh. Clericus, *Bibl. select. T. III, Art. 1, p. 332 & seqq.*

habere rem putantes, se ipsi falsis opinionibus erroribusque turbulentis & impiis implicuerunt.

Rectè idem ibidem addit, optimè a Philosophis dici, qui vocabulorum & nominum vim non discant rectè assequi, eos etiam de rebus ipsis falli; quod & usu venisse Græcorum nonnullis, qui ærea, lapidea, aut picta simulacra cum adsuevissent non imagines Deorum & simulacra iis consecrata & dedicata, sed Deos & nuncupare, & habere, ausi sunt deinde dicere, Minervam a Lachare fuisse exutam, Apollinis cincinnos aureos a Dionysio abscissos & ablatos fuisse, Jovem Capitolinum sub bellum civile, incendio perierisse. Quod & Plutarchus ibidem observat Ægyptiis erga ea evenisse quæ venerantur animalia, & tanquam ipsos colunt Deos; cum, inquit, Græci hæc non Numina, sed huic aut illi sacra esse Numini, rectè & dicant, & sentiant.

Et hæc quidem Plutarchi verba eo accuratius perpendenda sunt, quòd veteris originem Mythologiæ explicent, fontes unde oriatur Idololatria, aperiant, atque etiam itinera ipsa demonstrent; cum præterea e vagis Metaphysicæ, & mētis quælibet visa arripientis iisque utentis, somniis, ad varias va-

riarum ſectarum opiniones pro tempore accommodatis, ex incertis vanæ Phyſiologiæ delirationibus, iisque malè perceptis, ex Aftronomiſis allegoriis, ex antiquæ rudibus Hiſtoriæ, (ſeu ſacræ, *id eſt*, Judaicæ, ſeu profanæ,) huc illuc temere congeſtis, & ex abſurdis Poëtarum, aut callidis Principum commentis, velut Hydra ex multis capitibus tota conſtabat, cujuſque fabularum malè cohærentium pars, ad Phyſicam, Agriculturam, & Aftronomiam, obſcuris, & ideo poſtea pravè intellectis, involutas ſymbolis, pars ad notiones & opiniones Metaphyſicas imaginibus ſub ſenſum cadentibus expreſſas, & ad morales affectus formis corporeis veſtitos, pars ad primarum veſtigia corrupta traditionum, pars denique referenda eſt ad Pantheiſmum, qui Theiſmum proximè excepit, quique cùm nihil aliud eſſet quàm Naturæ deificatæ & Mundi apotheoſis, hinc factum eſt, ut poſtea homines ſingulas partes divinas divini huiusce Mundi pro ſingulis habuerint Diis, quos peculiariter coluere, nec ad unum Deum, ſeu communem Naturam, ut veteres Pantheiſtæ, revocaverunt. Nam, ut ait Plinius (1), fragilis &

(1) *Plinius*, Hiſtor. natural. L. II, C. VII.

laboriosa mortalitas in partes ista digessit, infirmitatis suæ memor, ut portionibus quisque coleret, quo maximè indigeret. Sic astra non ideo solum pro Diis habuere, quòd, ut visum Clar. Warburtoni Gallico Interpreti (1), eorum vis cœlestis ad corpora lunæ subjecta eo pertineret modo qui sensus & oculos falleret, sed quòd primò pro Dei partibus excellentibus habita, deinde tanquam peculiaria Numina ita culta fuerint, ut hinc Sabæismi, & deinde Idolatriæ, origo repetenda sit (2).

Hiscæ causis ea sunt addenda quæ confuderunt, adulteraverunt & attexuerunt frequentes in Græciâ, alterâ illâ Mythologiæ patriâ, rerum commutationes, varia ejus incolarum permistio, eorumque originis diversitas, intima cum Barbaris, moribus & sermone dissonis, commercia & necessitudines, linguarum varietas, earumque, ut & Historiæ veteris, ignoratio, mysteriorum, de quibus portentosa jactabantur, obscu-

(1) T. I, p. 250.

(2) Nuper ex Astronomiâ veteri magnam Mythologiæ lucem accendit Cl. Dupuis, in Universitate Parisiensi Eloquentiæ Professor, cujus vide *Mémoire sur l'origine des Constellations & sur l'explication de la Fable, T. IV de l'Astronomie de M. de la Lande*, à Paris, 1781, in-4°. Ille in multis rem acu feliciter tetigit, in omnibus summum ingenii acumen prodidit.

ritas, inepta hieroglyphicarum notarum, & antiqui generis dicendi, interpretatio, eorum qui etymologias aucupabantur, hallucinationes, inhians Sacerdotum aviditas, fides theophaniis & prodigiis habitata, fallaciæ præſtigiæ quibus deludebantur oculi, imo etiam obſervantibus auferebantur, civilis Legiſſimatorum prudentia, vel fraus virorum civitatis Principum, doli quibus animi irretiebantur, turpis populorum credulitas & fœda ſuperſtitio, fabularum & miraculorum amor vulgo inſitus, Criticorum penuria, nimis tenue Metaphyſicorum acumen, vagæ eorum qui allegoriarum nubes captabant, aberrationes, iſſis quas explicabant, & adverſus Chriſtianos defendebant, fabulis interdum abſurdiores, adulatio viventium famula, deſetorum morte hominum deſiderium, aut acceptorum memoria beneficiorum, & acuendæ virtutis, tantâ divinitatis mercede propoſitâ, cupiditas, denique Philoſophorum commenta, & audax Poëtarum licentia, quibus quidlibet fingendi, & impunè mentiendi atque immutandi, ita ſemper æqua fuit poteſtas, ut ſi, exempli gratiâ, Raciniuſ noster, non Gallicuſ, ſed Græcuſ exſtitiffet, & ante duo millia annorum vixiſſet, quidquid in Iphigeniæ fabulâ im-

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 311

mutavit, id jam in Mythologiam receptum fuisset, & suum in Theologiâ fabulari locum obtineret. De Hesiodi autem Theogoniâ omnino legenda est aurea summi illius viri, & supra nostras laudes positi, Heynii Commentatio in Actis Academiæ Gottingensis, 1779, vol. II (1).

Eodem fere modo & mysteriorum instituta postremò fœdè corrupta sunt, cum initiati pro rebus effigiem atque umbram amplexi fuere, & verbi gratiâ, decepti sunt imagine *φάλλω* & *κτενός*, quibus primò nihil aliud designabatur quàm seminales Naturæ causæ, quarum munere omnia & nascuntur & renascuntur.

Videtis ne igitur, ut ait Balbus apud Ciceronem (2), ut a Physicis rebus, bene atque utiliter inventis, tracta ratio sit ad commentitios & fictos Deos? Quæ res, inquit, genuit falsas opiniones, erroresque

(1) Confer & ejusdem præstantissimi Heynii doctam animadversionem ad Apollodori L. I, p. 3 & seqq. Partis primæ, Goettingæ, 1783, eundemque ibidem p. 105 & 106, 138, 248, 283, 284, 533, 694, 769 & 770, &c. Vide & doctissimum librum posthumum Samuelis Musgravii, a summo illo critico Cl. Thomâ Tyrwhitt nuper editum & inscriptum, *Two Dissertations. I, on the Grecian Mythology; II, an examination of Sir Isaac Newton's Objections to the Chronology of the Olympiads*, London, 1782, in-8°.

(2) Cicero, de Naturâ Deorum, L. II, C. XXVIII.

turbulentos, & superstitiones pæne aniles: Et formæ enim nobis Deorum, & ætates, & vestitus ornatufque noti sunt: genera præterea, conjugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ. Nam, inquit, & perturbatis animis inducuntur; accipimus enim Deorum cupiditates, ægritudines, iracundias: nec verò, ut fabulæ ferunt, Dii bellis præliisque caruerunt: nec solum, ut apud Homerum, cum duos exercitus contrarios alii Dii ex aliâ parte defenderent, sed etiam ut cum Titanis, ut cum Gigantibus sua propria bella gesserunt. Hæc, inquit, & dicuntur, & creduntur stultissime, & plena sunt futilitatis, summæque levitatis.

Sic apud Augustinum (1) Varro dicit, in Mythicæ, seu fabulosæ Theologiæ genere, quo maximè utuntur Poëtæ, multa inesse contra dignitatem & naturam immortalium ficta. In hoc enim est, inquit, ut Deus alius ex capite, alius ex femore sit, alius ex guttis sanguinis natus: in hoc ut Dii furati sint, ut adulteraverint, ut servierint hominibus (2). Denique in hoc omnia Diis attri-

(1) *Augustinus*, de Civitate Dei, L. VI, C. V.

(2) Idem fere apud Clementem Alexandrinum in Cohortat. pag. 30 & 31, edit. Potter. Vide eundem ibid. pag. 52.

buuntur, quæ non modò in hominem, sed etiam quæ in contemptissimum hominem cadere possunt. Hic certè (Varro), ubi potuit, ubi ausus est, inquit idem Augustinus, ubi impunitum putavit, quanta, mendacissimis fabulis, naturæ Deorum fieret injuria, sine caligine ullius ambiguitatis expressit. Loquebatur enim, inquit Augustinus, non de naturali Theologiâ, non de civili, sed de fabulosâ, quam liberè a se putavit esse culpandam. Sic & Scævola, Pontifex doctissimus, dicebat apud Augustinum (1), primum genus Theologiæ, *id est*, fabulosum, a Poëtis traditum, esse nugatorium, quòd multa de Diis fingantur indigna. Et infra idem ibid. Augustinus: Poëticum sanè Deorum genus cur Scævola respuat, iisdem literis non tacetur: quia sic videlicet Deos deformant, ut nec bonis hominibus comparentur, cum alium faciunt furari, alium adulterare, &c.; nihil denique posse confingi miraculorum atque vitiorum, quod non ibi reperiatur; quæ a Deorum naturâ longè absunt. Pari libertate fabulosam Theologiam, ut non solum Diis, sed ne hominibus quidem probis dignam, insectatur Dionysius Ha-

(1) *Augustinus*, de Civitate Dei, L. IV, C. XXVII.

licarnassensis (1). Sic e duobus libris apud Indos sacris, qui inter decem & octo *Pouranam* ab iis recensentur, quorumque Gallicam legi Versionem manuscriptam, unum quod inscriptum est *Bagavadam*, seu *Historia divina*, fabulosam Indorum, alterum, quod dicitur *Ezour-Vedam*, Physicam eorum complectitur Theologiam; & hujus auctor idem in fabulosâ Indorum Theologiâ culpat, quod in Romanâ Varro & Scævola, atque ad Dei unitatem omnia revocat.

Hæc tamen mythica Theologia, fabulis & superstitionibus anilibus referta, rudī vulgo, ut fere fit, tantum arridebat, quantum Physica, sive naturalis, doctis & Philosophis. Hoc ipse testatur Varro apud Augustinum (2). Is postquam sapienter monuit, ea quæ scribunt Poëtæ, minus esse, quàm ut populi sequi debeant, quæ autem Philosophi, plus quàm ut ea vulgus scrutari expediat, (ut supra contendit falli in religionē populos expedire) alio loco dicit, teste eodem ibidem Augustino, de generationibus Deorum magis ad Poëtās

(1) *Dionysius Halicarnassensis*, *Antiquitatum Roman.* L. II, T. I, p. 273, 274, 276 & 277, ed. Reiskii.

(2) *Augustinus*, de Civitate Dei, L. VI, C. VI.

quàm ad Physicos fuisse populos inclinatos. Hic enim dixit, inquit Augustinus, quid fieri debeat, ibi quid fiat. Physicos dixit (Varro) utilitatis causâ scripsisse, Poëtas, delectationis. Eamdem prorsus Eratostheni sententiam tribuit Strabo (1), qui eam confutare conatur. Sic & Agatharchides (2) apud Photium, ideo Hesiodi, Æschyli, & Euripidis, aliorumque fabulas censet excusandas, quòd unusquisque Poëta magis voluptati quàm veritati serviat.

Porro ex utrâque Theologiâ, scilicet ex fabulosâ & ex naturali, miscebatur & temperabatur tertium Theologiæ genus, scilicet civile. Et hoc quidem est, teste Varro apud Augustinum (3), quod in uribus cives, maximè Sacerdotes, nosse, atque administrare debeant; in quo est, quos Deos publicè colere, quæ sacra & sacrificia facere quemque par sit. Civilem autem Theologiam e naturali & fabulosâ commistis conflata fuisse, sic docet Augustinus (4): commemoratus auctor (Varro) cum civilem Theologiam a fabulosâ &

(1) *Strabo*, L. I, p. 13, *ed. Amstelodam.*

(2) *Agatharchides*, C. V, apud Photium, Cod. 250, p. 1331.

(3) *Augustinus*, de Civitate Dei, L. VI, C. V.

(4) *Ibid.* L. VI, C. VI.

naturali , tertiam quamdam ſui generis , diſtinguere conaretur , magis eam ex utrâque temperatam , quàm ab utrâque ſeparatam , intelligi voluit. Ait enim , ea quæ ſcribunt Poëtæ , minùs eſſe quàm ut populi ſequi debeant ; quæ autem Philoſophi , plus quàm ut ea vulgus ſcrutari expediat. Quæ ſic abhorrent , inquit , ut tamen ex utroque genere ad civiles rationes aſſumpta ſint non pauca. Auguſtinus alibi (1) : & civilis , & fabuloſa , ambæ fabuloſæ ſunt , ambæquæ civiles : ambas inveniet fabuloſas , qui vanitates & obſcœnitates ambarum prudenter inſpexerit ; ambas civiles , qui ludos ſcenicos pertinentes ad fabuloſam , in Deorum civilium feſtivities & in urbium divinis rebus adverte-rit. Idem & alibi (2) , poſtquam urbanam & theatricam Theologiam ad unam civilem pertinere oſtendit , ſic exclamat : Eant adhuc , & civilem Theologiam a Theologiâ fabuloſâ , urbes a theatris , templa a ſcenis , ſacra Pontificum a carminibus Poëtarum , velut res honeſtas a turpibus , veraces a fallacibus ; graves a levibus , ſerias a ludicris , appetendas a reſpuendis , quâ poſſunt

(1) *Auguſtinus* , de Civitate Dei , L. VI , C. VIII.

(2) *Ibid.* L. VI , C. IX.

quasi conentur subtilitate discernere. Unde alibi (1) sic rectè concludit : Revocantur igitur ad Theologiam civilem, Theologia fabulosa, theatrica, scenica, indignationis & turpitudinis plena; & hæc tota, quæ meritò culpanda & respuenda judicatur, pars hujus est, quæ colenda & observanda censetur; non sanè pars incongrua, sicut ostendere institui, & quæ ab universo corpore aliena, importunè illi connexa atque suspensa sit, sed omnino consona, & tanquam ejusdem corporis membrum convenientissimè copulata.

Scilicet Augustinus (2) rectè monuerat, acutissimos & doctissimos viros, quales Varronem & alios, ambas improbandas intellexisse, & fabulosam & civilem Theologiam. Sed illam, inquit, audebant improbare, hanc non audebant. Illam culpandam proposuerunt; hanc ejus similem comparandam exposuerunt, non ut hæc præ illâ tenenda eligeretur, sed ut cum illâ respuenda intelligeretur, atque ita sine periculo eorum qui civilem Theologiam reprehendere metuebant, utrâque contemptâ, ea quam naturalem vocant, apud

(1) *Augustinus*, de Civitate Dei, L. VI, C. VII.

(2) Ibid. L. VI, C. VIII.

meliores animos inveniret locum. Hoc & ſic alibi inculcat (1) : Intelligimus quid agant, qui illam theatricam & fabuloſam Theologiam ab iſtâ civili pendere novērunt, & ei de carminibus Poëtarum tanquam de ſpeculo reſultare : & ideo iſtâ expoſitâ, quam damnare non audent, illam ejus imaginem liberius arguunt & reprehendunt, ut qui agnoſcant quid velint, & hanc ipſam faciem, cujus illa imago eſt, deteſtentur. Et paulò infra : Quis ergo uſque adeo tardus ſit, ut non intelligat, iſtum hominem civilem Theologiam tam diligenter exponendo & aperiendo, eamque illi fabuloſæ, indignæ atque probroſæ, ſimilem demonſtrando, atque ipſam fabuloſam, partem eſſe hujus ſatis evidenter docendo, nonniſi illi naturali, quam dicit ad Philoſophos pertinere, in animis hominum moliri locum, eâ ſubtilitate ut fabuloſam reprehendat, civilem verò reprehendere quidem non audeat, ſed prodendo, reprehenſibilem oſtendat, atque ita, utrâque judicio rectè intelligentium repro-

(1) *Auguſtinus*, de Civitate Dei, L. VI, C. IX. Hoc jam ſuboluerat Patri Brumoy, quem vide *Theâtre des Grecs*, T. VI, pag. 310 & ſeqq. & ad eundem, illius Animadverſiones qui hujusce operis editionem curavit. Pariſ. ann. 1773.

batâ, sola naturalis remaneat eligenda.

Hinc idem Augustinus (1) Varronem sic alloquitur : O Marce Varro, cum sis homo omnium acutissimus, & sine ullâ dubitatione doctissimus, sed tamen homo.... cernis quidem quàm sint res divinæ ab humanis nugis atque mendaciis dirimendæ : sed vitiosissimas populorum opiniones & consuetudines in superstitionibus publicis vereris offendere, quas a Deorum naturâ abhorrire, vel talium quales in hujus mundi elementis humani animi suspicatur infirmitas, & sentis ipse, cum eas usquequaque consideras, & omnis vestra literatura circumsonat. Quid hîc agit humanum, quamvis excellentissimum, ingenium? Quid tibi humana, licet multiplex ingensque, doctrina in his angustiis suffragatur? Naturales Deos colere cupis; civiles cogaris. Invenisti alios fabulosos in quos liberius quod sentis, evomas; unde & istos civiles, velis nolisque, perfundas. Dicis quippe fabulosos accommodatos esse ad theatrum, naturales ad mundum, civiles ad urbem; cum mundus opus sit divinum, urbes verò & theatra opera sint hominum, nec alii Dii rideantur in theatris, quam qui ado-

(1) *Augustinus, de Civitate Dei, L. VI, C. VI.*

rantur in templis, nec aliis ludos exhibeat, quàm quibus victimas immolatis.

Hâc arte decepti sunt vel nasuti illi & acutissimi Athenienses, qui illam non viderunt civilis & fabulosæ Theologiæ cognitionem, & quasi concentum, atque consensum, quarum hæc ab illâ nascitur, & eadem ita prorsus est, ut, cùm non alii Dii rideantur in theatris, quam qui adorantur in templis, necesse sit, ab eo qui in fabulosos Deos quod sentit, liberiùs evomit, & civiles quoque perfundi. Hæc cùm non intelligerent, cauto Aristophani, civilem reprehendere metuenti religionem, at fabulosam irridenti, imprudenter arridentes, coronam imponebant, dum contra Socrati, naturalem unicè prædicanti, & simul civilem fabulosamque impugnant, mortiferum tradebant poculum.

Immeritò igitur hæc observat Clar. Warburton (1) : *Il suffisoit de croire en un seul Dieu, pour être regardé par le peuple comme un Athée. Ce fut le cas de Socrate : & si on laissa ce Philosophe vivre long-temps en repos ; si on ne troubla point du tout celui d'Epicure, qui étoit un Athée véritable, dans le sens qu'on appelle Athée quiconque*

(1) Warburton, T. I, p. 202, Diss. V.

nie la Providence : c'est que leurs opinions étoient regardées sur le pied d'une Secte philosophique , qui n'étoit point de nature à faire de grands progrès parmi le peuple.

Ac primò quidem negari potest, eos omnes pro Atheis fuisse habitos, qui Deum unum esse crederent, cum id publicè & docuerint, & scripserint plurimi Ethnici, quorum testimonia, quæ longum esset exscribere, vide apud Justinum & Clementem Alexandrinum; ii demum Athei esse censebantur, qui hoc dogma ita prædicabant, ut vitiosissimas populorum opiniones, & consuetudines, in superstitionibus publicis, ut ait Varro, non vererentur offendere; & ideo Socratem tamdiu, & Epicurum perpetuò, tranquille ac placide vitam degisse existimo, quòd ille aliquamdiu, hic semper, civilem reprehendere metuerit religionem.

Socratis morte, quid a populo timendum esset, edocti posteriores Philosophi, civili Theologiæ palam adversari non audebant, sed eam potius cum naturali conciliare, & ad illam accommodare, quibuscumque modis conabantur, publicique cultûs magnam præ se ferebant venerationem, ac pietatem ostentabant. Hoc de Varrone, quem supra loquentem audivimus, sic testatur Augus-

tinus (1) : Quid ipse Varro, quem dolemus in rebus divinis ludos scenicos, quamvis non iudicio proprio, posuisse, cum ad Deos colendos, velut religiosus, hortetur, nonne ita confitetur, non se illa iudicio suo sequi, quæ civitatem Romanam instituisse commemorat; ut si eam civitatem novam constitueret, ex naturæ potius formulâ Deos nominaque Deorum se fuisse dedicaturum non dubitet confiteri? Sed jam quoniam in vetere populo essent accepta, ab antiquis nominum & cognominum historiam tenere, ut tradita est, debere se dicit; & ad eum finem illa scribere, ac perscrutari, ut potius eos magis colere, quam despiciere vulgus velit. Quibus verbis homo acutissimus, inquit Augustinus, satis indicat non se aperire omnia, quæ non sibi tantum contemptui essent, sed etiam ipsi vulgo despicienda viderentur, nisi traderentur. Ego, inquit idem Augustinus, ita conijcere non debui, nisi evidenter alio loco ipse diceret de religionibus loquens, multa esse vera quæ non modo vulgo scire non sit utile, sed etiam, tametsi falsa sint, aliter existimare populum expediat.

(1) *Augustinus*, de Civitate Dei, L. IV, C. XXXI.

Eamdem publici cultûs reverentiam profiteretur Balbus Stoïcus apud Ciceronem (1), ubi postquam Theologiæ fabulosæ e Physicâ male intellectâ ortæ, vitia & aniles exagitavit superstitiones, & conquestus est hujus ineptias, futilitatis summæque levitatis plenas, & dici & credi stultissimè, hæc subjicit, ne in civilem pariter invehi videatur : sed tamen his fabulis spretis ac repudiatis, Deus pertinens per naturam cujusque rei, per terras Ceres, per maria Neptunus, alii per alia poterunt intelligi ; qui, qualesque sint, quoque eos nomine consuetudo nuncupaverit, hos Deos (ut edidit Ernesti) & venerari, & colere debemus. Cultus autem Deorum est optimus, idemque castissimus, atque sanctissimus, plenissimusque pietatis, ut eos semper purâ, integrâ, incorruptâ & mente, & voce veneremur. Non enim Philosophi solum, verum etiam majores nostri superstitionem a religione separaverunt. Sic Cicero (2) alibi : Nec vero (id enim diligenter intelligi volo) superstitione tollendâ, religio tollitur. Nam & majorum instituta tueri sacris

(1) *Cicero*, de Naturâ Deorum, L. II, C. XXVIII.

(2) *Cicero*, in extremo secundo de Divinatione Libro, C. LXXII.

cærimoniisque retinendis, sapientis est. . . . ut alibi (1) dixerat, retineri & ad opinionem vulgi, & ad magnas utilitates Reipublicæ, morem, religionem, disciplinam, jus Augurum, Collegii auctoritatem. Cicero hæc subjicit (2) : Quamobrem, ut religio propaganda etiam est, quæ est juncta cum cognitione Naturæ (*id est*, Theologiâ naturali,) sic superstitionis stirpes omnes ejiciendæ; ubi fabulosam & civilem innuere videtur. Vide omnino Lactantium in secundi *Institutionum divinarum* libri tertio capite.

Idem ferè ad verbum apud nostrum videbis Cornutum, a nobis olim edendum, in ultimo capite, ab hisce verbis (3), *ἡ τὰ δὲ αὐτὴ δέχεται*, usque ad finem capitis. Qui quidem Cornutus hîc, & in toto suo declaraverat opere, ad naturalem Theologiam ea omnia revocanda esse quæ de Diis tradita sunt fabulosa, & ibidem docuerat, constare, veteres non vulgaris sapientiæ homines fuisse, sed optimos, ut Tullii verbis utar, speculatores venatoresque Naturæ mundi, & ad id aptissimos, ut eam & rectè

(1) *Cicero*, de Divinatione, L. II, C. XXXIII.

(2) *Ibid.* L. II, C. LXXII.

(3) *Cornutus*, C. XXXV, p. 235, *ed. Gal.*

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 325

affcquerentur, & de eâ per quædam ænigmatum involucra & integumenta allegoriarum perfpiciendâ philosopharentur. Idem tamen ibidem addit Cornutus, quæ de cultu & symbolis Deorum tradidit, deque iis honoribus qui Numinibus habentur, & a majoribus religione consecrati sunt, ea ita accipienda esse, ut adolescentes ad sinceram & germanam religionem, non autem ad superstitionem traducantur, *εἰς τὸ εὐσεβεῖν, ἀλλὰ μὴ εἰς τὸ δεισιδαιμονεῖν ἐισαγομέναν τῶν ἱεῶν.*

Sicut Marcus Antoninus (1) *θεοσέβειαν* *χωρὶς δεισιδαιμονίας* commendat, & a Patre accepisse se gloriatur (2) *τὸ μὴ περὶ θεῶν δεισιδαίμων.* Sic & Seneca (3) : Religio Deos colit, superstitio violat. Eleganter autem Maximus Tyrius (4) : Pius quidem est Dei amicus; superstitiosus verò est ejus adulator (5).

(1) *Marcus Antoninus*, L. VI, C. XXX, ubi vide Gatakerum, p. 242.

(2) *Marcus Antoninus*, L. I, C. XVI.

(3) *Seneca*, de Clémentiâ, L. II, C. III.

(4) *Maximus Tyrius*, Sermone 20, vulgò 4, T. I, p. 389, edit. Reiskii.

(5) Eodem fere modo sic locutus est Spinosa in Praefatione *tractatus Theologico-politici* : « Non mirum, quòd antiquæ religionis nihil manserit, præter ejus externum cultum, quo vulgus Deum magis adulari quàm adorare videtur. » Quod quidem de externo Christianorum cultu impiè dictum, de Ethnicis jure ac meritò usurpabat Maximus Tyrius.

Idem ibidem Cornutus sibi propositum esse profitetur, ut juvenes doceat, quomodo Dii sacrificiis & precibus, summâ religione colendi & adorandi sint, quando & quatenus ritè jurare deceat. Ex quo loco immeritò Mosheimius (1) sequi putat, Phurnutum, seu potius Cornutum, quamvis ad unam mundi animam referat omnia, huic uni non supplicasse, sed Diis pluribus obnoxium fuisse. At non attendit Mosheimius hæc ab homine dicta esse civilem religionem offendere verenti, eamque cum Physicâ conciliare conanti. Sic Eusebius de Philosophis loquens (2) : Sed illi serò quidem, cum tandem eos majorum suorum Theologiæ puderet, quæ singuli proprio Marte comminifcebantur, & e fundo suo educebant ornamenta, ea quasi vela fabulis de Deorum naturâ, obtendebant, & adcommodabant, cum nemo patria instituta movere & immutare auderet, sed omnes antiquitatem, & familiarem institutionem quâ in pueritiâ imbuti fuerant, magni facerent. Hinc optimè Clar. Forster (3) : Cum summa olim apud Græcos

(1) *Mosheimius*, ad Cudworthi Systema intellectuale, T. I, p. 625.

(2) *Eusebius*, Præparat. Evangel. L. II, C. VI, p. 74.

(3) *Forster*, ad Platonis Phædonem, p. 369.

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 327

civilis ipsorum Theologiæ, ac præsertim mysteriorum, erat reverentia, Philosophi veteres, ac præsertim Pythagorici, Platonici ac Stoïci, dogmata ipsorum imaginibus exinde petitis frequentissimè ornabant, eaque tanquam eundem prorsus cum religione finem & effectum habentia exhibebant. Rectè observat Cotta apud Ciceronem (1), Stoïcos receptas fabulas non modò non refellere, verùm etiam confirmare, interpretando quorsum quidque pertineat. Sicque, ut verè monuit Cl. Abbas le Batteux (2), de nostris loquens Stoïcis: *Le peuple, qui ne savoit pas le fond des pensées, croyoit qu'on louoit ses Dieux, tandis qu'il s'en falloit peu qu'on ne se moquât d'eux, comme on se moquoit réellement de lui.*

Èò igitur spectabat exoterica Philosophorum Theologia Physica, ut ipsorum opinioniones cum religione vulgò receptâ conciliaret, & ad eam accommodaret, nè civilem cultum impugnare videretur, suisque negotium facesseret, sed potius fabulas superstitione consecratas ita interpretaretur,

(1) Cicero, de Naturâ Deorum, L. III, C. XXIII.

(2) M. le Batteux, p. 320 de l'Histoire des causes premières.

earumque sensum deflecteret ac detorqueret, ut qui eas invenerant, ii Philosophi fuisse viderentur; & sic religionem, quam explicare se profitebatur, mirâ arte evertibat, & sub illius umbrâ per cuniculos sensim irrepens, delitescibat. At audacior Theologia Physica esoterica, utpote quæ fidis committeretur discipulis, oculos attollebat contra, civilem pariter, & fabulosam Theologiam, pedibus subjectas obterebat, fabulosos Tartari ignes, antiquorum Poëtarum fervidâ mente accensos, exstinguebat, Cocyti aquam, quæ ex horum fluxerat cerebro, desiccabat, & in omnibus omnium fere Philosophorum scholis hoc ipsum docebat quod docuisse Antisthenem, in eo libro qui *Physicus* dicitur, Cicero (1) tradit, scilicet populares Deos multos, naturalem (2) unum esse. Quod e Cicerone expressit Lactantius (3), quamque fuisse germanam & unicam Stoicorum sententiam (4), totiusque

(1) *Cicero*, de Naturâ Deorum, L. II, C. XIII.

(2) *Augustinus*, de Civitate Dei, L. VI, C. VI. Varonem sic alloquitur: Dicis fabulosos accommodatos esse ad theatrum, naturales ad mundum, civiles ad urbem..... quanto liberius subtiliùsque ista divideres dicens, alios esse Deos naturales, alios ab hominibus institutos.

(3) *Lactantius*, Institution. Divin. L. I, C. V, p. 18.

(4) Hoc sic confirmat Lactantius; de Irâ Dei, C. II, p. 153: Antisthenes in *Physico* unum esse naturalem Deum

~~de~~ **Paganisme. SECT. V, ART. IV. 329**
eorum Theologiæ Physiçæ compendium,
in apertâ luce alibi collocabimus.

dixit, quamvis gentes & urbes suos habeant populares. *Eadem fere & Aristoteles cum suis Peripateticis, & Zeno cum suis Stoicis.* Longum est enim singulorum sententias exsequi, qui licet diversis nominibus sint abusi, ad unam tamen potestatem, quæ mundum regeret, concurrerunt. Quæ quidem Lactantii verba sunt diligenter notanda, & ita de maximâ veterum Philosophorum parte intelligenda, ut tamen eos pantheismo quàm theismo, viciniore fuisse existimemus. Nam per *unam illam potestatem*, per *unum illum naturalem Deum* sæpissimè idem significari volumus quod iste

Omni-genæ Spinosa Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,
Tanquam esset domus ipsa, domum qui condidit, ausus.

quod eleganter cecinit Cardinalis Polignacus in suo Anti-Lucretio. Nihilominus libenter fateor nonnullos e veteribus Philosophis in quorum operibus latentia Spinosisimi vestigiaprehendimus, principiorum suorum quæ ad Atheismum ducere valeant, consequentia non solum non admisisse, sed ne præsensisse quidem. Quæ si ex illo confuso & implexo systematis nexu evoluta & deducta prævidere potuissent, si omnium illorum quæ in suis scriptis signaverant, vim assecuti fuissent, eorumque notiones claras, distinctas & in animis consummatas habuissent, fortasse trepidi, ac religioso horrore perculsi, subito pedem retrouluissent, in Numinis, quod imprudentes petere videbantur, sinum refugissent, & ea delevisset verba quorum sensus ita sibi conscii non fuerant, ut quid ex iis sequeretur, & colligi posset, unquam suspicati fuissent. Quod fusiùs olim declarabo in meâ *Stoicorum Physiçâ Theologâ* jamdudum propè confectâ, & leviter attigi pag. 226 & 227 secundi tomi meorum *Anecdotorum Græcorum*, ubi leguntur duæ Plotini Dissertationes quas ineditas ideo cum Lambecio, Fabricio, &c. vocavi, & protuli, quod

Hic autem, ut quæ de mysteriis dispersè & diffusè diximus, paucis ea unum in locum cogamus, & memoriæ adjuvandæ causâ, unum sub aspectum subjiciamus, quo facilius nostram de illis sententiam dignoscere & dijudicare possit lector eruditus, probare volumus, arcana mysteriorum, & esotericam Pythagoræ, & Orphicam doctrinam, eadem fere fuisse, eodem tecta silentio, eadem fere de Deo divinisque rebus, de naturâ, materiâ, animo, ejusque post mortem statu, tradidisse, pariter Theologiam, Theogoniam, Cosmogoniam, Cosmologiam, Physiologiam & Methaphysicam conjunxisse, susceptam publicè religionem extinxisse, & falsorum vulgi Numinum aras ita evertisse, ut propius ad Pantheismum & Spinofismum, quàm, ut Clar. Warburtono placuit, ad Theismum accederent, nec tam in mysteriis Dei unitas prædicaretur, quod voluit Clar. Warburton, quàm deificatio universalis & apotheosis communis Naturæ parentis, cujus Numen unicum multiformi specie, ritu vario, nomine multijugo, venerari orbem dicebat Apuleius, quæ æterna id sit omne

in Plotini operibus varia illarum fragmenta non occurrant, nisi hæc & illuc dispersa, nec sine magno labore colligenda.

quod est, quodcumque vides, quocumque moveris, quæ opus suum impleat, a quâ nihil vacet, cujus omnia partes sint & membra, quæ variè in variis affecta & constituta locis, in varias abeat formas, imo in omnes immutetur naturas, e quâ omnia emanarint, & in quam omnia refundantur; unde sequebatur & animas, quæ & ipsæ illius particulæ & ex hâc excerptæ delibatæque sint, post mortem, in ejusdem communis Naturæ sinum, ex quo effluerant, resorbendas, sicque nulla eis superesse mala quæ timeant, aut bona quæ sperent, cum post obitum in eundem reponendæ sint locum in quo jacuerant antequam corporibus insinuarentur; nullis igitur defunctos bonis, aut malis, affici, & illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulas esse, corpora post mortem in cognata elementa fore resolvenda, aliorumque corporum, quæ ex se futura sint, semina fore; nullam igitur in mundo esse mortem propriè dictam, sed duntaxat Naturæ immutationem, nihil perire, sed omnia mutari, & transformari; omnia in vitam mortemque per vices ire, & composita dissolvi, dissoluta componi, & nihil deperire nisi in salutem; cuncta transire ut revertantur, & universi Naturam ea quæ jam existunt,

mutaturam, & ex iis sic mutatis nova, eaque similia, reficturam, quæ & ipsa deinde diffinget. In hoc autem falsum fuisse Clar. Warburton existimamus, quòd eò præcipuè spectasse mysteria contendat, ut futurorum post mortem suppliciorum & præmiorum doctrinam confirmarent, dum contra in iis naturarum ex se renascentium pereundoque servatarum, & de interitu reformatarum, Palingenesiam traditam, eamque solam esotericæ Pythagoricorum doctrinæ Metempsychosin fuisse opinamur. Cùm itaque in hisce sacris Natura pro solâ Deâ haberetur, hinc & ibidem declaratum fuisse ostendimus, duplex esse genus Deorum quos vulgus colere, precari, venerarique sole-ret; unum scilicet eorum qui nihil aliud essent nisi res naturales Deorum nominibus indutæ, & hujusce communis Naturæ munera & effectus, & res ab eâ natæ, quæ nomine ipsius Dei nuncupabantur, & Deorum nomen ideo obtinuerant, quòd earum vis esset tanta, ut sine Deo regi non posset, vel etiam excellentes hujusce Naturæ, & *deificati* mundi, partes divinæ quæ deinde separatim pro totidem Diis habitæ sunt; unde Varro dicebat, eos qui adivissent doctrinæ mysteria, posse animam mundi ac partes ejus, *id est*, Deos veros animo

videre ; ex quo fiebat ut multa in myste-
riis ad rerum naturalium interpretationes,
allegorias , & imagines referrentur ; alte-
rum verò genus Deorum esse quorum no-
mina nata essent ex hominum meritis ; non
enim esse Deos Herculem , Æsculapium ,
Castorem , Pollucem , & si quos alios ex
mortalibus pro Diis haberent , sed homi-
nes fuisse , & humanâ conditione defecif-
se , sicque cœlum humano genere comple-
tum esse , & ipsos illos majorum gentium
Deos e terrâ profectos in cœlum , reperiri ;
suscepisse enim vitam hominum consuetu-
dinemque communem , ut aut fortes aut
claros , aut potentes ,

Inventas aut qui vitam excoluere per artes ,
Quique suî memores alios fecere merendo ,

beneficiis excellentes viros , in cœlum famâ
ac voluntate tollerent , augendæ scilicet
virtutis gratiâ , quò libentiùs , Reipublicæ
causâ , periculum adirent optimus quisque ;
cùm autem nullum majus meliusve munus
societati oblatum fuisset quàm fruges , qui-
bus ex agresti immanique vitâ exculti ad
humanitatem & mitigati fuissent veteres ,
hinc multa in mysteriis ad frugum inven-
tionem , & artium ac legum ex illis na-
tarum institutionem , ad mortalia semina

& exercendam agriculturam, ita revocabantur, ut primò res inventa, ejus utilitas & fructus, deinde honos ejus inventori habitus, scilicet parta tot laboribus & meritis immortalitas, imò & datus homini ad cœlum ascensus, exhiberentur; unde Cereris, quæ prima fruges, prima leges & frugum divisione ortas, dederat, cujusque omnia munus erant, quamque ideo hominum fama, beneficiorum memor, in concilio cœlestium collocaverat, historia repræsentata initiatorum oculis subijciebatur.

Hinc sequitur e re sacerdotum fuisse, ut quam plurimos ab arcanis horumce sacrorum penetralibus in quibus soli fere habitabant (1), imò ab ipso vestibulo omnes

(1) Sic tota Druforum gens in duas hominum classes divisa est, quorum alii quidem *ignorantes*, alii verò *intelligentes* vocantur. Illi, qui longè maximam partem efficiunt, nullâ fere legum cognitione imbuti, hoc tantùm præcepto tenentur: *oportet vos fidem dominantem, qualiscumque sit, sequi*. Cum aliis hominibus consuetudine juncti, cibos omnes, qui sibi arrideant, comedunt, vinum potant, nec ullum Dei cultum observant: sed *intelligentes*, sacris initiati sunt.... simulacrum vituli quod colunt, rarò a *seniore intelligentium* detegitur, & tantùm provectis inter eos ostenditur. Emiri ex ignaris sunt: quamobrem Melhen II, Princeps Druforum, qui tempore Ali beg regnavit, propterea quod ipsum pigeret ignorantia & ambiguitate religionis suæ teneri, solitum reliquit, ut in ordinem *intelligentium* recipi posset. Quicumque ex *ignorantibus* huic ordini admittatur, ii primùm vestes pro-

du Paganisme. SECT. V, ART. IV. 335
Christianos, omnes Atheos, omnes Epicu-
reos, omnes denique civilis religionis Eth-

fanas exuunt, & cum aliis simplicioribus commutant; deinde longum examen subeunt, in quo principia ipsorum fidei comprehenduntur. Eruditissimus Adlerus, cujus verba mutuamur ex egregiâ illâ & lectu dignissimâ disputatione de *monumento Cusico Drusorum*, subjectâ aureo ipsius operi quod inscriptum est, *Museum Cusicum Borgianum Velitris*, Roma, 1782, in-4°. totum illud fidei Drusorum examen Arabicè & Latinè primus protulit. Hoc nempe hausit ex Italico manuscripto libello, quem doctissimi, & ad literas promovendas & feliciter colendas unicè nati Præfulis, Stephani Borgiæ humanitati debuit. Ope hujusce Codicis, in quo multa ad Historiam Drusorum pertinentia ex rarissimis ipsorum libris explicantur, Cl. Adlerus hanc sectam in monte Kesruano, scilicet illâ montium Libani parte ad mare Mediterraneum spectante, imprimis florentem illustravit, illiusque dogmata huc usque densissimis involuta tenebris, ita in amplissimâ luce collocavit, ut paulo antea alius meus amicus, Cl. Matthias Norberg, Sabæorum linguam, ritus, religionem, & libros, quorum nulla huc usque aderant specimina. Qui utinam & Oxonienses Sabæorum Codices cum Parisinis a me ipsi indicatis, contulisset! Drusis, teste Cl. Adlero, *ibid. p. 137 & 138*, primum & maximum præceptum, cæteris sanctius, est silentium. Præstat Drusis, centies juramentis uti, quàm minimum propriæ sectæ secretum prodere, maximumque peccatum illud esse dicunt, detegere homini, quicumque sit, arcana suæ religionis. Quam ob rem in parte secundâ documentorum religionis, & in Epistolâ de secretis, ita scriptum legitur: « Prima & principalis lex esto, » ne quemquam de Domino nostro certiores faciatis. » Nam detegere arcana illa, erit maxima iniquitas & peccatum. Quicumque prodet minimum horum arcanorum, » sine misericordiâ coram omnibus Drusis publicè trucidetur, habeaturque ut homo qui relictâ fide Drusorum, » ad aliam transierit; quam ob rem maximo studio ad hoc » incumbite, ut arcana nostra tenebris sepeliatis. Neque

336 *Recherches sur les Mysteres*

nicæ hostes & derisores diligentissimè arce-
rent, ne aut cærimoniae quarum hi rationem

» licitum esto cuiquam eadem legere, nisi Principi. initia-
 » torum, & quidem in loco remoto, ubi nemo interve-
 » nit, nisi initiati veterani, qui jam olim professionem
 » fecerunt. Item vetitum esto, extrahere librum illum, vel
 » cistam quâ figura humanæ naturæ Domini nostri re-
 » conditur, e domo primi initiati ubi conservantur.....
 » Si unquam inveniretur liber ille, aut quædam arcano-
 » rum nostrorum apud infidelem, vel incredulum, vel
 » idololatram, vel latronem, vel deceptorem, vel deser-
 » torem, aut si quis qualicumque modo notitiam Domini
 » nostri habuerit, hunc in partes minutas discinditote.
 » Hæc diligenter observate, fideles, quorum est arcana
 » protegere, & zelum vestrum manifestate. » Sic Cl. Ma-
 » thias Norberg in suâ de *religione & linguâ Sabæorum*
Commentatione, Gottingensi Societati oblata & recitata die
 28 Octobr. 1780. Sabæos tradit summâ superstitione suos
 libros custodire, eosque oculis usurpandi, ne dicam, ma-
 nibus verlandi, nemini qui ipsorum non profiteatur reli-
 gionem, copiam facere; & si quem hoc fecisse intellere-
 rint, hoc delictum ipsius sanguine vindicare nituntur. Apud
 Drusos, inquit, Cl. Adlerus, p. 149, sodalitas initiato-
 rum lege maximi silentii conjuncta gradibusque distincta
 est: ab illis, qui signis quibusdam inter se cognoscuntur,
 quique neminem alienum ad sua mysteria admittunt, ar-
 cana legesque custodiuntur, congregationes celebrantur,
 atque figura vituli, quam Hakemi ab ipsis colendi, sym-
 bolum esse dicunt, diligenter servatur. Hujusce simula-
 cri, quod a viro rerum Orientalium peritissimo atque in-
 ter eruditos celeberrimo, ex ipso Drusorum regno Ro-
 mam, in Borgiae museum, fuisse asportatum, certò sci-
 mus, figuram inspicere Tabul. X & XI, apud Cl. Adle-
 rum, simulque huic inscriptas vide *litteras ignorabiles, a*
curiosâ profanorum lectione munitas, ut de Sacerdotum
 Egyptiorum arcanâ scribendi ratione, quæ *ἡερτυρεαία*
 ab antiquissimis inde temporibus apud omnes fere gentes
 invaluit, loquitur Apuleius, *Metamorphos. L. XI.* Imo
 ignorassent,

ignorassent, deridendas propinavissent, aut, si verum earum perspexissent latentem sensum, passim vulgavissent, ne ipsos quidem Sacerdotes iis fidem habere quæ palam profitebantur, sed contra in intimo Eleusinii sacri recessu, eam evertere civilem religionem, cujus aras in aliis templis erigebant. Sic Lactantius, *Institut. divin. L. V, C. XX*; « Meritò non audent de rebus » quidquam docere divinis (Pontifices & » Antistites religionis Ethnicæ,) ne & a

in pedibus simulacri, & in tertiâ lineâ a ventre, cuncta cîfris, vel numerorum notis exarata deprehenduntur; quæ notæ cum inter literas etiam interdum inscriptæ reperiuntur, eas literarum loco adhibitas fuisse, meritò suspicatur Cl. Adlerus, p. 150. Quæ autem observat doctissimus ille vir, p. 107 & 108, de verâ Drusorum origine, & ex Elmacino tradit, *quæque neglecta adhuc ab eruditis affirmat*, quia, inquit, ex amanuensis Arabici negligentia (scilicet *puncti diacritici* ommissione) in nomine commissus est error, & *Darari* pro *Drusi* scriptum, unde, ait, de aliâ gente illum agere existimarunt, ea omnia jam occupata fuerant a Belsper, *Remarques sur l'état de l'Empire Ottoman de Ricaut, T. II, p. 649 & seqq.* & hinc a Bruzen la Martiniere in *Lexico Geographico*, voce *Druses*, imo & in *Lexico Historico Moreri* ed. 19. *Paris. 1744*, voce *Druses*, ubi tres Arabici Codices in Regiâ Bibliothecâ latentes, & ad religionem legesque Drusorum pertinentes, indicantur, & observatum est, a quibusdam Historicis eodem prorsus modo emendatum fuisse Elmacini textum. Sed quis omnia potest simul legisse & semper in promptu habere? Cum autem in paucorum manibus versetur doctissimus Cl. Adleri liber, excerpta ex iis quæ ad arcanam Drusorum doctrinam spectant, Lectoribus non ingrata fore credidimus.

338 *Recherches sur les Mysteres*

» nostris derideantur, & a suis deferantur.
 » Nam, inquit, fere vulgus, cui simplex
 » incorruptumque iudicium est, si myste-
 » ria illa cognoscat, damnabit, aliudque
 » verius, quod colat, quæret. Hinc, profe-
 » quitur idem Lactantius, fida silentia sa-
 » cris instituta sunt ab hominibus callidis,
 » ut nesciat populus quid colat ». Irrep-
 » ferunt tamen quidam Ethnici, ut Aristago-
 » ras, Diagoras, Alcibiades, Numenius, &c.
 » imo & alii qui, post initiationem, Chris-
 » tiana dogmata amplexi sunt, vel in libros
 » de mysteriis tractantes inciderant, hæc ar-
 » cana prodiderunt, sicque eorum investiga-
 » toribus facem accenderunt.

Hinc patuit quàm execranda esset *sanctæ illius & augustæ*, ut isti vocabant, Eleu-
 finis doctrina, quàm fœdæ & obscenæ
 ipsius cærimoniæ, quantùmque purissimo
 Christianæ veritatis lumini debeamus.

Explicit Commentatio

JOHANNIS BAPTISTÆ CASPARIS

D'ANSSE DE VILLOISON,

De triplici Theologiâ Mysterisque Veterum.



A R T I C L E V.

Des Aporettes, ou de la Doctrine secrete.

SI les Ouvrages que les Anciens avoient faits sur les Myſteres, fuſſent parvenus juſqu'à nous, non-ſeulement nous ſerions plus inſtruits ſur leurs cérémonies, mais encore nous pourrions connoître la doctrine qu'on y enſeignoit, du moins avoir des notions qui nous meneroient à cette découverte. Privés de ce ſecours, nous ſommes contraints de nous livrer aux conjectures ; & malheureusement l'eſprit de ſyſtème en profite pour tout obſcurcir & tout altérer. Avant d'entrer en matiere ſur un objet auſſi important, qu'il nous ſoit permis de faire l'énumération de nos pertes.

Les Livres Rituels des Myſteres avoient été publiés ſous les noms d'Orphée & de Muſée ; & il paroît, par le texte de Platon, qu'ils étoient en grand nombre (1). La plupart ne doivent cependant être attribués qu'à la Secte des Orphiques. Eumolpe paſſoit auſſi pour l'Auteur d'un Ouvrage en

(1) De Republ. L. II, T. I, ed. *Maffey*, p. 104.

340 *Recherches sur les Mysteres*

trois mille vers, sur les mysteres (1). Arignote, Pythagoricienne célèbre, s'étoit attachée à décrire tout ce qui concernoit ceux de Cérès (2). Mélanthius (3) & Ménandre (4) avoient suivi son exemple. Clément d'Alexandrie parle de l'Ouvrage d'Hicésius (5), comme Strabon de celui de Démétrius Scepsius (6); mais l'un & l'autre paroissent avoir eu en vue tous les mysteres en général.

Stésimbrote & Néanthe avoient écrit sur les initiations en particulier (7); peut-être même sur l'objet sacré des mysteres. Le cérémonial en étoit plus connu, puisque Cicéron écrivoit à Atticus, qui étoit alors à Athenes. «Chilius vous demande » les rites traditionnels des Eumolpides, » & je vous les demande aussi pour lui (8).» Les Ouvrages de ce genre s'étoient fort multipliés au temps de Galien, & y ex-

(1) *Suid.* in v. Εὐμόλπος.

(2) *Clem. Alex. Strom.* L. IV, p. 619. *Suid.* T. I, p. 301. *Harpocr.* in v. Νεβγιζων.

(3) *Schol. Arist.* ad *Plut.* v. 846, ad *Aves*, v. 1073.

(4) *Id.* ad v. 1037.

(5) *Protr.* p. 56.

(6) *L. X*, p. 325.

(7) *περὶ τελεσῶν*, *Etym. magn.* ed. *Sylb.* p. 214, 465. Voyez sur Stésimbrote *Strab.* L. X, p. 325, & sur Néanthe *Harpocr.* in v. "Αλλο.

(8) *Cicer.* ad *Attic.* L. I, *Epist.* IX.

du Paganisme. SECT. V, ART. V. 341

étoient la curiosité des profanes. Ce Médecin célèbre , aussi attaché aux superstitions du Paganisme , qu'habile dans son art , nous assure que ces Livres n'avoient point été écrits pour ceux qui n'étoient point initiés (1) ; ce qui désigne assez le ton mystique & le style énigmatique qui leur en rendoit l'intelligence difficile , mais non impossible. Théodoret nous dit que la connoissance des mysteres n'étoit pas réservée au seul Hiérophante , mais qu'ils étoient dévoilés à quiconque trouvoit ces *Livres exécrationnels* (2). Leur rareté étoit donc le seul obstacle à surmonter.

Diodore de Sicile répète plusieurs fois qu'il étoit seulement défendu d'entrer dans des détails sur chaque objet particulier des mysteres (3). On pouvoit donc en avoir des notions générales. Sénèque compare la Philosophie à l'initiation , dont les plus saintes cérémonies étoient réservées aux seuls Adeptes , tandis que les préceptes , & plusieurs autres articles n'en étoient pas ignorés , même des profanes (4). Enfin

(1) ἀλλ' ὅτι οἱ αὐτοὶ ὄργανοι οἱ γράψαντες τοὺς βιβλικοὺς. Galen. de Virt. Simpl. L. VII , init.

(2) *Theod.* Therap. Serm. VII, T. IV, Op. p. 583.

(3) L. III, §. 62, &c. &c.

(4) *Senec.* Epist. XCV, T. II, p. 357, ed. Elz.

l'Empereur Julien ne craint point d'avancer qu'une partie des mysteres devoit être cachée, & l'autre divulguée (1). L'impofteur Alexandre osa imiter en Italie les rites initiatoires & mystérieux ; & quoi-qu'il en imaginât quelques-uns, on ne disconvient pas qu'il n'en adoptât plusieurs entièrement conformes à ceux d'Éleufis (2).

Les Éclectiques, & les nouveaux Pythagoriciens, se faisoient initier à tous les mysteres, & ne cessoient pas d'en parler dans leurs Ecrits. Numénius, un de ces derniers, en voulant interpréter les cérémonies secretes d'Éleufis, les découvrit aux profanes ; aussi-tôt Cérès & Proserpine lui apparurent en songe, habillées, selon Macrobe, comme des Courtisannes, & jouant à la porte d'un mauvais lieu qui étoit ouvert. D'après cela, il est facile d'imaginer le discours qu'elles tinrent au Philosophe (3). Cette histoire ne renferme-t-elle pas un aveu formel des indiscretions que les Païens commirent à l'égard de leurs mysteres ? Nous dira-t-on ensuite qu'il n'y en a point eu d'exemples ? Enfin osera-t-on ajouter,

(1) Orat. V, p. 316.

(2) Lucian. Alex. §. 38-41, T. II, p. 244-48.

(3) *Quodd Eleusinia sacra interpretando vulgaverit.*
Macrobo. *Comment. Scip. Somn.* L. I, C. II.

qu'il n'y avoit rien d'écrit sur les mystères d'Éleusis (1)? Tous les Ouvrages dont il a déjà été question, existoient cependant, & les Peres de l'Église en avoient fait une exacte recherche. Porphyre avoue qu'Origene étoit parvenu à entendre les mystères des Grecs (2); & Eusebe assure que saint Clément d'Alexandrie les connoissoit par sa propre expérience (3). Les Ecrits de saint Justin & d'Athénagore nous montrent qu'ils étoient initiés, l'un & l'autre, aux dogmes les plus secrets de la Philosophie, alors inséparables de la doctrine enseignée dans les mystères. Peut-on encore supposer qu'avant, ou immédiatement après leur destruction, aucun des initiés n'eût embrassé le Christianisme? Théodoret, qui vivoit postérieurement à cette époque, ne devoit-il pas être instruit de tout ce qui les concernoit? Les anciens Peres n'ont pas manqué aussi de moyens, soit pour s'informer de leurs cérémonies, soit pour pénétrer le secret de leur doctrine. Peut-être désireroit-on qu'ils nous eussent laissé plus d'éclaircissements sur ce dernier ob-

(1) Dict. Encycl. Art. *Eleusinie*.

(2) Ap. *Euseb. Hist. Ecclesiast.* L. VI, C. XIX.

(3) *δια πύλας*. Præp. Evang. L. II, p. 67.

jet, qui va fixer toute mon attention.

La perte des monuments, le décri général dans lequel les mysteres étoient tombés par la propagation de la Foi, l'attention que les premiers Chrétiens avoient d'étouffer le germe de la superstition, toutes ces causes ont plus ou moins concouru à rendre problématiques les idées qu'on s'est faites sur la doctrine secrete enseignée par les Mystagogues d'Eleusis. La plupart des Écrivains modernes qui en ont parlé, ont supposé qu'elle avoit été constamment la même. Si l'on remonte à l'origine des mysteres, on sera convaincu de la fausseté de cette opinion.

Diodore de Sicile assure que les cérémonies des mysteres étoient les mêmes à Athenes, qu'en Égypte, d'où Orphée les avoit transportées en grande partie dans la Grece (1); & que la fable de Cérès ne différoit de celle d'Isis que par les noms (2). Hérodote insinue dans plusieurs endroits de son second Livre, que les mysteres des Grecs n'étoient qu'une copie de ceux des Égyptiens. Or ceux-ci n'étoient autre chose que l'expression symbolique d'une espece de

(1) *Diod.* L. I, §. 96.

(2) *Id.* L. III, §. 69.

cosmogonie religieuse, imaginée pour rendre raison de l'origine & de la nature du monde, de la manière dont les Dieux le gouvernoient, enfin de l'introduction du mal moral & du mal physique. Dans cette hypothèse, la punition de Typhon par Isis, la mort d'Osiris, son mari, les recherches de cette Déesse, devenoient les objets ordinaires des spéculations mystérieuses des Prêtres. Selon eux, pour ne pas laisser dans l'oubli les combats qu'elle avoit essuyés, les traits de sagesse & de courage qu'on avoit admirés dans toutes ses actions, elle institua les mystères, comme en étant des représentations & des similitudes (1). Les courses de Cérès, les aventures de Pluton & de Proserpine se retrouvant dans l'histoire d'Isis, d'Osiris & de Typhon, les cérémonies sacrées, & la doctrine initiatrice (2), qui n'étoit qu'une explication de ces traditions mythologiques, devoient donc être les mêmes à Éleusis qu'en Égypte.

Lorsque les Colonies de cette dernière contrée introduisirent leur Religion dans la Grèce, elles y trouverent un peuple

(1) *Plut.* de Is. & Osir. §. 27.

(2) *Ibid.* §. 25.

346 *Recherches sur les Mysteres*

ignorant & barbare, qui ne comprenant point les objets du nouveau culte, les altéra & les défigura. Plusieurs siècles après, Solon ayant voyagé chez les Égyptiens, en rapporta des idées qui lui servirent à réformer la religion de ses compatriotes. Dès-lors se rapprochant de l'ancien Culte le nouveau se perfectionna, & fut établi, selon Proclus, sur de meilleurs fondemens qu'auparavant (1). Solon fixa le nombre des Dieux à douze, comme en Égypte (2); ce qui est prouvé par un fragment d'inscription où on lit ces mots : *Aux douze Dieux de Solon* (3). Ce Législateur fut uni par les liens de l'amitié avec Épiménide, homme très-versé dans la connoissance des mysteres, & qui lui prépara les voies, en faisant plusieurs changements dans la Religion d'Athenes : il y supprima même des cérémonies barbares, & finit par purifier cette Ville (4).

Les remords & la nécessité de les appaiser, pour éviter les excès du désespoir, firent imaginer cette dernière cérémonie par les Législateurs, lorsqu'ils voulurent ci-

(1) Ad Tim. *Plat.* p. 29.

(2) Vid. *Herod.* L. II, C. IV.

(3) ΔΩΔΕΚΑ ΘΕΟΙΣ ΣΟΛΩΝΟΣ. *Chandl.* p. 78.

(4) *Plut.* Vit. Sol. T. I, p. 185.

vilifier les anciens peuples de la Grece. Pour parvenir à ce but, ils adopterent des rites particuliers, qui, par leur appareil, devoient captiver l'imagination, & en imposer au vulgaire. Les mysteres étoient très-propres à produire cet effet : aussi voyons-nous que l'époque de leur établissement est très-voisine de l'origine des lustrations (1). Le savant Marsham n'a point manqué de l'observer, & s'est pressé d'en conclure que cette dernière cérémonie étoit l'objet principal de l'initiation (2). Saint Clément d'Alexandrie nous dit que ces lustrations avoient donné naissance chez les Grecs, comme chez les Barbares, aux mysteres (3). Elles y furent toujours conservées avec soin, en étoient inséparables, & y servoient, pour ainsi dire, de prélude (4).

Ces cérémonies purificatoires étoient ordonnées par les Livres d'Orphée & de Musée, & regardoient non-seulement les particuliers, mais encore les villes. Suivant Platon, elles purgeoient & délivroient des crimes pendant la vie & après la mort :

(1) Vid. Marm. Oxon. Epist. XV, XVI.

(2) Chronic. ed. Lipsf. p. 262.

(3) Strom. L. V, p. 689.

(4) Arr. in Epiët. L. III, C. XXI. Schol. Arist. ad Plut. v. 846, ad Pac. v. 333, &c.

348 *Recherches sur les Mysteres*

c'est pourquoi on les appelloit *Téletes* (1). Ne pourroit-il pas résulter delà, que cet illustre disciple de Socrate eût pensé que les purifications fussent la fin des mysteres ? Nous lisons encore dans l'Ouvrage de Pausanias, qu'Orphée se rendit recommandable, en enseignant les cérémonies religieuses, ou mystérieuses, & en persuadant qu'il avoit trouvé le moyen d'expié les crimes, de purifier les coupables, & d'appaîser la colere des Dieux (2).

Les anciens Grecs avoient imaginé que les hommes l'avoient quelquefois excitée, avant même leur naissance, c'est-à-dire, que leur ame avoit, dans une autre vie, mérité d'être punie dans celle-ci. Cette opinion étoit fondée sur la métempsychose ; & nous en avons une preuve incontestable dans un fragment de Cicéron (3), qui nous a été conservé par saint Augustin.

Les Prêtres, ou Mystagogues, adopterent les vues qu'on prêtoit à Orphée. Ils

(1) De Republ. L. II, ed. *Maff.* T. I, p. 104.

(2) *Boëotic.* C. XXX.

(3) *Ut interdum veteres illi, sive vates, (Orpheus) sive in sacris initiisque tradendis divinae mentis interpretes, qui nos ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore, pœnarum luendarum causâ natos esse dixerunt, aliquid vidisse videantur.* Ap. *S. August.* L. IV, contr. Pelag. & *Fragm. Cicér.* in *Oper.* ed. *Oliv.* T. III, p. 577.

du Paganisme. SECT. V, ART. V. 349

assurèrent que leurs cérémonies pouvoient effacer toutes les souillures de l'ame & tous les crimes, afin de disposer les hommes à paroître sans crainte devant les juges des enfers, comme le judicieux Mosheim l'a très-bien observé (1). Ces ministres adroits & intéressés furent plus loin encore : ils avancèrent que les profanes seroient plongés, après leur mort, dans la fange, & qu'au contraire les initiés habiteroient avec les Dieux (2), ou auroient la première place dans l'Empire de Pluton (3), c'est-à-dire, celle qui approcheroit le plus de lui (4). Bacchus, dans la Comédie des *Grenouilles* d'Aristophane, rencontre la troupe des initiés, chantant & dansant au milieu des prairies émaillées de fleurs. « Le Soleil, » dit le chœur, & une lumière agréable, » sont pour nous seuls, qui, admis aux mystères, observons les règles de la piété dans » notre conduite avec les étrangers & nos

(1) Not. ad *Cudworth*. Syst. T. II, p. 410.

(2) *Plat.* Phædon. p. 53. *Diogen. Laert.* L. V, C. II, §. 6. *Aristid.* Eleusin. p. 259. *Plot.* Ennead. I, L. VI, p. 55, &c. &c.

(3) ἐν τῇ πρῶτῃ *Æsch.* Axiach. pag. 61, ed. *Fisch.* p. 1308, ed. *Ficin.* *Diogen. Laert.* L. C. *Vid. Hemsterh.* ad *Luc.* Dial. p. 44, 45, &c.

(4) *Schol. Arist. Ran.* ad v. 773.

» concitoyens (1) ». Le Philosophe Eschine nous décrit le séjour des initiés après leur mort, comme un lieu rempli de sources d'eau pure, où l'on ne souffre rien de la vicissitude des temps, & où l'on respire un air pur & tempéré, enfin dont les plaisirs ordinaires pour ceux qui l'habitent, sont la danse, la musique, les festins & la bonne chère (2) : tels étoient les objets de la félicité que les Adeptes se promettoient dans l'autre vie.

Les cérémonies qu'ils pratiquoient étant regardées comme capables de les fortifier contre les craintes de la mort, Bacchus & Hercule se firent initier aux mysteres d'Éleusis (3). Ce dernier Héros, non content d'avoir été purifié aux petits mysteres après le meurtre des Centaures, voulut encore, suivant la tradition, avant que de descendre aux enfers, être initié aux grands mysteres, par Orphée (4). Hercule emmena Cerbere de ces lieux souterrains, & l'exposa aux yeux des hommes (5); trait allégorique, qui désigne la connoissance que l'ini-

(1) *Arist.* *Ran.* v. 457-62.

(2) *Æsch.* *Axioch.* sive de Mort. p. 61.

(3) *Ibid.*

(4) *Diod.* L. IV, §. 25.

(5) *Ibid.* §. 26.

tiation donnoit des enfers. Isocrate rapporte qu'Orphée en retira les morts, & y précipita des vivants, avant le temps marqué par les destins (1); c'est-à-dire, qu'en admettant aux mystères les hommes, ou en les excluant, il assuroit les uns d'un bonheur durable, & vouoit les autres à un malheur éternel. L'initiation dissipant les erreurs, les Adeptes passaient leurs jours avec joie, & mouraient dans l'espoir d'un avenir heureux (2). Concluons de là que le dogme des récompenses futures, tel qu'il étoit enseigné par les Mystagogues, regardoit uniquement les initiés, & celui des punitions, les profanes. Quoi ! disoit Diogene, avec son bon sens ordinaire, le sort du voleur Patæcion, parce qu'il est initié, sera donc meilleur que celui d'Épaminondas (3) !

Les Épicuriens voulant détruire le dogme des peines à venir, avancèrent qu'il avoit été imaginé par les Prêtres, & enseigné par les Mystagogues (4). Mais on

(1) *Busr. Laud.* p. 441, ed. *Baf.*

(2) *Isoer. Paneg.* p. 90. *Cicer. de Leg.* L. II, §. 14. *Plut. Amator.* T. II, p. 762. *Aristid. Eleus.* p. 259. *Anthol.* L. I, Ep. XXVI. I.

(3) *Plut. de Aud. Poet.* T. II, p. 21. *Diog. Laert.* L. VI, C. II, §. 6.

(4) *Cels. ap. Orig.* L. VIII, p. 408-9, &c. &c.

ne voit nulle part qu'on en menaçât les initiés coupables de crimes. D'ailleurs ce dogme ne faisoit point partie de la doctrine secrete d'Éleusis. Timée de Locres donne à ces supplices le nom de *punitious étrangères* (1), persuadé que l'idée des peines & des récompenses futures, avoit été apportée dans la Grece par les Colonies Orientales. Selon le systême du même Philosophe, elles dérhoient toutes les deux de la métempsoyose. Elles n'étoient qu'une conséquence nécessaire du dogme de l'immortalité de l'ame, & de son existence après sa séparation du corps : ce dogme a été de tout temps une opinion vulgaire chez les Grecs, comme les Poèmes d'Homere & d'Hésiode, & les anciennes fables le démontrent. De peur que la persuasion de cette vérité ne portât au suicide quelque enthousiaste, ou quelque malheureux, les Mystagogues eurent pour doctrine, que les Dieux nous ont placés dans cette vie, comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans leur permission (2).

Le dogme des peines à venir est nécessairement lié à celui de l'immortalité

(1) De Anim. Mund. §. 12.

(2) Platon. p. 377, ed. Fic.

de l'ame. La croyance générale du premier est d'une si grande importance pour le repos de la société, qu'il auroit été très-dangereux d'en réserver la connoissance aux seuls initiés. Un Écrivain moderne a senti cette difficulté, & s'est imaginé de la résoudre. « En remplissant, dit-il, les esprits de terreur & d'opinions extravagantes, ce dogme empêchoit les sociétés de se rallier, de travailler à leur bonheur & de songer à l'avenir. On voit qu'il étoit nécessaire de dérober un pareil système à la connoissance des hommes, lorsqu'on voulut les engager à former des établissemens solides sur la terre (1)... C'est pourquoi, conclut ensuite cet Auteur, il se trouva renfermé dans le sanctuaire, & enseigné par les seuls Mystagogues (2) ». Une pareille hypothèse ne peut mieux être détruite que par une preuve de fait. Ce ne sont point les Écrits des Missionnaires qui la fourniront, ils paroîtroient suspects; mais j'aurai recours aux témoignages d'un Militaire éclairé, dégagé de tout préjugé, & ayant vécu parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale. Il

(1) Antiq. dévoil. T. II, p. 45.

(2) Ibid. p. 46.

avoue que le moyen le plus efficace de leur faire embrasser la Religion Chrétienne & de les civiliser, a toujours été le dogme des peines & des récompenses à venir (1). L'Écrivain que je réfute, n'a pas craint de se contredire bientôt après, en reconnoissant l'utilité dont les mystères ont été pour policer le genre humain (2). Ce dogme, qu'il dit être insociable & dangereux, comment auroit-il pu devenir alors la doctrine d'un pareil établissement? Elle fut celle des anciens Grecs; toute leur mythologie sembloit les y ramener, & une partie avoit été inventée pour inculquer dans leur esprit l'importante vérité que leurs premiers Législateurs avoient un intérêt si pressant d'accréditer.

Dans une Tragédie d'Eschyle, Minerve dit aux Euménides qu'elles étoient plus âgées qu'elle-même (3); c'est-à-dire, que le dogme des punitions de la vie future avoit précédé l'établissement de son Culte, dû à une Colonie d'Égyptiens. A leur arrivée, l'idée de ces peines se fortifia & se maintint par le zèle des Mystagogues étrangers,

(1) Pouchot, Mém. sur la dernière guerre de l'Amér. Sept. T. III, p. 304.

(2) Voyez les Éclairciss. n°. IX.

(3) Eumen. v. 851.

qui publièrent que le seul moyen de s'y soustraire, étoit l'initiation à leurs mystères. Ce fut là qu'ils parlèrent de la nature des récompenses à venir, dont ils flattoient les Adeptes. Mais leur enseignèrent-ils l'unité de Dieu, comme un savant Anglois l'a imaginé ? Qu'on me permette d'examiner cette opinion assez accréditée, & dénuée néanmoins de tout fondement.

En renfermant dans le Sanctuaire la doctrine de l'unité de Dieu, & ne l'enseignant qu'aux seuls initiés, les Législateurs & les Mystagogues auroient détruit le Polythéisme, qu'ils cherchoient à établir par une foule de Loix & de rites. Que seroit devenu alors le Culte public, appuyé de leur sanction ? Une pareille contradiction ne pouvoit exister, non-seulement sans finir par renverser les Autels, mais encore sans nuire au repos de la société. Créer d'une main, & anéantir de l'autre ; quel trouble, quel désordre n'en devoit-il pas résulter ? Tromper publiquement, & éclairer en secret ; punir avec éclat les sacrilèges, & encourager clandestinement les incrédules ; quel étrange système de législation ! C'est néanmoins celui que suppose Warburton aux peuples les plus sages de l'antiquité, adoptant, sans y penser,

356 *Recherches sur les Mysteres*

le sentiment des Épicuriens, & n'en apercevant pas les conséquences. Elles tenoient à propager l'Athéisme, en faisant regarder l'unité de Dieu, non comme une vérité naturelle, mais comme une simple invention de la politique & du Sacerdoce. Selon eux, cette unité n'étoit révélée que dans l'intérieur des temples destinés à la célébration des mysteres. Pour moi, je pense que si elle y pénétra jamais, ce fut lorsque la lumière de la Foi (1) les investissoit, pour ainsi dire, de toutes parts. Auparavant cette grande vérité n'auroit pu y arriver; de fortes barrières, celles de la superstition, du Gouvernement & de l'intérêt sacerdotal s'y opposoient. Les preuves de fait que l'Évêque de Gloucester hazarde, sont encore plus foibles que ces raisonnements. Il produit, comme autant de pieces victorieuses, la Palinodie d'Orphée, Ouvrage évidemment supposé (2), le discours d'Isis, inventé par Apulée, & où l'on n'aperçoit qu'un pur panthéisme (3). Enfin il rapporte ces fameux vers de l'Énéide (4),

(1) Vid. *Tertull.* de Baptism. p. 226, &c.

(2) Voyez ci-après, Section VII, Art. II.

(3) Voyez ci-après, Section VIII, Art. III.

(4) *Spiritus intus alit, totamque infusa per artus*

Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Æn. L. VI, v. 726-27.

du Paganisme. SECT. V, ART. V. 357

dans lesquels Virgile a exposé d'une manière si claire le système de l'ame du monde, que l'homme le moins instruit sur la Philosophie ancienne ne sauroit s'y méprendre.

Ces vers sont tirés de l'épisode de la descente d'Énée aux enfers, dans laquelle l'ingénieux Warburton trouve non-seulement le détail de toutes les cérémonies initiatrices, mais encore la doctrine secrète. Si Chilius avoit eu dessein de se servir des premières dans un Poème (1), pourquoi Virgile n'auroit-il pas pu exécuter ce projet dans le sien ? On s'apperçoit en effet qu'il a en vue quelques-uns des rites de l'initiation ; il débute même en employant la formule par laquelle commençoient les mystères. Pour ce qui concerne leur dogme, il n'est pas probable que ce Poète eût voulu les exposer aux yeux des profanes ; peut-être les ignoroit-il, & n'étoit-il pas initié. D'ailleurs la plupart des principes qu'il établit avec tant d'art dans cet épisode, sont ceux d'Épicure, comme Servius le remarque très-bien (2) ; & ja-

(1) *Cicer. ad Attic. L. I, Epist. IX.*

(2) *Ex majore autem parte Sironem Epicureum, Magistrum suum, sequitur, ad Æn. L. VI, v. 264.* Sur ce que le Poète met dans la bouche de la Sibylle, au sujet des peines de l'autre vie, Servius observe aussi-tôt, *Locus est secundum Epicureos, ad v. 376.*

mais les Ministres d'Éleusis ne les adopterent. Pourquoi Warburton ose-t-il donc les leur prêter ?

On conviendra plus aisément avec Warburton, qu'on rappelloit aux initiés l'état de barbarie dans lequel leurs peres avoient été plongés ; par conséquent les obligations qu'ils avoient aux fondateurs des Colonies. Ils les avoient retirés de la barbarie par l'institution des cérémonies religieuses & l'établissement des mysteres (1). Des témoignages formels d'Isocrate, de Cicéron & d'autres Écrivains ne permettent pas de révoquer en doute cette vérité (2). Mais ils en parlent trop clairement pour croire que cet objet fût celui que les Adeptes ne pouvoient pas révéler. Proclus nous dit que les personnes qui veulent savoir les fables de la vie sauvage, le désordre & la confusion des anciennes Loix, doivent consulter la déclaration qu'on fait aux mysteres, & l'histoire de leur introduction chez les hommes (3).

L'invention de l'Agriculture a été le pre-

(1) *Cicer. in Verr. Act. II, L. V, §. 72. Arrian. in Epiæt. L. III, C. XXI.*

(2) *Isocr. Paneg. p. 90. Cicér. de Leg. L. II, §. 14. Arist. Eleuf. p. 259, &c. &c.*

(3) *In Plat. Polit. p. 369.*

mier fruit de la civilisation ; & Cérès en avoit tout l'honneur. Pouvoit-il se faire qu'il n'en fût pas question dans ses mystères ? L'autorité de Cicéron ne nous laisse pas ce doute (1). Varron avoit pensé avant lui que plusieurs choses relatives à cette découverte y étoient formellement enseignées (2) ; opinion conforme aux principes du Portique. Deux Écrivains modernes l'ont embrassée, & développée, chacun à sa manière. Le dernier, M. Court de Gébelin, y a tout ramené (3). En admirant sa merveilleuse sagacité, & son extrême facilité dans l'art des conjectures, dont les ressources sont infinies, même inépuisables, je me trouve forcé de n'être pas entièrement de son avis. Comment cette invention de l'Agriculture, attribuée à Cérès, ou aux instituteurs de son Culte, auroit-elle été un article secret de l'initiation, & l'unique objet des cérémonies mystérieuses, puisqu'on parloit publiquement d'un bienfait si signalé, auquel on rapportoit toute l'histoire de la Déesse ?

Son commerce incestueux avec Jupiter,

(1) De Leg. L. II, §. 14, &c. &c.

(2) Ap. S. *August.* de Civ. Dei, L. VII, C. XX.

(3) Voyez le quatrième volume du Monde primitif.

ses pénibles voyages , la maniere dont ce Dieu crut satisfaire à la punition qu'il méritoit, en jettant dans le sein de la Déesse les testicules d'un bélier , la naissance de Proserpine , l'amour que celle-ci inspira à son pere , enfin la forme de dragon qu'il prit pour obtenir les faveurs de cette Déesse , dont il eut le jeune Iacchus , mis en pieces par les Titans (1) ; tous ces traits fabuleux étoient le sujet des mysteres , selon Clément d'Alexandrie , qui avoue néanmoins que l'Époptée avoit pour objet la nature & ses effets (2). Ces deux passages se concilient aisément : l'histoire de Cérès , de Proserpine & d'Iacchus , telle qu'on vient de la rapporter , conséquemment différente des traditions vulgaires , étoit d'abord enseignée aux Mystes ; ensuite on en donnoit aux Époptes une explication , soit physique , soit morale , suivant le système que suivoient alors les Mystagogues.

Ces mêmes fables , comme celles d'Osiris , d'Isis , de Typhon & d'Horus , étoient aussi des allégories relatives à l'origine du bien & du mal. Nous apprenons de Clé-

(1) *Clem. Protr.* p. 12, 14, 15.

(2) *Strom. L. V,* p. 689.

ment d'Alexandrie, que Cérès, Proserpine & Iacchus étoient trois Divinités considérées comme premiers principes (1). Selon Diodore de Sicile, on interprétoit le nom de *Déméter*, ou Cérès, dans les mystères, par celui de la Terre-Mère (2); c'est-à-dire, le principe passif. Iacchus, mis à mort par les Titans, étoit, comme Horus massacré par Typhon, l'image du bouleversement de l'ancien monde. L'*épiphanie*, ou la résurrection d'Iacchus (3), signifioit, comme celle d'Horus, que notre monde étoit ressorti du cahos dans lequel il étoit tombé. Pluton, ainsi que Typhon, étoit le mauvais principe; & Proserpine, comme Osiris, le bon principe, représenté encore, suivant quelques Philosophes, par Cérès, ou d'autres Divinités (4). Le passage alternatif de Proserpine aux enfers, & des enfers sur la terre, est l'allégorie de la vicissitude de la Nature, & du mélange du bien & du mal. Cette explication de l'histoire de Cérès, n'a pas été la seule que les Mystagogues aient donnée: ils en imaginèrent, ou en adoptèrent plusieurs au-

(1) Protr. p. 50.

(2) Diod. L. III, §. 62.

(3) Clem. Alex. Protr. p. 15.

(4) Plut. de Placit. Philos. L. I, C. VI, ed. Cors.

tres, à l'exemple des Prêtres d'Égypte. Toutes les révolutions de la Nature devinrent de plus en plus des objets de spéculation pour les ministres d'Éleufis, auxquels on donna le nom de *Philopolemes* (1), amateurs de la guerre; ce qui fait allusion au système des deux principes contraires & ennemis.

- C'est de l'idée de ces deux principes, & du desir d'en rendre raison, que naquirent les Génies. L'Épicurien Celse assuroit, d'après les idées de sa secte, qu'on employoit dans les mysteres, les exemples de leur pouvoir & de leurs actions, pour établir le dogme des peines à venir (2). L'autorité de cet Écrivain auroit ici peu de poids, si Platon & Plutarque ne nous disoient pas que la nature de ces mêmes Génies étoit connue des initiés (3). On leur apprenoit encore que les Dieux se servoient du ministère de ces êtres, tout à la fois célestes & terrestres, pour l'exécution de leur volonté (4). Une pareille doctrine ramenoit à l'antique croyance d'une Providence universelle, gravée

-(1) *Procl. ad Tim. Plat. p. 51.*

(2) *Ap. Orig. L. VIII, p. 408.*

(3) *Plat. Conv. p. 1194 Plut. de Orac. defectu, T II, p. 417.*

(4) *Ibid.*

profondément dans l'esprit des Barbares, comme dans celui des Grecs, adoptée de tout temps par les Législateurs, les Mystagogues & les Philosophes, enfin dont l'auteur étoit ignoré, suivant Plutarque. La connoissance de cette vérité n'étoit donc point un secret, & ne pouvoit pas être réservée aux seuls Adeptes.

Le temps altéra sans doute les rapports qu'il y avoit entre la doctrine des Égyptiens & celle des Grecs ; mais les Éclectiques tâchèrent de les rapprocher, surtout dans la partie mystérieuse. On en conviendra sans peine, quand on observera que les Mystagogues finirent par embrasser les opinions de ces Philosophes. La preuve nous en est fournie par Eunapius. L'Empereur Julien, selon lui, voulant avoir, sur le système de ces derniers, de plus grands éclaircissements que ceux qu'il avoit puisés dans les conversations d'Ædésius, de Chrysanthé & de Maxime, fut obligé d'avoir recours à l'Hiérophante d'Éleusis (1). Les éloges que les nouveaux Platoniciens, ou Éclectiques prodiguèrent aux mystères en général, & à ceux de cette dernière ville en particulier, prouvent encore qu'ils

(1) *Eunap. Vit. Maxim. p. 90.*

364 *Recherches sur les Mysteres*

avouoient les dogmes qui y étoient enseignés. « Qui pourra s'empêcher de convenir, s'écrie Proclus, que les mysteres & les initiations ne retirent les ames de cette vie matérielle & mortelle, pour les réunir aux Dieux, & qu'ils n'effacent les souillures de l'ignorance (1), en éclairant nos esprits, & en dissipant les ténèbres chez les Adeptes, par l'éclat de la Divinité (2) » ? Pour connoître à fond le système de ces Philosophes sur la doctrine des mysteres, il faudroit exposer ici leur sentiment sur toute l'ancienne Mythologie, & se jeter dans des détails qui m'entraîneroient trop loin. Il suffira de remarquer qu'en embrassant les principes théologiques, mystiques & physiologiques de l'Égyptianisme, les Éclectiques se permirent beaucoup de changements; ce qui fait dire à Eusebe, qu'ils avoient adopté bien des explications, auxquelles, ni les anciens Égyptiens, ni les premiers Grecs, n'avoient pas même pensé en songe (3).

(1) Elle rend les hommes impurs, suivant les principes de l'Éclectisme, *Iambl. de Myst.* §. II, C. X.

(2) *Procl. ad Plat. Polit.* p. 369. Vid. *Plotin. Ennead.* I, L. VI, p. 55. *Iambl. de Myst.* §. 1, C. XI. *Julian. Or.* V, &c. &c.

(3) *Præp. Evang.* L. III, p. 117.

Dans la maniere d'interpréter allégoriquement la Mythologie, les nouveaux Platoniciens, ou Éclectiques, avoient suivi l'exemple des Stoïciens, quoiqu'ils différaient d'eux sur plusieurs points essentiels. Les premiers tâchoient de concilier leurs explications avec le *Pneumatisme* ; les seconds, au contraire, ramenoient tout à l'*Hylozoïsme*. Il résulta de ce dernier système, que les Dieux n'étoient autre chose que des forces, ou *entéléchies*, nécessairement attachées à la matiere. En conséquence, ses sectateurs assuroient, suivant Cicéron leur interprete, que les mysteres de Samothrace, d'Éleusis, &c., instruisoient plutôt de la nature des choses, que de celle des Dieux (1). C'est d'après cette hypothese que Phurnutus, ou Cornutus (2),

(1) De Nat. Deor. L. I, §. 42.

(2) M. de Villoison, qui nous en prépare une nouvelle édition, & qui en a restitué une foule innombrable de passages, par le secours des Manuscrits de Paris, de Florence, de Venise, de Vienne, &c. &c. y prouvera que son vrai nom est Cornutus, & a recueilli dans ses Notes, tous les passages des anciens Stoïciens, qui sont épars dans les Auteurs Grecs & Latins, & dont Cornutus a formé un tissu, pour composer cette espece de *Catéchisme Stoïque*. M. de Villoison alloit donner cette édition, lorsque les ordres du Roi l'ont appelé à Venise, où il a fait plusieurs découvertes littéraires, dont la publication l'occupe maintenant ; la moitié de son Homere est déjà imprimée :

& quelques autres , ont expliqué l'histoire de Cérès & de son Culte (1). L'autorité de Clément d'Alexandrie , qui avoue que l'Époptée étoit une espece de Physiologie (2) , ne nous permet pas de douter que les Mystagogues n'eussent adopté cette théologie physique , due au Portique. Cléanthe , un de ses ornemens , enseignoit que les Dieux n'étoient autre chose que des figures mystiques , & des noms sacrés. Suivant ce systême , le Dadouque étoit l'image du Soleil ; les Mystes & tous ceux qui participoient aux mysteres , représentoient le Monde (3). On doit conclure delà que le costume allégorique de ce Prêtre d'Eleusis & des autres dont j'ai déjà parlé , n'étoit pas fort ancien , & n'avoit été imaginé que pour ramener les cérémonies initiatrices à des explications conformes aux idées des Stoïciens. L'un d'eux , Chrysippe , prétendoit qu'on retiroit un grand avantage de l'initiation , celui d'avoir de

sa nouvelle Version Grecque de la Bible , tirée des Manuscrits de S. Marc , le fera incessamment.

(1) *Phurnut.* C. XXVIII. Vid. *Cicer.* de Nat. Deor. L. I, §. 20. *Plut.* adv. Stoïc. T. II, p. 1075. *S. August.* de Civit. Dei, L. VI, C. VIII; L. VII, C. XXI.

(2) *Strom.* L. IV, p. 564.

(3) *Ap. S. Epiph.* L. III, C. IX, T. I, p. 1090.

justes idées de la Divinité (1). Elles ten-
doient , suivant le système de sa secte , à
établir que les Dieux n'étoient que les élé-
ments & les différentes parties de l'uni-
vers matériel. Ces notions ne différoient
donc tant des connoissances de la Na-
ture & de ses effets ; ce qu'il étoit néces-
saire d'observer , pour concilier l'opinion
de Chrysippe avec celle des autres Stoï-
ciens , que Cicéron met dans la bouche
de l'Académicien Cotta.

Le discours de ce Philosophe démontre
que les Épicuriens supposoient que l'opi-
nion d'Évhémère étoit la doctrine des myf-
teres. Mais auroit-elle été reçue par les
Mystagogues , eux qui éloignoient avec
tant de soin de l'initiation les Philosophes
de l'École d'Épicure, qu'ils regardoient com-
me les ennemis de leurs cérémonies ? En
effet , les Épicuriens assuroient qu'elles n'é-
toient propres qu'à inspirer aux superstitieux
des craintes & de la terreur (2). Refusant
même à Cérès l'honneur d'avoir donné des
Loix aux hommes , ils étoient accusés , avec
raison , de vouloir abolir , par de semblables

(1) *Ap. Etym. magn. in v. τελέη.*

(2) *Plut. Traët. Non posse suaviter vivere secundum Epicur.*
T. II, p. 1103.

opinions , les mysteres & tout le Culte religieux (1).

Suivant les principes de l'Évhémérisme , le secret des mysteres se réduisoit à apprendre aux initiés , que les Divinités dorées dans le monde avoient été de simples hommes , placés , soit par la reconnoissance , soit par la crainte , dans le ciel (2). Ce sentiment étoit trop favorable au Christianisme , pour que les Peres , ses Apologistes , ne l'embrassassent pas. Il leur épargnoit beaucoup de discussions , & leur fournissoit des arguments faciles & à la portée du peuple. L'apothéose une fois admise , il n'y avoit plus de mysteres. La conséquence est sensible ; aussi n'échappa-t-elle pas aux anciens Peres : ce qui les entraîna à penser que , dans l'initiation , on s'attachoit , non à la croyance ferme d'aucune doctrine , mais à l'observation légale des cérémonies. La différence entre le Culte public & le Culte mystérieux , n'existoit , selon eux , que dans l'opinion du vulgaire ; ou si la ressemblance n'étoit pas parfaite , le dernier n'étoit distingué que par des pratiques obscenes & des traditions scanda-

(1) *Plut. adv. Colot. T. II , p. 1119.*

(2) *Cicer. de Nat. Deor. L. I , C. XLII.*

leuses,

leuses, dont il importoit de dérober la connoissance aux profanes. Clément, élevé dans la fameuse École d'Alexandrie, saint Augustin, nourri de la lecture de Varron, Eusebe de Césarée, si instruit de la Philosophie Éclectique, paroissent être au fond de cet avis. Mais ils ne seroient pas exempts de tout reproche de contradiction, pour avoir adopté en quelques endroits, des sentiments opposés, si l'on n'observoit pas qu'ils employèrent à la fois l'Évhémérisme pour détromper le peuple, & le Stoïcisme, ou l'Éclectisme, pour combattre les Philosophes Païens avec leurs propres armes, & les forcer dans leurs derniers retranchements, l'Allégorisme.

De toutes ces discussions & de toutes ces recherches, concluons que les mysteres ne furent, dans leur origine, que de simples lustrations, & ne consistèrent qu'en certaines observations légales. Dans la suite, on y adopta une doctrine secrète, où il ne s'agissoit que des services rendus par les premiers Législateurs & les Chefs des Colonies étrangères, tels que l'établissement des Loix, la découverte de l'Agriculture, & l'introduction d'un nouveau Culte religieux. En y menaçant les profanes des punitions de l'autre vie, on assuroit les ini-

tiés d'y jouir d'un bonheur éternel & d'une préférence flatteuse. Cette promesse ne fut point oubliée, quand, au siècle de Solon, les Mystagogues commencerent à parler du bouleversement de l'ancien monde, des révolutions de la nature, de l'origine du bien & du mal, du pouvoir des Génies, &c., objets auxquels se rapportoient toutes leurs explications allégoriques de l'histoire de Cérès, de Proserpine & d'Iacchus. Néanmoins ces Prêtres ne formerent pas sitôt un corps de doctrine; peut-être n'existait-il jamais. Les idées ne leur vinrent que successivement; ce qui les rendoit souvent contradictoires, au moins incohérentes. Elles ne purent même être distinctes & fixes, qu'après avoir été long-temps confuses & variables. Vraisemblablement eurent-elles plus de liaison & de solidité, lorsque les Stoïciens & les Éclectiques parvinrent à faire adopter leurs opinions aux Ministres d'Éleusis.





SIXIEME SECTION.

Des Fêtes mystérieuses de Cérès & de Proserpine, chez les différents peuples de la Grece & de l'Italie.

QUOIQUE les matériaux épars çà & là, que je viens de rassembler sur les mystères Éleusiniens, soient fort incomplets, il seroit néanmoins à désirer qu'on en eût autant sur les fêtes qui sont l'objet de cette section. Elle est divisée en deux seuls articles, le premier concernant les Thesmophories, dont il nous reste encore assez de détails, & le second renfermant tous ceux relatifs au Culte mystérieux de Cérès & de Proserpine dans la Grece & l'Italie (1). Il sera nécessaire de s'attacher dans ce dernier à l'ordre géographique, pour éviter la confusion & l'obscurité contre lesquelles je me vois obligé sans cesse de lutter.

(1) Ils sont tirés de la troisième partie de mon Mémoire couronné par l'Académie des Inscriptions. J'y ferai néanmoins de grands retranchements, pour me renfermer dans mon sujet.

ARTICLE PREMIER.

Des Thesmophories.

HÉRODOTE donne aux Thesmophories le nom de *Télete* (1); Héfyehius celui de *Mysteres* (2), & Aristophane celui d'*Orgies* (3); expressions qui conviennent très-bien à cette fête religieuse, dont les hommes étoient exclus. Ils ne pouvoient entrer dans le temple, sous peine de mort, suivant Fortunatianus; ou seulement on leur crevoit les yeux, comme Sulpitius Victor le rapporte (4). Peut-être ces loix cruelles n'étoient-elles en vigueur que chez les Romains.

D'après tout cela, n'auroit-il pas été étrange qu'un Prêtre eût présidé à ces assemblées, comme Meursius & quelques autres Savants l'ont imaginé (5)? Ils donnent à ce prétendu Ministre le nom de *Stéphanéphore*, fondés sur une inscription dont on ne peut faire aucun usage pour confirmer leur opi-

(1) L. II, C. CLXXI.

(2) In v. Θέσμοφορία.

(3) Thesmoph. v. 956, 1163.

(4) Vid. Auct. laudatos ap. Meurs. Them. Attic. L. II, C. XX.

(5) Meurs. Græc. feriat. p. 156, 157, &c.

du Paganisme. SECT. VI, ART. I. 373

nion très-bien réfutée par le P. Corfini (1).
« Chaque Tribu Athénienne, comme le
» remarque M. du Theil, éliſoit deux
» femmes qui préſidoient à la fête; & pour
» être ſuſceptibles de cette élection, il
» falloit non-ſeulement qu'elles euſſent été
» épouſées légitimement, mais encore
» qu'elles fuſſent nées d'un mariage légi-
» time (2) ». Cette préſidence engageant à
des dépenses, les maris qui avoient trois
talents en fonds, ne pouvoient ſ'excuser
d'en fournir les moyens à leurs femmes (3).
Le ſavant Académicien que je viens de
citer, conjecture que les fonctions ſacer-
dotales appartenoient aux Prêtrefſes ap-
pellées Méliſſes, ou *Abeilles* (4), dont il a
été queſtion dans un autre article. Les per-
ſonnes du ſexe qui aſſiſtoient à ces céré-
monies, devoient être vierges, ou femmes
irréprochables dans leurs mœurs (5). C'é-

(1) Faſt. Attic. Diſſ. XIII, T. II, p. 339.

(2) Recherch. ſur les Theſmophories, Acad. des Inſcr.
T. XXXIX, p. 218.

(3) *Iſæus*, Or. de Hæred. Ciron. p. 72, ed. *Steph.* Le
verbe *θεσμοφορεῖν* ſignifioit faire les dépenses de cette fête,
comme on le voit par une Inſcription où Anticrate, fils de
Liſanius, ſ'acquitta de cette charge, ſous l'Archonte Céphi-
ſophon, (la quatrième année de la CXII^e Olymp.) *Chandl.*
Inſcr. XXX, p. 55.

(4) Acad. des Inſcr. T. XXXIX, p. 213.

(5) *Schol. Theocr.* Idyll. IV, ad v. 25.

toient celles-ci qui participoient aux sacrifices, & qu'on nommoit proprement *Thesmophoriazuses* (1).

Théodoret prétend s'appuyer des témoignages de Démosthene, de Diodore & de Plutarque, pour faire Orphée instituteur des Thémosphories (2). C'est un violent anachronisme, puisque ce fameux personnage historique étoit supposé avoir vécu plusieurs siècles après les filles de Danaus, auxquelles la Grece devoit cette fête (3). D'ailleurs les passages des Auteurs cités par ce Pere, ne sont point parvenus jusqu'à nous : peut-être donne-t-il ici aux Thesmophories, & aux Éleusines, une origine commune. Cette seconde erreur n'est pas plus excusable que celle dans laquelle sont tombés plusieurs Écrivains, entr'autres Arnobe ; en confondant ces deux mêmes fêtes.

Les Thesmophories se célébroient à Athenes dans le mois de Puanepsion (Octobre). La durée & les rites de cette fête varioient beaucoup dans les autres Villes de la Grece ; mais c'est particulièrement de celle

(1) Voyez Acad. des Inscr. T. XXXIX, p. 216.

(2) Therap. Serm. I, p. 468.

(3) Marm. Oxon. Epoch. IX.

que pratiquoient les Athéniens dont je veux parler. Aristophane nous dit que le troisieme jour de ces cérémonies mystérieuses étoit celui du milieu (1); elles duroient donc cinq jours. Plutarque rapporte que Démosthène mourut le 16 de Puanepsion, jour triste des Thesmophories, & consacré au jeûne (2), qui étoit fixé, selon Athénée, au jour du milieu (3); conséquemment cette fête commençoit le 14, & finissoit le 18 de ce mois, temps des semaines. Meursius, & quelques autres Savants après lui, rapportent le commencement des Thesmophories au 11 de Puanepsion (4), parce qu'Hésychius y fait mention de l'arrivée, ou montée, à Éleusis, des femmes qui alloient pour y célébrer cette fête (5), ou plutôt y chercher le calathus, symbole des présents de Cérès. Les Thesmophories n'étoient donc point commencées encore; & l'onzieme jour n'en devoit pas faire partie. C'étoit celui où l'on avoit fixé la fête appelée *Sténie*, qui étoit établie en mémoire du voyage, ou de la

(1) Thesmoph. v. 86.

(2) Vit. Demosth. T. IV, p. 437.

(3) Deipnosoph. L. VII, p. 307.

(4) Græc. fer. p. 157.

(5) In v. *Ἀνδρῶν*.

montée de Cérés (1) à cette même ville d'Éleusis.

Les femmes se préparoient par la continence à célébrer les Thesmophories. Elles se servoient pour calmer leurs desirs, du cénéorum, ou camelée (2), de l'agnus castus (3), de la conyze, ou herbe aux puces, enfin de la cnyfa, ou sarriette sauvage (4), plantes froides qu'elles étendoient sous elles, en se couchant à terre (5). On n'ignore pas la réponse de Théano à la personne qui lui demandoit combien de temps une femme, qui venoit d'habiter avec un homme, devoit laisser écouler avant d'assister aux Thesmophories. Elle peut y assister le jour même, si c'est avec son mari, répondit la Pythagoricienne, & jamais, si c'est avec un autre (6). Cette question est décidée d'une manière moins philosophique par Ovide, qui nous dit que les femmes étoient obligées de garder la chaf-

(1) *Excerpta Lexic. mss. Phot. ap. Kust. not. ad Arist. Thesm. v. 841.*

(2) *Hesych. in v. Κνέωρον.*

(3) *Plin. L. XIV, C. IX. Dioscor. L. I, C. CXXXVI. Ælian. de Anim. L. IX, C. XXVI.*

(4) *Schol. Nicandr. Ther. ad v. 130. Schol. Theocr. Idyll. IV, ad v. 25.*

(5) *Plut. de Is. & Osir. §. 69.*

(6) *Theod. Therap. Serm. XII. Clem. Alex. Strom. L. IV, p. 619.*

du Paganisme. SECT. VI, ART. I. 377

teté pendant neuf nuits (1) ; peut-être ce terme n'étoit-il ainsi fixé que chez les Romains : quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vraisemblable que c'étoit en mémoire des neuf jours de tristesse dans laquelle fut plongée Cérès, privée de la compagnie de sa chère Proserpine, & ignorant son séjour auprès de Pluton (2).

Le jour consacré au jeûne, les femmes pouffoient des hurlements comme les Égyptiens aux fêtes d'Isis (3) ; le Sénat ne s'assembloit point (4), & on délivroit les prisonniers (5). Les pieds sans chaussure, & la tête sans bandelettes (6), toutes les personnes du sexe suivoient ce jour-là (7), jusqu'au Prytanée, (8) le calathus, traîné par quatre chevaux blancs (9) & entouré de Vierges qui portoient des vans tissés d'or (10). Les femmes qui n'étoient point initiées, ne pouvoient pas accompagner cette

(1) *Métam.* L. X, v. 334-35.

(2) *Homer.* Hymn. in *Cerer.* v. 47.

(3) *Serv.* ad *Virg.* Col. 863-64, ed. *Baf.*

(4) *Aristophan.* Thesm. v. 85.

(5) Vid. *Meurf.* Græc. fer. p. 164. *Id.* Them. Attic.
L. II, C. VIII.

(6) *Callim.* in *Cerer.* v. 125-26.

(7) *Id.* v. 6.

(8) *Ibid.* v. 129.

(9) *Ibid.* v. 120, 121.

(10) *Ibid.* v. 127.

pompe mystérieuse (1) jusqu'au Thesmophorion, ou temple de Cérés Thesmophore à Athenes (2). Celles qui étoient près d'accoucher, ou qui passoient soixante ans, n'étoient obligées de venir que jusqu'où leurs forces le leur permettoient (3). A peine cette procession étoit-elle en marche, que tout retentissoit dans la ville de ces paroles : *Salut, ô Cérés ! salut, ô Déesse nourriciere ! Déesse des abondantes moissons, &c.* (4) ! Je pense, avec M. du Theil, qu'arrivées au Thesmophorion, les femmes initiées chantoient cette espece d'Hymne qu'Aristophane nous a conservé : « Venez, » Déesse vénérable, bienveillante & propice ; venez dans vos bocages, où la vue de vos mysteres redoutables est interdite aux hommes, où vous nous laissez contempler votre visage immortel à la clarté des lampes ; venez, accourez à nos voix, auguste Thesmophore. Si jamais vous avez exaucé nos prieres, rendez-vous aujourd'hui à nos vœux (5) ». Il paroît encore qu'on finissoit cette cérémonie par cette

(1) *Callim.* in Cerer. v. 129.

(2) *Pausan.* Attic. C. XIV.

(3) *Callim.* Hymn. in Cerer. v. 131-32.

(4) *Ibid.* v. 120.

(5) *Acad. des Inscr. T. XXXIX, p. 231.*

autre priere : « Salut , ô Déesse ! conserve
» cette ville dans la concorde & dans l'a-
» bondance ; fais tout murir dans nos
» champs ; engraisse nos troupeaux , ferti-
» life nos vergers , grossis nos épis , & fé-
» conde nos moissons ; fais sur-tout regner
» la paix , afin que la main qui sème , puisse
» aussi recueillir (1) ».

On ignore quel étoit le jour de cette fête , où l'on faisoit le sacrifice mystérieux , appelé *diogme* , ou la poursuite (2). Suidas dit qu'il portoit ce nom , parce que les femmes Athéniennes ayant adressé leurs vœux aux Dieux , dans un péril imminent de la République , furent exaucées , & les ennemis forcés de se retirer à Chalcis (3). Je crois que cette cérémonie ne prit point alors ce nom , qu'elle portoit déjà ; mais celui d'*apodiogme* , dont Hésychius fait mention (4). L'étymologie de l'un & de l'autre rend sensible cette observation.

Meursius conjecture , avec assez de vraisemblance , qu'un autre sacrifice qu'on appelloit *zémie* (5) , étoit expiatoire , & des-

(1) *Callim.* Hymn. citée v. 135-38. Trad. de M. du Theil , p. 48 & 51.

(2) *Hesych.* in v. Δίωγμα.

(3) In v. Ἀποδίωγμα.

(4) In v. Δίωγμα.

(5) *Hesych.* in v. Ζημία.

tiné à éloigner les malheurs qui pouvoient menacer l'État. Ce Savant ajoute, qu'il se faisoit le dernier jour de la fête (1), pendant laquelle les femmes portoient avec pompe à Éleusis, sur leur tête, & en récitant des prieres, les Livres des loix (2). Cet usage indique la vraie étymologie des Thesmophories, *transport des loix*, laquelle a une parfaite analogie avec les attributs de Cérès & de Proserpine. On les invoquoit l'une & l'autre, ainsi que Pluton, Calligénie, & la Terre-Nourriciere (3), au commencement de cette fête, consacrée particulièrement aux deux premieres Déeses (4). Quelle étoit cette Calligénie? On ne peut l'apprendre surement d'un passage corrompu d'Hésychius qui en fait mention (5). Heureusement M. du Theil, d'après Alberti, a très-bien résolu ce problème, par les paroles d'Alciphron qu'il traduit. Elles ne nous permettent pas de douter que Cérès ne fût Calligénie (6); nom peut-être mystérieux, & usité seulement dans le Thesmophorion.

(1) Græc. fer. p. 164.

(2) *Schol. Theocr.* Idyll. IV, ad v. 25.

(3) *Arist.* Thesm. v. 304, 307.

(4) *Ibid.* v. 293, 294.

(5) In v. Καλλιγένεια.

(6) *Acad. des Inscr.* T. XXXIX, p. 232.

M. de Villoison soupçonne que ce nom veut dire simplement *mere de la belle Proserpine*, ou bien, *mere des fruits & des moissons*. C'est ainsi qu'Homere, dans un autre sens, donne à Thétis l'épithete de *δυσαρπτοτόχεια*.

C'étoit la nuit que se célébroient les Thesmophories (1), dans lesquelles on faisoit usage de gâteaux de sésame (2). Chaque femme y portoit un flambeau, ou torche, à la main; & il paroît que d'abord on l'éteignoit, & qu'ensuite on le rallumoit (3). Le *Créis*, c'est-à-dire, le signe représentatif des parties qui distinguent le sexe féminin, étoit l'objet de la vénération publique dans cette fête (4), & rappelloit à la mémoire des assistantes, l'aventure de Baubo (5). Doit-on donc être surpris si elles se permettoient des propos sales & malhonnêtes? Cléomede compare les discours obscènes des Épicuriens, à ceux des fem-

(1) *Aristophan.* Thesm. v. 211. *Callim.* in Cer. v. 7.

(2) *Idem* Thesm. v. 291-92, 577.

(3) *Ibid.* v. 660.

(4) *ὃ τὸν κρέια ἐν τοῖς θεσμοφορίαις.* Serm. XII. τὰς κρέια μὲν Ἐλευσίς. Serm. VII, T. IV, p. 583. Par Éleusis, on doit entendre ici les Thesmophories célébrées en partie dans cette Ville; sans quoi il y auroit une contradiction manifeste dans les deux passages de Théodore que je viens de citer.

(5) *Apollod.* L. I, C. V.

mes célébrant les Thesmophories (1). Mnésiloche, qu'Aristophane introduit parmi elles, dans la Comédie des *Thesmophoriazuses*, étant soupçonné de n'être point du sexe que son habillement indiquoit, est interrogé sur ce qui s'étoit passé dans l'assemblée de l'année précédente; il répond : *Nous avons bu . . .* (2). Le silence de l'interrogatrice sembleroit décéler que Mnésiloche dit vrai, puisqu'elle ne trouve pas dans ces paroles la preuve de son travestissement. Mais il est facile de voir, comme le remarque M. du Theil, que le Poète comique n'a eu d'autre but, que celui de lancer un trait de satire sur les femmes, qu'il accuse souvent d'aimer trop le vin (3), dont elles devoient s'abstenir dans cette fête. Il s'est prévalu sans doute de la liberté de la scène, pour mettre dans la bouche des *Thesmophoriazuses* bien des propos indécents. L'auroit-il néanmoins osé, si elles n'y eussent pas donné quelquefois lieu? Malgré cette observation, je suis bien éloigné de penser qu'il fût fondé de faire dire à Agathon : « Elles croiroient que je

(1) *Cleom.* L. II, p. 203.

(2) *Thesmoph.* v. 637-38.

(3) *Acad. des Insér.* T. XXXIX, p. 222.

» viens leur dérober ma part de ces œuvres
» de nuit, & de cette façon de jouir des
» plaisirs de Vénus, qui n'appartient qu'à
» leur sexe (1) ».

La danse faisoit encore partie de cette fête. Les femmes se tenant toutes par la main, formoient un cercle, & sautoient en cadence (2), au son de la flûte, dont on jouoit sur le *nome*, ou mode, persique (3). Les chansons d'usage étoient composées de vers qui avoient un metre particulier (4). Cette maniere de danser s'appelloit *Cnisme* & *Oclasme*; elle ne différoit point de la danse persique, & exigeoit de la vivacité & de la souplesse (5). Un pareil exercice & ce qui le précédoit, démontrent que Saumaïse n'a pas eu raison d'avancer que tout

(1) C'est le véritable sens des paroles d'Aristophane, (v. 211,) que M. du Theil a parfaitement saisi dans ses Recherches sur les Thesmophories, publiées dans le cours de l'année, au commencement de laquelle j'envoyai mon Mémoire à l'Académie des Inscriptions. Il m'étoit donc impossible alors d'en profiter, comme je le fais aujourd'hui dans tous les endroits où je cite le nom de ce Savant, ou sa Dissertation, que je ne prétends pas dispenser de lire.

(2) *Arist. Thesm.* v. 963-64.

(3) *Ibid.* v. 1186.

(4) *M. Vistorin.* de Art. Gramm. L. IV, ed. *Putsch.* p. 1592.

(5) *Poll.* L. IV, C. XIV, §. 100. Les Éditeurs paroissent n'avoir point entendu ce passage, qui est même très-mal ponctué dans la dernière édition.

384 *Recherches sur les Mysteres*

étoit triste dans les Thesmophories (1). Le retour de Proserpine à la lumière, le dixieme jour après qu'elle eut été enlevée par Pluton (2), devoit naturellement être célébré par quelque instant de joie, puisqu'elle en causa une si grande à Cérés.

Le secret qu'on gardoit sur les cérémonies de cette fête (3), nous a privé des détails circonstanciés; & nous sommes obligés de nous contenter de ceux que Clément d'Alexandrie a conservés. « Voulez-vous, dit ce Pere, que je vous parle de la maniere dont Proserpine cueilloit des fleurs, de son enlèvement par Pluton, du calathus, des cochons d'Eubule, qui furent engloutis avec Cérés & sa fille, &c. »? On chassoit ces animaux en prononçant quelques mots du dialecte mégarique (4). C'est pourquoi on donnoit le nom de *diogme*, ou expulsion, à un jour de cette fête. « Ces choses, continue Clément, sont l'objet des fêtes que les femmes célèbrent par toute la ville, sous les noms de Thesmophories & de Sciro-

(1) Exercit. Plin. p. 528.

(2) Homer. Hymn. in Cerer. v. 51.

(3) Herod. L.^e II, C. CLXXI.

(4) Clem. Alex. Protr. p. 14.

» phories

» phories (1) ». Dans la première il n'étoit point permis de porter des couronnes de fleurs (2) ; & on y évitoit avec soin de goûter des grains de grenade (3). L'un de ces usages avoit rapport à l'occupation de Proserpine, au moment de son enlèvement, & l'autre à son imprudence, qui rendit l'ordre de Jupiter, pour son retour, inutile.

Il paroît qu'une partie des Thesmophories se passoit hors d'Athènes, puisque les Mégariens y surprirent les femmes qui célébroient cette fête (4) dans un lieu appelé *Colias* (5). On y avoit élevé un temple en l'honneur de Cérès (6), dans lequel le malheureux Œdipe finit ses jours (7). Les Athéniens croyoient que Proserpine avoit été enlevée dans ce lieu (8). Le temple qui y étoit situé, paroît avoïr porté, comme celui d'Athènes, le nom

(1) *Clem. Alex. Protr.* p. 14.

(2) *Schol. Soph. Œdip. Col.* ad v. 673.

(3) *Clem. Alex. Protr.* p. 16.

(4) *Æneas, Taët. C. IV. Plut. Vit. Solon. T. I, p. 180-81. Polyan. L. I, C. XX, p. 42.*

(5) *Hesych. in v. Κολιάς.*

(6) Cet édifice étoit polystyle, *ibid.* & voisin d'un autre consacré à Vénus. *Harpocr. in v. Κολιάς.*

(7) *Sophocl. Œdip. Col.* v. 1606, &c.

(8) *Schol. Sophocl. Œdip. Col.* ad v. 1589.

386 *Recherches sur les Mysteres*
de Thesmophorion ; il en est fait mention
dans une inscription rapportée par M. Chan-
dler (1).

A R T I C L E II.

Des autres Fêtes mystérieuses de Cérès & de Proserpine.

LEs détails que nous ont transmis les Anciens sur les fêtes mystérieuses de Cérès & de Proserpine chez les peuples de l'Asie mineure, & chez ceux qui habitoient au-delà des Thermopyles, ne sont pas assez considérables pour fixer notre attention. Il faut donc se transporter tout de suite dans la Béotie. Les cérémonies qu'on y célébroit en l'honneur de Cérès-Cabirie, étoient tristes. On y ébranloit le sanctuaire de son temple (2) pour causer une espece de frémissement aux spectateurs, ou initiés. Squire prétend qu'on y portoit des figures de cet édifice en mémoire du coffre d'Osiris, & qu'on les remuoit (3) ; mais cette explication n'est fondée sur aucune autorité.

(1) Inscr. CX, p. 75, 76.

(2) *Plut.* de Il. & Osir. §. 69.

(3) Not. in *Plut.* de Il. & Osir. p. 160 & 161.

Plutarque, qui nous a rapporté le fait dont il s'agit, ajoute que le mois où les Béotiens avoient fixé la célébration de cette fête, s'appelloit chez eux *Damatrion*, placé au temps des semences, & répondant à celui d'Athyr, de l'année Égyptienne, & au Puanepsion de l'Athénienne; conséquemment les Thesmophories se célébroient dans cette dernière Ville, en même-temps que la fête Achaïe (1), consacrée à Cérès-Cabirie. On doit croire que la décence ne fut pas toujours observée dans celle-ci, puisque Diagondas fit porter à Thebes une Loi qui défendoit de pratiquer aucune cérémonie pendant la nuit (2). Lorsque Phœbidas surprit la citadelle de Thebes, cette Loi étoit en vigueur; cet événement étant arrivé vers midi, au moment où les femmes étoient occupées aux Thesmophories Béotiennes (3). Celles de l'Eubée en différoient par l'usage de faire cuire les viandes des sacrifices au Soleil. On n'y invoquoit point encore *Calligénie*, parce que, selon Plutarque, les prisonnières qu'Agamemnon amena de Troye, ayant été obligées de par-

(1) Vid. *Hesych.* & *Suid.* in v. 'Αχαία. *Plut.* L. C.

(2) *Cicer.* de Leg. L. II, §. 15.

(3) *Xenoph.* *Hellen.* L. V, p. 557.

tir à cause du vent favorable, le sacrifice resta imparfait (1).

Un précieux fragment d'une ancienne inscription nous apprend que les Hermioniens avoient fait un traité d'alliance avec les Asinéens, par lequel il étoit permis à ces derniers d'offrir tous les ans des sacrifices à Cérès-Chronie, ou Infernale (2). Le décret qui leur accordoit ce privilege, devoit être gravé sur une colonne du temple de cette Déesse, situé sur le mont Pron, & fondé par Clymene & Chtonie, sa sœur. Cette dernière mérita, selon d'autres, la protection de Cérès, & en reconnoissance lui éleva un temple à Hermioné (3). Toutes ces traditions ne méritent aucune foi. Le surnom de Chtonie fut donné à Cérès, à cause de l'autorité, ou du crédit, qu'on lui supposoit aux enfers, & de ses rapports avec Proserpine. Comme la mere de celle-ci,

(1) Quæst. Rom. T. II, p. 298.

(2) Ap. Murat. Inscr. I, p. 607. *Doni*, p. 138. M. le Prince de *Torremuzza*, vet. Inscr. Sicil. p. 83. Pour ne laisser aucun doute sur l'acception que je donne ici au surnom de Cérès, il suffira de remarquer que Sophocle appelle les Furies *χθόνιαι θεαι*, *Œdip. Col. v. 1563*, & l'Auteur des Hymnes attribués à Orphée, nomme Pluton, *Ζεὺ χθόνι*, &c. &c. Vid. *Schol. Eurip. Phœn. v. 817*.

(3) *Pausan. Corinth. C. XXXV*.

on la mettoit dans la classe des Divinités infernales (1).

Les Prêtres, accompagnés des Magistrats, des personnes des deux sexes & de tout âge, marchaient, ayant sur la tête des couronnes de comosandale, fleur qui ressemble à celle de hyacinthe. Ils étoient suivis d'une vache qui sembloit se précipiter sous le glaive qui devoit l'immoler. Quatre vieilles femmes ou matrones, faisant les fonctions de Prêtresses, sacrifioient à Cérès-Chtonie cet animal, & ensuite trois autres de la même espèce, sans essuyer aucune résistance de leur part (2). Aristocle assure qu'une de ces vieilles menoit par les oreilles un taureau, ou une genisse, que dix hommes n'auroient pu dompter, & qui la suivoit comme un enfant suit sa mère. Ce plaisant miracle se trouve dans un hymne qui commence en ces termes. « O féconde Cérès, honorée principale- » ment par les Siciliens & les descendants » d'Érechthée, &c. &c. (3) » Vraisemblablement il avoit été composé à l'occasion de la fête de *Chtonie*, qui, au temps des

(1) *Schol. Aristoph. Nub. ad v. 304.*

(2) *Pausan. L. C.*

(3) *Ap. Ælian. Anim. L. XI, C. IV.*

moissons, se célébroit à Hermioné en l'honneur de Cérès. Les objets mystérieux de son Culte n'y étoient connus que des seules Prêtresses (1) dont il vient d'être question.

Les Argiens prétendoient que Cérès arriva d'abord dans leur ville, où Pélasgus la reçut (2). Il est certain que son Culte y fut introduit par les filles de Danaus, avant d'être connu dans l'Attique. Argos conserva même avec plus de soin qu'Athènes, les traditions & les rites d'Égypte : les cérémonies que la première de ces Villes pratiquoit dans les fêtes de Bacchus, suffisoient pour le prouver (3). Celles qu'on y faisoit à l'honneur de Proserpine, en jetant des torches ardentes dans une fosse, nous paroît avoir une origine Égyptienne, quoique Pausanias l'attribue à Nicostrate (4).

Les champs ou marais de Lerne n'étoient éloignés que de quarante stades d'Argos. A cause de ce voisinage, le Poète Stace donne à cette Ville le nom de Lerne, & à ses habitants celui de Lernéens (5).

(1) *Pausan.* Corinth. C. XXXV.

(2) *Id.* Attic. C. XIV.

(3) *Plut.* de Is. & Osir. §. 35.

(4) *Corinth.* C. XXII.

(5) *Thebaïd.* L. II, v. 376 ; L. III, v. 461, &c.

du Paganisme. SECT. VI, ART. II. 391

Les mystères qu'on célébroit dans ces marais, étoient si accrédités, que les Romains venoient s'y faire initier (1). Cérès étoit l'objet de toutes les cérémonies qu'on y pratiquoit dans un bois de Platanes, remarquable par des statues consacrées à Bacchus & à cette Déesse. Elle y portoit le surnom de *Profymna* (2), à cause d'une aventure avec ce Dieu, que la décence ne me permet pas de rapporter (3). Le jeune Iacchus étoit aussi honoré dans les mystères Lernéens (4), dont on attribuoit l'institution à Philammon, avant l'arrivée des Héraclides dans le Péloponnèse. Mais Arriphon observoit que tout ce qui concernoit ces cérémonies mystérieuses, soit en vers, soit en prose, étoit écrit en dialecte dorique. Or cet idiôme n'étoit point distingué des autres, & le nom dorien étoit même inconnu à cette époque; donc les mystères de Lerne ne peuvent être antérieurs aux Héraclides (5).

Sparte, la plus illustre des Colonies Doriennes, adopta le Culte de Cérès-*Éleusinie*, & ses mystères, que les Prêtres d'Éleusis

(1) Vid. Inscr. Fabiæ Aconiz ap. *Grut.* p. 309, &c.

(2) *Pausan.* Corinth. C. XXXVII.

(3) Vid. *Clem.* Protr. p. 29, 36.

(4) Inscr. Fab. Acon. L. C.

(5) *Paus.* L. C.

prétendoient avoir été communiqués à cette première ville par Triptoleme lui-même. Le Dadouque Callias, fils d'Hipponique, assure, dans un discours que Xénophon lui prête, que les Lacédémoniens furent les premiers étrangers admis à l'initiation, chez les Athéniens. Il paroît, par les paroles du même Callias, que les ministres d'Éleusis jouissoient du droit d'hospitalité à Sparte (1). Le temple de Cérès-Éleusinie étoit près du mont Taygete, & les mysteres qu'on y célébroit, différoient singulièrement de tous les autres de la Grece (2).

Les Arcadiens avoient des prétentions assez fondées sur l'ancienneté du culte qu'ils rendoient à Cérès. Cette Déesse portoit le surnom d'Éleusinie à Phénée, où on lui avoit élevé un temple particulier. Tout près de cet édifice étoit un lieu appelé *Pétroma* : là se trouvoient deux pierres jointes ensemble, & renfermant un écrit relatif aux pratiques de l'initiation. On l'en retiroit seulement pour le lire aux initiés; ensuite on le remettoit au même endroit, regardé comme sacré par les Phénéates. Après cette cérémonie, l'Hiérophante pre-

(1) *Xenoph.* Hellen. L. VI, p. 590.

(2) *Pausan.* Lacon. C. XX.

noit la figure de Cérès-Cidaria, & donnoit des coups de bâton aux gens de la contrée (1). Cet usage allégorique étoit venu d'Égypte, où, pendant la fête d'Isis, à Busris, on frappoit indistinctement les hommes & les femmes qui s'y trouvoient en grand nombre (2). Hérodote n'a osé donner la raison de cette coutume, qui sert d'éclaircissement au récit de Pausanias sur les mystères des Phénéates. Cérès, en cherchant sa fille, fut très-bien reçue par eux, & en reconnoissance leur fit présent de tous les légumes, excepté les fèves, qu'ils regardoient comme impures; ce qui est un nouveau rapport avec les opinions Égyptiennes. Pausanias dit que ce préjugé étoit fondé sur une raison sacrée (3), dont il se garde bien de parler.

Les peuples sauvages, ou demi civilisés, ont toujours quelques traditions étrangères. Les Arcadiens en avoient plus d'une de ce genre. A Thelphuse, ils débitoient que Cérès, métamorphosée en jument, s'étoit accouplée avec Neptune, changé en étalon, & que de cette union monf-

(1) *Pausan.* Arcad. C. XV.

(2) *Herod.* L. II, C. LXI.

(3) *Arcad.* C. XV.

trueuse étoit né le cheval Arion , ou , selon d'autres , une fille , dont le nom passoit pour un mystere (1). A Phigalie , ils ne doutoient point que cette enfant ne fût Proserpine elle-même. On y représentoit sa mere tenant d'une main un dauphin , & de l'autre une colombe , attributs de la Mer & de l'Amour. Une tête de cheval avec sa criniere , des serpents , &c. , faisoient encore allusion à l'aventure de Cérès , à laquelle on sacrifioit , dans une grotte , des raisins & des rayons de miel. De la toison sans apprêt étoit encore nécessaire à cette cérémonie , toujours accompagnée de libations , & dont la Prêtresse de cette Déesse étoit chargée avec le plus jeune des Prêtres (2).

Myfius d'Argos fut l'instituteur du Culte de Cérès dans l'Achaïe , où , le jour de sa fête , on chassoit de son temple les hommes , & tous les animaux mâles , jusqu'aux chiens. Le lendemain ils y renetroient ; & les femmes qui y étoient restées , les recevoient avec de grands éclats de rire , n'épargnant , ni plaisanteries , ni

(1) *Pausan.* Arcad. C. XXV. Cette aventure est désignée sur une pierre gravée du Cabinet de Stosch , n°. 231.

(2) *Id.* Arcad. C. XLII.

farcafmes (1). Elles étoient toujours féparées des hommes dans les cérémonies qu'on pratiquoit près de Sicyone en l'honneur de Cérès-*Proftafie*, ou Présidente (2). Enfin à Célée, les myfteres étoient célébrés comme à Éleufis, avec cette feule différence que l'Hiérophante n'étoit point perpétuel, mais élu tous les quatre ans, au temps que revenoit la fête initiatoire (3).

Paflons actuellement aux Ifles de la Grece. Celle de Paros portoit anciennement le nom de *Cabarnis*, parce que Cérès, fuivant la tradition du pays, apprit l'enlèvement de fa fille, des Cabarnes (4), qui étoient des Prêtres attachés à fon Culte, comme Héfy chius nous l'apprend (5). Quelques Savants en ont voulu faire des Dieux, d'après une infcription rapportée par Spon, & dont M. de Caylus a publié un fragment (6). Vandale a très-bien expliqué ce qui concerne les Cabarnes fur ce monument, & n'a point cherché à les

(1) *Pausan.* Corinth. C. XXVIII.

(2) Id. Achaïc. C. XXVII.

(3) Id. Corinth. C. XIV.

(4) *Nicanor ap. Steph. Byf.* in v. Πάρος.

(5) In v. Καβάρνοι.

(6) *Mifcell. antiq. Inscr.* XLI, p. 335. *Rec. d'Antiq.* T. VI, Pl. LXI, n°. 11. Voy. l'explic. p. 199, 200.

396 *Recherches sur les Mysteres*

changer en Divinités (1). Dans des vers élégiaques attribués à Antimaque, & conservés par Suidas, les Cabarnes sont désignés par des expressions (2) que Vandalé explique par celle de *Prêtres taciturnes* (3). Bochart dérive leur nom des mots Phéniciens *Careb*, offrir, & *Corban*, offrande (4). Sans adopter cette étymologie, j'avouerai néanmoins que le nom de *Cabarnes* avoit une origine orientale, la même que celle de *Cabires*, dont il est une altération manifeste (5). Il ne seroit point impossible

(1) Antiq. Diff. p. 528-30.

(2) ἀβακλίας ἐργεῖας, Suid. in v. Ὀργεῖας.

(3) Antiq. Diff. p. 536.

(4) Chan. L. I, C. XIV, p. 448.

(5) M. de Villosion croit que *Cabarnes* pourroit bien signifier *barbares, étrangers*: il observe que dans Lycophron, v. 605, Καρβαῖν ὄχλοι veut dire une *troupe barbare*; que le même Lycophron a employé ce mot dans le même sens, v. 1387, ainsi qu'Eschyle dans l'*Agamemnon*, v. 1070, dans les *Suppliantes*, v. 124 & 921, & que son Scholiaste l'explique toujours par *barbare*. Hélicyhius: Καρβαῖν, βαρβαρίζει, & Καρβαῖν, Ἑλλήνες, ἢς βαρβαρίζεις. ci δὲ, ἢς Κάρας. V. l'*Etymologicon magnum* sur le mot Καρβαῖν. Le Lexicon manuscrit cité par Alberti, dans sa note sur Hélicyhius, au mot Καρβαῖν, l'explique de même que Καρβαῖν, par le mot de βαρβαρίζει. Peut-être, ajoute le même M. de Villosion, ce mot, ainsi que celui de *Cabires*, qu'Isaac Vossius cité par Alberti sur le mot Καρβαῖν, croit être de la même origine, vient-il du mot Hébreu, Chaldéen, Syriaque & Ethiopien, *Chabar*, *sociatus fuit*, que quelques Interpretes traduisent aussi par *incantare*; ce qui convient bien à ce College de Prêtres associés,

du Paganisme. SECT. VI, ART. II. 397

que les myſteres de Samothrace euſſent paſſé fort anciennement dans l'Iſle de Pa-ros; peut-être que la fameuſe grotte qu'on y admire, étoit l'endroit où on les célébroit.

Les Crétois ſe vantoient que leur Iſle avoit été le berceau des Dieux; du moins on ne peut leur refuſer d'avoir des premiers adopté le Culte Égyptien. Ils prétendoient encore que les myſteres avoient pris naiſſance chez eux. En effet, Diodore de Sicile rapporte que, dès la plus haute antiquité, on les célébroit à Gnoſſe devant tout le monde, & ſans en rien cacher aux profanes (1); ce qui doit ſ'entendre ſeulement de la partie rituelle; autrement il n'y auroit point eu de myſteres. On doit croire

qui pouvoient faire des enchantemens. De-là en Hébreu, dit-il, *Cheber, ſodalitium, incantatio*, & en Chaldéen, le dérivé *mechabberin*, qu'on rend ordinairement par *confociantes*, *id eſt, incantantes & ligantes ſerpentes ne ladant*. Dans le Deutéron. C. XVIII, v. 11, en Chaldéen, *vechabbarçi chabburan*, veut dire *& ſociantes ſocietates*, ou bien, *& incantantes incantationes*, dans le Targum de Jérusalem, & *mechabberin* y répond dans le même endroit du Targum de Jonathan. Dans le Rabbinique, *Chabarim* veut dire *Sapientes, Magiſtri, & Sacerdotes Perſarum*, les *Guebres*. C'eſt de-là, dit toujours M. de Villoiſon, qu'en Arabe, *Ahbaroun* veut dire, *Judaorum Scriba, Doctores, Sacerdotes, Pontifices*. Voyez Golius & Caſtel. Dans la même langue, *Chabar* veut dire *ſcivit, cognovit*; toutes ces ſignifications conviennent bien aux Cabires & aux Cabarnes.

(1) *Diod. L. V, §. 77.*

qu'il y avoit une doctrine d'autant plus secrette, que le commun des initiés n'en soupçonnoit pas l'existence. Les Olontiens, peuple de cette Isle, ne permettoient point de divulguer leurs cérémonies mystérieuses (1), ni en tout, ni en partie. Ils donnerent aux habitants du Latium, comme une marque d'amitié, la permission d'y être admis (2). Ces derniers honoroient Éleusinie d'un Culte particulier, & juroient, en son nom, l'observation des traités (3). Il paroît même qu'ils la distinguoient de Cérès, quoique ce ne fût qu'une simple épithete de cette Déesse, qui, de Crete, avoit été, suivant la tradition, à Athenes & en Sicile (4).

Les habitants de cette derniere Isle revendiquoient pour leur pays la gloire d'avoir été le théâtre des aventures de Proserpine & de Pluton, & d'avoir reçu les premieres leçons de Cérès. Ils ne se rappelloient pas sans doute, que lorsque le Culte de cette Divinité fut introduit dans la Grece, leurs ancêtres étoient encore plongés dans la barbarie ; état dont ils ne furent retirés que par l'arrivée des Co-

(1) Vid. Inscr. ap. *Chishull. Ant. Asiat.* p. 135.

(2) Inscr. laudatâ.

(3) Ibid. p. 136.

(4) *Diod. L. V, §. 77.*

lonies étrangères, quelque temps avant le règne de Cyrus. Cependant il étoit naturel qu'une Isle aussi fertile que la Sicile, fût spécialement consacrée aux Déeses de l'Agriculture, & qu'on imaginât qu'elles y eussent fait un long séjour. Elles y eurent par-tout des temples. Celui d'Enna étoit le plus célèbre ; mais comme il ne s'y passoit rien de mystérieux, il suffira de dire que les Romains y envoyèrent une députation de dix Prêtres, en conséquence de l'ordre conigné dans les Livres Sibyllins, pour apaiser la *très-ancienne Cérès* par des sacrifices (1).

Ce fameux Concussionnaire, Verrès, que Cicéron attaqua par des harangues si fortes & si véhémentes, avoit enlevé à Catane une statue de Cérès, qu'on prétendoit être tombée du Ciel. Ce sacrilège fut commis au milieu du sanctuaire du temple de la Déesse, interdit aux hommes, & uniquement réservé aux femmes & aux vierges (2). Des Prêtresses avoient aussi à Syracuse, soin du Culte de Cérès & de Proserpine (3). Ces deux Divinités y portoient le nom de Thef-

(1) *Cicer.* in Verr. L. III, A&. IV, §. 49.

(2) *Ibid.* in Verr. A&. II, L. IV, §. 45.

(3) *Plut.* Vit. Timol. T. II, p. 111.

mophore. C'étoit aux pieds de leurs statues, qu'enveloppé de la robe de pourpre de la premiere, & tenant un flambeau à la main, on prononçoit un serment redoutable (1). *Sito* & *Simalis*, termes du dialecte Syracufain, pour exprimer le pain, désignoiént aussi Cérès (2), à qui on croyoit en devoir l'invention. Sa fête principale étoit pendant le temps des semailles, & duroit dix jours. On y imitoit la maniere de vivre des Sauvages, & on s'y permettoit les propos les plus obscenes, qu'on imaginoit être agréables à Cérès, à cause de l'enlèvement de sa fille (3).

Héraclide de Syracuse faisoit mention des Thesmophories de cette Ville, où étoit portée en grande cérémonie la figure du *Creis*, faite avec de la pâte de sésame & du miel, & qui s'appelloit *myllos*. Cet usage étoit généralement adopté en Sicile (4). Peut-être que cette fête, consacrée à Proserpine, ne différoit point des *Théogamies* (5), connues encore sous le

(1) *Plut. Vit. Dion. T. V, p. 212.*

(2) *Athen. L. III, p. 109.*

(3) *Diod. L. V, §. 4.*

(4) *Ap. Athen. L. XIV, p. 647.*

(5) *Poll. L. I, C. I, §. 37.*

nom d'*Eugamies* (1). L'étymologie de ces mots désigne assez clairement qu'il s'agissoit du mariage de Pluton avec cette Déesse. Suivant l'usage des Anciens, la fiancée sortoit le troisième jour de la maison paternelle; & ce qui avoit été caché étoit alors découvert : conséquemment ce jour s'appelloit *Anacalyptérie*, nom que portoient encore, par la même raison, les Théogamies (2). On faisoit, en cette occasion, des présents à la nouvelle mariée; aussi Jupiter donna-t-il à sa fille la Sicile en dot, ou comme un présent d'*Anacalyptérie* (3).

Cette dernière fête étoit vraisemblablement précédée par les *Anthesphories* (4), instituées en mémoire de ce que Proserpine cueilloit des fleurs au moment qu'elle tomba entre les mains de son ravisseur. Les Syracusains montroient près de leur Ville, l'endroit où ce fait étoit arrivé, & d'où sortit aussi-tôt après un lac, près duquel les hommes & les femmes s'assembloient tous les ans pour célébrer des fêtes solennelles & mystérieuses (5).

(1) *Pellerin*, Rec. de Méd. T. III, Pl. XXXI-II.

(2) *Schol. Pindar*, Olymp. ad Od. VI.

(3) *Diod.* L. V, §. 11.

(4) *Poll.* L. I, C. I, §. 37.

(5) *Cicer.* in Verr. Act. IV, L. III, C. XLVIII.

Dénys d'Halicarnasse, toujours séduit par son faux système sur l'émigration pélasgique, prétend que les Arcadiens fondèrent à Rome, long-tems avant la fondation connue de cette ville, un temple consacré à Cérès, & y établirent des fêtes & des jeûnes en son honneur, suivant les rites Grecs (1). Ce ne fut que treize ans après l'expulsion des Rois, & sous la dictature d'A. Posthumius, qu'on fit vœu d'employer les dépouilles des Latins à la construction d'un édifice, où Cérès fut honorée, conjointement avec Proserpine & Bacchus (2). Il est vraisemblable que le Culte de ces Divinités fut apporté par les Tarquins. Cicéron dit seulement que le peuple Romain l'adopta des Grecs (3), & que pour en conserver fidèlement les rites, il faisoit venir des Prêtresses de Naples, ou de Vélie, colonies Grecques, afin d'exercer chez lui les fonctions du sacerdoce de Cérès (4).

(1) *Antiq. Rom.* L. I, p. 26, ed. *Sylb.*

(2) *Ibid.* L. VI, p. 354. *Tacit. Annal.* L. II, C. XLIX.

(3) *Or. pro Balb.* §. 24, in *Verr. Act.* II, L. V, §. 72.

(4) *Cic. ibid. Valer. Max.* L. I, C. I. Sous le nom de *Légifere* ou *Theismophore*, cette Déesse avoit à Naples un Culte particulier, dont une seule Prêtresse avoit l'intendance, suivant une Inscription rapportée par Capaccio, *Hist. Néap.* p. 215, mais que le Marquis Maffei croit supposée, *Ars crit. lapid.* p. 90.

du Paganisme. SECT. VI, ART. II. 403

Après s'être préparées, par la continence, à approcher de l'autel de Cérès (1), les femmes Romaines en habit blanc (2), & avec des bandelettes (3), célébroient les Thesmophories. D'abord on y sacrifia, comme à Athenes, des truies (4); ensuite on y brûla des renards, parce qu'à Curcéole ces animaux avoient mis le feu aux moissons (5). Par les Livres des Pontifes, il étoit défendu de faire des libations de vin à Cérès, toutes les fois qu'on pratiquoit quelques cérémonies relatives au mariage de sa fille (6). Mais en toute autre occasion, on se servoit, pour les sacrifices, de cette liqueur, du miel, du lait (7), de la farine & de grains de sel. On brûloit encore de l'encens; & au défaut de cet aromate, on allumoit des torches de pins gras (8).

(1) *Juven. Sat. VI, v. 49. Fessus in v. minuitur, L. XI, p. 242.*

(2) *Ovid. Fast. L. IV, v. 619-20.*

(3) *Juven. Sat. VI, v. 50.*

(4) *Ovid. Fast. L. IV, v. 414. De Pont. L. II, Eleg. IX, v. 30.*

(5) *Ibid. Fast. L. IV, v. 710-11.*

(6) *Serv. in Virg. Georg. L. I, col. 180. Macrob. Saturn. L. III, C. XI.*

(7) *Serv. in Georg. L. I, col. 181.*

(8) *Ovid. Fast. L. IV, v. 409, &c.*

404 *Recherches sur les Myſteres*

L'enlèvement de Proſerpine (1) étoit re-
présenté par un Prêtre, ou une Prêtrefſe
de Cérès, qu'on faiſoit diſparoître du mi-
lieu du temple (2). Suivant Denys d'Hali-
carnafſe, la triftefſe, les cris & les gémiſ-
ſemens, tels qu'ils étoient en uſage chez
les Grecs dans les cérémonies de Proſer-
pine, n'avoient point lieu à Rome (3). Ti-
te-Live rapporte qu'à la premiere nouvelle

(1) M. d'Anſſe de Villoifon croit qu'il n'y a jamais eu
de plus beau tableau de l'enlèvement de Proſerpine, que
le Sonnet ſuivant, qui eſt un des plus ſuperbes morceaux
de la Poéſie Italienne, & qui pourroit ſervir à inſpirer
un Artiſte. Le voici tel qu'il nous l'a communiqué.

Sonetto del Signore Abate Caſſiani.

Diè un alto grido, gittò i fiori, e volta
All' improvviſa mano che la cinſe,
Tutta in ſe, per la tema onde fu colta,
La Siciliana Vergine ſi ſtrinſe.

Il nero Dio, la calda bocca involta
D'iſpido pelo, a ingordo bacio ſpinſe,
E di nera fuligin con la folta
Barba l'eburnee gote e il ſen le tinſe.

Ella già in braccio al rapitor, puntello
Fea d'una man al duro orribil mento,
Dell' altra agli occhi pauroſi un velo.

Ma già il carro la porta; e intanto il cielo
Ferian d'un rumor cupo il rio flagello,
Le ferree ruote, e il femminil lamento.

(2) *Tertull.* ad Nat. L. II, p. 37.

(3) *Antiq. Rom.* L. II, p. 90.

du Paganisme. SECT. VI, ART. II. 405

de la défaite de Cannes, les femmes interrompirent la fête annuelle de Cérès, parce qu'il étoit défendu de la célébrer dans l'affliction (1). Leur deuil fut fixé à trente jours, afin de pouvoir ensuite continuer cette fête (2). Elle se célébroit pendant la nuit au temps de Plaute, qui fait mention des débauches que cette coutume favorisoit (3). Ces désordres déterminèrent le Sénat à interdire ces sortes d'assemblées (4), si funestes aux mœurs. Denys d'Halicarnasse a donc confondu les temps, lorsqu'il avance que toute cérémonie nocturne avoit été inconnue aux Romains (5). La durée des Céréales, ou fêtes de Cérès, étoit de six jours; elles commençoient le 7 Avril (6). Quoiqu'à cette occasion on donnât des jeux au Cirque le 13 du même mois, selon le Calendrier rapporté par Gruter (7), ou le 13 des Calendes de Mai, suivant celui de Lambécus (8), néanmoins comme ils ne faisoient point partie du Culte religieux, je

(1) *Tit. Liv.* L. XXII, C. LVI.

(2) *Val. Max.* L. I, C. I, §. 15.

(3) *Aulul.* Prol. v. 36.

(4) *Cicer.* de Leg. L. II, C. XV.

(5) *Antiq. Rom.* L. II, p. 91.

(6) *Ovid.* Fast. L. IV, v. 389. Vid. *Heinf.* Kalend. *Ovid.*

(7) *Inscr.* p. 133.

(8) *Bibliothec. Vindobon.* T. IV.

n'entrerai dans aucun détail sur ce sujet.

Les grands mysteres de Cérès étoient-ils célébrés à Rome ? Au témoignage formel de Denys d'Halicarnasse, qui assure le contraire (1), on peut joindre tout ce qu'en a dit Saumaïse, qui explique très-bien les passages des Anciens à cet égard, & prouve que les cérémonies d'Éleusis ne furent jamais introduites à Rome (2). Claude tenta en vain (3) de les y établir. Malgré cela, on ne sauroit disconvenir que les Romains n'eussent adopté quelques-uns des rites mystérieux des Grecs, dont ils se servirent, au rapport d'Hérodien, dans la célébration des jeux séculaires (4), où l'on sacrifioit à Cérès, à Proserpine & aux Divinités infernales (5). Plusieurs inscriptions Romaines, sur lesquelles on lit des noms d'Hiérophantes & d'Hiérocéryx, portent à croire qu'il y avoit à Rome, ou dans les Colonies Romaines, quelques fêtes mystérieuses, qui devoient ressembler, en certains points, à celles d'Éleusis. C'étoient des copies plus ou moins fideles. Peut-être

(1) *Antiq. Rom.* L. II, p. 91.

(2) *Not. ad Spartian.* p. 196, 197, &c.

(3) *Suet. Vit. Claud. C.* XXV.

(4) *Hist.* L. III, p. 527, ed. *Sylb.*

(5) *Zozim. Hist.* L. II, p. 670, ed. *Sylb.*

du Paganisme. SECT. VI, ART. II. 407

ces mystères n'avoient-ils été institués qu'en l'honneur seulement d'Hécate, ou Proserpine, comme ces monuments le prouvent (1), à l'exception d'un, où l'on lit le nom de Vertius Agorius, Hiérophante des Éleusiniens (2). Ces derniers, altérés ou abrégés, paroissent même être représentés sur le vase du Cabinet de Brunswick, dont Eggeling a publié la gravure & l'explication (3).

(1) *Ceionius Hierofanta Dea Hecate*, Inscr. ap. Grut. p. 28. Murator. 387, 2. *Ceionio Ierofante AECATE* (sic) Donati Supplem. Murator. T. I, p. 76, n°. 7. *Calius Hilarianus Hierocerux & Sacerdos Dea Hecate*. (sic) Murat. p. 388. *Doni*, 1, p. 7, &c.

(2) ... *Eleusiniis Hierophanta*, Inscr. ap. Donat. Suppl. Murat. p. 72, n°. 2. *Bonada*, Carm. Antiq. T. I, p. 262. *Gori*, Symbol. litt. T. VI, p. 205, &c.

(3) *Myft. Cer. & Bacch. in uno vasculo*, T. VII Antiquitat. Græcar. &c. Vid. *Montf. Antiq. expliq.* T. II, p. 182, Pl. LXXVIII.



 SEPTIEME SECTION.

Des Mysteres de Bacchus.

ARTICLE PREMIER.

De l'origine du Culte mystérieux de ce Dieu.

SI l'existence d'Orphée étoit certaine, verrions-nous donner ce nom à tant de personnages historiques ? Peut-on même assurer que le véritable fût celui auquel on attribuoit l'institution des mysteres dans la Thrace, où trois Orphées sont supposés avoir pris naissance (1) ? Ce seroit faire de vains efforts, que de chercher à dissiper les ténèbres épaisses que la fable a répandues sur un objet aussi indifférent. Néanmoins il n'est pas inutile d'observer qu'elle a placé le berceau d'un Législateur qui civilisa les hommes par le moyen de la Religion, chez un peuple dont les mœurs restèrent longtemps après lui, agrestes & barbares.

Les partisans du système d'Évhémere rapportoient à Bacchus lui-même l'origine

(1) Fragm. *Hermis* Comment, ms. in Phædr. Plat. ad calc. *Orph.* ed. Gesn. p. 405.

de l'initiation. Selon eux, après avoir puni toutes les personnes qui s'opposoit à son établissement, & avoient à leur tête Penthée, Myrrhanus, & Lycurgue, l'un Grec, l'autre Indien, & le troisième de Thrace, ce Dieu donna le Royaume de celui-ci à Charops, dont le successeur fut Onagrus, pere d'Orphée (1). On s'apperçoit aisément que ce récit n'a été imaginé que pour ôter aux Égyptiens la gloire d'avoir civilisé la Grece, & communiqué leurs cérémonies mystérieuses à ce pays, qui reçut par Mélampus (2), celles d'Osiris, ou Bacchus.

Cette Divinité eut d'abord des ennemis puissants qui n'oublierent rien pour empêcher l'introduction de son Culte dans la Grece. Ils succomberent; & Penthée, leur Chef, fut la victime de sa résistance. Euripide en a fait le sujet d'une Tragédie, où ce Prince interroge en ces termes Bacchus, qu'il ne connoissoit pas, & qui paroît sur la Scene sous la figure d'un jeune Lydien.

PENTHÉE. Parle : dis-moi d'abord quelle est ta naissance.

BACCHUS. Sans prétendre me glorifier de mon origine, je vais satisfaire ta curio-

(1) *Diod. L. III, §. 63.*

(2) *Herod. L. II, C. XLIX.*

fité ; rien de plus aisé. As-tu jamais entendu parler du Tmole émaillé de fleurs ?

PENT. Oui, de cette montagne qui couronne la ville de Sardes.

BAC. Eh bien ! j'y suis né. La Lydie est ma patrie.

PENT. Mais où donc as-tu été prendre ces mysteres que tu nous apportes en Grece ?

BAC. C'est de Bacchus , c'est du fils de Jupiter que nous tenons la connoissance de ces cérémonies , & l'ordre de les répandre.

PENT. Quoi ! auriez-vous en Lydie quelqu'autre Jupiter qui fût encore de nouveaux Dieux ?

BAC. Non : c'est le même qui à Thebes épousa la belle Sémélé.

PENT. Est-ce la nuit, ou le jour, qu'il t'a chargé du soin de ce Culte ? Tes yeux étoient-ils ouverts lors de son apparition ?

BAC. C'est le jour qu'il s'est manifesté à mes regards, & m'a enseigné la maniere de célébrer ses orgies.

PENT. Quelles sont-elles donc tes orgies ? Quelle est leur nature, leur forme ?

BAC. C'est un secret ineffable, dont la connoissance est interdite aux mortels qui n'ont pas été initiés.

PENT. Du moins offrent-elles quelque utilité aux Adeptes ?

du Paganisme. SECT. VII, ART. I. 411

BAC. Elles méritent d'être connues. Je ne puis te rien dire de plus.

PENT. Avec quelle adresse tu esquives de répondre à mes interrogations !

BAC. Les mystères de ce Dieu sont ennemis de l'impiété.

PENT. Mais ce Dieu, tu dis l'avoir vu distinctement ; comment étoit-il fait ?

BAC. Comme il lui a plu. Est-ce à moi d'entrer dans ce détail, qui ne me regarde point ?

PENT. Tu trouves le secret d'éluder la question, & de ne rien dire.

BAC. Parler des mystères de la Sagesse à ceux qui ne sont pas instruits, c'est une imprudence.

PENT. Es-tu venu d'abord ici pour y amener ton Dieu ?

BAC. Tous les barbares (ou étrangers) célèbrent déjà ses orgies.

PENT. Aussi sont-ils beaucoup moins sages que les Grecs.

BAC. En cela ils le sont davantage : chaque pays a des Loix & des mœurs différentes.

PENT. Est-ce la nuit, ou le jour, que tu pratiques tes cérémonies ?

BAC. La nuit, pour l'ordinaire. Les ténèbres y impriment quelque chose d'auguste.

412 *Recherches sur les Mysteres*

PENT. C'est un écueil bien funeste pour la vertu des femmes.

BAC. Et le flambeau du jour n'éclaire-t-il jamais aucune indécence?

PENT. Tu mérites un châtiment pour tes dangereux sophismes.

BAC. Et toi pour ton obstination dans l'erreur, & pour ton impiété (1).

Cette Traduction est de M. d'Ansse de Villoison. Voyez, dit-il, sur les difficultés de ce passage, les savantes notes de M. Mufgrave & de M. Brunck.

L'origine des cérémonies mystérieuses de Bacchus est clairement énoncée dans ce Dialogue, où le Poëte s'est conformé à la tradition ; mais il a mis la scene à Thebes, pour n'être pas accusé d'indiscrétion, ou de profanation, par ceux de ses concitoyens, les Athéniens, qui étoient initiés. On remarquera qu'il évite de distinguer les Dionysies, ou Mysteres de Bacchus, d'avec les Bacchanales, ou Fêtes publiques de ce Dieu ; peut-être pour se ménager davantage le moyen de tourner les uns & les autres en ridicule. Aristophane se l'étoit permis dans sa Comédie des *Grenouilles*, à l'égard des Cultes mystérieux de Cérés

(1) Eurip. Bacch. v. 460-90.

du Paganisme. SECT. VII, ART. I. 413
& de Bacchus. Saififfant les rapports qu'il sembloit y avoir entre ce dernier, & le jeune Iacchus, il n'en fait qu'une feule & même Divinité, & va également puiser les traits de fa fatyre dans les pratiques d'Éleufis, & dans celles du temple de Bacchus, *ἐν Δίμναις*. Voyez la note de Bergler fur le 218^e vers de la Comédie des *Grenouilles*.

A R T I C L E II.

Des Orphiques.

AVANT d'entrer dans des détails particuliers fur ces dernieres, il convient de parler des pratiques Orphiques. C'est ainfi qu'on appelloit le Culte que rendoit à Bacchus une classe d'hommes, ou, fi l'on veut, une efpece de Confrérie, fans y être autorifé par les loix. Ses membres fe prétendoient dépositaires de l'ancienne doctrine d'Orphée, & tâchoient de la ramener à fa véritable fource, l'Égyptianisme (1). Ils faisoient profeflion d'un genre de vie conforme à celui des premiers hommes civilifés, qu'ils fuppofoient avoir été exempts de troubles & de crimes (2). En

(1) *Hérod.* L. II, C. LXXXI.

(2) Voyez le *Mém.* fur la vie Orphique, *Acad. des Infcript.* T. V, p. 117, &c.

conséquence, Euripide met dans la bouche de Thésée, s'adressant à son fils Hippolyte, ces paroles : « Voilà donc cet homme me d'une rare vertu, qui est en commerce avec les Dieux, homme tempérant & exempt de tout crime ; ... trompe-nous, si tu peux maintenant, par ton affectation de ne rien manger qui ait eu vie ; & soumis à ton Orphée, joue l'impie, & remplis-toi de la fumée d'un vain savoir. ... (1). » Le Poète étoit trop habile, pour ne pas suivre l'opinion générale de son temps, qui donnoit une haute antiquité aux Orphiques & à leur régime. Il consistoit non-seulement à ne se nourrir que des fruits de la terre, ou de choses inanimées, mais encore à s'abstenir de tout sacrifice sanglant (2). Ils avoient adopté plusieurs autres coutumes des Prêtres Égyptiens, entr'autres celle de n'enterrer personne de leur secte dans des habillements de laine ; ce qui auroit été à leurs yeux une grande impiété (3).

L'intérêt, autant que l'enthousiasme, avoit multiplié par-tout les Orphiques. Pla-

(1) *Eurip.* Hippol. v. 948-54.

(2) *Plat.* de Leg. L. VI, p. 875.

(3) *Herod.* L. II ; C. LXXXI. Voyez les Éclaircissements, n°. 16.

ton nous les dépeint comme des Charlatans, qui, chargés de leurs Livres attribués à Orphée & à Musée, alloient frapper à la porte des Grands, pour leur offrir, soit de les purifier, soit de faire tomber la colere des Dieux sur leurs ennemis; le tout au moyen de quelques cérémonies religieuses (1). Ils séduisoient le peuple & l'attiroient chez eux, en lui promettant les récompenses de la vie future. Olympiodore nous a conservé leur décision (2): *Celui, disoient-ils, qui n'est pas initié, sera aux enfers comme dans un borbier.* Un d'eux vantant un jour le bonheur destiné aux Adeptes après leur mort, reçut cette réponse d'un Lacédémonien: *Que ne te hâtes-tu de mourir, pour en aller jouir toi-même* (3).

Théophraste, en traçant le caractère du superstitieux, dit qu'il ne manquoit jamais d'aller tous les mois se faire purifier chez les *Orphéotélestes*, & d'y conduire sa femme, ses enfants, même entre les bras de leur nourrice (4). Les personnes du sexe se mêloient aussi d'initier, comme on l'ap-

(1) *Plat.* de Rep. L. II, p. 104. Ed. *Maffey*. *Freret*, Mém. sur le Culte de Bacchus. Acad. des Inscrip. T. XX II, p. 262.

(2) *Olympiod.* Comment. mss. in Phædr. *Plat.* ad calc. *Orph.* ed. *Gesner*. p. 409.

(3) *Plut.* Apophthegm. T. II, p. 224.

(4) *Charact.* C. XVII.

416 *Recherches sur les Mysteres*

prend de Démosthene. Cet Orateur reproche à Eschine d'avoir aidé sa mere dans cette cérémonie. « Vous conduisiez pendant le jour, s'écrioit-il, ces belles trou-
 » pes d'initiés, couronnés de fenouil & de
 » peuplier, en pressant dans vos mains des
 » serpents jouffus, les élevant sur la tête,
 » & criant de toutes vos forces, *euoi, sa-*
 » *boi*, vous dansiez au son de ces paroles,
 » *hyès, attès, attès, hyès*; les vieilles vous
 » prodiguoient les titres de *Chef*, de *Con-*
 » *ducteur*, de *Porte-lierre*, de *Porte-van*,
 » &c., ou *Porte-ciste*, suivant la correc-
 » tion de Taylor, dit M. de Villoison, au
 » lieu de *Porte-lierre* (1) ». Quelques lignes
 auparavant, Démosthene avoit déjà parlé de
 ces pratiques en ces termes : « La nuit vous
 » couvriez les Mystes d'une peau de faon,
 » vous les arrosiez d'eau lustrale, & les frot-
 » tiez avec de la boue & du son. Après la
 » purification, vous les faisiez lever, & en-
 » tonner ces paroles : *J'ai fui le mal, &*
 » *j'ai trouvé le mieux* (2) ».

Sans s'arrêter sur cette dernière formule, dont il a déjà été question, il faut remarquer, d'après Strabon, que ces mots

(1) *Demosth. contr. Ctesiph.* Ed. *Tayl.* p. 568-69.

(2) Voyez ci-devant Section III, Art. III.

hyès,

du Paganisme. SECT. VII, ART. II. 417

hyès, attès, étoient usités dans les fêtes Sabasiennes, & dans celles de la Mere des Dieux (1), d'où les Orphiques paroissent les avoir empruntés. Cela prouve qu'ils étoient venus de l'Asie Mineure, dans la Thrace & les contrées voisines du Bosphore; que delà ils se répandirent dans la Grece. Étoient-ils les seuls qui se servissent du son & de la boue dans les purifications? Un article du Lexique d'Harpocraton, nous porte à croire, que l'usage en étoit commun à tous les mystères, qu'il y avoit prévalu sur celui du plâtre, dont les Titans se couvrirent pour se déguiser, lorsqu'ils massacrèrent le jeune Iacchus (2). Toutes ces pratiques étoient également relatives à l'état des profanes dans l'autre vie, & à celui dont les hommes étoient supposés avoir été retirés dans celle-ci, par l'adoption d'un nouveau Culte:

La maniere dont Théophraste & Démofthene parlent des Orphiques, montre assez combien ils étoient décriés. Les Éclectiques tentèrent de les ressusciter, pour ainsi dire, & s'unirent à eux pour ne former qu'une même secte, qui fit des progrès incroyables dans les premiers siècles du Chris-

(1) *Strab. L. X, p. 325.*

(2) *Harpocrat. in v. Ἀπομάτην.*

tianisme. « Tous les défenseurs du Paganisme, soi-disant Pythagoriciens & Platoniciens, n'étoient au fond, comme le » remarque très-bien M. Fréret, que de » véritables Orphiques (1) ». Afin de justifier la Religion vulgaire, ils imaginèrent de faire de Bacchus, sous le nom de *Phanès*, le plus grand des Dieux (2). D'après cette idée, ils annoncèrent que le regne de Jupiter devoit cesser un jour, & qu'alors regneroit à sa place Bacchus, non le fils de *Sémélé*, mais celui de la Lune (3). Suivant eux, « le sceptre de l'Univers avoit » d'abord été entre les mains de *Phanès*, qui » le remit à sa fille, la Nuit; ensuite regna » *Ouranos*, ou le Ciel. *Saturne* usurpa par » violence la couronne de son pere : son fils » Jupiter, devenu le plus fort, la lui arracha » à son tour. Après celui-ci, Bacchus fera » le sixieme Souverain (4) »; c'est-à-dire, comme l'explique M. Fréret, que *Phanès*, sous le nom de Bacchus, viendra reprendre l'Empire du Monde, & qu'il en fera

(1) Acad. des Inscript. T. XXIII, p. 260.

(2) Mém. pour servir à l'Hist. de la Relig. de la Grece, par M. de la Barre, Académ. des Inscript. T. XVI, p. 20.

(3) *Cicer. de Nat. Deor.* L. III, §. 23.

(4) *Procl. in Tim. Plat.* L. V, p. 291.

le dernier Souverain , comme il en a été le premier (1).

Vraisemblablement à la suite de cette prédiction , les Mystagogues récitoient le fameux Hymne , connu sous le nom de Palinodie d'Orphée , dont plusieurs Peres , Justin Martyr , Tatien , Clément d'Alexandrie , Cyrille , Patriarche de cette ville , & Théodoret , ont rapporté des fragments , & qu'Eusebe nous a conservé en entier , d'après Aristobule (2). Le Chantre de la Thrace y est supposé l'Apôtre de l'unité de Dieu ; mais ce dogme important faisoit-il réellement partie de la doctrine des Orphiques ? En assurant que Phanès , ou Bacchus auroit l'Empire de l'Univers , sans néanmoins rejeter les Divinités subalternes , auroient-ils donc voulu assurer que ce Dieu étant un , n'existoit que par lui-même , comme on le lit dans cette piece ? Cela est trop conforme au sentiment des Hébreux , pour ne pas croire qu'Aristobule , Juif de nation , dédiant ses Écrits à Ptolémée Philadelphe , ou à Ptolémée Philométor (3) , & ayant pour but de montrer

(1) Acad. des Inscript. T. XXIII, p. 265.

(2) Præp. Evang. L. XIII, C. XII, p. 663-65.

(3) Prideaux , Hist. des Juifs , T. I, Traduct. française , p. 74-75.

que les Païens avoient puisé de pareilles vérités dans les Livres de Moïse, n'air lui-même composé ce prétendu Hymne d'Orphée. C'est l'opinion de Cudworth (1), qu'on n'accusera certainement pas de prévention à cet égard, puisqu'il n'a rien oublié pour découvrir dans le Paganisme des traces du dogme de l'unité de Dieu. D'ailleurs en admettant l'authenticité de cette Palinodie, pourroit-on être persuadé, avec Warburton, qu'elle étoit dans la bouche de tous les initiés, même à Eleusis? Le témoignage de Clément d'Alexandrie, dont il s'appuie, ne lui est point favorable. Ce savant Pere dit expressément, qu'Orphée, après avoir établi les mysteres, & y avoir enseigné le Culte des Idoles, se rétracta, mais trop tard (2), dans la piece dont il s'agit, fabriquée par Aristobule, ou par quelque autre faussaire, altérée en passant dans les mains des premiers Chrétiens, & peut-être adoptée, du moins en partie, par les Éclectiques, ou nouveaux Orphiques. Si elle a été récitée quelque part, ce n'aura jamais été que dans les assemblées religieuses de ces Philosophes, où ils célébroient la puissance future de leur Phanès.

(1) Syst. intell. T. I, p. 430.

(2) Protr. p. 63, 64.

du Paganisme. SECT. VII, ART. II. 421

Les Hymnes que nous avons sous le nom d'Orphée, ont été, dit-on, publiés à différentes époques (1). Ce ne seroit donc point

(1) Voyez M. Meiners, in *Bibliothec. Philologic. Goetting. vol. III*, p. 112. Le fameux Matthias Gesner, plus versé dans la connoissance des Antiquités, & de la Langue Latine, que dans la critique de la Grecque, leur attribuoit une trop grande ancienneté, ainsi que le docte M. Schrader, p. 5 de la Préface de son Édition de Musée; & on ne peut s'empêcher de souscrire au sentiment des savants Auteurs de la *Bibliotheca Critica*, *Parte tertiâ, Amstelodami*, 1778, p. 94 & 95, qui s'expriment en ces termes : *Gesnerum, novissimum horum carminum Editorem, qui ed inclinabat, ut ea omnia carmina vel ad ipsam Orpheum, vel ad antiquissimam tamen aetatem referret, credimus aliter judicatum fuisse, nisi ejus mentem senectutis torpor & praedicata opinio praeceperissent*. M. Herder, Surintendant des Eglises du Duché de Saxe-Weimar, l'un des plus beaux génies de l'Europe, & l'un des hommes les plus éloquents, les plus Philosophes & les plus savants de l'Allemagne, a fait usage des Hymnes d'Orphée, pour expliquer la Philosophie & la Théologie de la plus haute Antiquité; mais M. Schneider, Professeur de Francfort-sur-l'Oder, a mis dans ses *Analekta Critica in Scriptores veteres Graecos & Latinos, Trajecti ad Viadrum*, 1777, un chapitre intitulé *de dubiâ Carminum Orphicorum auctoritate & vetustate*, p. 51 & seqq. où il traite avec le plus grand mépris, les Poèmes attribués à Orphée, les regarde comme des productions barbares, mal écrites, pleines de termes nouveaux, enfin d'aucune autorité, puisqu'assure-t-il, on ne les voit citées par aucun Ecrivain de l'Antiquité. Il finit en disant, qu'elles ont été composées très-récemment par un Impositeur mal-adroit. Voici la réfutation que M. Ruhnkenius, dont le jugement est si sûr, & l'érudition si vaste, vient de faire de cette audacieuse Critique de M. Schneider, p. 128 & seqq. *Epistola Critica II, ex editione alterâ, multis partibus locupletiore, Lugduni Batavorum*, 1782 : *Cujus sint carmina, qua Orphei nomina*

la source où l'on devroit même chercher les opinions des derniers Orphiques. Au moins

circumferuntur, veterum dissensus incertum facit. Is qui Argonautica & Hymnos Orpheo subjecit, sive Onomacritus fuerit, ut plures tradunt, sive alius, Scriptor certe meo judicio vetustissimus est, in quo, quamvis animum diligenter attenderim, ne levissimum quidem recentioris ætatis vestigium reperi, contra proba omnia, & antiquitatem redolentia. Orationis forma Homericam refert, sic tamen, ut pauca singularia in eâ notentur, &c. &c. Verum, quem Poëtam nos ab antiquitate & elegantia commendamus, eum, ecce, in Germaniâ exortus Orpheomastix (Schneiderus) recentiorum Graculum, barbarum ac semilatinum Versificatorem appellat, qui, quod pingui ingenio concepisset, vix potuerat idoneis verbis efferre : in quâ accusationis atrocitate, nescio, quid magis mirer, inscientiamne, an confidentiam. Fatendum quidem est, Argonautica rarius a veteribus, ne a Gracis quidem Apollonii Interpretibus, laudari. Quanquam hi, si bene conjecit vir eximius, Jo. Toupius, Emendat. in Suid. T. III, p. 75, quod vix putem, Argonautica sub Cleonis Curienfis nomine laudarunt. Sed ex hoc silentio frustra sit, qui argumentum ducat ad vetustatis quam habent, opinionem convellendam. Etenim disertè laudantur ab antiquis & claris Grammaticis, Oro & Dracone Stratonicensi, &c. &c. Jam qui vel leviter Grammaticos attigerit, ignorare non potest, recentiores quidem, veluti Thomam Magistrum & Moschopulum, nullo discrimine veteres, novitios, Scriptores laudare : at antiquos, quales Orus & Draco sunt, præcepta sua nonnisi veterrimorum & classicorum Scriptorum, de quibus in Histor. Crit. Orator. Græcor. p. 95, disputavimus, auctoritate confirmare. Et hanc antiquitatem omnes ita sequuntur, ut Euphorion & Parthenius Poëtarum recentissimi sint quorum testimoniis utuntur. Ex his cogitur, nunquam Grammaticos, quos diximus, Orphei Argonautica laudaturos fuisse, nisi carminis venustatem cognitam perspectamque habuissent, &c. De ipso Poëmate, ut nunc est, in neutram partem arbitror judicari posse. Ante

font-elles répandues dans des fragments anciens, dont les Peres de l'Eglise s'étoient

*turpissima scriptura menda, quibus singuli versus inquinantur, detergenda sunt, & magna vis versuum, qui librariorum socordiâ exciderunt, e libris mss. revocanda, sicut nos haud unum e fugâ reprehendimus, quàm de ejus virtutibus vitiiſve disputatio suscipiatur. De Hymnis expeditior res est. Negat quidem Orpheomastix, ullum Orphicorum Hymnorum locum a Scriptore vetustiore laudatum esse. Sed vultus ejus rubore suffundetur, si viderit, non unum, sed plures versus, ab antiquissimis Scriptoribus. Demosthene & Pausaniâ, sub Orphei, vel Onomacriti, nomine asserri. Demosthenes, Orat. I, in Aristogitonem, p. 468, respexit Hymnum 61 in Justitiam, &c. Pausaniam, Bœoticor. 35, manifestum est ob oculos habuisse Hymnum 59 in Gratias. M. Schneider a de même prétendu que le Poème de la Chasse, jusqu'ici généralement attribué à Oppien, & dont M. Belin de Ballu, savañt Conseiller à la Cour des Monnoies, va nous donner une belle Traduction Françoisé, n'est point du même Auteur qui a composé le Poème de la Pêche. A l'entendre parler dans la Préface de son Edition d'Oppien, donnée à Strasbourg en 1776 : *Illi de Venatione libri, genere orationis horrido, duro & sicco scripti, vernaculo Græcæ linguæ sapore prorsus carent; sunt veluti magnæ picturæ lineamenta, quibus pigmentorum Poëticorum color & flos nativus deest. Præter magnam in describendâ animalium formâ & enarrandâ eorum naturâ, fidem & diligentiam, quæ non facile poterat expectari ab eo homine qui Diana Nympharumque colloquiis interfuerat, & in triplice Parnasso somniasse sibi visus erat, nihil est in iis quod admireris; plurima quæ reprehendas : tota denique forma dictionis ab exemplo Latine linguæ expressa esse videtur. Il seroit également aisé de réfuter cette assertion, & de montrer que les Latinismes qui se trouvent quelquefois dans Oppien, ne viennent que des modèles Latins, tels que Virgile, &c. que ce Poëte Grec avoit toujours sous les yeux, & imitoit souvent. Quant au Poème de Lapidibus,**

424 *Recherches sur les Mysteres*

servi pour combattre le Polythéisme. Cet œuf symbolique, cette triade métaphysique, ce Dieu triforme & multiforme, &c., célèbres de leur temps, étoient relatifs à Phanès (1), qui est représenté portant le *phallus* par derrière (2). Mais l'explication qu'on donnoit de ces emblèmes, & de toutes ces figures, étoit plutôt le fruit des rêveries des Éclectiques, que la véritable doctrine enseignée dans les anciens mysteres Orphiques, où Osiris prenoit le nom de Phanès (3), comme celui de Dionysus dans les Orgies, ou Bacchanales sacrées.

attribué à Orphée, j'adopterois volontiers le sentiment de son savant Editeur, M. Thomas Tyrwhitt, l'un des plus grands Critiques qui aient jamais paru en Angleterre. Il pense dans la Préface de son excellente édition donnée à Londres, en 1781, que l'Auteur de ce Poème, qui étoit Asiatique, n'a pu être antérieur au règne de Constantin, ni de beaucoup postérieur à celui de l'Empereur Valens. Il y prouve de même que le Poème Grec, intitulé ΜΑΝΕΘΝΟΣ ΑΠΟΤΕΛΕΣΜΑΤΙΚΩΝ βιβλία εἶς, & publié à Leyde, en 1698, par Jacques Gronovius, ne peut être que d'un Auteur qui a vécu sous les Empereurs Romains, & non pas sous les Ptolémées, & que même le premier & le cinquième livre sont encore d'une main bien plus récente que celle qui nous a donné le second, le troisième & le quatrième.

(1) *Damasc.* de Princip. Fragm. XIII, ap. *Wolf*, Anecd. T. III, p. 252-53.

(2) *Nonn.* ad *Greg. Naz.* Not. *Eschenb.* ad v. 15, *Orph. Argon.*

(3) *Auson.* Ep. XXIX, ubi leg. *Phanetem* pro *Phanacem*.

du Paganisme. SECT. VII, ART. II. 425

Avant que de parler de ces dernières, qu'on me permette une courte digression sur tant d'objets & de pratiques obscènes dont furent souillés tous les anciens mystères, & en particulier ceux de Bacchus. J'observerai d'abord que la pudeur n'est point une vertu de convention; nous la devons à la nature, qui s'en sert pour rendre la beauté plus touchante, & la laideur moins insupportable, quelquefois même intéressante. La garde de nos mœurs semble être confiée à cette pudeur innée si favorable à la propagation de notre espèce, & que le vice s'efforceroit en vain de grimacer (1). On dira sans doute que la Religion avoit consacré ces indécences; qu'y étant accoutumée de bonne heure, l'imagination n'en pouvoit être émue; enfin qu'il ne faut pas juger des mœurs des autres pays par les nôtres. Ces frivoles raisons sont détruites par l'expérience & les faits. N'en citons qu'un, dont il sera facile d'étendre les conséquences. Rien de plus accrédité aux Indes que le Culte du *lingam* : il est néanmoins

(1) M. de Villoison cite à ce sujet cette belle observation de Sénèque, Ep. XI : *Artifices scenici, qui imitantur affectus, qui metum & trepidationem exprimunt, qui tristitiam representant, hoc indicio imitantur verecundiam: dejiciunt vultum, verba submitunt, figunt in terram oculos, & deprimunt; ruborem sibi exprimere non possunt.*

condamné avec force dans un ouvrage précieux, très-authentique, & composé dans cette contrée. L'Auteur, Indien lui-même, & dès l'enfance familiarisé avec ce sale objet, le regarde comme *une œuvre infâme, qui sera pour jamais l'opprobre de la raison humaine* (1); ensuite sous la personne de *Chumontou*, s'adressant à *Biache*, homme fort attaché aux pratiques superstitieuses, il s'écrie : « Comment oses-tu engager les » peuples à honorer, par cet acte de Religion, ce qu'il y a de plus méprisable? » Le *lingam* est la partie honteuse du corps. » Tous les hommes le cachent par pudeur; » & toi, malheureux, tu portes l'infamie » jusqu'à leur persuader de lui offrir des » sacrifices, & de lui rendre des honneurs » qui ne sont dus qu'à la Divinité. Un esprit gâté par l'impureté, qui ne se nourrit que d'idées obscènes, doit son encens » à des objets de cette espèce. Rien ne » lui en paroît plus digne que ce qui sert » d'instrument à la volupté (2). . . . ». En lisant ce passage, il faut se rappeler que *Chib*, ou *Routren*, dont le *lingam* est le symbole, a de grands rapports avec le Bacchus des Grecs.

(1) Ezour-Vedam, L. VI, C. IV.

(2) Ibid. L. VI, C. V.

ARTICLE III.

Des Dionysies.

LE nombre des fêtes de ce dernier Dieu étoit très-considérable : elles fourniroient seules la matière d'un volume, que Meursius avoit promis, mais qu'il n'a point donné. Les détails que nous en trouvons épars çà & là dans les Écrits des Anciens, n'ont pas tous rapport à mon sujet : aussi ne m'attacherai-je qu'à ce qui concerne les mystères célébrés en l'honneur de Bacchus, à Athenes, près d'un marais. Aristophane y fait allusion, par le concert de ses grenouilles, dont le croassement fatigue ce Dieu aux approches des enfers (1). Les Argiens prétendoient qu'il y avoit pénétré par le marais d'Alcyone (2), dont Néron tenta vainement de sonder la profondeur. C'étoit également sur les bords d'un endroit marécageux que les Égyptiens célébroient à Saïs leurs fêtes mystérieuses (3). Cette ressemblance ne suffiroit pas néan-

(1) *Aristophan. Ran. v. 209, &c.*

(2) *Pausan. Corinth. C. XXXVII.*

(3) *Herod. L. II, C. LXIX.*

428 *Recherches sur les Mysteres*

moins pour désigner l'origine des Dionysies, si Hérodote ne nous avoit pas assuré que Mélampus les transporta d'Égypte dans la Grece (1). Ce fut Pégase d'Éleuthere qui engagea les Athéniens à en adopter les rites (2).

Ils distinguoient deux Dionysies : les petites, qui répondoient aux petits mysteres d'Agra ; & les grandes, ou triétériques, c'est-à-dire, triennales. Celles-ci paroissent les plus anciennes, & conséquemment les plus simples dans leur origine. Elles se célébrerent dans la suite avec beaucoup de pompe & de dépense. On y voyoit des chœurs nombreux de musiciens, & des troupes considérables de danseurs. On y représentoit des Tragédies ; & les sujets d'Athenes venoient alors apporter leurs tributs. M. Fréret (3) conjecture avec vraisemblance, que la femme de l'Archonte-Roi passoit la nuit au temple avec les *Gérairai*, ou Vénérables, occupée au sacrifice secret. Cette épouse, qu'on donnoit à Bacchus (4), n'étoit installée qu'avec des cérémonies mystérieuses, dont nous igno-

(1) *Herod. L. II, C. XLIX.*

(2) *Pausan. Attic. C. II.*

(3) *Acad. des Inscrip. T. XXIII, p. 252.*

(4) *Demosth. in Neer. p. 590.*

rons les détails & la raison. C'étoit sans doute à elle, suivant la remarque de M. Fréret (1), que s'adressoit cette formule rapportée par Firmicus, *Salut, épouse, salut, nouvelle lumière.*

Des Épiméletes, ou Administrateurs, aidoient l'Archonte-Roi dans ses fonctions : la première étoit de choisir quatorze femmes, appelées *Géairai*, qui remplissoient celles du sacerdoce dans cette fête (2). Avant de les commencer, ces Prêtresses étoient purifiées par l'épouse de cet Archonte, qui devoit être monogame & citoyenne d'Athènes (3). L'Hiérocéryx l'accompagnoit dans cette fonction (4); mais il paroît qu'elle seule recevoit le serment des *Géairai*, par lequel elles promettoient qu'étant pures, n'ayant souffert l'approche d'aucun homme, & étant exemptes de toutes souillures, elles célébreroient les Dionysies & les Iobacchies, suivant les usages établis, & dans les temps prescrits (5). Elles ne pouvoient néanmoins se passer du mi-

(1) Acad. des Inscript. T. XXIII, p. 253.

(2) *Hesych.* & *Etym. Magn.* in v. Γεαίραι. *Poll. L. VIII, C. IX, §. 108.*

(3) *Demosth.* in *Nezr.* p. 589-90.

(4) *Ibid.* p. 591.

(5) *Ap. Dem. Or. laudatâ,* p. 591-92.

430 *Recherches sur les Mysteres*

nistere du principal Prêtre de Bacchus , Surintendant né de ces fêtes , & , en cette qualité , ayant la préférence dans les jeux publics (1).

Le silence des Anciens ne permet pas de décider si l'Hierocéryx , dont je viens de parler , étoit celui d'Éleusis , ou un autre ministre faisant les mêmes fonctions , & attaché au Culte particulier de Bacchus. On ne peut encore savoir quel étoit ce Dadouque qui avertissoit les initiés aux Dionysies , d'invoquer la Divinité tutélaire en l'honneur de laquelle ils chantoient aussitôt un hymne (2). Peut-être que ce dernier Prêtre aidait à purifier les récipiendaires. Cela se pratiquoit par le moyen de l'air (3). L'aspirant , en voltigeant , ou s'élançant en haut , tâchoit de saisir une figure de phallus , faite avec des fleurs , & qui étoit suspendue à une branche de pin , entre des colonnes (4). Le van mystique

(1) *Schol. Arist. Ran. ad v. 299.*

(2) *Ibid. v. 482 , &c.*

(3) *Aere ventilantur : quod erat in sacris Liberi. Serv. ad Æneid. L. VI , v. 740-41.*

(4) *Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu. Virg. Georg. L. II , v. 389 Oscilla esse membra virilia de floribus facta , quæ suspendebantur per intercolumnia , ita ut in ea homines , acceptis clausis personis , impingerent , & ea ore cillerent , id est , moverent , ad risum populo commo-*

du Paganisme. SECT. VII, ART. III. 431
 étoit l'emblème de cette singulière purification ; & entouré d'un dragon , il étoit porté dans la fête sur la tête d'une Prêtresse, nommée, par cette raison, *Licnophore* (1).

Après cette cérémonie purificatoire, l'on étoit introduit dans le temple, qui ne s'ouvroit qu'une seule fois par an (2), & où les étrangers ne pouvoient jamais être admis (3). Tout s'y passoit dans les ténèbres de la nuit (4); & il étoit défendu d'en révéler les sacrifices (5) mystérieux, par une Loi beaucoup moins ancienne que celle en vigueur à Éleusis (6). Dans les Bacchanales ordinaires, les assistants étoient couronnés de lierre; au lieu que dans les Dionysies, les Mystes avoient la tête ceinte de branches de myrte (7); & revêtus de

vendum; & hoc in Orpheo lectum est. Prudentioribus tamen aliud placet, qui dicunt sacra Liberi patris ad purificationem animæ pertinere. Serv. in h. l. Pour n'avoir pas fait assez d'attention à ce passage, les Traducteurs de Virgile n'ont rien entendu au vers de ce Poëte que je viens de citer.

(1) *Procl. in Tim. Plat. p. 124, ubi leg. λίκνοῦ προλίκου.*

(2) *Demosth. in Neer. p. 591.*

(3) *Schol. Aristophan. Acharn. ad v. 503.*

(4) *Eurip. Bacch. v. 485-86.*

(5) *Pausan. Corinth. C. XXXVII.*

(6) *Demosth. contr. Mid. p. 149.*

(7) *Aristophan. Ran. v. 329-31, & Schol.*

432 *Recherches sur les Mysteres*

peau de faon (1), qu'Euripide appelle un vêtement sacré (2), ils offroient à Bacchus les prémices des fruits (3). A ce sujet Plutarque remarque, qu'au temps de Démétrius Poliorcete, les Athéniens furent obligés d'interrompre cette dernière fête, parce qu'à la suite de pluies fréquentes, il survint une forte gelée qui fit périr, non-seulement les vignes & les figuiers, mais encore les bleds en herbe (4). Les mysteres de Bacchus étoient donc les grandes Dionysies, les plus anciennes, & qui se célébroient dans les champs avant le printemps (5), le 12 d'Anthestérion (6); les petites étoient renfermées dans la Ville, & tomboient en hiver, au mois de Posidéon (7).

Dans les Dionysies sacrées, on sacrifioit un porc (8); au lieu que dans les Bacchanales, la victime étoit un bouc. On ne pratiquoit cette première cérémonie qu'ac-

(1) *Aristophan. Ran.* v. 1242. *Eurip. Bacch.* v. 695, 833.

(2) *Bacch.* v. 137.

(3) *Plut. de Cupid. Divit.* p. 527.

(4) *Ibid. vit. Demetr.* T. V, p. 17.

(5) *Schol. Aristophan. Acharn.* ad v. 503.

(6) *Thucyd. L. II, §. 15. Demosth. in Neær.* p. 590.

(7) *Theophr. Character. C. III. Vid. Dupont, Prælect. p. 243-44. Corfin. Fast. Attic. Diss. XIII, Tom. II, p. 326, &c.*

(8) *Ut patet ex Herod. L. II, C. XLVIII.*

compagné

du Paganisme. SECT. VII, ART. III. 433.

compagné de ses domestiques & de ses esclaves (1) ; peut-être leur déroboit-on la vue de la *créonomie*, ou partage des viandes, qui se faisoit aux initiés par le ministère de l'Hiérophante, ou de quelqu'autre Prêtre exerçant l'emploi de Mystagogue. Ce partage étoit commémoratif, & avoit rapport à la fable de Bacchus, mis en pieces par les Titans (2), représenté à Chio & à Ténédos par un homme qu'on y immoloit (3). Il falloit nécessairement manger crues ces portions distribuées à chacun des assistants (4).

Ils portoient tous des branches d'arbres, & marchaient en dansant (5) à la suite les uns des autres. L'on voyoit dans cette procession une troupe de jeunes Canéphores, aussi distingués par la pureté de leurs mœurs, que par leur naissance (6). Thucydide rapporte qu'après que la sœur d'Harmodius eut été choisie pour porter une des corbeilles, ou cistes mystiques, Hippias & Hipparque, tyrans d'Athènes, refusèrent de l'admettre,

(1) *Aristophan.* Acharn. v. 248.

(2) ●. *Epiph.* adv. Hær. L. III, T. I, p. 1092. Anacorat. §. VIII, T. II, Op. p. 109.

(3) *Porph.* de Abst. L. II, §. 56.

(4) *Eurip.* Bacch. v. 139. *Clem. Alex.* Protr. p. 11.

(5) *Strab.* L. X, p. 322.

(6) *Schol. Aristophan.* Acharn. v. 241.

434 *Recherches sur les Mysteres*

sous prétexte qu'elle n'étoit pas digne de cette distinction. L'injure étoit grave ; aussi leur couta-t-elle cher (1). S'il n'y avoit eu dans ces cistes que des branches d'arbres , des férules , du lierre , des pastilles , &c. (2) , la pudeur n'auroit pas été alarmée ; mais le principal objet qui y fraploit les yeux , étoit l'Ithyphalle. Un des interlocuteurs de la Comédie des Acharnaniens dit : « Avan- » ce un peu , canéphore ; & toi , Xan- » thias , pose le *phallus* droit (3) ». Il fal- loit qu'il sortît assez hors de la ciste (4) , pour que tout le monde pût le voir. On chantoit alors un hymne qu'Aristophane appelle *phallique* (5). Diodore prétend que c'étoit une figure entiere de Priape , qu'on honoroit dans ces mysteres (6). C'est une erreur de cet Historien ; il n'y paroissoit que des *phallus* de bois de figuier (7) ; le figuier rappelloit aux initiés une aventure très- scandaleuse de Bacchus (8).

(1) *Thucyd.* L. VI , §. 56.

(2) *Clem. Alex.* Protr. p. 19.

(3) *Aristophan.* Acharn. v. 241-42.

(4) *Ibid.* v. 259.

(5) *Ibid.* v. 260.

(6) *Diod.* L. IV , §. 6.

(7) *Théodoret* , Serm. VII , T. IV , p. 583.

(8) *Clem. Alex.* Protr. p. 29 , 30. *Hygin.* Poetic Astron. L. II , C. V. L'usage Égyptien de représenter

Nous ignorons si c'est avant, ou après l'espece de procession dont j'ai parlé, que se pratiquoit la cérémonie de l'initiation. On y employoit les mêmes moyens qu'à Éleusis, pour remplir l'ame des assistans d'une sainte horreur. L'apparition des fantômes, & des autres objets propres à effrayer (1), sembloit disposer les esprits à la crédulité. Ils en avoient sans doute besoin, pour ajouter foi à toutes les explications des Mystagogues. Elles rouloient sur le massacre de Bacchus par les Titans; allégorie des révolutions physiques du Monde, & des persécutions qu'avoient essuyées les premiers Instituteurs du Culte de ce Dieu.

Malgré les traits qu'Aristophane & Euripide ont lancés contre ces fêtes, ils n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à la pureté d'intention de leurs auteurs. Le premier fait entendre que pour y être initié, il falloit ne passer, ni pour parricide, ni pour parjure (2); le second met dans la bouche des femmes qui forment le chœur de la Tragédie des Bacchantes, que les ri-

dans les fêtes d'Osiris, le *Phallus* par une feuille de figuier, (*Plut. de Is. & Osir. §. 36,*) peut avoir donné aux Grecs l'idée de la fable obscene qu'on vient d'indiquer.

(1) *Origen. contr. Cels. L. IV, p. 167.*

(2) *Aristophan. Ran. v. 360-65.*

tes ne menent jour & nuit qu'à des choses honnêtes (1). Comment concilier ces assertions avec les soupçons de Penthée sur ces assemblées nocturnes? Ils étoient fondés au temps d'Euripide, sur-tout à Thebes, où fut promulguée la loi qui les défendoit, & que Diagondas avoit suggérée (2). Elle ne remédia à rien, puisque long-temps après, Maxime de Tyr assuroit que dans les mysteres de Bacchus, tout étoit relatif à la volupté, ou plutôt à la débauche (3).

Ses progrès furent accélérés en Italie par l'établissement de ces cérémonies; par-tout les femmes y paroissoient couronnées de *phallus*. A Lavinium, la fête duroit un mois, pendant lequel on y promenoit chaque jour dans les rues un *phallus*, sans doute remarquable par sa beauté. Les propos les plus obscènes retentissoient alors de toutes parts (4). Enfin le désordre fut poussé si loin, qu'il attira l'attention du Sénat Romain (5). Sa sagesse & son zele pour les mœurs, se manifestèrent dans le fameux

(1) *Bacch.* v. 104-6.

(2) *Cicer.* de Leg. L. II, C. XV.

(3) *Diff.* III, §. 7. *ed. Dav.*

(4) *S. August.* de Civit. Dei, L. VII, C. XXI.

(5) Posthumius s'exprima dans cette auguste assemblée de la maniere la plus forte..... *Primum igitur mulie-*

Sénatus-Consulte de l'an 566 de la fondation de Rome, sous le Consulat de Sp. Posthumius & de Marc. Philippus (1). Il réprima pour un temps la licence qui devoit reparoitre, & reparut en effet sous les Empereurs, où le Culte de Bacchus fut souffert, & eut de nombreux partisans (2).

A R T I C L E I V.

Des Fêtes Sabasiennes.

CETTE même licence s'étoit introduite d'une manière si effrénée dans les fêtes Sabasiennes, qu'Aristophane crut devoir, dans une Comédie intitulée *Sabastus*, proposer de chasser toutes les Divinités étrangères, à cause de leurs cérémonies nocturnes (3). Malheureusement nous avons perdu cette pièce, qui auroit sans doute fourni des détails intéressants

rum magna pars est, & is fons mali hujusce fuit: deinde simillimi feminis mares, stuprati & constupratores, fanatici vigiles; vino, strepitibus, clamoribusque nocturnis attoniti, &c. &c.... Quidquid his annis libidine, quidquid fraude, quidquid scelere peccatum est, ex illo uno sacratio scitote ortum esse, &c. &c. Tit. Liv. L. XXXIX, C. XV & XVI.

(1) Vid. Senat. Consult. ap. Ægypt. de Bacchanal. &c., p. 1391, & Explic. §. 24, 25; 26.

(2) *Tertul. Apolog. C. VII.*

(3) *Cic. de Nat. Deor. L. III, §. 23.*

438 *Recherches sur les Mysteres*

sur les mysteres de Bacchus-Sabasius, ainsi surnommé d'un lieu de Phrygie (1), & qui passoit pour être fils d'un Cabire (2). Son Culte avoit été adopté par les Sartes, une des sept nations Thraces, qui se servoient de Prêtres appelés *Bessès* (3), d'où venoit l'épithete de *Bassareus*, donnée au Dieu dont je parle.

L'autre nom qu'il portoit, n'est point dérivé des cris *euoi*, *saboi*, usités par les Bacchantes, comme Ulpien (4) & Suidas (5) l'ont cru; mais il vient de celui des Sabiens, Prêtres attachés au Culte (6) de Sabasius, représentant le jeune Iacchus confondu dans ces fêtes avec Bacchus (7). Diodore lui donnoit pour pere Jupiter, & pour mere Proserpine (8). L'histoire de sa naissance n'étoit révélée que dans ces mysteres nocturnes; & cet Historien ne la rapporte point, de crainte de blesser la pudeur: en effet, il falloit que les initiés y eussent entièrement renoncé, pour

(1) *Strab.* L. X, p. 324.

(2) *Cicer.* de Nat. Deor. L. III, §. 23.

(3) *Herod.* L. VII, C. III.

(4) In *Demosth.* Orat. de Coron. p. 183, ed. Ben.

(5) In v. Σάβοι.

(6) *Schol. Aristophan.* Vesp. ad v. 9.

(7) *Mnaseas Patarensis* ap. *Suid.* in v. supr. laudat.

(8) *Diod.* L. IV, §. 4.

voir la représentation de Jupiter cohabitant avec Proserpine, sous la forme d'un dragon, qui se glissoit dans leur propre sein (1). A peine y avoit-on introduit la figure de cet animal, qui étoit d'or, qu'on la faisoit sortir par les parties inférieures de leurs corps (2). Ces paroles mystiques, qu'on attribuoit à Orphée, *Un taureau a engendré un dragon, & le dragon un taureau; l'aiguillon du bouvier est caché dans la montagne* (3), étoient toutes relatives à cette aventure indécente. Par l'aiguillon, on entendoit la fêrûle, morceau de bois que les Adeptes agitoient en tout sens (4), & qu'ils savoient être le symbole des punitions infernales (5), dont leur Hiérophante menaçoit les profanes. La cérémonie initiatoire étoit terminée par la formule *euoi, saboi, hyès, attès, attès, hyès*, que M. Fréret rend en latin, *quod faustum sit mystis, Sabasie pater, pater Sabasie* (6).

Sous le Consulat de M. Pompilius Lænus, & de Cnéius Calpurnius, l'an 514 de

(1) *Clem. Alex. Protr.* p. 14.

(2) *Arnob. contr. Gent.* p. 75, *ed. Rig.*

(3) *Clem. & Arnob. Firmic. Matern.* §. 27, L. C. Voyez, dit M. de Villoison, l'ingénieuse explication de M. Dupuis, p. 220, de son *Mém. sur l'origine des Constell. & des Fables.*

(4) *Ibid.*

(5) *Eurip. Bacch.* v. 1155.

(6) *Acad. des Inscrip. Hist. T. XXIII, p. 46.*

la fondation de Rome, on tenta d'introduire dans cette ville le Culte mystérieux & nocturne de Bacchus-Sabastien ; mais C. Cornélius-Hispallus, Préteur *Peregrinus*, ou des Étrangers, s'y opposa avec force. Craignant qu'il ne corrompît les mœurs publiques, ce sage Magistrat empêcha les Novateurs de tenir aucune assemblée (1). Quelques inscriptions latines prouvent néanmoins que dans la suite, & particulièrement au regne de Domitien, on parvint à établir les cérémonies Sabasiennes dans cette capitale du Monde, devenue l'asyle de toutes les superstitions qui pouvoient alimenter ou accroître la dépravation générale.

Rien ne pouvoit y contribuer davantage que le Culte de Bacchus, soit public, soit mystérieux. L'un & l'autre subsisterent jusqu'aux derniers temps du Paganisme. L'on y vit encore les initiés couverts de peaux de chevres, se livrer publiquement à la débauche, courir de toutes parts comme des Ménades, mettre en pieces des chiens, & faire toutes les extravagances (2) qui n'ont pu entièrement cesser, au préjudice des bonnes mœurs, & à la honte des Nations les plus policées du monde.

(1) *Valer. Maxim.* L. III, C. III.

(2) *Rufin. Aquil. Hist. Ecclef.* L. II, C. XIX.



HUITIEME SECTION.

Des derniers Mysteres du Paganisme.

L'ORIGINE des mysteres dont il me reste à parler , est moins ancienne que celle des autres. Ils ne jouirent même d'une certaine réputation que lorsque les progrès du Christianisme , alarmant les Prêtres & les Philosophes Païens , on chercha à resserrer les liens de la superstition , soit en tâchant de rétablir les cérémonies mystérieuses déjà décriées , soit en n'oubliant rien pour en accréditer de nouvelles. La vérité ne lutte jamais contre l'erreur , que celle-ci ne redouble ses efforts , & n'emploie toutes ses ressources.

ARTICLE PREMIER.

Des Mysteres de Vénus & d'Adonis.

CE n'est , ni dans l'Égypte , ni dans la Grece , qu'on doit chercher l'origine du Culte de Vénus , mais en Assyrie , où cette Divinité portoit le nom de Mylit-

442 *Recherches sur les Mysteres*

ta (1), *Genitrix*, & d'Uranie, ou *Céleste* (2). Elle y représentoit anciennement le Ciel matériel, auquel on a rendu par-tout le premier Culte idolâtrique. Ensuite elle fut prise pour la Lune, lorsque les peuples de l'Orient l'honorèrent avec le Soleil & les autres Astres, les regardant tous comme les Dieux administrateurs de l'Univers (3). Les Assyriens conserverent néanmoins à Vénus la préférence : persuadés que l'Astre qu'elle représentoit, avoit quelque influence sur la génération, ils voulurent se la rendre propice, en prostituant, dit-on, leurs femmes dans son temple (4). Cet usage très-ancien (5) devoit nécessairement souiller, dès leur commencement, les mysteres de Vénus & d'Adonis chez les Syriens & chez les Grecs, qui en autorisèrent l'établissement.

Cette dernière Divinité, appelée par Bion l'*Époux Assyrien de Vénus* (6), portoit le nom de *Thammuz* en Orient, où des femmes assises le pleuroient (7) tous

(1) *Herod.* L. I, C. CXCIX.

(2) *Hesych.* in v. *Μελίτα*.

(3) *Lib. Sapient.* C. XIII, v. 2.

(4) *Herod.* L. C.

(5) *Baruch* C. VI, v. 42, 43.

(6) *Epitaph.* Adon. v. 24.

(7) *Ezech.* C. VIII, v. 14. Théodore & saint Jérôme rendent le mot *Tammuz* du texte Hébreu, ou *εαμνυζ* des

du Paganisme. SECT. VIII, ART. I. 443.

les ans à la fin du printemps, c'est-à-dire, les premiers jours de Juin. Elles choisissoient la nuit (1) pour célébrer cette lugubre fête, qui, de Babylone, passa dans plusieurs Villes de Syrie (2), d'où les Phéniciens la portèrent dans la Grèce avec le Culte de Vénus. Elle s'y trouva avoir tant de rapport avec ce qu'on pratiquoit dans celle de Cybele & d'Attis, qu'on confondit quelquefois toutes ces Divinités (3). Des gémissements accompagnoient également le souvenir mystérieux de la mort d'Adonis, & les cérémonies commémoratives des meurtres d'Osiris, d'Iacchus & d'Attis (4). Il y avoit néanmoins cette différence, qu'en Orient les femmes pleuroient Adonis sur le seuil de la porte des maisons (5) ; mais qu'en Grèce elles se renfermoient dans l'intérieur de leurs appartements (6). Les peuples de cette dernière contrée tempéroient la tristesse de

LXX, par celui d'Adonis, admis dans la Vulgate ; ce que la saine critique ne sauroit approuver.

(1) *Rabbi Moses ap. Selden* de Diis Syr. p. 256, *ed. Bey.*

(2) *Seld. Op. laudat. Syntagm. II, C. XI.*

(3) *Procl. Diadoch. ad Ptolem. Tetrab. p. 79.*

(4) *Firm. Matern. p. 6, ed. Rig.*

(5) *Ezech. C. VIII, v. 14.*

(6) *Aristophan. Lyfistr. v. 390.*

444 *Recherches sur les Mysteres*

cette fête, qui portoit l'empreinte du caractère mélancolique des Orientaux, & la terminoient même avec cette gaieté qui leur étoit naturelle, en célébrant le retour d'Adonis à la vie.

La mort de ce Dieu & celle d'Attis étoient racontées avec les mêmes circonstances, la plupart de l'invention des Grecs. Ils appelloient Vénus, pleurant Adonis, *Salambo* (1), nom mystérieux qui passa vraisemblablement en Orient (2) avec plusieurs traditions & cérémonies, dont les Phéniciens de Byblos firent, avec leurs fables & leurs anciens rites, un singulier mélange, qu'il est facile de reconnoître, en lisant le Traité attribué à Lucien sur la Déesse de Syrie. Auparavant ils avoient emprunté de l'Égypte une partie de leur mythologie, Vénus & Adonis ayant de grands rapports chez eux avec Isis & Osiris. Ils croyoient même que cette dernière Divinité avoit été ensevelie à Byblos (3).

Le Culte mystérieux de Vénus dans cette ville, tel que l'Auteur du Traité attribué à Lucien nous l'a décrit, ne pouvoit donc avoir une grande antiquité : aussi ne re-

(1) Voyez *M. Larcher*, *Mém. sur Vénus*, p. 16.

(2) *Hesych.* in v. Σαλαμβά.

(3) *Lucian.* de Deâ Syr. §. 7.

monloit - il point au - delà du regne des Séleucides. Un vaste temple étoit l'endroit où l'on célébroit ces mysteres , en mémoire de ce qu'Adonis avoit été tué par un sanglier dans une contrée voisine. Tous les ans , pendant sept jours (1), tout étoit plongé dans la tristesse : on ne cessoit de pousser des gémissements ; on alloit même jusqu'aux coups & à la flagellation ; ensuite l'on faisoit des sacrifices funebres en l'honneur de ce Dieu. Le huitieme jour , on disoit qu'Adonis venoit d'être rappelé à la vie , parce qu'un panier d'osier arrivoit d'Égypte , poussé seulement par les vagues de la mer , sur la côte où les femmes Phéniciennes l'attendoient impatientement pour l'emporter avec elles (2). C'étoit alors qu'on exposoit au grand jour la statue du jeune Dieu , & que tout le monde se rasoit la tête , suivant le costume Égyptien dans les fêtes d'Apis. Les personnes du sexe qui refusoient de se conformer à cet usage , étoient , dit-on , mises en vente , & obligées de se prostituer un jour entier , à la fin duquel on leur rendoit la liberté. Les étrangers pouvoient seuls profi-

(1) *Amm. Marcell.* L. IX , C. XXII.

(2) *Cyrell. & Procop. Gaz. ad Isaiam* , C. XI , XVIII.

ter de cet infame marché, dont le produit étoit appliqué aux frais des facrifices consacrés à Vénus (1).

Quoique le temple de Byblos fût célèbre, il le cédoit néanmoins, par la grandeur & la magnificence, à celui d'Héliopolis, ou Balbec, où l'on voyoit les statues de plusieurs Divinités Grecques. Le Soleil & la Lune n'y en avoient aucunes, mais seulement des trônes. Le sanctuaire n'étoit ouvert qu'aux Prêtres de la première classe, qui, au nombre de plus de trois cents, habillés de blanc, & avec un simple bonnet, choisissoient tous les ans leur chef. Celui-ci avoit le droit exclusif de porter un habit couleur pourpre, & une tiare d'or sur la tête (2). Des Bacchantes, des Galles, ou Ministres inférieurs, couverts de stigmates, & aussi fanatiques que ceux de la Mere des Dieux, faisoient également partie du corps hiérarchique (3). Un usage singulier distinguoit ces derniers Prêtres : si quelqu'un d'eux venoit à mourir, aussi-tôt ils le transportoient hors de la ville. Là ils couvroient son cercueil avec des pierres ; ensuite se

(1) *Lucian*, de Deâ Syr. §. 6.

(2) *Ibid.* §. 42.

(3) *Ibid.* §. 43, 50, 59.

regardant comme impurs, ils n'entroient dans le temple qu'au bout de sept jours. Quand ils n'avoient apperçu qu'une seule fois un cadavre, ils en étoient quittes pour se purifier le lendemain. Mais s'il arrivoit que quelqu'un de leur maison mourût, ils étoient obligés de se raser, & de n'y reparaître qu'après trente jours (1).

Ces derniers rites étoient scrupuleusement observés par tout l'ordre sacerdotal. Il y en avoit plusieurs autres, sur-tout concernant les sacrifices, auxquels on ne pouvoit faire servir les porcs. Les victimes n'étoient point tuées au pied de l'autel, mais dans les maisons des Prêtres. Ceux-ci précipitoient les bœufs couverts de bandelettes, du haut du vestibule au bas des escaliers du temple, où ils les laissoient mourir (2). Les personnes qui se faisoient initier, sacrifioient une brebis, en mangeoient, en mettoient les pieds & la tête sur la leur; ensuite posoient le genou sur une peau de faon, étendue sur le parvis. Dans cette attitude, ils adressoient leurs prières aux Dieux. Après cela ils se jettoient dans un bain, buvoient de l'eau froide, & se cou-

(1) *Lucian.* de Deâ Syr. §. 52, 53.

(2) *Ibid.* §. 57, 58.

choient à terre. (1). Telle étoit la cérémonie initiatoire pratiquée à Héliopolis, & dont celle de Byblos ne devoit point différer.

Dans les temples de ces deux villes & de toutes celles où le Culte d'Adonis étoit en honneur, on voyoit différentes figures de *phallus*. Mais aucune n'étoit aussi remarquable qu'une à Héliopolis de trois cents orgies de haut. Deux fois l'an, un homme montoit dedans, & y restoit l'espace de sept jours; ce qu'on regardoit comme un usage commémoratif du déluge (2), ainsi que celui d'aller puiser avec des vases, bouchés en partie avec de la cire, de l'eau à la mer (3), & d'en verser dans une petite ouverture pratiquée sous le temple (4). A droite en y entrant, on étoit frappé de l'aspect d'un *phallus* de grosseur prodigieuse, & porté par un nain. Sur d'autres moins considérables, on avoit sculpté de petites figures humaines (5) : tous ces objets, quoique de simples emblèmes, sont trop obscures pour s'y arrêter davantage.

(1) *Lucian.* de Deâ Syr. §. 55.

(2) *Ibid.* §. 28, 29.

(3) *Ibid.* §. 48.

(4) *Ibid.* §. 13.

(5) *Ibid.* §. 16. *Vid. Schol.*

Dans une cour attenante aux édifices sacrés du temple d'Héliopolis, païssoient en liberté de grands bœufs, des chevaux, des ours & des lions. Ils étoient tous privés, ainsi que les aigles qu'on y gardoit (1). Mais la vénération publique avoit pour objet principal des colombes, qui ne la partageoient qu'avec des poissons nourris dans un lac voisin. Chacun de ceux-ci avoit son nom particulier, & une stupide ignorance osoit croire qu'ils venoient à la voix des personnes qui les appelloient. On ne pardonne pas à Lucien d'avoir ajouté foi à une si ridicule fable (2). Le lac où vivoient ces animaux, avoit plus de deux cents orgies de profondeur, & étoit encore remarquable par un grand autel de pierre placé au milieu, & qui sembloit flotter, quoiqu'il fût appuyé sur une colonne. Tous les jours on s'empressoit d'y venir prier avec des couronnes sur la tête (3).

Le Culte des poissons, très-ancien dans la Syrie, étoit relatif au déluge universel. Les animaux apprivoisés dont j'ai parlé, devenoient l'emblème naturel de la ci-

(1) *Lucian.* de Deâ Syr. §. 41.

(2) *Ibid.* §. 45. M. de Villoison croit, avec beaucoup de Savants, que ce Traité n'est pas de Lucien.

(3) *Ibid.* §. 46.

vilification du genre humain ; enfin c'étoit à l'invention de l'agriculture , qu'on rapportoit la grande fête des premiers jours du printemps. Le sacrifice solemnel s'y faisoit de cette maniere : après avoir apporté dans une cour , de gros arbres auxquels on attachoit des habillemens précieux d'or & d'argent , & des victimes encore vivantes , on y mettoit le feu en présence d'une multitude immense. Elle y étoit venue de toutes parts , en portant ses idoles , qu'elle promenoit autour du bucher sacré , avant que la flamme eût commencé à y faire des progrès. Le bruit des instruments & le chant des hymnes , excitoient bientôt un enthousiasme fanatique , dont les assistants donnoient des preuves , en se mutilant le corps , suivant l'ancien usage d'Égypte & de Syrie (1). Un jeune *Galle* , ou Prêtre , s'avançoit dans ce moment , & prenant un couteau , il se coupoit les parties naturelles , ensuite les portoit à la main en courant dans la ville , & finissoit par les jeter dans quelque maison , & se vêtir d'habits de femme (2). Cela se pratiquoit de même dans les mysteres de la Mere des Dieux ,

(1) *Aret.* de Morb. acut. C. IX.

(2) *Lucian.* Op. laudat. §. 49 , 50 , 51.

du Paganisme. SECT. VIII, ART. I. 451
ou Cybele, qui différoit si peu de la Déesse
Syrienne, qu'on avoit élevé en Phrygie
un temple consacré à Vénus-Cybele (1).

Un autre, beaucoup plus ancien, avoit
été construit au pied du Liban, en l'hon-
neur de la même Divinité, par Cinyre (2),
Roi de Cypre. Ce fut ce Prince qui ins-
titua dans cette Île les mysteres de Vénus
& d'Adonis (3); ce qui l'avoit fait regar-
der comme pere de ce dernier (4). Ses
descendants resterent en possession du Sa-
cerdoce (5); & vraisemblablement conti-
nuerent à exercer les fonctions d'Hiéro-
phante. Nous ignorons presque toutes les
cérémonies de ce Culte mystérieux, &
nous savons seulement qu'on présentoit aux
initiés du sel & un *phallus*, symboles de
la naissance de la Déesse à laquelle ils
offroient, comme à une courtisane, une
pièce d'argent (6). Sa statue étoit suivant
le costume Égyptien, c'est-à-dire, avec la

(1) *Nonn.* Dionysiac. L. XLVIII, v. 654, &c. Voyez
M. Larcher, Mém. sur Vénus, p. 139.

(2) *Lucian.* de Deâ Syr. §. 9.

(3) *Clem. Alex.* Protr. p. 13.

(4) *Apollod.* L. II, C. XIII, §. 3.

(5) *Hesych.* in h. v. *Schol. Pind.* Pyth. Od. II.

(6) *Clem. Alex.* Protr. p. 13. *Arnob.* L. V. *Firm. Ma-*
tern. p. 7.

452 *Recherches sur les Mysteres*

marque des deux sexes (1). Représentée nue, & avec une grande barbe, elle attiroit la vénération publique. Les hommes lui sacrifioient en habit de femme, & les femmes en habit d'homme (2). Le reste du Culte de Vénus en Cypre ne paroît avoir rien de mystérieux : d'ailleurs un savant Académicien, M. Larcher, l'a si bien fait connoître (3), que je suis dispensé d'en parler.

Les fêtes Adoniennes étoient célébrées en Cypre au mois de Juin (4), & à Athenes au commencement du printemps (5). Dans les rues de cette dernière Ville, on avoit d'abord soin de placer des figures de cadavre ressemblant à un jeune homme, mort à la fleur de l'âge. Vêtues d'habit de deuil, les femmes venoient les enlever, & tâchoient d'exprimer leur affliction, soit par la tristesse de leurs chants, soit par leurs cris lugubres & leurs gémissements (6). Elles portoient aussi des vases de terre, dans lesquels il y avoit du fenouil, des laitues

(1) *Macrob.* L. III, C. VIII.

(2) *Serv.* in *Æn.* L. II, v. 632.

(3) *Mém. sur Vénus*, p. 40, &c.

(4) *S. Hieron.* ad *Ezech.* C. VIII.

(5) *Corfin.* *Fast. Attic.* T. II, p. 298-99.

(6) *Plut.* *Vit. Alcib.* T. II, p. 24. *Ibid.* *Vit. Nic.* T. III, p. 324, &c.

du Paganisme. SECT. VIII, ART. I. 453

& d'autres herbages (1), qui, jetés ensuite dans une fontaine, ou n'ayant point de racines, périssent aussi-tôt (2); ce qui faisoit allusion à la mort prématurée d'Adonis, ou, suivant les Mystagogues, au danger qui menace les fruits naissans (3). Ces vases étoient appelés les *Jardins d'Adonis* (4). Ils avoient passé en proverbe pour désigner des choses sans maturité, ou sur le point de périr (5).

Ces fêtes, à la fois commémoratives & mystérieuses, se terminoient par la joie (6); à cause de la résurrection d'Adonis. On exposoit alors près de sa statue des corbeilles pleines de fruits de toute espèce, de jeunes tiges d'arbres, de petits gâteaux faits avec de la farine, de l'huile & du miel; enfin des oiseaux & autres animaux divers. On

(1) *Hesych.* in v. Ἀδωνίδος κήποι. Vid. ap. *Meursf. Græc.* fer. L. I, p. 45.

(2) *Zenob.* de Prov. Cent. I, §. 43.

(3) *Quod simulacrum aliquod esse frugum adultarum religiones mystica docent.* *Amm. Marcell.* L. XIX. . . . *Quod in adulto flore sectarum est indicium frugum.* *Ibid.* L. XXII, C. IX.

(4) *Theophr.* Hist. plant. L. VI, C. VII. *Hesych.* & *Suid.* in v. Ἀδωνίδος κήποι. On entendoit encore par Jardins Adoniens, des champs semés de bled & d'orge dans les faubourgs des Villes. *Schol. Theocr.* Idyll. XV, ad v. 112.

(5) Vid. Cl. *Wyttenb.* Animadvers. ad *Plut.* de Ser. num. vindictâ, p. 79.

(6) *Macrob.* Saturn. L. I, C. XXI.

y plaçoit encore deux lits ; sur l'un Vénus étoit supposée reposer , & sur l'autre le bel Adonis (1). Théocrite, qui décrit tous ces détails avec les charmes ordinaires de sa Poésie, nous fait connoître comment finissoit la cérémonie, en mettant dans la bouche de la fille d'Argie ces paroles :
 « Demain, quand l'aurore distillera la ro-
 » fée, nous porterons Adonis au rivage ;
 » & les cheveux épars, le sein découvert, la
 » robe flottante, nous chanterons l'hymne
 » mélodieux : Cher Adonis, parti des bords
 » de l'Achéron, tu revois la lumière : nul
 » des demi-Dieux n'obtint cet avantage....
 » Cher Adonis, sois-nous propice ; & lors-
 » que tu reviendras, jette sur nous un re-
 » gard favorable..... Adonis, je te salue,
 » reviens apporter encore la joie parmi
 » nous (2) ». Elle ne fut pas décente à Rome
 dans les mysteres de ce Dieu, & y dégé-
 néra en libertinage (3).

(1) *Theocr.* Idyll. XV, v. 112, 129.

(1) *Ibid.* v. 131 - 49. Je me sers de l'élégante traduction de M. de Chabanon, p. 144, &c.

(3) *Ovid.* de Art. amand. L. I, v. 75, 76, &c.



A R T I C L E II.

Des Mithriaques.

LEs mysteres de Mithra , très-répandus dans les premiers siècles du Christianisme , l'étoient fort peu avant sa naissance. Leur origine n'est point incertaine , & leur nom seul prouve qu'ils avoient passé de la Perse dans le reste du monde. Ils paroissent avoir été établis dans la Cilicie , au temps de Pompée , puisque Plutarque rapporte que ce fut aux pirates détruits par ce Général , & la plupart réfugiés dans cette contrée , que les Romains en durent la connoissance (1). Ce peuple n'étoit point alors aussi empressé d'adopter les rites étrangers qu'il le fut dans la suite sous ses Empereurs , où le despotisme encourageoit la superstition , & voyoit avec plaisir ses rapides progrès. Le Culte mystérieux de Mithra ne s'établit à Rome qu'au regne de Trajan , vers l'an 101 de J. C. , suivant la remarque de M. Fréret. Ce Savant conjecture très-bien qu'avant cette époque , il n'avoit pas été généralement adopté dans

(1) *Plut. Vit. Pomp. T. III , p. 445.*

456 *Recherches sur les Mysteres*

la Grece, & les autres parties de l'Empire (1). Il n'y pénétra que postérieurement, comme l'attestent différents monuments d'Italie (2), d'Helvétie (3), des Gaules (4), & de Germanie (5).

On voit un bas-relief qui a exercé la sagacité des Savants du premier ordre (6), & dont la description complete seroit ici trop longue. Il suffira de dire qu'on y remarque un taureau couché, faisant des efforts pour se relever, & ayant sur lui un jeune homme avec une écharpe flottante,

(1) Acad. des Inscript. T. XVI, p. 272-73.

(2) Monum. Veter. Antii, p. 157, 159, 161.

(3) *Martin*, Relig. des Gaulois, T. I, p. 442.

(4) A Lyon, *Grut.* Inscript. Thes. p. 33, n°. 2. A Nîmes, *Spon.* Diss. III, p. 71. Près du Bourg de Saint-Andiol, *Caylus*, Rec. d'Antiq. T. III, p. 342. Lettre de M. *Rondil de Berriac*, Journal des Savants, Décembre 1781, p. 797.

(5) Entre Heidelberg & Manheim. Ce monument existe dans le Cabinet de l'Électeur, où je l'ai moi-même examiné.

(6) *Philipp.* à *Turre*, Monum. veter. Ant. p. 203, &c. *Maffei*, Diss. Acad. Cort. T. III, p. 14. *Vandal.* de Rit. Sacr. Taurob. p. 14, &c. *Hyde*, Hist. rel. vet. Pers. C. IV, p. 109. *Mosheim*, Not. ad *Cudw.* Syst. Intell. T. I, p. 421. Le Savant Abbé *Foucher*, Traité de la Rel. des Pers. Acad. des Inscript. T. XXIX, p. 131. M. *Anquetil*, Rech. sur les anc. Lang. de la Perse, Acad. des Inscript. T. XXXI, p. 431, &c. M. *Dupuis*, 2^e Lettr. sur l'Origine astron. de l'Idolâtrie, Journ. des Sav. Déc. 1780, p. 817, &c. Ibid. Orig. des Constell. & des Fables, p. 118, 119, &c. &c.

& un bonnet Persan. Il saisit d'une main une corne de l'animal, & de l'autre lui présente un poignard, ou le lui plonge près du col. On voit ensuite une personne du même âge tenant un flambeau allumé. Le cancer, un scorpion, un serpent, des chiens, une tête rayonnante de femme, des oiseaux de proie, le char du Soleil, celui de la Lune, sont encore des objets gravés sur la pierre. Mithra passoit pour en être sorti (1); fable qui fait allusion au lieu où l'on célébroit ses mystères. C'étoit toujours dans des antres (2), ces réduits ténébreux de la superstition, dont les Peres de l'Église parlent si souvent, & où l'on ne pouvoit être admis sans de longues & pénibles épreuves.

Il y en avoit de plusieurs espèces. Elles commençoient par être légères, & finissoient par être violentes & presque insupportables. D'abord on s'exerçoit pendant plusieurs jours à traverser à la nage une grande étendue d'eau. Ensuite on s'y jettoit, & on ne s'en retiroit qu'avec peine. Plongés dans une affreuse retraite, les Récipiendaires devoient y garder le jeûne le plus rigoureux.

(1) *Just. Mart. contr Typh.* p. 176.

(2) *Porph. de Antr. Nymph.* C. XVIII.

458 *Recherches sur les Mysteres*

Enfin des tourments de plus d'un genre, & qui alloient toujours en croissant (1), mettoient souvent la vie des aspirants en péril. S'ils avoient le bonheur d'en échapper, ils ne pouvoient sans doute devenir Adeptes qu'après avoir porté le certificat d'un Prêtre, dont l'emploi consistoit à veiller sur l'exacte observation de toutes ces douloureuses pratiques (2). La force qu'elles exigeoient, méritoit aux hommes le nom de lion, & aux femmes celui d'hienne (3).

Purifiés par ces supplices, les initiés s'imaginoient être ensuite régénérés par une espece de baptême, toujours accompagné d'une lustration d'eau par toute la Ville & dans le temple (4). On imprimoit sur le front de l'aspirant une certaine marque (5); ou peut-être y faisoit-on une onction conforme à celle des Chrétiens (6).

(1) *Nonn. Schol. ad Greg. Naz. p. 130, 143, ed. Eton.* Ces épreuves duroient 80 jours. *Greg. Naz. §. 5, 45*, ou, selon d'autres, 50. Des manuscrits de Nicéas portent encore néanmoins ce nombre à 80, dont deux étoient destinés à fouetter les initiés. *Vid. Philipp. à Turre, Op. laudat. p. 212.*

(2) *Vid. Philipp. à Turre, Monum. vet. Ant. p. 212-13.*

(3) *Porphyr. de Abst. L. IV, §. 16.*

(4) *Tertull. de Bapt. C. V, p. 226.*

(5) *Ibid. de Præscript. Hæres. C. XL.*

(6) *Rigalt. Not. ad Tertull. p. 216-17.*

du Paganisme. SECT. VIII, ART. II. 459

Il offroit du pain & un vase d'eau, en prononçant des paroles mystérieuses (1). Après cela on lui présentait une couronne soutenue d'une épée, ou glaive, & qu'on mettoit ensuite sur sa tête; il étoit obligé de la rejeter par-dessus l'épaule, en disant : *C'est Mithra qui est ma couronne* (2). Aussitôt on le déclaroit soldat de Mithra (3), & il appelloit les assistants ses compagnons d'armes (4).

Toutes ces pratiques, qu'on regardera avec saint Justin, Tertullien, saint Jean Chrysostome & saint Grégoire de Nazianze, comme autant d'imitations des cérémonies de l'Église, étoient les seules qui ouvroient les portes du sanctuaire de Mithra, où l'on pouvoit néanmoins être élevé à différents grades. Le premier étoit celui de *soldat*, & le second celui de *lion* pour les hommes, & d'*hiène* pour les femmes. Warburton a pris ces titres pour des noms de Prêtres & de Prêtresses d'un ordre supérieur (5); mais il se trompe, & le pas-

(1) *S. Just. Apolog. §. 66*, p. 86. *Tertull. de Præscript. C. XL.*

(2) *Tertull. de Coron. C. XV.*

(3) *Statimque creditur Mithra miles*, *ibid.*

(4) *Erubescite commilitones ejus*, *ibid.*

(5) *The divin. Legat. T. I*, p. 211, *Not.*

sage de Porphyre qu'il rapporte, lui est absolument contraire. D'abord Tertullien appelle les initiés aux mysteres de Mithra, *les soldats* de cette Divinité (1). Il paroît que ce n'étoit qu'après avoir été *lion* qu'on entroit dans la classe des Prêtres, celle des *corbeaux* (2). Ceux-ci parvenoient à la dignité de *Perse*, remarquable par le costume de cette Nation; ensuite à celle de *bromius* & d'*hélios*, c'est-à-dire, de ministre chargé de représenter Bacchus, ou un Satyre (3), & le Soleil, principal objet de leur Culte. Ces derniers Prêtres ne reconnoissoient au-dessus d'eux que *les Peres*, ou Anciens, qui avoient à leur tête le *Pater Patrum* (4), le véritable Hiérophante. Ces grades étoient au nombre de sept, & avoient rapport aux sept planetes. Les figures bizarres ou monstrueuses de ces personnages, dont saint Jérôme nous a conservé le nom (5), n'étoient pas ce qu'il y avoit de moins curieux dans ces fêtes, appelées, par cette raison, *Leontica*, *Heliaca*, *Co-*

(1) Adv. Marcion. L. I, C. XIII, p. 372.

(2) Porphy. de Abst. L. IV, §. 16.

(3) Hesych. in h. v.

(4) Inscript. ap. Grut. p. 27, n°. 2.

(5) *Portentosa simulacra quibus Corax, Gryphius, Miles, Leo, Perses, Helios, Bromius, Pater, initiantur.* Epist. ad Læt. VII.

du Paganisme. SECT. VIII, ART. II. 461
racica, ou *Hierocoracica* & *Patrica* (1).

Chacune devoit être consacrée spécialement à la réception des initiés dans les grades dont il vient d'être question. Par exemple, à la dernière on devenoit *Pater patratus*, qui revient au *Pater sacratu*s, comme différentes inscriptions nous l'indiquent. Le Récipiendaire en faisoit les fonctions (2), & y étoit toujours installé par des cérémonies particulières à ce jour. Aux Patriques, il prenoit le nom d'*aigle*, au lieu de celui de *lion*, & les Prêtres n'étoient point appelés *corbeaux*, mais *éperviers* (3). Aux Léontiques, l'eau étoit regardée comme un élément contraire, & on ne s'y servoit que du miel dont on frottoit les mains & la langue des initiés pour les purifier (4). Dans les Persiques, on ne faisoit à Mithra que des offrandes de miel (5). Je conclus de tout cela qu'il devoit y avoir dans ces fêtes mystérieuses des différences marquées, soit dans les pratiques, soit dans les dénominations générales ou particulières.

(1) Vid. Inscript. ap. *Vandal.* Diff. Taurob. p. 10, 11. *Phil.* à *Turre*, p. 203, 204.

(2) Vid. *Isidor.* Gloss. in v. *Patravit*, &c.

(3) *Porphyr.* de Abst. L. IV, §. 16, p. 350-51.

(4) Ibid. de Antr. Nymph. C. XV.

(5) Ibid. C. XVI.

462 *Recherches sur les Mysteres*

Le spectacle des griffes, ou griffons, n'étoit attaché à aucune de ces fêtes en particulier, & paroît, par deux inscriptions (1), avoir été fixé au VIII des Calendes de Mai. Dans l'une nous voyons qu'Aurél. Vict. Augentius, la 30^e année de sa consécration, montra pour son fils, & avec lui, ces figures fantastiques, qui étoient représentées, comme nous l'apprend Apulée, sur les robes des initiés (2). Parés de cette maniere, ils étoient placés derriere un rideau qu'on tiroit tout-à-coup, & ces figures de griffons étoient exposées aux yeux des assistants ce jour-là, celui de la grande initiation Mithriaque. Quoique l'Auteur que je viens de citer, semble n'avoir voulu parler que des Isiaques, cependant le témoignage de Porphyre prouve que cette cérémonie étoit aussi d'usage aux mysteres de Mithra. « La personne, dit-il, qui se fait » recevoir aux Léontiques, s'enveloppe de » figures de toute sorte d'animaux (3) ». Cet habillement bizarre étoit appelé *olymp-*

(1) Laudat. à Vandal. & Phil. à Turre, L. supr. C.

(2) *Humeris dependebat pretiosa chlamyda; quæ tamen viseres, colore vario circumnotatis insignibus animalibus. Hinc Dracones Indici, inde Gryphes Hyperborei.... Hanc Olympiacam (Leonticam) malebat Reinesius, p. 96.) Stulam sacratam nuncupant. Metam. L. XI, p. 240.*

(3) *Porph. de Abst. L. IV, §. 16.*

pique (1), & se portoit encore aux *coraciques*, ou *hiéracoraciques*, & tous les jours qu'on faisoit voir les *Griffes* (2), c'est-à-dire, les Adeptes, vêtus de leurs robes mystérieuses, sur lesquelles on avoit peint des griffons. Tout cela étoit aux frais d'un des principaux Prêtres ou anciens initiés, & l'on conservoit, par une inscription publique, le souvenir de sa générosité, qui s'étendoit aussi sur les sacrifices.

On s'y servit de victimes humaines, sans distinction d'âge, ni de sexe; & ce fut dans leurs entrailles qu'on alloit, dans un temple près d'Alexandrie, chercher à découvrir l'avenir (3). Hadrien défendit à Rome ces horribles cérémonies (4); mais, soit qu'il ne pût les abolir entièrement, soit qu'on eût trouvé moyen bientôt après de les faire renaître, il est certain qu'elles furent encore pratiquées sous le regne de Commode. Cet Empereur immola, de sa propre main, à Mithra, un homme, dans un temps où cette affreuse coutume étoit devenue

(1) *Apul. Metam. L. XI, p. 240.*

(2) *Tradiderunt Coracica... Offenderunt Gryphios, &c. Inscript. laudat. Reines. Class. I, Inscript. 48, &c. &c.*

(3) *Socrat. Hist. Eccles. L. III, C. II. Phot. Bibl. p. 1446.*

(4) *Porph. de Abst. L. XI, p. 56.*

464 *Recherches sur les Mysteres*

rare, & où peut-être, comme Lampridius veut le faire croire, l'on n'en faisoit qu'une seule représentation, sans effusion de sang humain (1).

Après ces sacrifices, suivis d'un discours sur la justice (2), les Hiérophantes, ou principaux Ministres, expliquoient aux initiés les symboles de leur Culte. Le premier, & peut-être le plus secret, puisqu'on ne le voit représenté sur aucun bas-relief, étoit celui qui avoit rapport aux étoiles fixes, aux planetes & au passage de l'ame humaine par ces astres. Ce symbole, selon l'Épicurien Celse, consistoit en une espece d'échelle, le long de laquelle il y avoit sept portés, & tout au haut une huitieme. La premiere de plomb, étoit attribuée à Saturne, à cause de sa lenteur ; la seconde d'étain, à Vénus, parce que ce métal est mou, & d'abord brillant ; la troisieme d'airain, à cause de la dureté & de la solidité de cette composition métallique, à Jupiter ; la quatrieme de fer, à Mercure, regardé comme infatigable, & adonné au commerce ; la cinquieme d'un métal mê-

(1) *Æl. Lamprid. vit. Commod. Hist. August. Ed. Var.* p. 498.

(2) *S. Just. adv. Tryph. §. 70, p. 176.*

langé,

du Paganisme. SECT. VIII, ART. II. 465
langé, à Mars, changeant & inégal ; la
sixième d'argent, à la Lune, & la septième
d'or ; au Soleil. Ces deux dernières re-
présentoient ainsi les couleurs apparentes
de ces deux Astres (1).

Cette échelle & toutes ces portes ont
sans doute trait à un système astronomi-
que : mais excluait-il les allégories mora-
les, ou métaphysiques ? Ce passage de l'a-
me, dont parle Celse, y entroit certaine-
ment pour quelque chose, & prouve que
la métempsychose étoit la véritable doc-
trine des Mithriaques, comme Porphyre
l'assure. Ce Philosophe nous a conservé un
fragment de Pallas, qui avoit composé un
Ouvrage particulier sur tous ces objets mys-
térieux. Cet Écrivain, après y avoir rap-
porté l'opinion de ceux qui ramenoient ces
symboles à l'Astronomie, ajoute : « Mais
» le sentiment vrai & exact est, qu'on a
» voulu désigner, d'une manière énigmati-
» que, les révolutions successives des âmes
» humaines dans les différents corps (2) ».
Après leur séparation de ces corps, elles

(1) Ap. *Origen. L. VI*, p. 290. Voyez, dit M. de Vil-
loison, le savant Mémoire de M. l'Abbé Barthélemy, *sur*
quelques Médailles d'Antonin, frappées en Égypte, p. 501,
T. XLI, *Mém. Acad. Inscript.*

(2) Ap. *Porph. L. IV*, §. 16, p. 351.

466 *Recherches sur les Mysteres*

devoient passer dans les Astres, suivant la doctrine qui s'est perpétuée chez les Perses. « Ils distinguent ; selon M. Anquetil, » différents Cieux, où les ames jouissent, » jusqu'à leur résurrection, d'un bonheur » proportionné à leur vie passée : celui du » Soleil, *Korschid-paé*, est le plus élevé. » Au-dessus est le *Gorotman*, séjour d'Ormusd & des Esprits célestes, lequel répond à la porte dont parle Celse (1) ».

Avant d'entretenir les initiés de ces différentes périodes célestes & de leur objet, il est probable qu'on mettoit sous leurs yeux la représentation de Mithra, sous la figure d'un jeune homme domptant un taureau, tantôt l'égorgeant, tantôt prêt à l'égorger, avec tous les accessoires dont il a déjà été question. Cela fixoit d'abord l'attention à l'entrée de l'autre sacré qui étoit exactement tracé sur d'anciens bas-reliefs. N'en soyons pas étonnés : le Gouvernement s'embarassoit fort peu que ces mysteres fussent connus, puisque le Poëte Stace en parle sans crainte & d'une manière très-claire (2). Porphyre

(1) Vie de Zoroastre, Zend-A-Vesta, T. II, p. 28, 29.

(2) *Seu Persei sub rupibus antri
Indignata sequi torquentem cornua Mitram.*

Theb. L. I, v. 719-20.

*Ubi Schol. « his autem versibus sacrorum mysteria
patefecit. »*

dit même que Mithra, comme le taureau placé près de la ligne équinoxiale, est le Demiourgue, le Maître, ou Auteur de la naissance (1); ce qui désigne la véritable explication de ces bas-reliefs allégoriques, laquelle n'a point échappé aux recherches de M. Anquetil. Selon cet Académicien, ils ont particulièrement rapport aux équinoxes de printemps & d'automne, temps où la renaissance de la Nature & sa fécondité, annoncent le triomphe de Mithra, protecteur du juste, & ennemi d'Ahriman qu'il combat, pour diminuer sur la terre son pouvoir, c'est-à-dire, le mal moral (2). Le système des deux principes faisoit donc partie de la doctrine des Mithriaques. C'est pourquoi Archélaus reprochoit à Manès de croire à la présence de Mithra, éclairant ces lieux mystiques, « Où tu vas, barbare » Persan, s'écrioit-il, en imposer au peuple, » & comme un habile Comédien, célébrer » les mystères de cette Divinité (3) ».

Est-ce une calomnie de la part d'Archélaus? ou le reproche qu'il fait à Manès est-il fondé? La réponse à cette question

(1) De Antr. Nymph. C. XXIV.

(2) Acad. des Inscrip. T. XXXI, p. 421, 22, &c.

(3) Acta Disput. Archel. & Manet. ap. Zaccagni Monum. Eccles. Græc. & Lat. p. 62, 63.

n'appartient point à mon sujet ; il suffira de remarquer dans les paroles qu'on vient de lire, une allusion claire à quelque drame pantomime usité dans les mysteres de Mithra. Des personnages divers devoient y représenter le sujet des bas-reliefs dont j'ai déjà parlé, & d'autres choses qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Les Hiérophantes en donnoient aux Adeptes des explications physiques (1), ou astronomiques, conformément à leurs principes.

Mosheim a prétendu que Mithra n'avoit été, selon eux, qu'un fort Chasseur, qui, ayant délivré la Perse du ravage des bêtes féroces, & rendu ainsi la tranquillité à ses habitants, avoit mérité, de leur part, les honneurs divins (2). Le savant Abbé Foucher a trop bien réfuté cette opinion singulière (3), pour que je puisse être tenté de l'adopter. Mais une conjecture moins invraisemblable seroit celle, que dans les Mithraques, comme dans tous les autres mysteres, on faisoit mention des bienfaits de la civilisation, & du cruel état dont elle avoit retiré le genre humain.

(1) *Tertull. adv. Marcion. C. XIII*, p. 72.

(2) *Not. ad Cudw. T. I*, p. 424.

(3) Dans son excellent *Traité de la Religion des Perses. Acad. des Inscrip. T. XXIX*, p. 131.

Il seroit même possible d'expliquer, suivant cette idée, une partie des bas-reliefs. La description des désordres de la vie sauvage ne pouvoit que plaire aux pirates qui avoient embrassé ce Culte mystérieux préférablement à tout autre (1). Enfin on ne sauroit trop le répéter; jamais les anciens Mystagogues ne connurent l'unité de doctrine : ils eurent différents systèmes, en changerent souvent, & furent toujours y adapter les allégories anciennes qui en étoient, pour ainsi dire, le thème perpétuel.

Néanmoins ce seroit étrangement abuser de cette remarque, si l'on s'imaginoit que je veuille par-là approuver toutes sortes d'explications. Celle de M. Boulanger n'est certainement pas dans ce cas, & n'a d'autre mérite que la singularité. Selon lui, « tout » le Culte de Mithra n'est qu'une formule » de période, qu'un planisphere astrono- » mique, & qu'une image cyclique, qui, » par la suite, est devenue la Divinité re- » doutable des Cycles, des temps & des » périodes, à laquelle les Mithriaques ont » sacrifié des victimes humaines. En effet, » il n'est point de Dieu plus cruel que celui » de la fin des temps : on ne sauroit se le

(1) *Plut. Vit. Pomp. T. III, p. 445.*

» rendre favorable que par des sacrifices
 » très-précieux ; puisqu'il détruit tout , les
 » sacrifices ont dû être barbares , inhu-
 » mains , destructeurs (1) ». Que de gens
 rêvent sans être endormis ! les Savants ont
 eu quelquefois ce privilege , & ils le doi-
 vent toujours à l'esprit systématique.

Non contents de changer d'opinion , sui-
 vant le temps & les circonstances , les Mys-
 tagogues firent plus d'une fois un mélange
 bizarre de pratiques différentes. Celles des
 Grecs & des Romains ne parurent point
 aux Prêtres de Mithra contrarier leur Cul-
 te , d'origine Persanne , qu'ils vouloient
 accrediter parmi ces peuples. Citons quel-
 ques exemples de cette opposition de rites
 & d'opinions. Les abstinences excessives
 que les nouveaux Mithriaques exigeoient ,
 étoient condamnées par la religion de Zo-
 roastre , comme le savant Hyde (2) &
 M. Fréret (3) l'ont observé , d'après le *Sad-*
der. Les Perses rejettent également le jeû-
 ne , & leur religion est peut-être , dit
 M. Anquetil , la seule dans laquelle il ne
 soit , ni méritoire , ni même permis (4).

(1) Antiq. dévoil. T. II , p. 301.

(2) Hist. Rel. vet. Pers. ed. Ultim. p. 109.

(3) Acad. des Inscript. T. XVI , p. 283.

(4) Theol. Cérém. & Morale de Zoroastre , Zend-
 A-Vesta , T. III , p. 601.

La virginité & le célibat auxquels les Mithriaques obligeoient les personnes des deux sexes qui aspiraient à la perfection (1), n'étoient pas moins contraires aux principes des Mages, qui les regardoient comme un état réprouvé (2). M. Fréret ajoute à cette remarque, que le temps de la célébration des Mithriaques, ne convient point à celui des *Mirhagan* de Perse. Ces premières fêtes se célébroient à Rome après l'équinoxe du printemps, au lieu que ces dernières commençoient quelques jours après le solstice d'hiver (3). De ces différences marquées, le savant Académicien voudroit conclure que les cérémonies de Mithra, telles qu'elles étoient pratiquées en Italie & dans la Grece, n'avoient point une origine Persanne, mais Chaldéenne. Les preuves qu'il en donne ne sont point convaincantes. Pour avoir ajouté à l'ancien Culte, les Prêtres de Mithra, répandus de toutes parts dans l'Empire Romain, n'en conservoient pas moins les traces, quoiqu'ils cherchassent à les cacher (4);

(1) *Tertull. de Præscript. CXL, p: 217.*

(2) *Acad. des Inscript. T. XVI, p. 283.*

(3) *Ibid.*

(4) Firmicus parle de ces mysteres en ces termes : *Vos itaque qui dicitis in his templis ritè sacrificari non Mû-*

472 *Recherches sur les Mysteres*

& on ne peut les méconnoître dans les détails que renferme cet Article.

Ce célibat, ces jeûnes, ces macérations, ce baptême, cette offrande de pain, sont évidemment des pratiques & des cérémonies que les Myſtagogues avoient empruntées du Chriſtianisme. Elles étoient comme autant d'armes avec lesquelles ils s'imaginoient pouvoir le combattre avec avantage. Ils profiterent du zele, ou du deſespoir des partisans du Paganisme expirant, pour tâcher de le ranimer, en quelque sorte, par la célébration de leurs mysteres, & de plusieurs autres fêtes inconnues dans l'ancienne Religion Grecque & Romaine. En effet, ce n'est, comme le remarque M. Fréret, qu'après Constantin, qu'on commence à trouver des inscriptions qui parlent des mysteres & des fêtes de Mithra (1). Les uns & les autres furent proscrits l'an 378 de l'ère vulgaire; & l'autre sacré des Mithriaques fut aussi-tôt ouvert & détruit par les ordres de Gracchus, Pré-

gorum ritu Persico, cur hæc Persarum sacra laudatis? Scio hoc Romano nomine dignum putatis, at Persarum sacris & legibus sequatur; de Error. Prof. Relig. p. 4, ed. Rig. J'ai corrigé le dernier membre de cette phrase, qui est évidemment corrompu dans toutes les éditions de cet Auteur.

(1) Acad. des Inscrip. T. XVI, p. 276, 277.

du Pagan. SECT. VIII, ART. III. 473
fet du Prétoire (1). Ne doit-on pas regretter que quelque témoin oculaire ne nous ait pas laissé une description complète de tout ce qu'on trouva dans cet endroit, un des derniers repaires de la superstition?

ARTICLE III.

Des Isiaques.

LE peuple d'Égypte, pressé par la tyrannie des Ptolémées, se vit contraint, sous leur regne, d'admettre des Divinités étrangères (2), & d'altérer son ancien Culte. Il eut alors des mystères nouveaux, auxquels on ne pouvoit se faire initier que chargé de chaînes, avec des anneaux aux narines (3), la barbe longue & des habits crasseux. Consacrées à Saturne (4), ces cérémonies faisoient allusion aux mœurs des

(1) *S. Hieron.* Epist. ad Lat. VII, Lex unic. Cod. Theod. *Ne quis in causâ suâ.* Coss. Valent. VI, & Valentin. II.

(2) *Post quem, (Alexandrum) tyrannide Ptolemaeorum pressi, hos quoque Deos in cultum recipere, Alexandrinorum more, apud quos præcipuè colebantur, coacti sunt.* Macrobian. *Saturn.* L. I, C. VII.

(3) C'est, dit M. de Villoison, le *nezem* de la Genèse, C. XXIV, v. 22, que portent encore les femmes Arabes.

(4) *S. Epiph.* L. III, C. XI, p. 1092.

474 *Recherches sur les Mysteres*

premiers hommes , avant l'établissement de la société. Non-seulement toutes les fureurs & l'indécence des Bacchanales & des Fêtes de Corytto (1) s'introduisirent à Memphis & à Héliopolis ; mais elles pénétrèrent encore jusques dans les sanctuaires d'Horus & d'Harpocrate (2). Le despotisme extravagant des Empereurs Romains, n'épargna pas davantage la religion des Égyptiens , qui furent forcés de recevoir Antinous comme un Dieu , & d'inventer en son honneur des mysteres (3) , dans lesquels on devoit sans doute être instruit si cet infame & malheureux favori d'Hadrien, s'étoit noyé dans le Nil, ou s'il étoit mort victime de la superstition de ce Prince (4).

Quoique les Égyptiens, pour ne pas confondre ensemble l'ancien & le nouveau Culte , eussent d'abord relégué toutes les Divinités de celui-ci hors des villes (5), ils ne purent néanmoins dans la suite résister à la séduction de l'exemple , & à l'autorité de leurs Rois. Leur séjour à Alexan-

(1) Ibid. C. XII, p. 1093, *ubi leg. Κορύττιδας pro Κορηϊδας. Ed. Petav.*

(2) Ibid.

(3) *S. Epiph. L. C.*

(4) *Dion. Cass. L. LIX, §. 2.*

(5) *Macrob. Saturn. L. I, C. VII.*

drie, fit donner aux rites mêlangés, le nom d'*Alexandrins*, lesquels se répandirent bientôt dans tout l'Empire Romain. Corinthe, qui en faisoit alors partie, les adopta ; & il est impossible de les méconnoître dans les détails qu'Apulée nous a donnés des mystères d'Isis Pélagique, ou Maritime. Elle avoit un temple dans cette ville (1), où l'on célébroit au printemps sa fête, avec beaucoup de pompe.

Elle commençoit par une purification générale, où l'on se lavoit dans la mer, en y plongeant sept fois la tête (2). Il paroît qu'ensuite on faisoit une invocation à la Déesse, représentée, comme la Lune, avec un cercle lumineux, une robe de couleur changeante, une mante, ou grand voile noir, parsemé d'étoiles qui environnoient cet Astre dans son plein. Isis, ayant à la main droite un sistre d'airain, à sa gauche un vase d'or, dont un aspic formoit l'anse, étoit encore couronnée de fleurs, & couverte de fruits. A ses côtés l'on voyoit deux serpents, représentant assez bien les sillons sur lesquels s'étendoient quelques épis de bled.

(1) *Pausan.* Corinth. C. IV.

(2) *Apul.* Metamorph. L. XI, T. I, Op. p. 223. *Ed. Altenburg.*

476 *Recherches sur les Mysteres*

L'ablution dont je viens de parler , cérémonie préparatoire & essentielle à ces mysteres (1), se pratiquoit avant le lever du Soleil.; & dès que cet Astre étoit sur l'horizon (2), la statue de la Déesse, & tout son cortège, se mettoit en marche dans l'ordre suivant. D'abord paroissoit une multitude de personnes, les unes en habit de soldat & de gladiateur, en équipage de chasseur, d'oiseleur, de pêcheur; d'autres avec l'appareil de la Magistrature: celui-ci représentoit, par son ajustement & sa démarche, une femme; celui-là s'enveloppoit du manteau de Philosophe: il en avoit les sandales & la barbe, qu'Apulée compare à celle d'un bouc. L'attention des spectateurs se portoit ensuite sur un ours, accoutré comme une matrone, & assis sur une espece de chaise. Un singe, vêtu d'une robe, coëffé d'un bonnet Phrygien, & tenant une coupe d'or, passoit pour Ganymede; un âne avec des ailes, accompagné d'un vieillard, annonçoit Pégase & Bellérophon. Tout cela servoit d'amusement au peuple, pendant que la pompe sacrée de la Déesse s'avançoit.

(1) *Tertull. de Bapt. C. V, p. 226.*

(2) *Apul. Metam. L. XI, p. 227.*

du Pagan. SECT. VIII, ART. III. 477

Elle étoit précédée d'une troupe de femmes, les unes couronnées de fleurs, & les autres occupées du soin d'en parfumer le chemin par où devoit passer la statue d'Isis. Quelques-unes portoient des miroirs attachés sur leurs épaules, & destinés à faire apercevoir à la Déesse tous ceux qui la suivoient. C'étoient des personnes des deux sexes avec des flambeaux de cire, ou de poix-résine & de lampes; un chœur de musiciens & de jeunes gens qui chantoient des Hymnes relatifs à la fête; enfin la foule des initiés. Les hommes, avec la tête rase, y étoient habillés de lin très-blanc, & les femmes avoient leurs cheveux pliés dans un bonnet. Les Prêtres, en robe longue & chargés de figures symboliques, marchoient tous au son de la flûte sacrée & du sistre.

Le premier de ces Ministres portoit une lampe d'or, faite en forme de barque; le second soutenoit avec ses deux mains de petits autels, appelés des *secours*, & regardés comme les symboles de la Providence; le troisieme tenoit le Caducée de Mercure, avec une palme à feuilles d'or; le quatrieme montrait au peuple l'emblème de la justice, une main gauche avec les doigts étendus, & étoit encore chargé d'un vase en forme de mamelle, d'où dé-

couloit du lait ; le cinquieme & le sixieme étoient obligés de porter , l'un le van mystique d'or , & rempli de rameaux du même métal , l'autre une cruche.

Des ministres inférieurs (1), & même de simples initiés qui devoient représenter les *panages* d'Eleusis, s'avançoient avec les figures bisarres des Divinités Égyptiennes. Ici c'étoit une tête de chien ; là une tête droite , ayant une partie du visage doré , & l'autre moitié de couleur noire ; suivoit immédiatement un Prêtre , traînant , par les pieds de devant , une vache , symbole de la Déesse qui nourrit tout. Bientôt après , on appercevoit la ciste mystique , près de laquelle une personne portoit dans son sein , dit Apulée , l'adorable image de la Divinité suprême , dont la forme n'avoit rien de ressemblant , soit aux hommes , soit aux oiseaux , mais étoit digne de respect & d'admiration , par sa singularité & l'art avec lequel on l'avoit faite. C'étoit , selon lui , la marque ineffable des profonds & sublimes mysteres (2). Cette maniere de s'exprimer me paroît désigner le *phallus* , renfermé

(1) *Sacrorum geruli* , Apul. L. XI , p. 234. Ils représentoient donc les Hiérarches de l'ancienne Égypte.

(2) *Altioris utcumque & magno silentio tegenda religionis argumentum ineffabile*. Apul. Op. laudat. p. 230-31.

dans une petite urne , dont cet Écrivain donne tout de suite la description , comme s'il vouloit éviter de parler de ce qu'elle contenoit. L'orifice de ce vase d'or & orné d'hiéroglyphes , formoit un tuyau qui se recourboit à l'entour , & l'anse étoit couverte d'un dragon, dont la tête écaillée , sembloit s'élancer en avant.

Apulée se garde bien encore de faire mention de la cérémonie du pin , parce qu'elle étoit très-mystérieuse. Elle consistoit à couper le milieu de cet arbre , & à y donner la forme d'une statue d'Osiris , qu'on enterroit ensuite avec pompe (1). Quoiqu'on en ignore le jour , il est néanmoins vraisemblable qu'il précédoit celui de la procession , dont il faut achever la description.

Elle arrivoit dans l'ordre qu'on vient de rapporter , au bord de la mer , où se faisoit la principale cérémonie , celle de la consécration d'un navire artistement construit avec du bois de citronnier , & purifié suivant l'usage. De toutes parts on y voyoit des caracteres hiéroglyphiques , & sur les voiles , le sujet des vœux des navigateurs. La poupe en étoit remarquable , par une

(1) *Arnob. contr. Gent.* p. 17.

oie qu'on y avoit sculptée. Les profanes , comme les initiés , avec des vans remplis d'aromates , & d'autres choses nécessaires aux sacrifices , s'avançoient à l'envi , & les verfoient dans ce bâtiment , qui , chargé de toutes les offrandes , profitoit d'un vent favorable pour s'éloigner du rivage.

Dès qu'on avoit perdu de vue ce vaisseau sacré , les Prêtres & leur suite revenoient au temple dans le même ordre qu'au paravant , & les initiés entroient dans le sanctuaire , où les statues des Dieux étoient remises à leur place. Le Grammatiste , ou Hiérogammatiste , qui tenoit le troisieme rang dans l'ordre sacerdotal , ayant autour de lui les ministres inférieurs , les Pastophores , & s'étant mis dans un endroit élevé du temple , prenoit à la main un Livre , & récitoit tout haut les prieres pour la prospérité de l'Empereur , pour le Sénat , les Chevaliers & le peuple Romain. Elles étoient terminées par des vœux en faveur de tous les navigateurs. Après cela , l'assemblée étoit renvoyée par la formule ordinaire.

Comme dans tous les autres mysteres , les cérémonies de l'initiation se pratiquoient la nuit. Quand quelqu'un vouloit y participer , il falloit qu'il en obtînt la permission

du Pagan. SECT. VIII, ART. III. 481

sion du Grand-Prêtre. Ensuite il choisissoit un autre membre de l'ordre sacerdotal pour son Mystagogue, & fixoit la somme qu'il étoit résolu d'employer aux frais de sa réception. Les Prêtres ne manquoient pas d'en profiter; &, outre cela, leur Chef exigeoit des présents particuliers. L'initié observoit d'abord pendant dix jours une continence rigoureuse, & s'abstenoit alors du vin & de la chair. Avant qu'il fît son sacrifice, l'Hierophante, ou Prophete, tiroit du sanctuaire certains Livres en caractères hiéroglyphiques, & où étoient encore des lignes tracées en différentes manieres, & formant des nœuds, ou des roues. Sans doute que ces objets fournissoient une ample matiere à diverses interprétations, & aux leçons qu'on donnoit au Récipiendaire. Je crois aussi qu'on lui expliquoit une partie de la fameuse Table Isiaque, qui nous représente, non les anciennes fêtes d'Isis, mais celles qu'on célébroit en son honneur dans l'Italie, où ce monument a été découvert. Peut-être étoit-elle exposée dans les temples de cette Déesse, comme les bas-reliefs dont j'ai parlé à l'article précédent, l'étoient dans l'autre consacré à Mithra. Un examen réfléchi de cette Table, montre que tout n'y est pas conforme à l'ancien Égyptianisme;

H h

elle n'appartient donc qu'aux nouveaux rites Isiaques.

Après le sacrifice, le Récipiendaire étoit purifié & lavé dans des bains particuliers. On le plaçoit ensuite, vêtu d'une robe neuve de lin, devant l'image de la Déesse, & dans l'intérieur du sanctuaire. C'est là où il entendoit des choses qu'il ne lui étoit plus permis de révéler. Il y avoit encore d'autres cérémonies ; mais Apulée ne nous les désigne que d'une manière obscure & énigmatique. « Je me suis approché, dit-il, des confins de la mort. Ayant foulé aux pieds le seuil de Proserpine, j'en suis revenu à travers tous les éléments. Au milieu de la nuit, le soleil me parut briller d'une lumière éclatante ; j'ai été en présence des Dieux supérieurs & inférieurs, & je les ai adorés de fort près (1) ».

Le lendemain, au point du jour, l'initié sortoit du sanctuaire, vêtu de douze robes sacrées, & venoit s'asseoir sur un siège élevé au milieu du temple, & en face de la statue d'Isis. Il y prenoit un magnifique manteau traînant jusqu'à terre, & parsemé de figures de dragons, de griffons & autres animaux. Les Prêtres donnoient

(1) *Apul. Metam. L. XI, p. 240.*

à cet habillement le nom d'olympique , parce qu'il étoit le signe des épreuves auxquelles on s'étoit soumis avec courage , & sans y succomber. Le nouvel Adepte tenoit à la main droite un grand flambeau , & avoit une couronne de palmier , dont les feuilles formoient une espece de *gloire* autour de sa tête. Le reste de la journée se passoit dans la joie & en festins. Ceux-ci même durent trois jours consécutifs , & se terminoient toujours par des sacrifices & des actions de graces.

Apulée n'a pas manqué de nous rapporter la priere de ce genre qu'il fit , sous le nom de Lucius , à Isis. On ne peut douter qu'il ne s'y soit conformé aux formules usitées dans pareil cas. Il s'adresse ainsi à cette Déesse : « Toi que les Dieux célestes honorent , que les Divinités infernales redoutent ; Déesse qui imprimes le mouvement à notre Globe , qui éclaires le Soleil , gouvernes l'Univers , & foules aux pieds le Tartare ; les Astres t'obéissent ; tu réjouis tous les Dieux ; tu regles l'ordre des saisons ; les éléments te sont asservis ; les vents ne soufflent , & les nuages ne s'assemblent qu'à ton gré ; les semences ne peuvent germer , ni croître sans toi , &c.... » Isis avoit dit elle-même en apparoissant

484 *Recherches sur les Mysteres*

fant à Lucius : « Me voici la Nature , mere
 » de toutes choses , Souveraine de tous les
 » éléments , l'origine des siecles , la pre-
 » miere des Divinités , la Reine des Ma-
 » nes , la plus ancienne habitante des Cieux ,
 » l'image uniforme des Dieux & des Déef-
 » ses. Les vouûtes éclatantes du Ciel , les
 » vents salutaires de la mer , & le déplo-
 » rable silence des enfers , reconnoissent
 » mon pouvoir absolu. Je suis la seule Divi-
 » nité révérée dans l'Univers sous plusieurs
 » formes , avec diverses cérémonies , &
 » sous différents noms. Les Phrygiens m'appellent la Mere des Dieux ; les Cypriotes , Venus Paphienne ; les Athéniens , Minerve Cécropienne ; les habitants d'Éleusis , l'ancienne Cérés ; les Égyptiens , recommandables par l'antiquité de leur doctrine , sont les seuls qui m'honnorent d'un véritable Culte , & qui me donnent mon vrai nom , *la Reine Isis* (1) ». Dans ce langage d'un Polythéisme raffiné , on ne peut méconnoître le Panthéisme , la Nature déifiée , le système de l'ame du monde , en un mot le Spinozisme. Si l'on y cherchoit le dogme de l'unité de Dieu , en prenant à la lettre quelques expressions

(1) *Apul. Metam. L. XI , p. 226.*

du Pagan. SECT. VIII, ART. III. 485
isolées, ce seroit vouloir s'éloigner du véritable sens d'un texte très-clair. Quoique les principes de la secte de l'Auteur, l'Éclectisme, semblent en général (1) y répugner, cependant il est trop conforme à l'ancienne doctrine Égyptienne, pour qu'on osât s'en écarter dans les mystères Isiaques. Tout le discours d'Isis n'est en effet qu'une explication, ou simple commentaire de ces mots, *Je suis tout ce qui a été, est & sera*, de la fameuse inscription gravée en caracteres hiéroglyphiques sur la porte du temple de la Déesse à Saïs (2), & dont nous avons deux traductions grecques (3). D'ailleurs, ceux qui ont prétendu qu'Apulée fait

(1) Cette expression n'est point ici oiseuse, Plotin ayant dit : *Le monde est Dieu.* Ennead. L. III, C. I, §. 8. Dans d'autres endroits, ce Philosophe a parlé d'une manière plus orthodoxe & conforme à la doctrine de son maître, Ammonius, de Porphyre, d'Iamblique, d'Amélius, de Proclus, &c. Aucun d'eux n'a pu cependant se garantir d'obscurités & de contradictions toujours renaissantes. D'ailleurs, le système de l'ame du monde a été de tout temps une erreur vulgaire, comme le prouve le témoignage de plusieurs Poètes Grecs & Latins. *Æschyl.* ap. *Euseb.* Præp. L. XIII, C. XIII. *Eurip.* Troad. v. 884. *Arat.* Phænomen. v. 2, &c. *Ennius* ap. *Cic.* de Nat. Deor. L. II, §. 2. *Virg.* Georg. L. IV, v. 219. *Æn.* L. VI, v. 526-27. *Lucan.* L. IX, v. 578. *Manil.* L. I, v. 483. *Valer. Soran.* ap. *S. Aug.* de Civit. L. VII, C. IX, &c.

(2) *Iambl.* de Myst. §. VIII, C. V.

(3) *Ap. Plut.* de Is. & Osir. *Procl.* in Tim. *Plut.*

enseigner ici aux initiés le dogme de l'unité, n'ont pas sans doute remarqué un autre passage du même Ouvrage de cet Écrivain, où Osiris est mis fort au-dessus de toutes les Divinités (1). Conséquemment Isis ne pouvoit être la première, encore moins la seule.

On enseignoit dans les mysteres Isiaques une autre doctrine, celle qui concernoit la vie future. Lorsque Lucius dit, qu'il arriva aux confins de la mort, & foula aux pieds le seuil de Proserpine, n'est-ce pas une allégorie assez claire, sur les craintes dont il s'imaginoit être débarrassé par son initiation? Mais toute difficulté s'évanouit par ces promesses que lui fait Isis: « Tu vivras » heureux, tu feras plein de gloire sous ma » protection. Quand, ayant atteint le terme ordinaire de la vie, tu descendras aux » enfers, là tu habiteras les Champs-Élysées. . . . Si, par ton zele pour mon Culte, & par une chasteté inviolable, tu mérites mes faveurs, tu sauras qu'il est en mon pouvoir de prolonger tes jours au-delà du temps que le destin a prescrit (2) ».

(1) *Deus Deum magnorum potior, & majorum summus, & summorum maximus, & maximorum Regnator Osiris, &c.*
L. XI, p. 245.

(2) *Ibid.* p. 227.

A l'espérance de jouir après la mort d'une félicité assurée, se joignoit donc celui d'une vie longue & heureuse, sur lequel il n'est jamais difficile de tromper les hommes, parce que leur bonheur consiste à céder à la force de cette illusion.

Non-seulement Isis étoit regardée comme ayant le pouvoir d'arrêter l'exécution des arrêts des Parques, de détourner les malignes influences des Astres, de calmer les orages de la fortune, mais encore de dissiper ceux de la mer, & de faire échapper les navigateurs aux périls dont elle les menace (1). C'est pourquoi on consacroit à la Déesse un navire, & on célébroit sa fête, dès que les tempêtes qui regnent pendant l'hiver, ne se faisoient plus sentir; & que les flots, devenus paisibles, permettoient aux bâtimens d'appareiller (2).

(1) Ibid. p. 226, 241, &c.

(2) Selon Hésiode, on ne pouvoit se mettre en mer qu'après le coucher des Pléiades, *Opér. & Dies*. L. II, v. 130-31; c'est-à-dire, à la fin d'Octobre. Dix jours avant l'équinoxe d'Automne, la navigation étoit regardée comme dangereuse, & comme impraticable vers le 11 de Novembre, à cause des tempêtes connues de nos Marins sous le nom de *coups de vents, des morts*. Les mers demeuroient, pour ainsi dire, fermées jusqu'au 10 Mars, temps de l'ouverture de la navigation, qui se célébroit à Rome par des joutes solennelles. Malgré cela, on craignoit de sortir des ports avant la mi-Mai. *Veget. de re Milit.* L. V, C. 1, §. 9.

Personne n'ignore que l'heureuse position de Corinthe l'avoit rendue le centre du commerce maritime de la Grece : il n'est donc point étonnant qu'elle fut celui du Culte d'Isis, protectrice de la navigation. Quoique les Égyptiens ne pussent la souffrir, autant par gout, que par principe religieux, cela ne les empêchoit pas néanmoins de faire honneur de sa découverte à cette Déesse, en lui attribuant l'invention des voiles (1), & la construction du premier navire (2).

Il est assez probable que le Culte d'Isis passa de Corinthe à Rome, puisque cette Déesse portoit aussi le surnom de Pélagique (3) dans cette dernière Ville, où son origine remontoit au temps de Sylla (4). Comme toutes les Divinités Égyptiennes, Isis y fut d'abord supportée avec peine (5), ensuite chassée avec Sérapis, du Capitole, malgré les rumeurs du peuple, sous le Consulat de Pison & de Gabinius (6), l'an 58

(1) *Hygin. Fab. CCLXXVII.*

(2) *Fulgent. L. I, C. XXV.*

(3) *Inscript. ap. Grut. p. 313, n°. 81.*

(4) *Apul. L. XI, p. 246.*

(5) *Macrob. Saturn. L. I, C. VII.*

(6) *Ceterum Serapim, & Isidem, & Arpocratem, & Anubim prohibitos Capitolio Varro commemorat, eorumque statuas à Senatu dejectas, nonnisi per vim popularium*

du Pagan. SECT. VIII, ART. III. 489

avant J. C. Elle ne revint que peu de temps avant les dernières guerres civiles dans cette Capitale du monde, où ses mystères s'établirent alors, & eurent de nombreux partisans. Appien raconte que l'Édile Volusius cherchant à éviter la proscription des Triumvirs, emprunta d'un Isiaque sa robe de lin & son masque à tête de chien. Dans cet équipage il se rendit par les chemins ordinaires, un sistre à la main, & demandant l'aumône, auprès du jeune Pompée (1). Si les yeux, comme le remarque très-bien M. Fréret (2), n'avoient pas été accoutumés à voir des hommes dans ce bizarre ajustement, rien n'étoit plus propre à faire arrêter Volusius par les premiers qui l'eussent rencontré.

Virgile parle avec tant de mépris des Divinités Égyptiennes (3), que son ancien Commentateur, Servius, pense que leur

restruñas ; sed tamen Gabinius Consul Kalendis Januariis , cum vix hostias probaret , præ popularium cœtu , quia nihil de Serape & Iside constituisset , potiozem habuit Senatûs censuram quàm impetum vulgi , & aras institui prohibuit. Tertull. ad Nat. C. X. Vid. Apolog. C. VI.

(1) Appian. de Bell. civil. L. IV, T. II, *éd. Var.* p. 990-91.

(2) Acad. des Inscrip. T. XVI, p. 276.

(3) *Omnigenûmque Deûm monstra.* Æn. L. VIII, v. 698.

Culte ne fut introduit, ou, si l'on veut, rétabli à Rome, qu'après le regne d'Auguste. Sous les successeurs de ce Prince, la superstition semblant croître avec la dépravation générale des mœurs, les mysteres d'Isis eurent beaucoup de vogue; & au temps de Domitien, ils n'étoient plus que ceux de la débauche (1). C'étoit dans les jardins du temple même de cette Déesse que les adulteres se commettoient, & les femmes se prostituoient sans crainte (2). En falloit-il davantage pour mériter à cette cérémonie la protection de Commode & de Caracalla? On y vit le premier, la tête rase, avec la figure d'Anubis sur les épaules, & se servant de son museau de chien pour assommer les assistants. D'autres fois il forçoit les malheureux initiés de se frapper la poitrine jusqu'à courir un danger imminent de mort (3). On ignore si Caracalla fut moins inhumain dans les mêmes cérémonies : il y porta aussi la statue d'Anubis; mais il surpassa Commode par sa magnificence, en élevant des temples à Isis (4).

(1) Juven. Sat. VI, v. 488.

(2) *Apud templum Isidis Lena conciliatricis : quia in hortis templorum ejus adulteria committuntur.* Schol. Juven. ad L. C.

(3) *Æl. Lamprid. Hist. August. T. I, p. 499.*

(4) *Æl. Spartian. Ibid. p. 728.*

du Pagan. SECT. VIII, ART. III. 491

Le plus célèbre de ces édifices étoit celui du Champ de Mars , où se faisoient les cérémonies de l'initiation , à laquelle on se préparoit pendant dix jours , par l'abstinence de la chair & une continence rigoureuse. L'une & l'autre étoient nécessaires aux mysteres d'Osiris (1) , remarquables par quelques pratiques différentes de celles des mysteres d'Isis , quoique le Culte de ces deux Divinités fût réuni. Les thyrses , les branches de lierre , étoient consacrés spécialement à la premiere , & portés , par les initiés , à ses cérémonies mystérieuses. Comme la réception des initiés rendoit beaucoup d'argent aux Prêtres , il n'est point étonnant , non - seulement qu'on trouvât dans le même temple deux sortes de mysteres , mais encore qu'on s'y fît initier jusqu'à trois fois. C'étoit à la dernière initiation , à cause de la vertu prétendue de ce nombre , qu'on promettoit aux Adeptes une félicité inaltérable (2). L'assemblée étoit ensuite congédiée avec cette formule : *Quod felix itaque ac faustum salutareque tibi sit* (3).

(1) *Apul. Metam. L. XI* , p. 243 , &c.

(2) *Ibid. p. 245.*

(3) *Ibid.*

ARTICLE IV.

Des Mysteres de Cotytto.

LE nom seul de Cotytto en annonce l'origine étrangere. C'est dans la Thrace qu'il faut la chercher : delà le Culte de cette Divinité, assez ressemblant aux Bacchanales (1), passa dans la Grece, & s'établit à Athenes & à Corinthe. Il fut tellement en honneur dans cette dernière ville, qu'on y regarda Cotys, ou Cotytto, comme une Déesse tutélaire (2). A Épidaure, elle eut un portique qui lui fut consacré (3). Les Chiotes l'ayant reçue directement de Thrace, confondirent sa fête avec celle des Ithyphalles (4). La décence en étoit donc bannie : tout ce qui va être rapporté, sert à le prouver.

Un des Poètes célèbres de l'ancienne Comédie, Eupolis, le rival d'Aristophane, entreprit de détruire, avec l'arme du ridicule, le trop grand crédit que ce Culte commençoit à avoir chez les Athéniens.

(1) *Strab.* L. X, p. 324.

(2) *Hesych.* in v. Κοτυρία. *Suid.* ibid. & in v. Θιαγάτης.

(3) *Pausan.* Corinth. C. XVII.

(4) *Synef.* de Calvit. p. 85, & ad eum *Petav.* Not. p. 33.

En conséquence il fit une piece intitulée *les Baptes* (1), où il n'épargna point les initiés à ces mysteres. Ils prenoient sans doute ce nom de *Baptes*, à cause de quelqu'ablution préparatoire, comme l'étymologie l'indique. Ce courage couta cher, dit-on, au Poëte, que les partisans de Cotytto noyèrent dans la mer (2). A Rome, Juvénal n'eut pas à craindre un si cruel sort, quand il s'éleva contre l'indécence des cérémonies de cette Divinité, qui y changea son nom Thrace en ceux de *Fatua*, de *Fauna* & de *bonne Déesse*.

On ne doit chercher l'explication de ces deux premiers noms que dans la Langue des Sabins, qui, avant le regne de Numa (3), avoient transporté à Rome le Culte de cette Déesse, auquel se mêla tellement dans la suite celui de Cotytto, qu'ils n'y furent plus distingués. Les femmes seules étoient admises dans ces cérémonies nocturnes, qui se pratiquoient dans la maison du Consul, en présence des Vestales. La mere, ou la femme de ce Magistrat, y présidoit (4), & avoit l'intendance des sa-

(1) *Hephæst. Enchirid.* p. 14, ed. Paw.

(2) Vid. *Politian. Miscell.* C. X.

(3) *Laëtant.* L. I, p. 125, 127.

(4) *Plut. Vit. Cicer.* T. IV, p. 460.

494 *Recherches sur les Mysteres*

crifices qu'on y faisoit pour le salut du peuple Romain : c'est pourquoi cette Prêtresse étoit appelée *Damiatrix* (1). La Coutume , ou la Loi , sembloit donc avoir veillé particulièrement sur la décence de ce Culte, que Claudius viola le premier. Depuis cette action , contre laquelle son implacable ennemi , Cicéron , ne cessa de lancer les traits de son éloquence (2), il est vraisemblable que , dans ces mysteres , la pudeur ne fut plus aussi respectée.

Cette vertu passoit pour être celle de Fatua , ou la bonne Déesse (3) : on prétendoit qu'elle n'avoit , ni vu , ni entendu d'autre homme que Faunus , son mari (4). Dans ce cas , son mérite n'étoit pas fort grand ; sur-tout s'il est vrai qu'ayant été trouvée ivre , elle fut fustigée avec des verges de myrte (5). Ces traditions avoient donné lieu à diverses pratiques , ou avoient été inventées pour rendre raison de celles des mysteres de la bonne Déesse. Non-seulement l'entrée en étoit interdite aux hom-

(1) *Fest.* in v. *Damium*.

(2) *Orat.* pro domo sua , §. 40 , de Harusp. resp. §. 5 , pro L. Pis. §. 39 , &c.

(3) *Tertull.* ad Nat. L. II , C. IX.

(4) *Varr.* ap. *Lat.* L. I , p. 127.

(5) *Plut.* Quæst. Rom. T. II , p. 268. *Arnob.* L. V , p. 74.

du Pagan. SECT. VIII, ART. IV. 495

mes (1), mais encore tous les tableaux qui en représentoient quelqu'un, y étoient voilés (2). Les femmes ne portoient point de couronnes de myrte ; on n'en voyoit même aucune branche dans l'intérieur du temple (3). On y permettoit les libations de vin ; mais il falloit l'appeller *lait*, & couvrir le vase qui contenoit cette liqueur (4).

Si d'anciennes traditions favorisoient la pudeur & la décence, de nouvelles fournirent bientôt de prétexte au désordre & à la plus infame débauche. Celles-ci firent Fauna, ou la bonne Déesse, fille de Faune, qui brûla d'un violent amour pour elle. Punie de sa résistance à coups de verges de myrte (5), elle ne céda pas néanmoins ; le vin fut alors employé ; & malgré son ivresse, aucun consentement ne put lui être arraché. Enfin pour satisfaire sa passion, son pere n'eut d'autre parti à pren-

(1) *Tibull.* Eleg. VII, v. 21, 22. *Propert.* L. IV, Eleg. IX, v. 25, 26, &c.

(2) *Juven.* Sat. VI, v. 341.

(3) *Plut.* Quæst. Rom. p. 268.

(4) *Arnob.* L. V, p. 74.

(5) C'est ainsi, dit M. de Villoison, qu'Abélard écrit à la fameuse Héloïse : *Te nolentem, & prout poterat, reluctantem & dissuadentem, quæ naturâ infirmior eras, sæpius minis ac flagellis ad consensum trahebam.* Et dans un autre endroit : *Verbera quandoque dabat amor, non furor, gratia, non ira.*

dre , que celui de se métamorphoser en serpent. Plusieurs de ces reptiles apprivoisés dans le temple de la bonne Déesse , faisoient allusion à cette fable (1) , dont l'origine grecque n'est pas difficile à apercevoir. En falloit-il davantage , pour corrompre à Rome les mysteres de cette Divinité ? « On sait à présent , dit Juvénal , ce qui s'y passe , quand la trompette agite ces Menades , & lorsqu'égale-
ment ivres , & de sons , & de vin , elles font voler en tourbillon leurs cheveux épars , & hurlent à l'envi le nom de Priape : quels transports ! quelle fureur ! Saufella , la couronne en mains , provoque les plus viles courtisannes , & remporte le prix offert à la lubricité ; mais à son tour , elle rend hommage aux ardeurs de Médulline. Celle qui triomphe dans cet odieux conflit , est censée la plus noble. Là rien n'est feint ; les attitudes y sont d'une telle vérité , qu'elles auroient enflammé le vieux Priam & l'infirme Nestor. Déjà les desirs veulent être assouvis ; déjà chaque femme reconnoît qu'elle ne tient dans ses bras qu'une femme , & l'autre retentit de ces cris unanimes : *Il*

(1) *Macrob. Saturn. L. I, C. XII.*

du Pagan. SECT. VIII, ART. IV. 497

» *est temps d'introduire les hommes.* Mon
» *amant dormiroit-il ? qu'on l'éveille :*
» *point d'amant ! je me livre aux esclaves :*
» *point d'esclaves ! qu'on appelle*
» *un manœuvre. A son défaut, l'approche*
» *d'une brute ne l'effraieroit pas (1) ».*

Le Culte de la bonne Déesse n'appartint pas toujours exclusivement aux femmes ; les hommes ne voulurent pas dépendre de leurs caprices , ou des besoins de leur lubricité , pour pénétrer dans ses mystères. Ils les célébrèrent de leur côté ; mais pour observer en quelque sorte les anciens rites , ils s'habillèrent eux-mêmes en femmes. La tête couverte de longues aigrettes , & le col orné de colliers , ils sacrifioient une jeune truie , & offroient à la Déesse un grand vase plein de vin. Toute personne du sexe étoit exclue du sanctuaire , & le temple ne s'ouvroit plus qu'aux hommes. « Loin d'ici , profanes , » s'écrioient-ils , vos chanteuses sont bannies de ces lieux. Ainsi , ajoute Juvénal , les *Baptés* célébroient dans Athènes , à la lueur des flambeaux , leurs nocturnes orgies , & , par des danses la-

(1) Sat. VI , v. 314-314. Je me fers de la traduction de M. Dufaulx , p. 195 & 196 , la meilleure de cet Auteur que nous ayons dans notre Langue.

498 *Recherches sur les Mysteres*

» cives, fatiguoient leur Cotytto (1) ».

Le costume que ce Poëte satyrique donne aux Prêtres de cette Divinité, qu'il fait boire dans un vase ayant la forme du *phallus* ; le portrait qu'il fait d'eux, enfin ce qu'il ajoute, *On voit, dans ces cérémonies, les mêmes turpitudes que dans les mysteres de Cybele* (2), font appercevoir la ressemblance de ces ministres avec ceux de Cotytto Romaine, ou la bonne Déesse ; peut-être n'en différoient-ils pas. Cette conjecture a d'autant plus de fondement, que cette dernière étoit prise pour la Terre, dont le Culte étoit uni à celui de Saturne, ou le Ciel (3), chez les anciens habitants d'Italie. Les noms de Fauna & de Fatua qu'on donnoit à la Déesse, étoient relatifs à l'art de prédire l'avenir (4), dont les Grecs faisoient le premier honneur à la Terre (5) : c'est pourquoi les Romains donnoient pour époux à Fauna, un Devin (6).

D'abord pur & simple, le Culte de cette Déesse, représentant la Terre, ne blessa

(1) Sat. II, v. 84, 92.

(2) Juven. Sat. II, v. 110-111.

(3) Macrob. Saturn. L. I, C. XII.

(4) Vid. Varr. de Ling. Lat. L. V, C. VII, L. VI, C. III. Macrob. L. I, C. XII. Laër. L. I, p. 127, &c.

(5) Æschyl. Prometh. v. 210-11. Pausan. Phoc. C. V.

(6) Varron. de Ling. Lat. L. VI, §. 3.

du Pagan. SECT. VIII, ART. IV. 499
point la décence ; il ne fut corrompu que
par son union avec celui de Cotyrtto. L'es-
prit de débauche de la jeunesse Romaine,
& le fanatisme intéressé des *Galles*, ou
Prêtres de Cybele, acheverent de tout per-
dre, & parvinrent, non-seulement à rendre
méprisables, ou odieuses, ces cérémonies,
mais encore à décrier toutes celles du Pa-
ganisme. Les plus sacrées furent souillées,
& les temples devinrent l'écueil de la vertu.
Quel autel aujourd'hui n'a pas son Clodius,
s'écrioit Juvénal (1), sous le regne de Domi-
tien ? Depuis cette époque, le mal fit en-
core bien des progrès, qui ne pouvoient
qu'être accélérés à Rome par l'introduction
de tant de Cultes mystérieux & étrangers.

• A R T I C L E V.

De la décadence totale des Mysteres.

L'EMPRESSEMENT des Orphiques à
initier tout le monde, avoit été la pre-
miere cause du discrédit dans lequel tom-
berent insensiblement les mysteres. Il étoit
déjà si grand sous les derniers Césars, que
les rites en étoient alors mal observés, sui-

(1) Sat. VI, v. 345.

vant la remarque de Josephe (1). La décadence alla toujours depuis en augmentant. Les Prêtres de Cybele y contribuerent beaucoup. On les voyoit par-tout jouer le rôle d'énergumenes , s'adonner à une mendicité scandaleuse , & ne se faire jamais respecter par l'honnêteté de leurs mœurs. Ils portoient ensemble leur Divinité , les objets de son Culte mystérieux , & leurs provisions de toute espece. Apulée fait dire assez plaisamment à Lucius , métamorphosé en âne , au service de ces ministres errants & fanatiques , qu'il leur fervoit à la fois de temple & de grenier (2).

Cet Écrivain paroît avoir eu en vue , dans son Ouvrage , de montrer toute l'extravagance & la turpitude des *Galles* , afin d'accréditer le Culte secret des Divinités Égyptiennes , qu'il vouloit opposer au Christianisme. Il secondoit en cela les intentions des Philosophes Éclectiques , cherchant à participer à toutes les initiations , à en rétablir les pratiques , & à remédier aux désordres qui s'y commettoient. Les Magistrats s'en embarrassoient si peu , qu'ils

(1) Contr. Apion. L. II , §. 22.

(2) *Et horreum simul & templum incederem.* Metam. L. VIII , p. 163.

du Paganisme. SECT. VIII, ART. V. 501
souffroient qu'on en donnât impunément des représentations dans les places & les carrefours. Là des Charlatans prétendoient initier la populace avec des cérémonies indécentes & tumultueuses, qui ne différoient guere des bacchanales les plus licencieuses (1). Dès le temps de Cicéron, les mots *mysteres* & *abomination* étoient presque synonymes. Le savant Warburton, qui fait cette remarque (2), croit, avec raison, que la représentation obscene du *phallus*, toutes les fables scandaleuses dont elle étoit accompagnée, enfin le danger des assemblées nocturnes, sont les véritables causes de la corruption totale des anciens mysteres. La dernière attira sur-tout l'attention des Empereurs Chrétiens. Constance & Gracien défendirent de s'assembler la nuit (3); mais sur les représentations de Prétextat (4), leurs Édits ne furent point exécutés à Éleusis. La proscription générale n'eut donc lieu que sous Théodose, qui non-seulement renouvela les Loix de ses prédécesseurs, mais encore fit démolir les tem-

(1) *Dion Chrys.* Or. XXXVI, p. 447.

(2) *The div. Leg.* T. I, p. 195.

(3) *Cod. Theodos.* XVI, Tit. X, §. 5, 7.

(4) *Zozim. Hist.* L. IV, p. 736, *ed Sylb.*

ples (1). Les Mystagogues avoient prévu cet événement ; & ne pouvant l'empêcher, ils voulurent avoir du moins la gloire de le prédire. Il n'arriva cependant pas au moment précis que l'Hierophante d'Eleusis avoit fixé (2).

Ce fut environ dix-huit cents ans après l'établissement des mysteres dans la Grece, qu'ils se trouverent tous pros crits & abolis. Ils auroient même été entièrement oubliés, si quelques Sectaires n'en eussent imité, ou fait revivre certaines pratiques. Saint Épiphane va jusqu'à les regarder comme la cause de bien des hérésies (3). Tertullien reproche à celle des Valentinien s d'avoir dérobé ses cérémonies à Eleusis (4). Si nous avons plus de connoissance de la doctrine qui y étoit enseignée, sur-tout dans les derniers temps, il seroit possible d'en trouver les rapports avec l'opinion de ces hérétiques sur les Éons. Cette dernière étoit conforme aux idées des nouveaux Platoniciens, lesquelles ont certaine-

(1) Cod. Theodof. L. & Tit. laudat. §. 25. *Sozomen. Hist. Eccl. L. VI, C. XX, Chron. Alex. p. 704.*

(2) *Eunap. Vit. Maxim. p. 92.*

(3) *Adv. Hæres. L. III, C. XII, T. I, p. 1094.*

(4) *Eleusinia Valentini fecerant lenocinia. Tertull. adv. Valent. p. 250.*

du Paganisme. SECT. VIII, ART. V. 503

ment été adoptées par les Hiérophantes. Peut-être que ceux-ci se servoient des mêmes mots mystiques, dont l'interprétation dépendoit du système qu'ils embrassoient. Par exemple, les Sectaires, dont je viens de parler, appelloient *vanavin*, l'initiation, ou téléte, qu'ils rendoient par le mot, *lumiere* (1), celle dont ils prétendoient éclairer les Adeptes.

Beaufobre exclut avec raison du nombre des Chrétiens, les Ophites (2), parce qu'ils n'introduisoient personne dans leurs assemblées, qu'elle n'eût prononcé des imprécations contre Jésus (3). Cependant il est nécessaire de faire ici mention d'eux. Persuadés que le serpent qui avoit engagé le premier homme à manger du fruit défendu, avoit rendu au genre humain un grand service, ils tenoient enfermé avec respect dans une corbeille, un de ces animaux. Au moment de la célébration des mystères, la porte étoit ouverte à ce reptile, qu'ils regardoient comme un Roi tombé du Ciel. On l'appelloit alors; & s'il venoit, montoit sur la table, &

(1) *S. Epiph. adv. Hæres. T. I, p. 165.*

(2) *Hist. du Manich. T. II, p. 66.*

(3) *Origen. contr. Cels. p. 294.*

s'entortilloit autour des pains , dont elle étoit couverte ; le sacrifice passoit pour parfait (1).

Les termes mystiques & la formule dont les Marcosiens se servoient à l'égard de leurs Adeptes , & les réponses de ceux-ci , annoncent clairement une imitation des rites observés dans les sanctuaires du Paganisme (2). Les Marcionites & les Tatiens employoient beaucoup d'eau dans leurs cérémonies, & toujours d'une manière fort mystérieuse (3).

Les Peppuziens , qui confioient les fonctions du Sacerdoce , comme celles de la Magistrature , aux personnes du sexe , avoient une initiation où ils faisoient apparaître des fantômes. En prononçant certaines paroles , ils changeoient en bleu , dans un vase , la couleur pourpre , qui avoit rapport aux éléments , & finissoient par admettre les femmes trompées , ou abusées par leurs maris , ou leurs amants (4). Mais une horrible pratique qu'ils se permettoient , étoit , dit-on , celle d'égorger un jeune enfant (5).

(1) *S. Epiph. op. laudat. T. I , p. 272.*

(2) *Ibid. p. 256.*

(3) *Ibid. p. 304 , 392.*

(4) *S. Epiph. Anaceph. p. 141 , T. II , oper.*

(5) *Ibid. p. 144.*

du Paganisme. SECT. VIII, ART. V. 505

On ne vit jamais de semblables victimes dans le *béma*, la fête secrète des Manichéens (1). Après y avoir pris de la nourriture, & invoqué la Divinité sous différents noms, ils se répandoient de l'huile sur la tête. Leurs élus prononçoient le mot, *sabaoth*, qu'ils prétendoient désigner le *phallus*, & l'adoroient (2). On les accusa d'une infamie révoltante, & dont l'impie le plus déterminé rougiroit (3) : heureusement leur Historien, le savant Beaufobre, les en a disculpés (4).

Saint Épiphane, après avoir montré toutes les erreurs & les diverses pratiques des hérétiques qui ont affligé l'Église dans les premiers siècles, finit son Ouvrage par une exposition de la Foi Catholique. Ce savant Pere semble y avoir prévu le reproche qu'on feroit un jour aux Chrétiens, d'avoir emprunté plusieurs cérémonies des mystères du Paganisme : il en fait sentir la différence essentielle, & montre combien les véritables fideles avoient toujours répugné à l'admission des rites étrangers. Néanmoins si quelques-uns ont été consacrés par l'u-

(1) Voyez *Beaufobre*, Hist. du Manich. T. II, p. 713.

(2) *S. Epiph.* adv. Hæres. L. III, T. I, p. 1092.

(3) *S. August.* de Hæres. C. XLVI.

(4) Hist. du Manich. L. IX, C. VII.

sage, cela n'a jamais été que ceux qui ne peuvent, ni offenser la décence, ni préjudicier à la majesté du Culte divin.

A la vérité, les premiers Chrétiens paroissent s'être trop souvent servis de termes relatifs aux initiations païennes; mais quelquefois ils se trouverent forcés d'en emprunter le langage, & de ne pas négliger les précautions qu'on y prenoit pour éloigner les profanes. « L'usage de l'Eglise, dit saint » Cyrille, Evêque de Jérusalem, n'est point » de découvrir aux Gentils ses mysteres, » sur-tout ceux qui concernent le Pere & » le Saint-Esprit. Elle se garde même d'en » parler clairement aux Catéchumenes. Au » contraire, c'est presque toujours obscurément, de maniere toutefois que les » fideles instruits puissent le comprendre, » & que les autres n'en soient pas révoltés. » Le dragon est renversé par de pareilles » énigmes (1) ». Ceci fait allusion à la régénération du baptême (2). Mais le nom de cet animal n'avoit-il pas trop de rapport avec l'idée qu'en donnoient les anciens Mystagogues, dans presque toutes leurs cérémonies?

(1) Cateches. C. VI, p. 60, *ed. Petav.*

(2) Ibid. Catech. C. III, p. 20.

Cette formule, *Éloignez-vous, profanes; que les Catéchumenes, & ceux qui ne sont point admis, ou initiés, sortent* (1), ne renfermoit-elle pas un ordre sage & nécessaire dans des temps où les ennemis de la Religion cherchoient à profiter de la foiblesse, ou de l'indiscrétion des personnes qui n'étoient point encore affermies dans la Foi? On vouloit aussi obvier par-là aux profanations que pouvoit faire naître le penchant naturel pour les anciennes superstitions. Il est assez prouvé par l'exemple de ce jeune homme qui s'introduisit, avec la figure du *phallus*, dans un temple des Chrétiens, au rapport de saint Athanase (2). En rejetant d'un côté les pratiques de l'initiation, dont ils détestoient l'abus, & de l'autre en admettant quelques-unes, dont l'application étoit sage, les anciens Peres ne sont pas tombés dans une contradiction aussi étrange que l'imagine Warburton (3). Leur dessein n'étoit pas, comme il voudroit le persuader, si fatal à la pureté du Christianisme. Clément d'Alexandrie prétendoit au contraire l'exalter par

(1) Vid. *Casaub.* Exerc. ad *Baron.* Annal. §. 16.

(2) Hist. Arian. ad Monach. p. 379.

(3) The divin. Leg. T. I, p. 260.

cette exclamation éloquente. « O mysteres
 » véritablement sacrés ! O lumière pure !
 » A la lueur des flambeaux (1), le voile
 » qui couvre Dieu & le Ciel, tombe (2).
 » Je deviens Saint, dès que je suis initié :
 » c'est le Seigneur lui-même qui en est l'Hié-
 » rophante : il appose son sceau à l'Adepté
 » qu'il éclaire (3); & pour récompenser sa
 » foi, il le recommandera éternellement à
 » son Pere. Voilà les orgies (4) de mes mys-
 » teres; venez, & faites-vous-y recevoir ».

En s'exprimant ainsi, ce savant Pere
 vouloit se prêter au gout des Orientaux,
 pour le langage allégorique & mystérieux.
 On fait l'usage qu'en firent les Juifs : cela
 n'est pas de mon sujet; mais je ne puis
 m'empêcher de remarquer que parmi eux,
 les Esséniens avoient une espece d'initia-
 tion. Ils cherchoient à y imiter les Py-
 thagoriciens & les Mystagogues Grecs,
 soit par l'union fraternelle dont ils se fai-
 soient un devoir, soit par le serment re-
 doutable qu'ils exigeoient (5), soit enfin
 par le respect qu'ils avoient pour un nombre

(1) δαδύχμα.

(2) ἐκπτευσας.

(3) τὸ μυστὴρ . . . φωταγωγῶν.

(4) τὰ βακχεύματα. Protr. p. 92.

(5) Porphyr. de Abstia. L. IV, §. 11, 12, 13.

déterminé (1). Il n'est pas inutile d'observer que le Récipiendaire avoit, chez les Esséniens, un habit blanc, un tablier & une *erminette* (2). Les Cabalistes méritent bien autant qu'eux d'être mis dans la classe des sectes mystérieuses. Il en existe encore une chez les Druzi, ou Druzes de la Syrie. Ses membres donnent à Mahomet le nom de Satan, & ne se reconnoissent entr'eux qu'au moyen d'une formule énigmatique. Celui qui rencontre le premier un autre, lui demande : *Seme-t-on dans votre pays de la graine d'halalidge, ou du Miroboloüs ?* S'il répond, *On en sème dans le cœur des fideles*, aussitôt il est reconnu pour Frere (3).

Nos braves, mais ignorants Chevaliers, puiserent dans cette même contrée l'idée d'une association secrete, dont on leur

(1) Les Thérapeutes, qui avoient de grands rapports avec eux, témoignent, selon Philon, leur vénération, non-seulement pour le nombre sept, mais encore pour la vertu de ce nombre multiplié. On trouve, jusques dans le douzieme siecle, des Juifs qui menoient une vie semblable à celle des Thérapeutes, comme l'observe très-bien le Président Bouhier. *Lett. sur les Thérap.* p. 76.

(2) *Joseph. de Bell. Jud. L. II, C. VIII, §, 6 & 7. T. II, p. 1061 & 1062, ed. Hudson.*

(3) *M. Adler, Monum. Kufic. extrait de M. de Guignes, Journal des Sav. Septembre 1782, p. 399, in-4°. Voyez ce que M. d'Ansse de Villoison a dit plus haut de cette secte, dans la dernière note de sa Commentatio de triplici Theologiâ Mystericque veterum.*

dispute en vain d'être les premiers Auteurs⁽¹⁾. Différentes choses qu'on y débite, pourroient bien avoir des rapports marqués avec les fables d'Osiris & d'Horus, ou avec la mort tragique du jeune Iacchus ⁽²⁾. Les

(1) M. l'Abbé *Robins*, Recherch. sur les Initiat. anc. & modern. p. 114, &c.

(2) Peut-être, dit M. de Villoison, ces épreuves effrayantes par où on fait passer les Récipiendaires, nous retracent-elles ces fantômes horribles, sous la figure de chien, ces autres formes & visions monstrueuses qu'on commençoit, dans les anciens mysteres, par présenter aux initiés, & qui pénétroient leur ame d'horreur & d'épouvante, au rapport de Pléthon, dans ses Scholies sur les Oracles magiques, attribués à Zoroastre; de Proclus, in *Platonis Theologiam*, L. III, c. XVIII; de Celse cité par Origène, L. IV, *contra Cels.*; de Thémistius, *Orat. in Patrem*; de Dion Chrysostôme, *Orat. XII*, &c. La vue des Francs-Maçons, ajoute-t-il, ne nous représente-t-elle pas l'image des Titans, couverts & enduits de plâtre, pour se déguiser, & l'usage postérieur de frotter de boue les initiés, au rapport d'Harpocrate sur le mot *Ἀσπιδότροπος*? Au reste, M. de Villoison ne propose ce dernier rapprochement, que comme une simple conjecture qu'il se garde bien d'adopter, ainsi que la comparaison du tablier de peau, avec la peau de faon, qui étoit l'habillement mystique. Dans un Livre intitulé, *les plus secrets Mysteres des hauts grades de la Maçonnerie dévoilés, ou le vrai Rose-Croix, traduit de l'Anglois, suivi du Noachite, avec figures*, à Jérusalem, 1768, in-8°, de 160 pages, imprimé en Allemagne; il trouve p. 94, cette question du cinquième Grade. Demande. *Que renferme l'Arche d'alliance?* Réponse. *Le Stékenna, qui se fixa lui-même entre les Chérubins qui le couvrent de leurs ailes dans le Saint des Saints, le jour de la Dédicace où il rendoit les Oracles.* Et p. 98. Demande. *Quel est cet éclat, cette brillante lumière?* Réponse. *Le Stékenna, la gloire du grand Ar-*

du Paganisme. SECT. VIII, ART. V. 511

questions faites aux Récipiendaires modernes, & leurs réponses, ne sont pas fort différentes de celles des Mystes d'Éleusis, &c., non plus que l'usage des mots étrangers & Orientaux, comme l'observe M. de Villoison. N'y auroit-on pas imité le langage de la Sibylle (1), peut-être usité dans les anciennes initiations (2)? Enfin les vifs regrets qu'au temps des Croisades, les Juifs

chiteste. Cet Académicien observe que c'est une corruption du mot Hébreu *Schekina* & *Schékinta*, qui, chez les Rabbins, veut dire, *le Tabernacle de la gloire, de la majesté divine*, & quelquefois même *le Saint-Esprit, l'Esprit de Dieu*.

(1) *Tuque invade viam, vaginâque eripe ferrum:*

Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.

Æn. L. VI, v. 260-61, &c.

(2) Quant à l'origine du caractère des Francs-Maçons, beaucoup plus ancien qu'on ne le pense ordinairement, voyez les Remarques curieuses de M. d'Ansse de Villoison, dans sa Lettre à S. A. S. Mgr. le Duc Régnant de Saxe-Weimar & Eisenach, p. 106 de ses *Epistola Vinarienses*, imprimées à Zurich en 1783, chez *Gessner & Fuesß*, in-4°. Cet Académicien y parle avec défiance, *ibid.* p. 106, d'une inscription inexplicable, donnée par Winckelman, dans les *Acta Eruditorum*. p. 559, de l'année 1762, dont les caractères ont quelque rapport avec ceux des Francs-Maçons; mais il est maintenant plus convaincu que jamais, qu'elle est supposée & faite à plaisir, depuis qu'il a su de M. l'Abbé Barthélemy, qu'un imposteur lui avoit voulu vendre à Rome plusieurs desseins de sa composition, qu'il disoit faussement tirés des ruines d'Herculanum, & où il avoit eu soin d'ajouter des inscriptions toutes écrites dans ce même caractère.

512 *Recherches sur les Mysteres, &c.*

dispersés avoient encore de la destruction de leur temple (1), auront vraisemblablement fait naître cette allégorie sur son rétablissement, si célèbre dans nos Loges ; d'autant plus, dit M. de Villoison, que les Croisés n'avoient d'autre but que la conquête des Lieux saints. Un Savant qui est reçu dans nos Loges, s'écrie : « Achevons cet » édifice, que nous élevons à la vertu dans » nos cœurs ! c'est le premier de nos principes, & celui d'où découlent tous les autres (2). » Si ses Frères veulent travailler sérieusement à ce grand ouvrage, ce ne sera sans doute qu'en resserrant les liens de la société (3), sans cesse relâchés par l'égoïsme.

(1) *Benjam. Tud.* Itiner. p. 83.

(2) Essai sur les N. N. ou sur les inconnus, p. 146.

(3) M. d'Ansse de Villoison, qui ne cesse d'admirer avec raison les vertus, les lumières, les rares connoissances & le génie qu'il a trouvés en Allemagne, & sur-tout à la Cour de Saxe-Weimar, dont il a donné un portrait très-fidèle, dans son Épître à l'auguste Souverain qui l'y a comblé de bontés, (*Epistola Vinarienses*, p. 65 & suivantes) observe que c'est dans la vue de resserrer ces liens, & de multiplier les actes de bienfaisance, & ces occasions si précieuses de les exercer, que les Allemands ont établi plusieurs Sociétés *Philanthropiques*, qui font tant d'honneur à une Nation si vertueuse & si éclairée.



ECLAIRC.



ÉCLAIRCISSEMENTS.

I. Parallele d'Isis & de Minerve.

QUOIQUE l'Égyptianisme des Grecs soit démontré par des preuves multipliées, cependant quelques Savants en ont douté, & même l'ont nié, à l'égard de certaines Divinités. Le judicieux Mosheim, entr'autres, n'a point voulu croire à l'identité d'Isis & de Minerve (1). Il seroit étonnant que cette dernière, étant la Déesse tutélaire d'un pays, qu'on appelloit *une autre Égypte* (2), par la ressemblance de son Culte avec celui de cette célèbre contrée, n'en eût pas tiré son origine. Je crois que ce ne sera plus un problème, quand on aura lu le parallèle suivant, qui n'est qu'un court extrait de la première partie de mon Mémoire sur les *attributs de Minerve*, couronné par l'Académie des Belles-Lettres (3).

Minerve est reconnue, par plusieurs Écrivains de l'antiquité (4), pour Isis, honorée à Saïs, sous le nom de *Neith*, c'est-à-dire, *ancienne* (5) : aussi fut-elle supposée avoir civilisé le genre humain (6).

(1) Not. ad *Cudw.* T. I, p. 460-61.

(2) *Aristophan.* ap. *Athen.* L. IX, p. 373.

(3) Après la Saint-Martin 1773.

(4) *Herod.* L. II, C. LIX. *Plat.* in *Tim.* p. 1043. *Arnob.* L. IV, p. 143, &c.

(5) Comme le prouve la version Cophte du nouveau Testament, ainsi que le témoignage de Diodore, L. I.

(6) *Diod.* L. I, §. 14. *Stob.* Eclog. Physic. p. 124.

Minerve retira de l'état de barbarie les peuples de l'Attique, & apprit aux Grècs l'art de bâtir les maisons (1). Les Loix furent établies par elle. C'est pourquoi Eschyle met ces paroles dans sa bouche, à l'occasion du crime d'Oreste : « Ecou-
 » rez mes Loix, ô Athéniens, dans le premier
 » jugement que vous allez rendre contre le meur-
 » tre. Cette assemblée fera le tribunal perpétuel
 » des enfants d'Égée ; vous l'appellerez l'Aréo-
 » page, &c. (2) »

La législation est tout à la fois la cause & l'effet de l'Agriculture ; ne soyons donc pas surpris que Minerve ait passé pour en avoir accéléré le progrès par ses découvertes (3). Mais sa principale gloire est l'invention des Arts. Elle la devoit à Isis, qui les protégea (4). Cette Déesse, représentée à Saïs assise, comme une femme qui ourdit (5), a donné lieu d'imaginer que Minerve avoit enseigné cet Art. Les amours de cette dernière Déesse avec Vulcain, sont l'allégorie de l'union des Arts. Cette union doit son origine aux rapports de *Neith*, ou Isis, avec *Phthta*, le Prototype de Vulcain (6). Peut-être encore que la représentation de *Neith* avec la marque des deux sexes (7), fit naître chez les Grecs cette fable.

Suivant Plutarque, Typhon étoit représenté

(1) *Oppian.* de Piscat. L. II, v. 25. *Lucian.* Hermor. §. 20.

(2) *Eumenid.* v. 684, &c.

(3) Vid. *Aristid.* in Minerv. p. 13.

(4) *Diod. Sic.* L. I, §. 15.

(5) *Euslath.* ad *Homer.* Iliad. L. I, p. 31, *ed. Rom.*

(6) *Procl.* in *Tim.* *Plat.* p. 30.

(7) *Horapoll.* L. I, §. 12.

comme l'ennemi d'Iſis, à cause de ſon ignorance & de ſon obſtination dans l'erreur (1); en conſéquence il explique le nom de la Déesſe Égyptienne, par celui de *ſcience* (2); tous les genres de connoiſſances étoient du reſſort de Minerve; & ſans ſon ſecours, on ne pouvoit y faire aucun progrès. Les Poètes (3), les Philoſophes (4) & les Artiftes (5), la regardoient tous comme leur Divinité tutélaire.

Platon croyoit que la Muſique devoit ſon origine à un Dieu, ou à quelque homme divin, & que par cette raiſon, les plus anciens chants étoient attribués à Iſis (6), conſidérée dans le *nome* d'Hermopolis, comme la première des Muſes (7). Le ſiſtre étoit un instrument de ſon invention, avec lequel on la repréſentoit, cherchant ſur les bords du Nil, Oſiris, ſon époux (8). Épicharme avoit introduit dans une de ſes pièces, Minerve, armée, & accompagnant de la voix Caſtor & Pollux, qui jouoient de la flûte (9), dont Apollon, ſelon Corinne, prit des leçons de la Déesſe (10). Pindare, en parlant de Midas, s'exprime en ces termes; « Il s'eſt montré le premier dans cet Art,

(1) *Plut.* de Iſ. & Oſir. §. 2.

(2) *Ibid.* §. 60.

(3) *Catull.* ad Corn. Nep. v. 9. *Ovid.* Faſt. L. III, v. 833.

(4) *Procl.* in Tim. *Artemid.* de Somn. L. II, §. 34.

(5) *Vid.* *Pind.* Olymp. VII, Antiſtrôph. III.

(6) *Plat.* de Leg. L. II, p. 790.

(7) *Plut.* de Iſ. & Oſir. §. 3.

(8) *Ap. Euseb.* Præp. L. V, C. VII.

(9) *Ap. Athen.* L. IV, p. 184.

(10) *Ap. Plut.* de Muſic. T. II, op. p. 1136.

» que Pallas inventa, lorsqu'attachant des roseaux,
 » elle y fit passer les plaintes effroyables des auda-
 » cieuses Gorgones (1) ». On faisoit aussi l'honneur
 à Minerve d'avoir inventé la lyre & la cithare (2).

On a déjà vu ce que l'Art Nautique devoit à
 Isis, & qu'on portoit la figure d'un vaisseau dans
 ses fêtes. Cet usage avoit été imité par les Grecs
 & les Romains; dans celles de Minerve, qu'on
 croyoit avoir enseigné la maniere de construire les
 vaisseaux (3). Celui sur lequel Danaüs s'enfuit d'É-
 gypte, & le fameux navire Argo, passoient éga-
 lement pour ses ouvrages (4).

Isis, surnommée *Neith*, présidoit à la guerre (5);
 & le scarabée, animal emblématique, qui désignoit,
 dans l'écriture hiéroglyphique, un soldat (6), étoit
 le symbole de cette Déesse (7). On sait que la
 guerre étoit du département de Minerve, & qu'elle
 présidoit à tous les exercices militaires.

Sais reconnoissoit *Neith* pour sa fondatrice (8),
 comme Athènes, Minerve, ou Pallas, pour la
 sienne. Les Poëtes Grecs appellent souvent cette
 dernière Ville la Cité de Pallas (9), & l'Atti-

(1) Pyth. Od. XII, Stroph. I.

(2) *Plin.* L. XXXIV, C. XIX. *Aristid.* in *Minerv.*
 p. 14.

(3) *Maxim. Tyr.* Diss. XXXVII, §. 8. *Theon.* ad
Arat. Ed. Morel. p. 41. *Tertull.* de Spect. C. VIII.

(4) *Hygin.* Fab. CLXVIII, CCLXXVII. *Apollon.* Argon.
 L. I, v. 551, &c.

(5) *Procl.* in Tim. *Plat.* p. 30.

(6) *Ælian.* de Anim. L. X, C. XV. *Plut.* de Is. &
 Osir. §. 10.

(7) *Horapoll.* L. I, C. XIII.

(8) *Plat.* in Tim. p. 1043.

(9) *Eurip.* Med. v. 771.

que , la terre de Minerve (1) , &c. Enfin on célébroit à Saïs la fête d'Isis avec des cérémonies peu différentes de celles que les Athéniens pratiquoient en l'honneur de Minerve (2).

II. *Remarques sur Diodore de Sicile & sur Évhémère.*

DIODORE de Sicile a rempli les cinq premiers Livres de son histoire de beaucoup de détails mythologiques. Ils sont sans doute précieux ; mais ils l'auroient été bien davantage , s'ils eussent été rassemblés avec plus d'ordre , & si l'esprit de système n'eût pas présidé à cette rédaction. Il a entraîné cet Écrivain dans les explications les moins vraisemblables : telle est celle de la Théogonie des Atlantes , ou Hespérides , dont les rapports avec l'Astronomie sont trop sensibles pour qu'on la puisse ramener à l'opinion d'Évhémère. Les Écrits de ce Philosophe Épicurien servent de base aux récits de Diodore ; & c'est d'après lui qu'il nous décrit gravement la Panchaie , cette Isle imaginaire , dont le savant Fourmont , l'ainé , se flattoit d'avoir fait la découverte (3) ; ce qui lui avoit fait avancer bien des paradoxes (4). N'auroit-il pas dû s'apercevoir de la fiction d'Évhémère , qui n'a cherché qu'à décrier la Religion publique de la Grece , & par conséquent ses ministres ? L'autorité qu'il leur donne

(1) *Æschyl.* Eumenid. v. 922. *Aristoph.* Nub. v. 299 , &c.

(2) Vid. *Herod.* L. II , C. VI , & *Marsham* , Chron. p. 128. *Ed. Lips.*

(3) *Acad. des Inscript.* T. XV , p. 265.

(4) Voyez M. *Gibbon* , Essais sur l'étude de la Litt. p. 84 , *not.*

dans cette prétendue contrée, & le luxe dont il les y accuse, ne sont autre chose que des épigrammes & des traits malins lancés contre tout l'ancien ordre sacerdotal.

Des Magistrats annuels rapportoient, suivant Évhémère, toutes les affaires de la Panchate à la décision des Prêtres (1), qui, dans le partage des fruits de la terre, avoient toujours soin de se réserver une portion double (2). Jusqu'à la magnificence des temples, à la richesse des mines, &c., tout avoit été créé à dessein par ce Philosophe, & tout entroit dans les vues insidieuses avec lesquelles il composa sa fameuse histoire des Dieux. « Elle porte, dit un judicieux Critique, M. Fréret, » tous les caracteres d'un Roman ; elle n'avoit été » écrite que pour détruire les fondemens de tout » Culte & de toute doctrine religieuse, en persuadant aux hommes que toutes les Divinités » qu'on leur faisoit adorer, étoient l'ouvrage de » l'imagination & de la crédulité, des êtres fantastiques, ou du moins des hommes semblables » aux autres, & dont la flatterie avoit fait des Dieux » après leur mort. C'est le jugement qu'en porte » Plutarque en une infinité d'endroits ; & Cicéron lui-même, faisant attaquer l'existence des » Dieux par Corta (3), reconnoît que l'ouvrage » d'Évhémère a été composé pour détruire la » Religion, en même-temps qu'il feint de l'établir (4) ».

(1) *Diod. L. V, §. 43.*

(2) *Ibid. §. 45.*

(3) *De Nat. Deor. L. I, C. XLII.*

(4) *Observ. sur l'orig. & sur l'anc. hist. des premiers*

Aucun Écrivain de l'antiquité n'a si bien senti que Plutarque, le danger de l'opinion d'Évhémère ; & c'est contre lui qu'il paroît avoir écrit son précieux *Traité sur Isis & Osiris*, où il admet toute sorte d'explications, hors celles tirées de l'Histoire. Il proteste même qu'il ne veut pas y entrer dans certains détails, de crainte de fournir un prétexte à des hypothèses injurieuses aux Dieux, & d'ouvrir un champ libre aux impostures d'Évhémère de Messène, dont le système a répandu de toutes parts l'Athéisme. Cet homme, continue Plutarque, a métamorphosé ces mêmes Dieux en Rois & en Généraux d'armée, comme si de pareils personnages avoient jamais existé. Il va jusqu'à citer des inscriptions en caractères d'or, qu'aucun Barbare, ni Grec, n'a vues, & prétend encore avoir abordé chez les Panchéens, & les Triphyliens, qui n'existent nulle part sur la terre (1).

Malgré ces justes réclamations, le sentiment du Philosophe de Messène prévalut de plus en plus tous les jours, à cause des progrès rapides de l'Épicurisme qu'il favorisoit. « D'ailleurs, comme » l'observe très-bien M. Gibbon, dans le temps » qu'un monde esclave décernoit le titre de Dieux » à des monstres indignes de celui d'hommes, c'é- » toit faire sa cour, que de confondre Jupiter & » Domitien. Bienfaiteurs de la terre, ainsi les ap- » pelloit l'adulation, leur nature & leur puissance » étoient égales. Par politique, ou par méprise, » Pline lui-même ne se garantit pas de cette er-

habitants de la Grèce ; excellent ouvrage de M. Fréret, encore manuscrit, mais que je me propose de publier.

(1) De Is. & Osir. §. 23.

» reur (1). En vain Plutarque essaya-t-il de re-
 » vendiquer la foi de ses aïeux (2). Évhémère regna
 » par-tout, & les Peres de l'Eglise, se servant
 » de leurs avantages, attaquèrent le Paganisme du
 » côté le plus foible. Pourroit-on les blâmer? Si
 » les Dieux prétendus ne furent pas en effet des
 » hommes déifiés, ils l'étoient devenus, du moins
 » dans l'opinion de leurs adorateurs; & les Peres
 » n'en vouloient qu'à leurs opinions (3) ». Cette
 dernière remarque est très-judicieuse; & il ne
 fera pas inutile de se la rappeler quelquefois, en
 lisant les endroits de cet Ouvrage, où j'ai parlé de
 leur sentiment sur différents points de Mythologie.

III. De l'étymologie des noms donnés aux Mysteres.

Les Grecs se servoient des mots *μυστήρια*, *τελετή*, *ἔργα*, pour exprimer les cérémonies secretes de leur Culte. Casaubon (4) & quelques autres Savants, dérivent le premier de *Mistar*, ou *Mistor*, lequel signifie, dans la langue Hébraïque, *chose cachée*. Mais il y a long-temps, dit M. de Villoison, que le fameux Albert Schultens a réfuté cette étymologie; & il n'est point nécessaire d'avoir recours aux langues Orientales pour expliquer un terme grec (5). Clément d'Alexandrie dérive

(1) *Plin.* Hist. natur. L. VII, C. 51 & passim.

(2) *Plut.* de Placit. Philosoph. de Idid. & Osirid.

(3) Ess. sur l'étude de la Litt. p. 86, 87.

(4) Exerc. ad Annal. *Baron.* XVI.

(5) M. d'Assise de Villoison croit que les Grecs n'ont guere pris des Orientaux que les noms des productions & des marchandises qu'ils recevoient des Phéniciens, comme nous avons pris le nom de *café* des Arabes. Cet Acadé-

celui-ci, ἀπὸ τῶ μύσους, exécution (1), à cause de Bacchus, ou ἀπὸ Μουσῶντος, nom d'un Athénien qui périt à la chasse, μυσήρια différant peu de μυθήρια, choses relatives à la chasse (2). Il est facile de s'apercevoir que ce savant Pere n'emploie ces étymologies, que pour tourner en ridicule les objets les plus sacrés de la Religion Grecque. Les conjectures d'Iamblique & de Cornutus, ne méritent pas plus de crédit. Le premier fait venir les mystères ἀπὸ τῶν μυῶν, parce que la magie qu'on exerceoit par le moyen des rats, étoit la plus ancienne (3); le second, de μυσιῶν, rassasier (4), l'agriculture qui nous nourrit, étant due aux mystères (5). Ces opinions sont ridicules; celle qui dérive ce nom de μῦθος, est également fautive (6). Le mot mystère est un substantif dérivé du verbe μύω, fermer, d'où se forment naturellement μυσήρια, silence, μύσους, qui a la bouche fermée (7), &c. &c.

micien trouve beaucoup plus de rapport entre la Langue Grecque & l'ancien Saxon & Esclavon, & leurs dialectes, entre l'Indien, le Persan, & la Langue qu'on désigne sous le nom de Celtique. Voilà, dit-il, le fond du Grec. Saumaïse l'avoit entrevu; & M. Chivot, Professeur de l'Université au Collège de Montaigu, le démontrera dans un savant Ouvrage sur l'origine & l'analogie de la Langue Grecque.

(1) Protr. p. 12.

(2) Proprement *Fabula Venatica*. ibid.

(3) Iamb. de Amor. Rhod. & Sim. ap. Phot. Cod. XCIV.

(4) Hétychius, cité par M. de Villoison, explique le mot rare de μυσιῶν par συνσιάζοντα αἰνιστιῶν. οἱ δὲ, εὐερεσιῶν. Et Ἀυσιμυσίαν, ἢ Διμυσίαν.

(5) Cornutus, C. XXVIII.

(6) Etym. magn. in v. Μυσήρια.

(7) Eustath. ad Homer. Iliad. L. XXIV, p. 1492. Του-

Par Orgies, on entendoit en général des cérémonies religieuses (1); ce nom désigna ensuite plus particulièrement les fêtes de Bacchus. Il continua cependant d'être employé, même sur les monuments (2), pour désigner les mystères de Cérès: c'est pourquoi Clément d'Alexandrie le fait venir ἀπὸ τῆς ὀργῆς, de la colere de cette Déesse contre Jupiter, parce qu'il avoit favorisé l'enlèvement de sa fille (3). D'autres dérivent ce mot d'ὀρέω, je désire (4); opinion qui n'est guere plus vraisemblable, que celle qui en rapporte l'origine παρὰ τὸ ὑργεῖν τὰς ἀμύβας, éloigner les profanes (5). D'ὄργα, les Grecs firent ὀργιάζειν, dont Platon se sert pour sacrifier (6), & ils ont ensuite formé ὀργιασταὶ, initiés, ἀνοργιαστοὶ profanes (7). Aeneas Gaza appelle les Eclectiques, les Mystagogues des Orgies de Platon (8), c'est-à-dire, les Interprètes de la doctrine ésotérique de ce Philosophe.

Horus de Thebes disoit que les Téletes étoient de grandes fêtes, accompagnées de cérémonies mystérieuses (9). Le Grammairien Timée, & un ancien Lexicographe, expliquent τελεταὶ par céré-

jours fidele aux principes de l'Évhémérisme, Diodore de Sicile explique τελεταὶ par διδάσκειν, L. IV, §. 7.

(1) Serv. ad Virg. Æn. L. VI, col. 1067.

(2) Chandl. Inscript. CXXIII, p. 78, &c.

(3) Protr. p. 12.

(4) Etym. magn. in v. Ὀργια.

(5) Schol. Apoll. L. I, v. 925.

(6) In Phædr. p. 346, de Leg. L. IV, p. 601.

(7) Suid. in h. v. Tim. Lex. Plat. p. 126, 141, & not. Cl. Ruhnken.

(8) Dial. de Immort. anim. p. 16.

(9) Ap. Etymol. magn. in v. τελεταί.

monies & sacrifices mystérieux (1). Hésychius définit les Télètes par le nom de fêtes (2); mais il auroit dû, comme Philémon, dont M. de Villoison a publié des extraits, désigner l'acception propre de ce mot par l'épithète *mystique* (3). En conséquence, on appella les initiés *τελέμνοι*; & τὸ τελεῖσθαι, fut employé ἀντὶ τοῦ μυῖσθαι, pour, être initié (4). Télète étoit dérivé de τέλος, fin, perfection (5). En effet, les Télètes étoient proprement la dernière initiation où les Adeptes parfaits étoient admis (6); ce qui engage Plutarque à dire τέλος ἐποπλία τελετῆς (7). Chrysippe explique les Télètes par, chose finale, parce que c'étoient les dernières dont les initiés devoient être instruits (8). Telle étoit la véritable signification de ce mot, dont cependant on se servit pour désigner les mystères en général, & quelquefois les fêtes & les sacrifices.

IV. De l'étymologie de quelques noms de Cérès.

CE ne fut qu'après le siècle d'Homère & d'Hésiode, qu'on donna à Cérès le nom de Διὸς, simple abréviation de Διὸς μητρί, comme un Scholiaste Grec semble le croire (9). D'autres Écrivains dé-

(1) *Tim. Lex. Plat.* p. 179. *Etym. Magn.* in v. supr. cit.

(2) In v. τελεῖν.

(3) Excerpta Lexici inediti Philemon's in not. Cl. *Villoison* ad *Apollonii* Lex. Homericum, T. II, p. 767.

(4) *Ibid.* T. II, p. 767-68.

(5) *Eurip. Hippol.* v. 25, &c. &c.

(6) *Chrysip.* ap. *Etym. magn.*

(7) *Sympos. L. VIII*, p. 447, T. II. op.

(8) *Ap. Etym. magn. L. C.*

(9) *Ad Hesiod. Theog.* p. 268, *ed. Heinsf.*

rivent $\Delta\alpha\omega$ de $\delta\alpha\omega$ je brûle (1), parce que Cérès ravagea la terre en cherchant Proserpine; de $\delta\alpha\omega$ l'orge, chez les Crétois (2), à cause de la découverte qu'en fit cette première Déesse; enfin de $\delta\iota\omega$ je trouve (3), ayant trouvé, après de longues & pénibles courses, sa fille, appelée, par cette raison, $\Delta\iota\omega\eta$, ou plutôt, $\Delta\iota\omega\iota\eta$ (4).

Les Latins faisoient venir le nom de Cérès, qu'ils donnoient à la Déesse de la Terre, de *Gerere*, anciennement *Cerere* *quod gerit fruges*. Fulgence s'imagine qu'il dérive de $\chi\alpha\iota\tau\epsilon$, parce que l'abondance de fruits cause de la joie (5). Toutes les étymologies hasardées par les Hébraïsants, méritent encore moins d'attention. Pour n'être pas vraie, celle de M. le Président de Brosses n'en est pas moins ingénieuse. Selon lui, *Hérés*, ou avec l'aspiration gutturale, *Chérés*, Cérès est le nom propre de la Terre, *Erets*, *Terra*. Un Roi d'Égypte s'appelloit *Mer-Chérés*, le Maître du Pays, *Dominus terra*. Il me semble que la vraie étymologie du nom de Cérès, est *Céru*, usité dans la langue des Étrusques pour signifier Créateur (6). Ce peuple communiqua aux Romains une partie des cérémonies du Culte de Cérès, qu'ils regar-

(1) *Etyrn. magn.* in v. $\Delta\alpha\omega$, p. 264.

(2) *Ibid.*

(3) *Eustath.* ad *Homer.* *Odyss.* L. XI, p. 421, *ed. Bas.*
Etyrn. magn. in v. $\Delta\iota\omega\eta$.

(4) *Callim.* *Fragm.* XLVIII. *Vid. Not.* p. 431-32. *Ed. Ernest.* Quelques Poètes Latins ont rendu ce nom par celui de *Deoia*, & *Deois*, pour Cérès. *Ovid. Metam.* L. VI, v. 114, L. VIII, v. 758, &c.

(5) *Fulg.* L. I, C. IX.

(6) *Cerus manus intelligitur Creator bonus.* *Fest.* L. XI, p. 237. *Isidor.* *Orig.* L. VIII, C. X.

derent comme *principem omnium sacrorum* (1).

Un des surnoms les plus ordinaires de Cérès, c'est celui d'Ὠμνία, *Nutrix*, *Alma*. M. d'Ansse de Villoison a découvert qu'on donnoit aussi quelquefois cette épithète aux Nymphes, par la même raison. Il l'a trouvée à Venise sur un bas-relief très-curieux de la belle collection de M. le Chevalier Nani. M. Jérôme Zanetti, frère du feu Bibliothécaire de ce nom, en avoit publié l'inscription Grecque, dans une dissertation intitulée : *Dichiarazione di un bassorilevo Greco del Museo Nani*, in *Vinigia* 1768, in-fol. On y voit représentées trois Nymphes debout, & un vieillard assis, qui a les yeux fixés sur elles, & l'air de les invoquer : c'est celui qui leur avoit consacré ce monument votif. *In hoc marmore Naniano*, dit M. de Villoison, p. 321 du second Tome de ses *Anecdota Græca*, *exhibentur tres Nympha stantes, & senex palliatus adfidens, ac Nymphas, venerabundi & invocantis ritu, inhiantibus intuens oculis, & ex earum ore aptus & suspensus; scilicet ille qui hoc donarium Nymphis sacraverat*. On y lit cette inscription remarquable que M. Zanetti avoit mal expliquée : ΦΙΛΟΚΡΑΤΙΔΗΣ ΝΙΚΗΡΑΤΟ..... ΚΤΔΔΑΘΗΝΑΙΕΤΣ ΝΥΜΦΑΙΣ ΟΜΠΝΙ.... Après la dernière lettre du mot ΟΜΠΝΙ, M. de Villoison a mis quelques points, pour marquer qu'il y manque des lettres effacées. M. Zanetti les substitue fort mal en lisant, Ο ΕΝ ΤΙΝΩΙ, ou ΕΝΤΙΝΙΩΝ, c'est-à-dire, d'après un avertissement qu'il avoit reçu en songe. M. de Villoison a raison de croire

(1) *Cicer. in Verr. Act. IV, L. III, §. 49.*

qu'il faut lire ΟΜΠΝΙΑΙΣ, c'est-à-dire, *Nymphis almis, altricibus; nutricibus*. C'est ainsi, dit-il, qu'on voit, dans une inscription rapportée par Gudius, LVII, 4, par Spon, *Rei Antiquar. Select. Quæstion. Dissertat.* 29, par le savant Paciaudi, *Monument. Pelopones. T. I, p. 224, not. 3, &c. &c.* NYMPHIS NVTR. LIBERO PATR. Il est clair que dans cette inscription les Nymphes *nutrices*, ὀμπνίαι, se trouvent rapprochées de Bacchus, comme dans Virgile, *Liber & alma Ceres*. Cette *Alma Ceres* s'appelloit en Grec ὀμπνία, ainsi que nous l'apprenons d'Hésychius, de l'*Etymologicon magnum*, &c. On trouve aussi dans le même Hésychius & dans Suidas, cités par M. de Villoison, ὀμπτιον, ὀμπνικὸν, & ὀμπτιρὲν ὕδαρ. C'est ainsi que les fleuves étoient appelés κυρσίφορ. On voit dans le vingt-troisième Livre de l'Iliade, v. 142, qu'Achille avoit laissé croître ses cheveux, pour les offrir un jour au fleuve Sperchius, comme à son pere nourricier, Voyez sur ce passage, dit M. de Villoison, la savante note d'Eustathe, p. 1292 & 1293 de l'édition de Rome, qui nous apprend cet usage curieux de l'antiquité : τοῖς πρὸ γάμψι λελυγῶσιν ἢ λυροφόροις ἐπιτίθειο καλτὶς, εἰς ἐνδείξην τῆς ὅτι ἄλλοις τὰ τυμφικὰ καὶ ἄγονος ἄπεισι. Il est surprenant que le Pere Paciaudi n'ait pas parlé de cette belle inscription, dans son excellent Ouvrage des *Marmora Peloponnesia*, où il a expliqué la plus grande partie de celles de M. le Chevalier Nani. M. de Villoison, p. 120 du second tome de ses *Anecdota Græca*, a fixé la vraie leçon & l'interprétation d'une des plus anciennes inscriptions du monde, qui se trouve dans la Collection du même M. Nani; & ibid, p. 169, note 1, il a le premier publié deux inscriptions Grecques de

deux bas-reliefs, qu'il avoit vus exposés en vente à Venise, dans la boutique d'un Luthier.

Il y a une autre épithète de Cérès encore moins connue, & qui se trouve dans un passage corrompu de l'Hymne à cette Déesse, nouvellement découvert à Moscow, par l'infatigable M. Matthæi, & publié à Leyde en 1782, par le savant M. Ruhnkenius. Le Poète, parlant de l'enlèvement de Proserpine, v. 23, de ses pleurs, des cris qu'elle poussa vers Jupiter, ajoute, qu'ils ne furent entendus, ni des Dieux, ni des mortels, pas même des oliviers, dont le fruit est si beau, ὅς' ἀγλαόκαρποι ἐλαῖαι. Qu'ont ici de commun les oliviers avec la beauté de leur fruit? M. de Villoison écrit à M. Wieland, dans la seconde de ses *Epistola Vinarienses*, page 62, que lorsqu'il étoit dans la savante & délicieuse ville de Jéna, logé chez son ancien ami M. Griesbach, M. Schütz, beau-frère de ce dernier Critique, & Auteur de l'excellente édition d'Eschyle, dont nous avons déjà deux volumes, lui fit part d'une ingénieuse correction de ce passage altéré. Au lieu d'ἀγλαόκαρποι ἐλαῖαι, M. Schütz lit ἀγλαόκαρπος Ἀλωῆς; ce mot Ἀλωῆς, est une épithète de Cérès, quod præfideat areis, arealis, comme dit Servius sur le vers 166^e du premier Livre des Georgiques.

J'ai raconté plus haut, p. 99 & 100, *Seçt. III, Art. III*, l'aventure de Cérès & de Baubo, d'après Clément d'Alexandrie, qui cite à ce sujet des vers fort corrompus, p. 18 de sa *Cohortatio, ad gentes*, edit. Potter. M. de Villoison, dans la troisième de ses *Epistola Vinarienses*, adressée à S. A. S. Mgr. le Duc Regnant de Saxe-Weimar, dont il fait connoître la riche & im-

portante Bibliothèque, dit, p. 92, col. 2, y avoir trouvé un Clément d'Alexandrie, avec les notes inédites & autographes de Joseph Scaliger. Ce grand Critique, au lieu de *χειρί τέ μιν ῥίπτουσιν γαλῶν*, lit *ῥίπτουσιν ἑλῶν*; & au lieu d'*Ἡ δ' ἐπὶ ὧν μείδουσι θεά*, lit *ἐπὶ ὧν εἰδουσι θεά*. Cette troisième Lettre critique de M. d'Ansse de Vil-
loison, renferme aussi les corrections inédites du même Joseph Scaliger, sur l'Historien Joseph; sur les Commentaires des *Phénomènes d'Aratus* & d'*Eudoxe*, donnés par Hipparque & par Achilles Tarius, sur les Commentaires d'Aristote & de Porphyre, donnés par Ammonius, &c.; & indique aux Éditeurs futurs un très-grand nombre d'exemplaires d'Auteurs Grecs & Latins qui se trouvent dans la Bibliothèque de Weimar, avec les notes marginales, inédites & autographes des premiers Critiques de l'Europe, avec la collation des variantes des meilleurs manuscrits de la France, & de l'Italie, comme l'exemplaire de l'*Odyssée*, dont M. de Villoison a publié les précieuses variantes, dans sa seconde Épître critique à M. Wieland. *ibid.* p. 25 & suivantes (1).

J'avois observé, p. 422 & 423, Sect. VII, Art. II, que quand même on regarderoit les Hymnes attribués à Orphée comme trop récents pour y chercher les opinions des Orphiques, au moins on les trouveroit répandues dans des anciens fragments que les Pères de l'Église ont fait servir à

(1) M. de Villoison a donné, à la fin de sa troisième Épître, un long fragment d'un manuscrit Grec inédit d'Arcadius, qui décide la question de l'antiquité des accents & des esprits, & fixe leur époque & leur origine.

combattre le Polythéisme. Pour confirmer ce sentiment, M. d'Ansse de Villoison m'indique ce passage remarquable d'une savante & très-philosophique Dissertation de notre ami commun M. Wyttenbach, intitulée : *Danielis Wyttenbachii Disputatio de questione, &c. qua premium tulit a Curatoribus Legati Stolpiani, Lugduni Batavorum, apud Sam. & Joh. Luchtmans, 1780, in-4°*. Voici comme s'exprime, p. 7, ce grand Critique, qui, dit M. de Villoison, joint la profondeur du raisonnement & les graces du style le plus pur & le plus Cicéronien, à l'érudition la plus solide, & à la connoissance la plus intime de la Langue Grecque, comme il l'a prouvé dans ses *Præcepta Philosophia Logica, Amstelædami, 1781*, (la meilleure Logique & la seule bien écrite en Latin que nous ayons jusqu'à présent), dans son *Epistola critica ad Ruhnkenium, Gottingæ, 1769, in-8°*. & dans son édition du Traité de Plutarque de *serâ Numinis vindictâ, Lugdun. Batavor. 1772*, qui nous fait désirer avec impatience la publication de son édition complete des Œuvres de Plutarque : *Ex numero eorum quorum scripta commorentur a posteris, nemo est antiquior Orpheo, qui mysteriorum rationem Græcis tradidisse, & versibus ad posteritatem propagasse fertur. Patres quidem Ecclesiastici, quos in reprehendendâ Græcorum Theologîâ, nemo faciliè nimia lenitatis accusare possit, aliquot versus Orphicos memorant, quibus disertè enunciatur, unus esse Deus; veluti εἷς ὁ πᾶσι ἀπογεννῆς ἐνὸς ἔκγονα πάντα τέτυκται, qui est apud Justinum M. Adhortat. p. 15, D., & ple-rosque ceteros. Alios in eandem sententiam versus ex Patribus collectos edidit Gesnerus in Fragmentis Orphicis : quos quidem omnes iis remitti-*

mus, quippe haud dubiè profectos ex piâ Christianorum fraude. Hoc unum volumus, hos versus, quamquam spurios, ab Orphicâ doctrinâ non abhorrere : primum, quòd ne Pares quidem iis usi essent, si res ipsa & ratio eos repudiaret ; deinde, quòd alii haud dissimiles versus a certioribus laudantur Scriptoribus : verbi gratiâ, Auçtor libri de Mundo, qui, ut non est Aristoteles, ita satis est antiquus, hic igitur ex Orpheo adfert, *Ζεὺς ἀρχὴν, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ' ἐν πύλαις πέλονται.* Quem versum laudans Plutarchus de defect. Oraculor. p. 436 D. ita loquitur de Orphicâ Physiologiâ, &c. &c.

V. Recherches sur Triptolème.

TRIPTOLÈME est un personnage si célèbre dans l'histoire de Cérès, & dans celle de l'institution de ses mystères à Eleusis, qu'il mérite bien qu'on entre, à son sujet, dans quelques détails. La généalogie de ce héros étoit fort difficile à débrouiller au temps de Pausanias ; seroit-il possible aujourd'hui de l'éclaircir ? Triptolème avoit été, selon Diodore de Sicile, le compagnon d'Osiris (1), qui lui apprit l'art d'ensemencer les terres, & l'envoya dans l'Attique, pour faire part aux habitants de cette découverte (2). On sait que l'époux d'Isis passoit aussi pour l'inventeur de l'Agriculture (3).

La Chronique de Paros fixe l'âge de Triptolème au règne d'Érechthée (4), & d'autres Ouvrages la placent à celui de Pandion I (5) ; opinion peu

(1) L. I, §. 18.

(2) Ibid. §. 11.

(3) Ibid. §. 20.

(4) Marm. Oxon. Epoch. 12.

(5) Vid. *Moursf.* de Regn. Athen. L. I, C. XV.

vraisemblable, qui ne mérite pas d'être réfutée. Quelques Écrivains reconnoissent ce héros pour un des Législateurs de l'Attique (1). On assuroit qu'il y avoit enseigné la maniere d'atteler les bœufs à la charrue (2). Cette découverte est cependant revendiquée en faveur de Bouzygès (3), personnage imaginaire qui doit son existence à l'étymologie de son nom.

Triptolème ayant perdu l'immortalité par un cri que la tendresse avoit arraché à sa mere, Cérès l'en dédommagea par l'honneur de labourer le premier & d'ensemencer les terres (4). Le champ de Rharia, près d'Eleusis, devint le lieu destiné au premier essai, qui se fit avec de l'orge (5). Pour en conserver la mémoire, les Eleusiens se servoient dans leurs sacrifices, de gâteaux faits avec de la farine de ce grain moissonné à Rharia, ou Rharion (6), dont Cérès prit le surnom de *Rharias* (7). Triptolème, en parcourant la terre par les ordres de cette Déesse, parvint jusqu'en Scythie, où il n'évita les embuches de Lyncus, Roi de cette Contrée (8), ou, suivant d'autres, Carnabonte, Prince des Getes (9), que par le secours de Cérès.

Les Athéniens consacrerent à Triptolème des

(1) *Porphy.* de Abst. L. IV, §. 22.

(2) *Plin.* L. VII, C. LV. *Justin.* L. II, C. VI, &c.

(3) *Hesych.* in h. v. *Plin.* L. C.

(4) *Ovid.* Fast. L. IV, v. 559-60.

(5) *Cornut.* C. XXVIII.

(6) *Paus.* Attic. C. XXXVIII. *Marm. Oxon.* epoch. 13.

(7) *Suid.* in v. *Pagiá.* *Steph. Byf.* in v. *Págur.*

(8) *Ovid.* Metam. L. V, v. 650-60, &c.

(9) *Hygin.* Poët. Astron. C. XIV.

statues & des temples (1): Ils lui éleverent un autel à l'aire sacrée, sur laquelle on prétendoit qu'il avoit le premier foulé les grains. On voit sur les monuments ce héros, ayant le pied sur un dragon, & menant une charrue attelée de deux bœufs (2). On le représente aussi tenant des épis de bled, ou des pavots (3), & debout sur un char traîné par des serpents ailés (4). Enfin on le reconnoît à côté de Cérès qui lui tient la main (5).

VI. *De quelques objets relatifs au Culte de Cérès.*

UNE foule de symboles & d'emblèmes, dont les détails m'entraîneroient trop loin, dériveroit nécessairement des attributs de Cérès. J'y étois entré dans mon Mémoire couronné par l'Académie, où ils devenoient indispensables. Ici ils sont inutiles, & je dois me contenter de faire un petit nombre de remarques sur quelques objets relatifs à son Culte. Il étoit naturel que le van dont on faisoit tant d'usage dans ses mystères, lui fût spécialement consacré. Il étoit fait avec de l'osier, & on observoit toujours d'y mettre les nouveaux-nés, comme étant le symbole d'une bonne nourriture (6). Il différoit, par la forme, du *calathus*, qui étoit une espèce de corbeille, également travaillée avec de l'osier. Lorsqu'on remplissoit celle-

(1) *Pausan.* Attic. C. XIV & XXXVIII.

(2) Cabinet de Stofsch, §. 5, n°. 243.

(3) *Ibid.* n°. 239. *Thesaur.* Brand. T. II, p. 289; *Spanh.* ad Callim. p. 767.

(4) Cabinet de Stofsch, n°. 240, 241, 242.

(5) *Ibid.* n°. 244.

(6) *Theon* ad *Arat.* p. 37.

ci de fleurs, elle étoit le symbole du printemps; & quand on y mettoit des épis, celui de l'été (1).

Varron appelle le bœuf le compagnon de l'homme dans les travaux de l'Agriculture, & le serviteur de Cérès (2), à laquelle les Romains ne permettoient pas qu'on l'immolât (3). Columelle nous apprend qu'on avoit une si grande vénération pour cet animal domestique, qu'anciennement c'étoit un aussi grand crime d'attenter à sa vie, qu'à celle d'un homme (4). Nous voyons dans l'Iliade, qu'on attendoit que les bœufs eussent cinq ans pour en faire des sacrifices (5). Diomus fut le premier qui viola cet usage à Athenes (6). Le témoignage de Plutarque (7) & celui d'Élien (8), ne nous permettent pas de douter qu'on ne sacrifiât des taureaux & des bœufs à Cérès, qui recevoit encore en offrande des genisses (9). On représentoit quelquefois cette Déesse avec des cornes de taureaux, ou debout sur une tête de bœuf (10). Ce costume venoit de celui d'Isis en Égypte (11), ou d'Astarté en Phénicie (12). M. d'Ansse de Villoison observe que

(1) *Porphy.* ap. *Euseb.* *Præp.* L. III, p. 114.

(2) *De re Rustic.* L. II, C. XV.

(3) *Ovid.* *Fast.* L. IV, v. 413.

(4) *In Procem.* L. VI.

(5) L. II, v. 403, L. X, v. 292.

(6) *Porphy.* de *Abst.* L. II, §. 10. *Theon ad Arat.* p. 19.

(7) *De Genio Socrat.* T. II, op. p. 586.

(8) *Ælian.* de *Animal.* L. XI, C. IV.

(9) *Anthol. Cephal.* Epigram. 507.

(10) *Ap. Ægypt.* de *Sen. Conf. Bacchan.* p. 19. *Cabin.* de *Stofch.* n°. 224.

(11) *Herod.* L. II, C. XLI. *Plut.* de *Is. & Osir.* §. 19.

(12) *Euseb.* *Præp.* L. I, C. X.

sur les médailles, la tête de bœuf qu'on a souvent mal à propos confondue avec celle du Minotaure, est le symbole de l'Agriculture, & de la fertilité des terres. Voyez, dit-il, le docte M. Ignarra, p. 236 & suiv. de son excellent Ouvrage, trop peu connu en France, de *Palæstrâ Neapolitanâ, Neapoli*, 1770, in-4°. Le même Savant, dit M. de Villoison, nous a donné, avec de précieuses notes, la belle Dissertation intitulée, *De Inscriptione Gracæ Hercleæ, in magnâ Graciâ, anno 1763 repertâ, schædiasma*, qui est un chef-d'œuvre d'érudition & de critique, ainsi que son édition de l'Hymne à Cérès, attribué à Homère.

Quelques monuments nous indiquent que le bœuf étoit destiné aux sacrifices de Cérès (1); ce qui se trouve constaté par un passage d'Eupolis (2). On offroit encore à cette Déesse des brebis, que les Agriculteurs lui immoloient (3), en observant qu'elles n'eussent pas plus de deux ans (4). Les Prêtres d'Égypte ne sacrifioient le porc qu'à Osiris, ou Bacchus, & à la Lune, quand elle étoit dans son plein (5). Cet Astre étant représenté par Isis, ou Cérès, il n'est point étonnant que les Grecs & les Romains eussent adopté cet usage à l'égard de cette Divinité, qu'on voit sur les médailles de la famille Vibia, avec une truie à ses pieds (6), sym-

(1) Ap. *Eggel. Vasc. Brand. Cab. de Stofch.* n°. 214.

(2) Ap. *Schol. Sophocl. Œdip.* Col. v. 1596.

(3) *Anthol. Cephal. Epigram.* 507.

(4) *Virg. Æn. L. IV, v. 57, 58. Serv. in h. l.*

(5) *Herod. L. II, C. XLVII. Plut. de Is. & Osir. §. 8. Ælian. de Anim. L. X, C. XVI.*

(6) *Thef. Brand. p. 593.*

bole de la fécondité. Lorsqu'il manquoit à Rome, dans les cérémonies de Cérès, le nombre de ces animaux fixé par la Loi, on mettoit, pour les représenter, deux figures, l'une d'or & l'autre d'argent (1). Quelques Auteurs assurent que le porc étoit une victime destinée aux sacrifices de Cérès, à cause du dégât qu'il fait dans les champs (2). Les Grecs ne le regardoient pas comme un animal impur, & s'écartoient en cela de la doctrine Égyptienne. A Athenes on égorgeoit un jeune porc, & on en répandoit le sang en l'honneur de Cérès sur les sieges du lieu où le peuple s'assembloit, & sur le théâtre, qu'on croyoit par-là purifier (3).

VII. De l'étymologie des noms de Proserpine.

L'EMBARRAS dans lequel se sont trouvés les Anciens sur l'étymologie des noms de leurs Divinités, & la différence de leurs opinions à ce sujet, auroient dû rendre les Savants modernes moins hardis dans leurs conjectures; mais rien n'arrête leur imagination; les rêves se succèdent rapidement les uns aux autres, & nous voyons tous les jours entasser volumes sur volumes, qui, loin de nous donner des lumières, ne font qu'épaissir de plus en plus les ténèbres. Je ne prétends certainement pas dissiper celles qu'offrent les diverses explications des noms de Proserpine. Celui

(1) *Fest.* L. XIV, p. 364.

(2) *Ovid. Fast.* L. I, v. 349-50. *Cornut. C.* XVIII, &c.

(3) *Schol. Aristophan. Acharn.* v. 373. *Suid.* in v. *Καδαίσιορ.*

de *φειρέφαθα* étoit sacré & redoutable, selon Platon, qui en donne une étymologie forcée (1). Eustathe prétend que ce même nom doit s'expliquer par *πρόφασσα* (2). Son opinion & celle de Platon ne sauroient mériter les suffrages d'un Critique éclairé. Porphyre y a encore moins de droit, lorsqu'il fait venir ce mot de *φέρειν φάλαγ*, *nourrir une tourterelle*, biseau consacré à Proserpine (3).

L'explication de *Περσεφόνη*, ou *Περσεφόνη* n'est pas plus satisfaisante que celles dont je viens de parler. Eustathe dérive ce second nom *ἐκ τῷ φέρω, φέρω*, ou de *φθέρω, φθέρω* (4). Le grand Étymologiste, *παρὰ τὸ φέρω ἔν τὸ φόνος* (5), & Hésychius de *φέρωσα τὸ ἄφρονος* (6), qui *porte des richesses*, à cause des fruits que la terre produit. Cette dernière conjecture est plus naturelle que celle de Plutarque, qui trouve des rapports entre *Περσεφόνη* & *Φωσφόρος* (7), parce que Proserpine étoit la Lune.

Cette Déesse portoit plus souvent le nom de *κόρη*, *jeune fille*, *ἄρρητος κόρη* (8), *la fille indicible, ou mystérieuse*. Hérodote parle de la fête où les Athéniens adressoient leurs vœux *τῇ μητρὶ καὶ κόρῃ*, c'est-à-dire, à Cérès & à Proserpine (9). Je crois qu'anciennement on disoit, *κόρη Διμήτρος* (10), &

(1) *Plat.* in *Cratyl.* p. 278.

(2) *Ad Odyss.* L. X, p. 408.

(3) *De Abst.* L. IV, §. 16.

(4) *Ad Odyss.* L. C.

(5) In v. *Περσεφόνη*.

(6) In v. *Περσεφόνη*.

(7) *De Fac.* in *Orb. Lun.* T. II, op. p. 942.

(8) *Hesych.* in h. v.

(9) *Herod.* L. VIII, C. LXV.

(10) *Eurip.* *Heracl.* v. 409-10, 601. *Aristophan.* *Ran.*

v. 340, &c.

qu'ensuite on retrancha ce dernier mot. Le premier désigne proprement une fille qui garde sa virginité ; & Proserpine n'avoit perdu la sienne que forcément, pour subir un joug qui lui étoit odieux. Les Philosophes adoptèrent, ou imaginèrent des étymologies moins vraisemblables, parce que chacun d'eux voulut les adapter au système de sa secte. Plutarque prenant toujours Proserpine pour la Lune, explique κόρη par l'œil ; Cornutus, au contraire, par satiété (1), cette Déesse étant la matière qui nous nourrit & rassasie. Conformément aux principes allégoriques des Éclectiques, Porphyre ne distingue point κόρη de κόρης, le nouveau rejeton des jeunes plantes & arbustes : c'est pourquoi, selon lui, Proserpine étoit couronnée d'épis & de pavots, symbole de la fécondité (2).

Les Latins ont employé sur quelques monuments le mot *cora* (3), pour désigner Proserpine, qu'ils ont aussi appelée *Persephoné* (4). Plus ordinairement ils traduisoient le premier de ces noms par celui de *Libera*, qui exprimoit, chez les anciens Romains, tout enfant de sexe féminin (5). Denys d'Halicarnasse nous dit que le Dictateur Posthumius fit élever un temple Δήμῳτις ἢ Διονύσῃ, ἢ κόρῃ (6), noms que Tacite rend, en rapportant le même fait, par *Libero Liberaque & Cereri* (7). Ci-

(1) Cornut. C. XXVIII.

(2) Ap. Euseb. Præp. Evangel. L. III, p. 109.

(3) Ap. Gruter. p. 309, &c.

(4) Tibull. L. V, Eleg. V. Ovid. Metam. L. X, v. 730.

(5) Cicer. de Nat. Deor. L. II, §. 24.

(6) Dionys. Halic. L. VI. Antiq. p. 1077, ed. Reisk.

(7) Annal. L. II, C. XLIX.

céron se sert très-souvent de cette seconde expression, pour rendre dans sa langue la dénomination Grecque de Proserpine. Saint Augustin n'a donc point raison de rapporter le nom de *libera* à Vénus (1).

Proserpine étant l'allégorie du bled caché dans le sein de la terre, il est assez naturel de dériver son nom de *serpere*, *proserpere*, ramper, s'étendre çà & là comme les racines d'un arbre (2). Nous devons à Varron cette étymologie adoptée assez généralement (3), mais avec quelques légères différences dans la manière de la commenter. Il seroit inutile de les rapporter ici. Je crois en avoir assez dit pour montrer l'incertitude, ou la frivolité des recherches étymologiques sur des objets qu'il seroit temps de négliger, ou auxquels, du moins, on ne devoit pas mettre cette importance, qui peut faire tort à la véritable érudition.

VIII. *Sur la leçon d'un passage de Polyen.*

IL importoit trop de connoître la véritable leçon de l'endroit de Polyen, où l'on a prétendu trouver le nombre de jours des grands mysteres (4), pour nous dispenser d'avoir recours aux manuscrits de cet Auteur. En conséquence, j'ai fait consulter ceux des principales Bibliothèques de l'Europe ; savoir, quatre à celle du Roi, numérotés 1686,

(1) De Civit. Dei, L. VI, C. IX.

(2) Varr. de Ling. Lat. L. VI, C. III.

(3) S. August. de Civit. L. VII, C. XX. Fulgent. L. I, C. IX. Isidor. Origin. L. VIII, C. II, &c. &c.

(4) Ὅτι ἐν μιᾷ τῶν Ἀθ. μυστηρίων ... &c.

1687, 1688, 1774; le premier du ^{xv}^e siècle, & les autres du ^{xvi}^e: trois au Vatican, dont l'un, marqué CVII, est de 400. ans, & le second, n°. CIOCCCC, beaucoup plus récent; un à Florence, *pluteo* LXVI, n°. I, qui ne remonte qu'au ^{xiv}^e siècle; enfin à la Bibliothèque de Saint-Marc, un neuvième, n°. 414, copié, après la prise de Constantinople, par Michel Apostolius, comme me l'apprend mon ami M. de Villoison, qui l'a collationné lui-même à Venise, où il avoit été envoyé par le Roi, & où il a fait un séjour de quatre ans. Les lettres αθ' dont Meursius a retranché la première, pour faire le nombre neuf, ne se trouvent dans aucun de ces manuscrits, à l'exception de celui du Vatican, n°. CIOCCCC, p. 84. On s'est contenté de les mettre à la marge du manuscrit du Roi, n°. 1686.

La négligence avec laquelle les Copistes ont transcrit un second passage du même Chapitre XI, du Livre III de Polyen, p. 290, *ed. Maaſvic.* le rend presque inintelligible: οἱ μὲν περὶ Θεμισοκλέα σύμμαχον ἔσχον τὸν Ἰακχὸν ΓΩΛΛΑΪΔΑ μύσαι. Meursius & d'autres Critiques qui l'ont suivi, lisent αλαδε, au lieu de γωλλάδα, qui se trouve néanmoins dans tous les manuscrits qu'on vient de citer.

IX. Du Système de l'Auteur de l'Antiquité dévoilée.

L'AUTEUR de l'*Antiquité dévoilée par ses usages*, a imaginé un système sur les mystères, dont la singularité, plutôt que la vraisemblance, mérite quelque attention. On le devinera sans peine, en considérant le but & le plan de son Ouvrage. Il y prétend que « le déluge universel est le principe de

» tout ce qui a fait, en divers siècles, la honte & le malheur des Nations (1) ». Pour le prouver, il cherche à nous faire connoître l'esprit *commémoratif*, l'esprit *funèbre*, l'esprit *mystérieux*, l'esprit *cyclique*, l'esprit *liturgique* & l'esprit *apocalyptique* de cette même antiquité. Selon lui, ils ont influé, principalement le dernier, sur toutes les institutions religieuses, politiques & morales, dont la base est le dogme des peines à venir, que M. Boulanger semble avoir eu dessein de détruire. On voit que son opinion n'est au fond que celle des Épicuriens. Il n'a rien oublié pour l'appuyer par ses recherches. Quoique son érudition trop souvent empruntée, n'ait pas toujours le mérite de l'exactitude; quoique ses conjectures soient frivoles, ou plaisantes; quoiqu'enfin ses raisonnements soient foibles, & leurs conséquences, pour l'ordinaire, peu conformes aux principes, néanmoins on ne peut, sans injustice, lui refuser d'avoir de la sagacité, & l'art de disposer avec art ses matériaux, & d'en tirer tout le parti possible. La bizarrerie de ses idées nuit rarement à leur liaison, & de fréquentes contradictions ne détruisent point l'unité de son sujet, dont le choix étrange n'exclut, ni l'agrément, ni l'intérêt.

En remontant à l'origine des mystères, M. Boulanger débute par une assertion fautive. « Les Sauvages anciens ont dû être, suivant lui, différents des Sauvages modernes ». Il ajoute aussitôt après : « Le désordre des premiers étoit plus dans leur esprit que dans leur conduite domestique; leur genre de vie étoit moins déréglé du

(1) Ant. dévoil. T. I, p. 15.

» côté des mœurs, que troublé par des terreurs
» & des opinions extraordinaires ». Ces conjectures ont peu de fondement ; mais il importoit d'en supposer la vraisemblance. « Aussi quels sont les
» moyens, continue-t-il, que l'on a pris pour régler la vie des hommes ? D'une part, on s'est
» servi du travail ; de l'autre, du secret & du silence. Par le travail, on a rendu l'homme sédentaire ; par le secret, on lui a fait oublier cette
» erreur & ces opinions anciennes ; en un mot, c'est par les mystères que l'homme s'est trouvé
» heureux & policé (1) ». Comment une opinion ancienne & généralement répandue, peut-elle avoir été soumise à la loi du secret, & subitement oubliée des uns, n'être plus connue que d'un petit nombre de personnes ? Cela me paroît difficile à croire ; mais aucun paradoxe ne coûte à l'audacieux Ecrivain ; qui ne craint pas d'avancer, que pour civiliser les hommes, on devoit les rendre ignorants. « Il falloit, pour faire oublier à l'homme les effrayantes chimères & les objets lugubres qui l'occupaient, le ramener à l'ignorance : c'étoit peut-être le seul moyen de le changer,

(1) T. I, C. II, p. 39. Dans la récapitulation, il dit encore : « Ce sont les mystères qui ont tiré les hommes de la vie sauvage, pour les ramener à la vie sociale & policée... Il conclut ensuite en ces termes : » Nous avons donc vu que ces mystères avoient un double objet : le premier étoit de cacher au vulgaire des dogmes effrayants, capables de le décourager, opposés à son repos, & nuisibles aux progrès de la société. Le second objet étoit d'animer le peuple au travail, d'exciter son industrie, de le porter à la joie & à la reconnaissance envers les Dieux ». L. VI, C. II, T. III, p. 411-12.

» & d'en faire un être nouveau. En effet, nous
 » voyons que tous les peuples qui n'ont point eu
 » de mystères, ont été les seuls qui ont persévéré
 » dans une vie errante, farouche, & qui soient
 » restés sauvages & barbares jusqu'à nous (1) ».
 A la vérité, il venoit d'avouer que cette ignorance étoit un malheur, mais nécessaire & inévitable. « La politique, en cachant à l'homme les
 » dogmes religieux, n'a fait que prévenir l'effet
 » du temps (2) ». Pourquoi avancer ensuite : « Re-
 » gardons donc les mystères comme le dépôt fu-
 » nebre de la mélancolie religieuse des premiers
 » hommes ? Ceux qui en ont fait un secret, mé-
 » ritent les louanges du genre humain ; mais ils
 » les mériteroient encore plus, s'ils les eussent en-
 » tièrement *supprimés*, & sur-tout s'ils eussent osé
 » les *éclairer* sur ce qu'ils devoient savoir, en mê-
 » me-temps qu'ils osèrent leur cacher ce qu'ils de-
 » voient ignorer (3) ». Si c'étoient des vérités, auroient-ils pu les dérober aux yeux du genre humain, sans le tromper ? D'ailleurs cette suppression des mystères ôtoit *un des plus grands ressorts qui avoit lié*, suivant le même Auteur, *l'homme à la société*. Qui auroit remplacé ce ressort ? Seroit-ce l'anéantissement de tout Calte & de toute espèce de croyance religieuse ? A Dieu ne plaise que je prête une pareille conséquence à M. Boulanger, qui dit encore : « Si nous ôtons ce grand appareil
 » de guerre, de combats, de défaites, de détrô-
 » nements successifs des Dieux (4), & si nous dé-

(1) Ant. dévoil. T. II, p. 37.

(2) T. II, p. 36, 37.

(3) *Ibid.* p. 77.

(4) Ceci a principalement rapport à la doctrine des myf-

„ pouillons (la doctrine des anciens Mystagogues,)
 „ de ces généalogies & de toutes ces successions
 „ mystiques & illusoires, il ne restera plus rien
 „ qu'une science apocalyptique sur la durée du
 „ monde, sur les révolutions passées, & sur les
 „ changements qu'il seroit encore obligé de subir.
 „ C'étoit là en effet le véritable objet & l'unique
 „ secret des mysteres; c'étoit là ce qui faisoit ap-
 „ peller *Téletes*, les doctrines cachées que l'on y
 „ enseignoit : ce mot signifie *les choses de la fin*,
 „ parce qu'elles étoient relatives à la fin du mon-
 „ de & à sa destruction. Voilà pourquoi Clément
 „ d'Alexandrie a dit, que ce qui s'enseignoit dans
 „ les grands mysteres, intéressoit l'Univers. Voilà
 „ pourquoi tous les mysteres avoient d'ailleurs un
 „ cérémonial astronomique (1), &c. &c.

X. *De la ressemblance des Cultes d'Osiris & de Bacchus.*

NON-SEULEMENT les Orphiques tâcherent de
 faire revivre toutes les pratiques des Egyptiens,
 mais encore ils n'oublierent rien pour en accrédi-
 ter la doctrine religieuse, sur-tout relativement à
 Bacchus, qu'ils voulurent identifier avec Osiris.
 C'est d'après leurs idées, que Plutarque a cherché,
 dans une espece de parallele des cérémonies du
 Culte de ces deux Dieux, d'en saisir les rapports.

Suivant cet Auteur, celle qui conduit les Thya-
 des, ou Bacchantes à Delphes, étoit obligée de des-

teres Orphiques, que l'Auteur suppose avoir été la même
 que celle d'Eleusis.

(1) *Ibid.* p. 69, 70.

cendre de pere & de mere consacrés à Osiris. Lorsque les Prêtres Égyptiens portoient dans une espece de bateau le corps d'Apis pour l'enterrer, ils étoient revêtus de peaux de faon, avoient en mains des thyrses, pouffoient les mêmes cris, & se donnoient les mêmes mouvements que les Grecs dans leurs Bacchanales. Ceux-ci représentoient aussi Bacchus sous la figure d'un taureau; c'est pourquoi ils l'appelloient *Bougenes*, &c.

Les Argiens l'invitoient à sortir de l'eau, & le rappelloient au son de petites trompettes (1), qu'on cachoit ensuite sous les thyrses, après avoir jetté un coffre dans l'abyme. La ressemblance de ces usages avec les pratiques mystérieuses des Égyptiens, est sensible. Ces derniers se servoient aussi du lierre, qu'ils appelloient *Xenosiris*, c'est-à-dire, plante d'Osiris.

Ce qu'ils racontaient de la mutilation & de la palingénésie de cette Divinité, avoit bien des rapports avec tout ce qu'on débitoit sur Bacchus dans les Nyctélies & les Titanies Grecques. Par toute l'Égypte on montrait des cercueils d'Osiris. Les Delphiens prétendoient conserver, près du lieu où se rendoit l'Oracle, les restes du corps de Bacchus. Les Osiens sacrifioient en secret dans le temple d'Apollon, pendant que les Thyades cherchoient à réveiller, ou ressusciter Bacchus.

Enfin à la fête des Pamylies, on portoit, en Égypte, le triple *phallus* (2). Vraisemblablement dans les mystères de Bacchus, cette figure obscure étoit la même. Plutarque semble éviter de faire

(1) Vid. *Plut. Sympol.* L. IV, §. 5.

(2) De Is. & Osir. §. 35, 36 & 37.

mention de ce nouveau rapport, peut-être de crainte d'être accusé d'indiscrétion. Il affecte de parler tout de suite de la valeur qu'avoient toujours donnée ses compatriotes au nombre trois. Ce Philosophe explique toutes ces pratiques religieuses d'une manière conforme aux principes de la secte, & diamétralement opposés à ceux d'Evhémere, qu'il avoit dessein de combattre.

Section VIII, Art. II, p. 471 & 472, note 4, j'avois essayé de corriger le passage de Julius Firmicus Maternus *de errore profanarum religionum*, qui se lit de cette manière, p. 414 de l'édition de Jacques Gronovius, donnée à Leyde en 1709, in-8°. : *Vos itaque, qui dicitis in his templis ritè sacrificari non Magorum ritu Persico, cur hæc Persarum sacra laudatis? Scio hoc Romano nomine dignum putatis ac Persarum sacris. At Persarum legibus sequatur * * * * ut armata clypeo, lorica, gladio, &c.*

Les quatre étoiles que Gronovius a placées après le mot *sequatur*, annoncent une lacune. M. d'Ansse de Villoison soupçonne que ce mot *sequatur*, qui, dit-il, ne peut pas s'accorder avec *sacris*, ni avec *legibus*, non-seulement n'appartient point au texte de Julius Firmicus, mais encore est altéré & corrompu, & que dans l'origine, c'étoit une note marginale d'un Copiste; que depuis, cette note a été insérée dans le texte, & défigurée par d'autres Copistes ignorants. Pour appuyer sa conjecture, M. d'Ansse de Villoison cite à ce sujet la remarque suivante de feu M. l'Abbé Morel, (l'un des plus grands Critiques qu'ait eus la France,) seconde Partie, Chapitre huitième, p. 369 de son excellent Livre, malheureusement trop peu connu à Paris, & intitulé, *Éléments de Critique, ou Recherches des*

différentes causes de l'altération des textes latins , avec les moyens d'en rendre la lecture plus facile , à Paris , chez Hérissant , fils , rue Saint-Jacques , 1766 , in-12. Le savant Dom Coustan observe dans son édition de saint Hilaire , que les Copistes , ou les Reviseurs , mettoient la lettre R , initiale de *requirendum* , mot qu'ils écrivoient quelquefois en entier , pour marquer qu'il y avoit faute , (ou omission & lacune ,) dans le Manuscrit qu'ils copioient , & qu'il falloit faire des recherches pour la corriger , (ou suppléer .) Voyez dans saint Hilaire les pages 1338 , A , & 1337 , note n. Le docte Abbé Morel corrige de cette manière un passage désespéré de Marius Mercator , page 264 , à la dernière ligne de l'édition de Baluze , & ajoute , p. 370 , que ce principe conduit à rétablir des endroits qui paroissent absolument intelligibles , & que ce mot *requirendum* , étoit quelquefois remplacé par des expressions synonymes , comme *reminiscant quarere* , ou *quarant* ; ce qu'il prouve fort heureusement par un exemple remarquable tiré du Sermon de saint Paulin de *Gazophylacio* , vers la fin du nombre 2 , p. 217 de la dernière édition , & par un autre exemple pris de la question intitulée , *de Jactantiâ Romanorum Levitarum* , Append. T. III , Aug. p. 92 , E. D'après ce principe lumineux , dit M. d'Ansse de Villoison , un Copiste , ou Reviseur , ayant observé une lacune dans le texte de Julius Firmicus , après les mots *at Persarum legibus* , aura mis à la marge R. (c'est-à-dire , *requirendum*) *sequentia* , ou *qusre* , ou *reminiscant quarere sequentia* , pour me servir de l'expression barbare du moyen âge. Un autre Copiste aura fait passer dans le texte cet avis , cette note marginale ;

& un troisieme enfin l'aura corrompue & défigurée en écrivant *sequatur*. Il est fâcheux, ajoute M. d'Ansse de Villoison, que l'ingénieux & savant Abbé Morel, ancien Prêtre de l'Eglise d'Auxerre, ait toujours été dans l'obscurité, & soit mort dans l'exil, avant de pouvoir publier les Notes qu'il avoit promises sur plusieurs Peres de l'Eglise.

DISSERTATION

SUR HÉCATE.

A LA suite d'un Ouvrage sur les mysteres des Anciens, il n'est guere possible de se dispenser de parler de la mystérieuse Hécate, & de son Culte ténébreux. Cette Déesse, & tout ce qui la concerne, vont donc être l'objet de mes observations & de mes recherches. Elle étoit proprement Proserpine, considérée sous le rapport d'une Puissance divine qui venge les crimes (1). On sait que les Grecs placèrent les Enfers au centre de la terre, & y mirent le lieu des châtimens après la mort. Proserpine, comme fille de la Terre, désignant en général tout ce qui y est renfermé, & regardée comme l'épouse de Pluton, présidoit nécessairement à la distribution des peines dues aux crimes. Quelques Auteurs supposèrent qu'il y avoit

(1) C'est pourquoi on appelloit de son nom le poteau auquel étoient attachés les malfaiteurs dans les prisons, pour y être fustigés. Hesych. in v. *Εκάτη*.

des antres dans la Lune , dont le plus grand portoit le nom d'Hécate , & où les ames des méchants subissoient différents tourments (1). Les rapports de cet Astre avec la Déesse , ont sans doute fait naître cette idée philosophique , que le peuple ne paroît pas avoir adoptée.

Homere ne dit pas un seul mot d'Hécate ; mais Méliode , qui a vécu peu de temps avant , ou plutôt après lui , comme le croit M. de Villoison , parle de cette Déesse dans plusieurs endroits de sa Théogonie. On ne peut donc révoquer en doute l'ancienneté du Culte d'Hécate , dont le nom pourroit venir d'*ἥκας* , loin , *ἡκαστά* , &c. , par allusion au séjour de cette Déesse. Servius le dérive d'*ἥκατον* , cent , à cause de ses pouvoirs multipliés (2) , ou , selon d'autres , parce que , comme Proserpine , elle étoit le symbole de la multiplication des grains (3).

Il y a sans doute quelque rapport entre *Athor* , la nuit chez les Égyptiens , & Hécate , la Déesse des ténèbres (4) ; mais l'identité de celle-ci avec *Anubis* , est encore plus sensible. Plutarque assure que ce dernier étoit revêtu des mêmes pouvoirs qu'Hécate chez les Grecs. Ce Dieu Egyptien étoit également céleste & infernal (5) : on le représentoit , comme cette Déesse , avec une tête de chien , & on lui donnoit le nom d'*Hermanubis* , parce qu'il étoit le symbole des choses célestes &

(1) *Plut.* de Fac. in Orb. Lun. T. II, Op. p. 244.

(2) *Ad Æn.* L. IV, col. 855.

(3) *Fulg.* L. I, C. IX.

(4) *Jablonsk.* Panth. T. I, p. 22.

(5) *De Is. & Osir.* §. 44.

infernales. On lui sacrifioit, par la même raison, deux coqs de différentes couleurs (1). Personne n'ignore que les Grecs avoient consacré cet animal à Mercure, qui eut une partie des attributs d'Anubis, & le surnom de *Chthonien* (2). Proserpine étoit aussi appelée *Chthonienne* (3), ou Souverreine. Représentant Diane, elle étoit prise pour une Divinité céleste; & ne différant point d'Hécate, pour la Reine des Enfers, la Déesse invisible (4), &c. Les Égyptiens disoient qu'Anubis étoit le gardien des Dieux (5), & les Grecs donnoient à Hécate le titre de gardienne (6).

Saint Épiphané nous apprend que *Tithrambo* étoit le nom qu'Hécate portoit chez les Égyptiens (7). Hérodote, Diodore de Sicile & les autres Écrivains de l'antiquité, n'en font cependant aucune mention; ce qui me porte à croire que cette Divinité ne fut connue en Égypte qu'après que les Grecs eurent fréquenté ce pays. *Tithrambo* se dérive naturellement des mots Cophres *Ti-thra-embon*, *irā furens*, *furorem indens*, comme l'explique le savant Jablonski (8). Le surnom de *βριμώ* que portoit Hécate, lequel désigne la terreur & l'horreur dont elle pénétrait les hommes (9), confirme cette éty-

(1) De If. & Osir. §. 61.

(2) Eurip. Alceste. v. 743, &c.

(3) Schol. Theocr. ad Idyll. II, v. 12.

(4) Soph. Œdip. Col. v. 1551.

(5) Diod. L. I, §. 87. Plut. de If. & Osir. §. 14.

(6) *σπύλαξ* Schol. Theocr. ad Idyll. II, v. 12.

(7) Adv. Hæres. L. III, T. I, p. 1093.

(8) Panth. Egypt. T. I, p. 105 & 106.

(9) *Lycophr.* v. 1176, & *Tzetx.* Schol. Apoll. ad L. III, v. 860, 1210.

mologie. Les Traducteurs Cophtes du Nouveau Testament, rendent le verbe passif ἐμμενῶνται par le mot *ambon*, la colere, ou la fureur (1); ce qui convient à une Divinité vengeresse des crimes, comme Hécate, sur laquelle les Égyptiens avoient adopté les idées des Grecs.

Peut-être encore Tithrambo n'étoit-elle, chez ce premier peuple, qu'un surnom, ou épithete d'Isis, qui faisoit sentir, à ceux qui lui déplaisoient, tout le poids de son indignation (2). On peut conjecturer que Diodore a voulu faire mention de cette Déesse, lorsqu'il parle du temple de la *ténébreuse Hécate* (3), en Égypte. Ces deux mots n'auroient été alors que la traduction littérale d'*Athor*, ou de *Nephtys* (4). Les Grecs appelloient non-seulement cette Déesse *Brimo*, mais encore Cérès, parce que le pouvoir de celle-ci s'étendoit jusqu'aux Enfers, ou à cause de sa colere contre Jupiter (5). Tzetzes prétend que *Brimo*, *Obrimo*, étoient des noms qui appartennoient également à Proserpine, à la Terre & à la Mort (6).

En séparant dans le Culte public Proserpine d'Hécate, les Grecs imaginèrent plusieurs généalogies de cette Déesse. Celle qui paroît la plus an-

(1) *Jablonsk. Panth.* p. 1095-6.

(2) *Pseudo-Herm. Asclep.* p. 99, ed. *Elm.*

(3) *Σορίας Ἑκάτης ἱερὸν. Diod. L. I, §. 96.*

(4) Les Égyptiens faisoient, selon Plutarque, de *Is* & *Osir*. §. 38, *Nephtys*, femme de Typhon, le prototype de Pluton. Ils regardoient encore Isis comme la partie terrestre du globe, & *Nephtys*, comme la partie souterraine. *Ibid.* §. 44.

(5) *Clem. Alex. Protr.* p. 13.

(6) *Ad Hesiod. Oper.* v. 144.

ienne la fait naître de Jupiter & de Cérès, qui l'envoya à la recherche de Proserpine (1). Une seconde tradition, en donnant le même pere à Hécate, lui assigne pour mere Phéraia, fille d'Éolus, laquelle exposa le fruit de ses amours dans un carrefour. Le Bouvier de Cérès l'y trouva & le nourrit : c'est pourquoi ces endroits publics furent consacrés à Hécate (2), qui, selon d'autres, étoit fille de Jupiter & de Junon (3), ou de Latone, au rapport d'Euripide (4).

Suivant Hésiode, le pouvoir d'Hécate s'étend sur la terre & la mer, & dans le Ciel. Elle accorde la prééminence dans les assemblées du peuple, la victoire aux Guerriers, & le prix aux Athletes. Elle est assise à côté des Rois, lorsqu'ils rendent la justice. Elle exauce les prieres des Cavaliers, des Chasseurs & des Navigateurs. Enfin, dispensatrice des richesses, elle multiplie, ou diminue les troupeaux à son gré (5). Tels sont les principaux traits dont le Poète se sert pour caractériser la Déesse : on conviendra sans peine qu'ils ont peu de rapport avec les attributs de celle des Enfers. Il paroît même ne donner à Hécate que l'intendance sur les habitants de la terre (6).

Cet ancien Poète ajoute que Jupiter ne retrancha à Hécate aucune des prérogatives dont elle jouissoit sous le regne des Titans, c'est-à-dire, des Pélasges,

(1) *Schol. Theocr. ad Idyll. II, v. 12.*

(2) *Ibid. ad v. 36. Tzet. ad Lycophr. v. 1178.*

(3) *Schol. Theocr. ad Idyll. II, v. 12.*

(4) *Phœnic. v. 1108-9.*

(5) *Hesiod. Theog. v. 416-50.*

(6) *ἐπιχθόνια ἀνθρώπων.*

adorateurs du Ciel & de la Terre. Peut-être n'a-t-il voulu désigner par-là autre chose que la perpétuité du dogme des peines à venir, & chez les Grecs barbares, & chez les Grecs civilisés. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, l'ancienne Hécate n'en est pas moins différente de la nouvelle; ce qui n'a pas empêché quelques Écrivains de donner à celle-ci une généalogie qui n'appartient qu'à la première. Valérius-Flaccus adoptant cette opinion erronée, désigne très-improprement, par l'épithète de *Perseia*, la nouvelle Hécate (1), que Diodore a faite, suivant les principes d'Évhémère, fille de Persé, qui régnoit en Tauride, & femme d'Aétrès, Roi de Colchide, dont elle eut Circé & Médée (2).

L'ancienne Hécate étoit représentée avec un seul visage & un seul corps. Alcamene, qui florissoit vers l'an 440 avant J. C., fut le premier, selon Pausanias, qui s'avisa de faire une statue de cette Déesse à trois visages & à trois corps (3) adossés les uns contre les autres. On y mit ensuite six mains qui tenoient un glaive, des poignards, des fouets, des cordes, des torches, une couronne de laurier & une clef (4). On voyoit quelquefois sur sa tête un dragon (5), & à ses pieds un chien dont elle prenoit la figure (6).

(1) Argon. L. VI, v. 495.

(2) Diod. L. IV, §. 45.

(3) Corinth. C. XXX,

(4) Schol. Apoll. L. III, v. 860. Schol. Theocr. ad Idyll. II, v. 12. Porph. ap. Euseb. Præp. L. V, p. 203. Vid. Patin. Num. Imper. p. 388. Montfaucon, Ant. expliq. T. I, p. 153, pl. xc. Cabin, de Stosch. n°. 342, 343.

(5) Porph. ap. Euseb. Præp. L. V, p. 201.

(6) Hesych. in v. Ἀγλαμη Ἑκάτης.

Cet animal domestique étoit principalement consacré à Hécate, présidente des carrefours (1), & à laquelle Lycophron donne le surnom de *cunophage*, mangeuse de chiens (2). On les lui sacrifioit (3), & on employoit à Rome les entrailles de ces animaux à des purifications en son honneur (4). Le mullet & le *mæna* étoient les poissons dont l'usage étoit commun dans les sacrifices de cette Déesse, surnommée *Triglène*, parce que les Grecs appelloient le premier *Triglé* (5).

Les statues d'Hécate étoient placées aux carrefours & aux portes des maisons (6), parce qu'elle étoit regardée comme la Déesse des lustrations (7). D'autres lui étoient élevées sur les grands chemins (8) & dans de petites cellules, conformément à l'usage général (9). À chaque *néoménie*, les Citoyens opulents exposoient le soir un repas (10), ou offrande, de différents mets à Hécate, qui passoit pour les avoir mangés, quoiqu'on fût très-bien qu'ils avoient été la ressource des indigents (11).

(1) *ῥεῖσθῆτις*, *εισθία trivía*, &c. &c.

(2) *Cassandr.* v. 77.

(3) *Eustath.* ad *Homer.* *Odyss.* L. III, p. 1461. *Τῆρετ.* ad *Lycophr.* L. C.

(4) *Ovid.* *Fast.* L. I, v. 389.

(5) *Athen.* L. V, p. 325.

(6) *Hesych.* in v. *Ἐκαταία.* *Aristophan.* *Vesp.* v. 798.

(7) *Schol.* *Theocr.* ad *Idyll.* II, v. 36.

(8) Comme le prouve l'épithète d'*εισθία.* *Artemid.* de *Somn.* L. II, C. XLII. On tournoit chacun des trois corps, ou visages de la Déesse, en face d'une rue, ou d'un grand chemin. *Ovid.* *Fast.* L. I, v. 141-42.

(9) *Vid.* *Valcken.* ad *Ammon.* L. II, C. XIX.

(10) *Schol.* *Aristophan.* *Plut.* v. 594.

(11) *Schol.* *Arist.* L. C. *Plut.* *Symp.* T. II, p. 708.

Il n'étoit pas permis à ceux qui préparoient ces repas d'en goûter dans leurs maisons (1). Outre le pain & plusieurs autres comestibles (2), on offroit encore à la Déesse des seches crues, & des œufs auxquels on supposoit la vertu expiatoire. Lucien nous représente un Cynique dévorant avec avidité toutes ces especes de mets (3), à l'exception vraisemblablement des petits chiens qui en faisoient partie (4). Le jour de ce singulier festin étoit appelé *triakas* (5), & tout ce qu'on y pratiquoit n'étoit qu'une espece d'expiation, suivant la remarque du savant Hemsterhuis (6).

Les hommes ont toujours fait venir les spectres des enfers; il étoit donc naturel qu'Hécate eût le pouvoir d'en faire paroître. On croyoit qu'ils étoient d'une grandeur prodigieuse, & qu'ils avoient la tête de dragon (7). Ils portoient en général le nom d'*hécatéens* (8); & le plus remarquable prenoit celui d'*empoufe*. Aristophane en fait mention, & dit qu'il avoit le visage éclatant de lumière, & une cuisse d'airain (9). Selon d'autres, il n'avoit qu'un pied d'airain, & il changeoit de forme. Comme enfant de ténèbres, il passoit pour être de mauvais augure, & s'appelloit *onopole*, dit l'*Etymologicon magnum* sur le mot *Εμπυση*. La figure

(1) *Plut.* L. C.

(2) *Suid.* in v. *Ἑκάτην*.

(3) *Catapl.* §. 7.

(4) *Plut.* *Quæst. Rom.* T. II, p. 280.

(5) *Harpocr.* in v. *τριάκας*. *Athen.* L. VII, p. 315.

(6) *Not. ad Lucian.* T. I, p. 230-31.

(7) *Suid.* in v. *Ἑκάτην*.

(8) *Schol. Apoll.* L. III, v. 860.

(9) *Ran.* v. 296-97.

triforme de la Déesse suffisoit seule pour dissiper ces spectres, ou arrêter leur prétendue fureur (1). Au rapport de Sophron, cet effet pouvoit être encore produit par les hurlements de petits chiens (2), qui redoutent, dit Théocrite, la présence de la souterraine Hécate, lorsqu'elle marche au milieu des tombeaux, & parmi les flots d'un sang noir (3).

Cette Déesse apparoissoit en songe à ceux qui l'invoquoient (4), & se trouvoit forcée, par des paroles mystérieuses, à venir sur la terre (5). Artirée par les évocations de Médée, cette Déesse nous est représentée la tête couronnée de serpents, avec des branches de chênes, répandant autour d'elle une vive lumière, & faisant tout retentir des aboiements des chiens infernaux & des cris affreux des Nymphes du Phase (6). Phédre implore, suivant Sénèque le tragique, cette Déesse triforme (7), qui est toujours armée d'une torche ardente, d'un fouet & d'un glaive, quand elle est forcée de se rendre visible par la vertu des évocations magiques (8); cérémonies dont les détails ne sont pas de mon sujet.

Lorsqu'elles avoient pour objet de ramener un.

(1) *Apul. Metam. L. XI*, p. 224.

(2) *Ap. Tzetx. ad Lycophr. ad v. 77*. Observez que le verbe βαύζω, employé par Sophron, désigne proprement les hurlements de ces jeunes animaux. Vid. *Cl. Valcken. ad Ammon. p. 231*.

(3) *Idyll. II, v. 12, 13*.

(4) *Porph. ap. Euseb. Præp. L. V*, p. 200.

(5) *Ibid. p. 193-94*.

(6) *Apoll. Argon. L. IV, v. 1213-1219*.

(7) *Hippol. v. 411*.

(8) *Porph. ap. Euseb. Præp. L. V*, p. 202.

amant infidèle, ou de s'en venger, on se servoit d'un cercle chargé de figures & de caractères mystérieux, lequel portoit le nom d'Hécate (1). Doit-on ensuite être étonné si cette Déesse étoit supposée prêter son ministère aux amours honteux & illucites (2); attributs qu'elle devoit à Isis? Eudoxe demandoit pourquoi les choses érotiques étoient du ressort de cette dernière, & non de celui de Cérès (3). Plutarque, qui rapporte cette question, n'y répond point. L'idée d'un pareil pouvoir auroit été assez incompatible avec celle qu'on avoit de la chasteté de la Déesse Grecque. C'est pourquoi on préféra de donner à Hécate le département relatif aux amours qui avoient besoin du voile des ténèbres auxquelles cette Divinité présidoit. Par la même raison, elle avoit sous sa protection les plus célèbres Magiciennes, entr'autres celles de Thessalie. Le dérèglement de leurs mœurs étoit presque toujours le motif qui les déterminoit à prendre cette profession odieuse & illusoire.

Lorsqu'un breuvage contenoit un poison mortel, il étoit consacré à Proserpine, ou Hécate (4), au nom de laquelle les Magiciennes juroient (5). Dans la belle Idylle de Théocrite, intitulée l'*Enchanteresse*, Simæthe prie cette Déesse de ne point

(1) Au milieu duquel étoit un saphir : on faisoit tourner ce cercle, en prononçant la fameuse invocation appelée *Incantation*. *Niceph. Greg. ad Synes. de Insomn. p. 363-64.*

(2) *Porph. ap. Euseb. Præp. L. IV, p. 174.*

(3) *Plut. de Is. & Osir. §. 64.*

(4) *Apul. L. X, p. 214.*

(5) *Schol. Apoll. ad L. IV, v. 1020.*

rendre ses enchantements inférieurs à ceux de Circé & de Médée (1). Hécate avoit donné la connoissance de toutes les plantes de la terre & de la mer à cette dernière, qui s'en servoit pour apaiser la violence des flammes, arrêter le cours des fleuves, & retarder celui des Astres (2). Tibulle voulant exalter le savoir d'une Magicienne, assure qu'elle seule avoit à son pouvoir toutes les plantes venimeuses de Médée, & qu'elle passoit pour avoir dompté la férocité des chiens d'Hécate (3).

La Lune étoit invoquée dans les enchantements, conjointement avec Hécate, non-seulement à cause des prétendues influences de cet Astre sur nos actions, mais encore parce que les Anciens le regardoient comme le partage d'Hécate, céleste & infernale. Diane étoit confondue avec elle par cette raison; ce qui engage le Poëte Stace, en parlant d'Aulis, consacrée à Diane, de donner à cette ville l'épithète d'*Hécatee* (4).

Tous les détails dans lesquels on vient d'entrer, nous découvrent suffisamment pourquoi les nouveaux Platoniciens considéroient à la fois Hécate & Sérapis, comme les premiers d'entre les mauvais génies. En conséquence, on donnoit l'épithète de *Contraire* (5), à cette Déesse, qui se plaisoit à être invoquée sous les noms de *Taureau*, de *Chienne* & de *Lionne* (6). L'ancienne Hécate

(1) *Theocr.* Idyll. II, v. 14, 15.

(2) *Apoll.* Argon. L. III, v. 529-33.

(3) *Tibull.* L. I, Eleg. II.

(4) *Achill.* L. I, v. 447.

(5) *Etym. magn.* in v. *Avria*.

(6) *Porph.* de Abst. L. III, §. 17.

558 *Dissertation sur Hécate.*

dont parle Hésiode, étoit bien différente : c'étoit une Divinité bienfaisante, chargée par Jupiter du soin de conserver le jour aux enfans qui venoient de naître, & de pourvoir à leur nourriture (1). Elle fut remplacée dans cet emploi par la Déesse Genetyllis, à qui les chiens étoient consacrés, comme ils continuèrent de l'être à la nouvelle Hécate (2). Ainsi, quoique les idées d'un peuple civilisé, en se multipliant, fournissent; si j'ose le dire, la matière de plusieurs Divinités, cependant il arrive qu'une portion plus ou moins considérable des attributs des anciennes passe aux nouvelles, pour former à celles-ci un département séparé; autrement sans cesse confondues avec les premières, elles n'auroient eu, ni un crédit assuré, ni une existence durable.

(1) Theog. p. 264. *ed. Heinf.*

(2) *Hesych.* in v. Γενετυλλίς. Je lis dans ce passage avec Bentley not. in *Horat.* p. 349, εοικῦντα τῇ Ἐκάτῃ pro τῇ εὐεστῇ. Il y avoit plusieurs Déeses Genetyllis. *Aristophan. Theesmoph.* v. 137.



TRADUCTION

D'UN FRAGMENT DE STRABON,

AVEC DES NOTES.

AVERTISSEMENT.

*D*ANS le dixieme Livre de sa Géographie, Strabon a fait une digression très-curieuse sur les Cabires, les Dactyles, les Curetes, les Corymbantes, &c. J'ai cru qu'elle pourroit servir d'éclaircissement, ou de supplément à tout ce que j'en ai rapporté dans le cours de cet Ouvrage, sur-tout aux recherches que contient la seconde section. Mon dessein avoit été de traduire cette espece de dissertation particuliere; mais le texte en étoit si peu correct, qu'il m'auroit été impossible d'y réussir. M. de Bréquigny m'offrit alors un secours dont j'ai profité. Il avoit formé il y a plus de trente ans le projet de donner une édition du texte de Strabon, après qu'il l'auroit restitué à l'aide d'un précieux manuscrit (1) de la Bibliothèque du Roi, que M. l'Abbé Sévin avoit apporté de l'Orient, & qui n'avoit pu être consulté par les Éditeurs. Après quatorze ans de travail, M. de Bréquigny avoit commencé (2) à faire imprimer le texte Grec avec la version latine

(1) Ce ms. est coté n°. 1393, des mss. Gr. in-folio : on le juge du XIII^e siècle.

(2) Le premier volume a été achevé d'imprimer en 1764.

de Xylander, revue & corrigée, & à laquelle il avoit joint un assez grand nombre de notes. Il s'étoit en même-temps occupé à traduire cet Ouvrage en François, ce qu'on n'avoit point encore fait; & sa traduction étoit presqu'entièrement achevée, lorsqu'engagé dans des travaux littéraires d'un autre genre, qui le retinrent même plusieurs années hors de la France, il se vit forcé d'abandonner son entreprise. Il a depuis appris qu'on se proposoit en Angleterre de donner une Édition de Strabon, pour laquelle on désiroit fort d'avoir communication des variantes du manuscrit du Roi, qu'il avoit recueillies. Il s'est d'autant plus empressé de les faire passer aux Éditeurs, que, par ce moyen, cette partie de son travail ne demeurera pas inutile. Quant à sa traduction Française, elle est restée dans ses portefeuilles; & il a consenti d'en détacher le fragment que je publie aujourd'hui avec quelques-unes de ses notes.

Ce morceau, où il s'agit d'éclaircir la partie la plus obscure de la Mythologie Grecque, est plein de discussions de critique grammaticale, & de ces subtilités familières aux Stoiciens, dont Strabon avoit embrassé la Secte; ce qui rend cet endroit fort peu agréable à lire. La nature de ces discussions a obligé de sacrifier souvent, dans la traduction, l'élégance à la scrupuleuse exactitude. Au reste, on jugeroit bien mal Strabon, si on le jugeoit d'après ce fragment. Sa Géographie est un des ouvrages des Anciens où l'on trouve à la fois le plus de clarté, d'agrément & d'instruction. Strabon, après avoir parlé en Géographe des peuples appelés Curetes, poursuit ainsi.



FRAGMENT

DU X^e LIVRE DE STRABON (1).

CE que je viens de dire est proprement de mon sujet ; ce que je vais ajouter , n'y appartient que de loin. Mais j'imite les Écrivains qui , à cause de la ressemblance du nom , joignent à l'histoire des *Curetes* , peuple d'Ætolie & d'Acharnannie , ce que l'on dit des *Curetes* dont je vais parler , & qui , n'étant que des especes de génies (2) , ou de Ministres des Dieux , tels que les *Satyres* , les *Silenes* , les *Bacches* & les *Tityres* , n'appartiennent pas plus qu'eux aux peuples *Curetes*.

C'est ainsi que nous les représentent ceux qui ont publié sur la Crete & la Phrygie , des Mémoires remplis (3) de détails au sujet des Cérémonies religieuses , mystérieuses ou non , relatives , soit à l'éducation de Jupiter en Crete , soit aux Orgies de la Mere des Dieux , qu'on célébroit en Phrygie , ou sur le mont Ida près de Troye. Mais ces Écrivains s'accordent mal ; car les uns supposent que les *Curetes* sont la même chose que les *Corybantes* , les *Dactyles Idéens* & les *Tel-*

(1) Voyez Strabon , éd. de 1620 , p. 466-474 , ou éd. de 1587 , p. 321-326. C'est de cette dernière que s'est servi l'Auteur de la Dissertation qu'on vient de lire.

(2) *Τινὰς δαίμονας* , ἢ *προσκόλους* , ou plutôt , comme porte le ms. du Roi , *προκόλους* , (là & ailleurs).

(3) *Ἐδίει ἐμπικλεγμένοι* , ms. R. *ἐμπικτεπλεγμένοι*.

chiniens. Les autres disent qu'ils sont tous de la même famille ; qu'il y a seulement quelque différence entr'eux. En général, tous se ressemblent quant à l'enthousiasme, à la fureur bachique, au tumulte, au bruit qu'ils faisoient avec leurs armes, avec les timbales, les tambours, les flûtes, & à leurs cris extraordinaires dans leurs fêtes sacrées. Ces fêtes leur étoient, en quelque sorte, communes avec les habitants de Samothrace, de Lemnos & de plusieurs autres lieux, & ils les célébroient comme Ministres des Dieux (1) ; ce qui leur en a fait donner le titre. Ainsi tout cela tient à la Religion, & n'est pas étranger à la Philosophie.

Puisque le nom de *Curetes*, employé en divers sens, a donné lieu aux Historiens de rapprocher des choses absolument différentes, j'oserai aussi entrer, en passant, dans quelques discussions à ce sujet, & je tâcherai de donner des explications naturelles de ce qu'ils racontent (2).

Quelques-uns d'eux ont voulu trouver des rapports entre les *Curetes* de diverse espece ; & ce qu'ils en ont dit, n'est peut-être pas sans vraisemblance. Ils prétendent donc que les *Curètes* d'Ætolie eurent ce nom, parce qu'ils portoient, comme les filles, des robes traînantes : car ces robes furent de mode parmi les Grecs, & l'on a même donné le nom d'*hommes à robes traînantes*, aux Ioniens.

(1) Ἐν σχήματι διακρίων... διὰ τῶν τῶν προσηύων λέγεσθαι αὐτῶν. Mf. R. προπόων, πρό προσηύων.

(2) Peut-être faut-il traduire, *de démêler dans leurs récits ce qui appartient à l'Histoire*. προθεῖς τὸν οἰκῶν τῇ ἱστορίᾳ φυσικῶν λόγων.

d'un fragment de Strabon. § 63

Ils ajoutent que les soldats de Léonidas avoient été regardés avec mépris par les Perses ; parce qu'avant le combat, ils s'occupoient de leur chevelure ; mais que dans le combat, ils firent admirer leur valeur. Or on s'occupe en général de la chevelure, soit en la faisant croître, soit en la coupant (1) : d'ailleurs ce soin est communément celui des jeunes garçons & des jeunes filles (2). Voilà donc bien des façons de donner l'étymologie du nom de *Curetes*.

D'ailleurs il est naturel que la danse avec les armes ayant été d'abord en usage parmi ces gens à robes traînantes & occupés de leur chevelure, qui portoient le nom de *Curetes*, ce même nom ait été donné aux peuples les plus belliqueux & qui passent leur vie sous les armes, tels que les peuples de l'Eubée, de l'Étolie, de l'Acharnanie. Le nom de *Curetes* est celui par lequel Homère désigne les jeunes soldats (3), en cet endroit où il dit : « Choisissez les *Curetes*-Achéens les plus » estimés, pour porter à Achille les présents que » je lui promis hier... » Et ailleurs : « Les *Curetes*-Achéens portoient les présents ».

Mais c'en est assez sur l'étymologie du nom de *Curetes*. Que la danse avec les armes soit un exercice militaire, cela se voit par la Pyrrhique qui

(1) Ainsi le nom de *Curetes* a pu venir de *κέρ*, *tonsis*.

(2) Autre étymologie du nom de *Curetes*, du mot *κέρ*, *κέραι*, *pueri*, *puella*.

(3) C'est en ce sens que les Scholiastes entendent le mot de *Curetes*, dans les passages d'Homère cités par Strabon. *κέραι*, *κέραι*, *κέραι* : les jeunes gens ; les *Curetes* Achéens, c'est-à-dire, les *jeunes* Achéens.

fut, dit-on, inventée par Pyrrhichius, pour former les jeunes gens aux exercices de la guerre (1). Il faut maintenant considérer comment tous ces noms reviennent au même, & les rapports qu'ils ont avec la Religion.

Les Grecs & les Barbares ont cela de commun, qu'ils emploient le loisir des fêtes à des cérémonies religieuses, tantôt avec enthousiasme, avec musique, avec mystères, tantôt sans enthousiasme, sans musique, ou sans mystères. On y est naturellement porté; car le loisir des fêtes écarte de l'esprit toute occupation profane, & le tourne tout entier (2) vers les choses divines: or, l'enthousiasme semble être une sorte d'inspiration divine, de la même espèce que celle qui fait prédire l'avenir. D'ailleurs le secret des mystères donne une idée majestueuse de la Divinité, & nous rappelle sa nature, qui se dérobe à nos sens. Enfin nous sommes élevés jusqu'à elle par les charmes (3) & les agréments variés qu'offre la musique, qui a pour objet la danse, le rythme & la mélodie.

On a eu raison de dire que si les hommes ressembloient à la Divinité, c'est sur-tout lorsqu'ils font du bien; mais on diroit mieux encore que c'est lorsqu'ils sont heureux. Or être heureux, c'est

(1) Je lis ce passage conformément au ms. du Roi, qui présente un très-bon sens, ἡ δὲ ἐνέκλιος ἔργησις ἡ στρατιωτικὴ, ἣ ἡ πυρρική δὴλοῖ, ἣ ὁ πυρρικός, εἰ φασὶν εὐελεῖν κ. τ. λ. Au reste, il se peut qu'il y ait quelque lacune en cet endroit du texte de Strabon; & son Abréviateur donne lieu de le conjecturer.

(2) *Editi* οὕτως, ms. R. εἶτως.

(3) Ms. R. καλλιτεχνία, *editi* πολυτεχνία. Je préfère la leçon des imprimés.

passer son temps dans les réjouissances, dans les fêtes, dans les plaisirs de la Philosophie & de la Musique. Car si on a abusé de la Musique en l'employant à flatter les passions dans les concerts, dans les festins, sur le théâtre, ou en d'autres cas semblables, qu'on n'accuse pas l'art même, mais qu'on examine la nature des enseignements dont il est le principe.

C'est par ces considérations que Platon, & avant lui les Pythagoriciens, ont donné à la musique le nom de Philosophie, ont prétendu que le monde se maintenoit par l'harmonie, & ont regardé toute musique comme l'ouvrage des Dieux mêmes (1). De-là les Muses sont des Déeses; Apollon est le chef des Muses; la Poésie, en général, est faite pour chanter les Dieux. Ils ont, par la même raison, regardé la morale comme faisant partie de la musique; car il faut rapporter aux Dieux tout ce qui contribue à perfectionner l'esprit.

Les Grecs, pour la plupart, attribuent à Dionysus (2), à Apollon, à Hécate, aux Muses & même à Cérès, tout ce qui concerne les Orgies, les Bacchanales, les Danses sacrées & les Téléres mystiques. Ils donnent à Dionysus les noms d'Iacchus, de Chef des mystères & de Génie de Cérès. Les Dendrophories, les Danses, les Sacrifices, sont communs entre ces Divinités. Les

(1) Il y avoit une transposition en cet endroit dans les anciennes éditions. Casaubon a corrigé le texte sur les mss. Xylander a suivi l'ancienne leçon. Le ms. du Roi est conforme à la restitution de Casaubon, & je l'ai adoptée.

(2) On sait que Dionysus est le nom que les Grecs donnoient à Bacchus. Nous lui conservons ici ce nom de *Dionysus*, pour faciliter l'intelligence de ce qui suit.

Muses & Apollon président aux chœurs (de Musique & de Danse.) Apollon préside, outre cela, aux Divinations. Les Muses & Apollon ont pour ministres, en général, tous ceux qui s'appliquent aux sciences, & en particulier, ceux qui s'occupent de la musique; Apollon a de plus ceux qui s'adonnent à la Divination. Les ministres de Cérès sont les Mystes, les Dadouques, les Hiérophantes : ceux de Dionysus sont les Silenes, les Satyres, les Bacchantes, les Lènes, les Mimallons, les Thyres, les Naiades, les Nymphes & les Tytyres.

En Crete, outre les cérémonies dont nous venons de parler, les fêtes de Jupiter se célèbrent avec Orgies. Du nombre des ministres de ces fêtes, sont les mêmes Satyres qui sont aussi ministres de Dionysus, & on leur donne le nom de *Curetes* (1). Ce sont des jeunes gens qui dansent armés, & en faisant du bruit avec leurs armes. On raconte à ce sujet cette fable sur la naissance de Jupiter. Saturne avoit coutume de dévorer ses enfants aussi-tôt qu'ils étoient nés; Rhée entreprit de lui cacher son accouchement, d'éloigner le nouveau-né, & de le sauver, s'il étoit possible. Pour cela, elle eut recours aux *Curetes*, qui, dansant autour de la Déesse, troublèrent à tel point Saturne par le bruit de leurs armes, de leurs tambours & de leurs autres instruments, que ce Dieu

(1) Je m'écarte du sens que Xylander donne à ce passage. Il traduit : *Curetas appellabant juvenes quosdam*. Mais il faut rapporter le nom de *Curetes* aux *Satyres*; car Strabon dit peu après, que ces *Satyres* se nomment aussi *Curetes*.

ne s'aperçut pas qu'ils lui déroboient l'enfant ; l'entourant toujours comme des especes de Satyres. Ce fut par le même stratagème qu'ils l'éleverent. De-là on leur donna le nom de *Curetes*, soit parce que c'étoient de jeunes gens (1), soit parce que c'étoit un enfant (2) qu'ils élevoient.

Tels sont donc les usages des Grecs, par rapport aux Orgies. Les Bérécyntiens, peuple de Phrygie, & tous les Phrygiens en général, ainsi que les Troyens voisins de l'Ida, honorent aussi Rhée, & célèbrent ses fêtes avec Orgies, la nommant la Mere des Dieux, *Aieste* (3), & la grande Déesse Phrygienne. Ils lui donnent encore d'autres surnoms tirés des noms des lieux où elle est honorée, l'appellant Idéenne, Dindyménienne, Pylénienne, Pissinuntide & Cybele. Ils donnent à ses ministres le même nom de *Curetes*, mais non pas à cause de la fable que nous venons de rapporter ; & ils appellent du nom de Corybantes, des ministres inférieurs qui tiennent le rang de Satyres.

Tout ce que je dis ici, est fondé sur le témoignage des Poëtes. Pindare, dans le Dithyrambe qui commence par ces mots, *auparavant rampoit le chant traînant du Dithyrambe*, après avoir fait mention des Hymnes anciens & nouveaux en l'honneur de Dionysus, poursuit ainsi : « Ce fut » pour vous, Mere des Dieux, qu'on fit usage » du son bruyant des cymbales & des crotales,

(1) *Κῆποι, pueri.*

(2) *Κόρος, puer.*

(3) *Αἰετώ.* C'est la leçon du ms. du Roi & des imprimés. Xylander lit *Ἀγέτω* ; Casaubon veut qu'on lise *Ἀγδέτω.*

» & des torches ardentes de bois de pin ». Le Poète fait voir par-là ce qu'avoient de commun les cérémonies du Culte de Dionysus chez les Grecs, & celles du Culte de la Mere des Dieux chez les Phrygiens.

Il y a quelque chose de semblable dans les Bacchantes d'Euripide. Ce Poète, rapprochant les cérémonies Lydiennes des cérémonies Phrygiennes, conformément à ce que dit Homere (1), s'exprime en ces termes : « Femmes, qui avez quitté (2) le » Tmole, montagne de Lydie... vous qui formez » ma cour... (3) instruments que j'ai inventés, » &c. ». Et ailleurs : « Heureux celui qui, instruit » des mysteres des Dieux (4), passe ses jours à » célébrer les Orgies de Cybele, la grande Mere ; » & qui, secouant son thyrsé, & couronné de » lierre, rend hommage à Dionysus. Allez, Bac- » chantes, conduisez Dionysus, ce Dieu fils d'un » Dieu, du haut des montagnes de Phrygie, dans » les vastes plaines de la Grece ».

Plus bas encore, mêlant à cela les cérémonies Crétoises, il ajoute : « O patrie des Curetes ! & » vous divine Crete, berceau de Jupiter (5), c'est

(1) *Editio* κατὰ τὸν Ὅμηρον. mss. R. δια' τοῦ Ὁμήρου.

(2) *Editio recent.* ἀπῆσαι, *vetus editio* ἀπύσαι, mss. R. ἀπῆσαι.

(3) Pour bien entendre ce passage, il faut lire le morceau entier d'Euripide, d'où il est tiré.

(4) Τελετὰς θεῶν εἰδώς. Ces mots manquent dans le mss. du Roi.

(5) Il y a sur cette citation d'Euripide diverses leçons qu'il peut être utile de remarquer : 1°. au lieu d'ἐσουλαι, le mss. du Roi, conforme en cela aux anciennes éditions, porte ἐντὶ ἀέλοι ; 2°. au lieu de ἐν ἀντρείς, les anciennes édi-

» dans vos antres que les Corybantes, célèbres par
» leurs flûtes & leurs trois aigrettes, ont inventé
» en mon honneur ce globe de cuir; & tempérant
» par le doux son des flûtes, le son bruyant du
» cor bachique (1), ont mis dans la main de la
» mère Rhée, l'agréable instrument des Bacchan-
» tes. Les Satyres hors d'eux-mêmes, l'obtinrent de
» la Déesse, & instituerent ces danses triennales,
» si chères à Dionysus ». Dans Palamede, le
chœur dit : « A table avec Dionysus, qui, sur le
» mont Ida, se réjouit à entendre le bruit des
» tambours ».

Les Poètes confondent ensemble Silene, Mar-
fyas & Olympus, qu'ils disent inventeurs des flû-
tes, confondant par-là derechef les cérémonies
Phrygiennes, avec celles du Culte de Dionysus.
Ils ont même plusieurs fois pris l'Olympe & l'Ida,
pour une même montagne. Il y a quatre différen-
tes cimes qui portent le nom d'Olympe, dont
l'une est un des sommets de l'Ida, près d'Antan-
dria, & une autre est en Mysie, près de l'Ida,
mais n'est pas l'Ida même. Ainsi Sophocle, dans
Polyxene, peignant Ménélas qui se hâte de quit-
ter Troie, & Agamemnon qui veut s'arrêter quel-
que temps pour apaiser Minerve, fait dire à Mé-
nélas : « Vous, restant sur la terre Idéenne, ra-
» massez pour vos sacrifices les troupeaux de l'O-
» lympé ».

Les flûtes, le son des crotales, des-cymbales &

tions portent *αἰθῆραι*, & le ms. du Roi *αἰθ' αἶε*. J'ai choisi le meilleur sens qui m'a paru résulter de ces variantes combinées. Voy. d'ailleurs les notes de M. Brunck sur ce passage.

(1) *Ἐδίη κίθαρος ἡδὲ λύρα*. Ms. R. *κίθας αἰα' δυοβάραι*.

des tambours, les acclamations, les cris, le bruit des danses, toutes ces choses ont fait imaginer, pour les divers ministres (1) des cérémonies sacrées, les noms de Cabires, de Corybantes, de Pans, de Satyres, de Tityres. Quant aux noms donnés au Dieu Bacchus, & à Rhée qu'on a appelée Cybele, Cybé, Dindymene, ce sont les lieux (2) qui les ont fournis. Sabasius, l'un des noms (3) de Dionysus, est le nom d'un lieu de Phrygie, & signifie, en quelque sorte, *le champ de la Mere* (4). Il en est de même des fêtes Corythiennes, Bendidiennes, célébrées par les Thraces, & qui ont donné naissance aux fêtes Orphiques. Eschyle fait mention de la Déesse Cotys, honorée chez les Edoniens, & des instruments (5) dont on faisoit usage dans ces fêtes. Ce Poète dit d'abord : « Vénérable Cotys, honorée chez les Edoniens, toi dont les fêtes se célèbrent avec les » instruments (6) dont on se sert dans les montagnes ». Les instruments qu'il nomme ensuite,

(1) Strabon distingue les différents ordres de ces ministres par les noms de *προσκόλως* (ou *προκόλως* ms. R.) *χίρευτας*, *θεραπευτάς*.

(2) Je lis *κατὰ τὴν τύπην*, selon la conjecture de Casaubon, quoique les mss. ne fournissent point ici de variantes.

(3) *Παγαδιδοίμενος*, dans l'édition de Casaubon. Les anciennes portent, *παγαδιδοίμενοι*, & le ms. du Roi *παγαδόριτα*, *τύς*, au lieu de *τύς*.

(4) Je traduis, suivant ma conjecture, en lisant *σεδιον* au lieu de *σινδιον*.

(5) Ms. R. *ἐν ταῖς περὶ αὐτὴν ἑργαίαις*. Ces mots manquent dans les imprimés.

(6) *ὄργαν' ἔχοντα*, ms. R. *ἔργα' ἔχοντας*. La vraie leçon est *ἔργα' ἔχοντα*, selon Barthius.

sont ceux qui sont en usage dans les fêtes de Dionysus. « L'un porte en sa main des cornets travail-
» lés avec le tour, & en tire des sons propres à
» exciter l'enthousiasme; l'autre fait du bruit avec
» ses coryles de cuivre ». Plus bas il ajoute : « Les
» chants font retentir les airs; on imite dans des
» lieux cachés, les longs & terribles mugissements
» des taureaux; & le son des tambours répété par
» l'écho, ressemble à des tonnerres souterrains ». Tout cela se retrouve dans les fêtes Phrygiennes. Il est assez probable que les Phrygiens, étant originaires de Thrace, ont tiré de ce pays leurs cérémonies religieuses. Ils indiquent eux-mêmes l'identité de ces cérémonies, lorsqu'ils confondent Dionysus avec l'Édonien Lycurgue.

La mélodie, le rythme, les instruments, ont fait regarder la musique en général, comme originaire de Thrace & d'Asie; & cela se voit par les lieux où les Muses ont été honorées. La Pîcrie, l'Olympe, Pimplée, Libéthron, lieux aujourd'hui possédés par les Macédoniens, étoient autrefois des cantons & des montagnes de la Thrace. Les Thraces établis dans la Bœotie, ont consacré l'Hélicon aux Muses; ce sont les mêmes qui ont aussi consacré l'autre des Nymphes Libéthriades. Ceux qu'on dit avoir les premiers cultivé la musique, sont des Thraces, Orphée, Musée, Thamyris; Eumolpe doit son nom à la beauté de son chant. Ceux qui consacrent à Dionysus (1) toute l'Asie, jusqu'à l'Inde, font venir de ces contrées presque toute la musique. Les uns ont donné le nom d'Asiatique à la cithare; d'autres ont appli-

.. (1) *Με. Ρ. 2. α. τῆς Ἀσίας.*

qué aux flûtes l'épithète de Bérécyntienne & de Phrygienne. Enfin il y a des instruments qui portent des noms barbares, tels que Nabla (1), Sambycé, Barbitos, Magadès & quantité d'autres.

Les Athéniens ont porté le goût des modes étrangères jusques dans le Culte des Dieux; car ils ont adopté beaucoup de Rites étrangers, au point qu'on les en a plaisantés sur les théâtres. De ce nombre étoient les cérémonies Thraciennes & Phrygiennes. Il est fait mention des Bendidiennes dans Platon; & Démosthène parle des cérémonies Phrygiennes, en cet endroit où il fait un crime à la mère d'Eschine, & à Eschine lui-même, des sacrifices qu'il faisoit souvent avec elle, dansant & criant ensemble, *évoé, saboé, hyès, attès, & attès, hyès*; ce sont, en effet, les Rites des fêtes Sabasiennes & de celles de la Grande-Mère.

Quant aux Génies (2) dont on vient de parler, & à la diversité de leurs noms, on peut ajouter qu'on les a appelés, non-seulement ministres des Dieux, mais qu'on les a nommés Dieux eux-mêmes. Hésiode dit que d'Hécate & de la fille de Phoronée, naquirent cinq filles, qui ont engendré les Nymphes Déesse des montagnes, toute la race des Satyres légers & paresseux, & les Dieux *Curetes* qui aiment les jeux & la danse. L'Auteur de la Phoronide (3) raconte, que les *Curetes* étoient des joueurs de flûtes, & qu'ils étoient Phrygiens. D'autres prétendent qu'ils étoient enfants de la Terre, & qu'ils étoient armés de bou-

(1) Mf. R. *νύμβλας*.

(2) Les *Curetes*.

(3) Selon les uns, Hellanicus; selon d'autres, Hécatee.

cliers de cuivre. Il y en a qui soutiennent que ce sont les Corybantes qui sont Phrygiens, & non pas les *Curetes*; que ceux-ci sont Crétois (1); qu'ils furent les premiers en Eubée qui portèrent des armes de cuivre, & que ce fut de-là qu'on les nomma *Chalcidiens* (2).

Quelques-uns disent que les Titans donnerent à Rhée, pour la servir, les Corybantes qu'on avoit fait venir de la Bactriane, ou, selon d'autres, de Colchos. Dans les Mémoires sur la Crete, on dit que les *Curetes* furent les gardiens & les nourriciers de Jupiter, & que Rhée les avoit fait passer de Phrygie en Crete. Selon d'autres, de neuf Telchiniens qui étoient à Rhodes, ceux qui suivirent Rhée en Crete, & prirent soin de l'enfance de Jupiter, furent appelés *Curetes*. L'un d'eux nommé Corybante, & qui étoit Prêtre, fonda Pydna chez les Rhodiens (3); ce qui donna lieu aux Prasïens de feindre que les Corybantes étoient des Génies, fils de Minerve & du Soleil. D'autres encore veulent que les Corybantes soient fils de Saturne; d'autres enfin, qu'ils soient fils de Ju-

(1) Je traduis cet endroit conformément à la leçon du m^l. du Roi, fort différente des imprimés. La voici : οἱ δ', ὅτι τῆς κεῖρας, ἀλλὰ τῆς κορυβαντας Φρύγας, ἐκείνης δὲ, Κεῖρας.

(2) Χαλκιδίαις, *aratos*, couverts de cuivre.

(3) Je suis encore la leçon du m^l. du Roi sur cet endroit où Paulmier n'a cru trouver que ténèbres. Voici cette leçon : κορυβαντα δὲ, τῶναι ἑταῖροι, ἱερεῖα, Πύδης ἑταχτίσιν παρὰ τοῖς Ῥοδίοις (je lis Ῥοδίοις) παραχθὲν πρέφασιν κ. τ. λ. La ponctuation est telle que je la représente, quant au point supérieur après Ῥοδίοις.

piter & de Calliope (1), & qu'ils soient la même chose que les Cabires, ajoutant qu'ils aborderent en Samothrace, appelée auparavant *Mélie*, & que leurs actions sont mystérieuses.

Démétrius de Scepsis, qui a recueilli ces fables, n'y ajoute pas foi, & prétend qu'en Samothrace on ne parle aucunement des mystères des Cabires. Il rapporte néanmoins (2) l'opinion de Stésimbrote le Thasien, qui attribue aux Cabires les cérémonies sacrées de Samothrace. Il ajoute qu'ils tirent leur nom de celui du mont Cabire, en Bérécyntie. Il y en a qui regardent les *Curetes* comme les ministres d'Hécate, les confondant avec les Corybantes.

Quant à Démétrius, il soutient, contre l'opinion d'Euripide, que le Culte de Rhée n'a été établi que dans la Phrygie & dans la Troade, & n'a été, ni inventé, ni adopté en Crete; tradition qui lui semble plutôt fabuleuse qu'historique. Il lui paroît que la ressemblance des noms a pu servir à l'accréditer; car il y a un mont Ida dans la Troade, comme en Crete; Dicté est à la fois une montagne de Crete, & un lieu de la Scepsie; Pytna est un des sommets de l'Ida (3); & c'est de ce nom que la ville d'Hiéra-Pytna tire le sien. On trouve Hyppocorona en Adramyttene,

(1) Ce qui est en caractères italiques n'est point dans le ms. du Roi.

(2) Je lis *ἱμας* comme Xylander, au lieu d'*ἐμας*, quoique le ms. du Roi ne diffère point de la leçon imprimée.

(3) Casaubon a cru en cet endroit devoir changer le texte. Le ms. du Roi ne change rien; & Cellarius, *Geogr. antiq.* T. I, p. 818, fait voir que le texte peut subsister tel qu'il est.

& en Crete Hippocoronium; enfin Samonion est le nom du Cap le plus oriental de cette Isle; & c'est aussi le nom d'une plaine du territoire d'Alexandrie, dans la Néandride.

Acuilas l'Argien dit, que Camille (1) étoit fils de Cabire & de Vulcain, & pere de trois Cabires, qui donnerent naissance aux Nymphes Cabirides. Phérécyde prétend que d'Apollon & de Rhytie, naquirent neuf Corybantes, qui s'établirent en Samothrace; que de Vulcain & de Cabire, fille de Protée, naquirent trois Cabires & trois Nymphes Cabirides; que les uns & les autres eurent leur Culte particulier, & que les Cabires furent honorés principalement à Lemnos, à Imbros, & même dans les villes de la Troade. Leurs noms sont mystérieux.

Hérodote (2) raconte que les Cabires avoient des temples à Memphis, ainsi que Vulcain; mais que ces temples furent détruits par Cambyse. Les lieux consacrés à ces Génies, sont aujourd'hui déserts: tels sont Corybantion dans l'Amaxitie, maintenant du territoire d'Alexandrie, près de Sminthion; & Corybissa dans la Sceprie, voisine à la fois du fleuve Euréis, d'un village du même nom, & du torrent Æthalois.

L'Écrivain de Sceprie pense, que les *Curetes* sont probablement la même chose que les Cory-

(1) Dans le ms. du Roi on lit *Κάμιλλον*; les imprimés portent *Κάμιλον*: je suis l'orthographe du ms.

(2) *Herod.* L. III, §. 37. M. Astori a cru qu'Hérodote n'avoit pas dit ce que Strabon lui fait dire; mais Montfaucon a remarqué que M. Astori n'a pas entendu le passage d'Hérodote, & s'est laissé tromper par la version infidèle de Laurent Valle.

bantes ; que ce sont ces enfants & ces jeunes hommes attachés au Culte de la Mere des Dieux , & choisis pour danser armés dans ses fêtes ; qu'on les nomme Corybantes , parce qu'ils marchent en sautant & en cadence ; enfin , que ce sont eux-mêmes qu'Homere nomme *Bétarmons* (1) , dans l'endroit où il dit : *Faites venir les meilleurs Bétarmons Phéaciens*. Nous-mêmes nommons Corybantes , ceux qui s'agitent en furieux , parce que les Corybantes dansent & s'agitent avec une sorte d'enthousiasme.

Quelques - uns disent , qu'on appelle Dactyles Idéens , (ou doigts de l'Ida , (2)) les premiers qui s'établirent au bas du mont Ida. Car la partie inférieure des montagnes se nomme *pied* , comme le sommet se nomme *tête* ; & toutes les extrémités du mont Ida étoient consacrées à la Mere des Dieux. Sophocle croit que les cinq premiers Cabires furent du sexe masculin ; qu'ils furent les premiers qui découvrirent & travaillèrent le fer ; qu'ils inventerent quantité d'autres Arts utiles ; qu'ils eurent cinq sœurs ; & que leur nombre les fit appeller Dactyles. On débite encore à ce sujet d'autres fables , aussi peu fondées les unes que les autres ; & on n'est d'accord , ni sur le nombre des Cabires , ni sur leurs noms. Parmi les noms qu'on leur donne , on trouve ceux de Salaminus , de Damnanéus , d'Hercule , d'Acmon. On dit tantôt

(1) Ce nom désigne qu'ils marchoient en cadence. Voyez Schol. ad v. 250 , Odyss. I & *ibid.* ad v. 883.

(2) C'est ce que signifie le nom Grec 'Ἰδαίως δακτύλως. Ils étoient au *pied* de l'Ida , & se trouvoient au nombre de cinq , comme les *doigts du pied* : cinq freres & cinq sœurs , ainsi que Strabon le dit plus bas.

qu'ils

qu'ils sont originaires de l'Ida, tantôt qu'ils sont venus s'y établir ; mais on convient généralement qu'ils sont les premiers qui y ont travaillé le fer. On s'accorde aussi à croire qu'ils faisoient des prestiges, qu'ils étoient auprès de la Mere des Dieux, & qu'ils habitoient en Phrygie, aux environs de l'Ida. On appelle ici Phrygie, la Troade ; parce que les Phrygiens qui en étoient voisins, s'en emparèrent après la destruction de Troye. Enfin on conjecture que les *Curetes* & les *Corybantes* descendent des *Dactyles* Idéens. On suppose que les premiers d'entr'eux, nés en Crete, & ainsi nommés, étoient au nombre de cent, dont sortirent les *Curetes* au nombre de neuf, & que chacun d'eux eut dix fils, qui furent appelés de même *Dactyles* Idéens.

Quoiqu'ennemi du fabuleux, je me suis un peu arrêté à ces fables, parce qu'elles touchent la Religion ; & que lorsqu'il s'agit des Dieux, il faut rechercher les croyances anciennes & les traditions fabuleuses : car les Anciens ont indiqué, sous l'enveloppe des fables, ce qu'ils ont pensé sur la nature des choses (1). Il n'est pas aisé d'expliquer exactement toutes ces énigmes : mais en rassemblant cette multitude de fables, qui tantôt s'accordent entre elles, & tantôt se contredisent, on peut, en les comparant, découvrir plus aisément la vérité qu'elles cachent. Ainsi, lorsqu'on feint que ceux qui servent les Dieux, & les Dieux eux-mêmes, se plaisent à courir sur les montagnes & se livrent à l'enthousiasme, c'est proba-

(1) Mf. R. *ἐντίος φυσικός*, & non comme dans l'imprimé, *φυσικός*.

blement par la même raison qui a fait imaginer (1) qu'ils habitent les Cieux, d'où ils manifestent leur providence, soit par des signes qui présagent l'avenir, soit de quelque autre manière. En effet, ces courses sur les montagnes, mènent à l'invention des métaux, au goût de la chasse, aux recherches de diverses choses utiles à la vie; & l'enthousiasme tient au merveilleux des cérémonies religieuses, des divinations & des prestiges. On pourroit entrer dans des discussions également curieuses sur la doctrine orphique & bacchique; mais c'en est assez sur ces matières.

(1) Je lis comme dans le ms. du Roi *νομιζουσι* au lieu de *νομισουσι*. Les mss. cités par Casaubon, & ceux dont l'Auteur de l'ancienne version latine paroît s'être servi, appuient la leçon que je préfère.





L E T T R E

A M. DE BRÉQUIGNY,

*Sur quelques passages d'Auteurs anciens,
cités dans les Recherches sur les Mysteres.*

JE crois devoir n'adresser des éclaircissements sur mon Ouvrage, qu'à vous, Monsieur & très-cher Confrere, qui daignez y prendre tant d'intérêt. Je ferai en sorte qu'ils ne m'entraînent pas dans de trop longues discussions.

I. Celle qu'offre le passage de Plutarque, concernant l'initiation de Lyfandre aux mysteres de Samothrace, n'est point favorable à mon interpretation peu exacte de la Section II, Art. I, p. 34. On demanda à ce fameux Spartiate, quel étoit le plus grand crime qu'il eût commis dans sa vie, ὃ, τι ἀνομιώτατον ἔργον αὐτῷ ἐν τῷ βίῳ πέπρακται. Ce n'étoit donc point l'aveu d'un seul crime d'une nature grave qu'on exigeoit des initiés, ainsi que je l'ai avancé. Voyez p. 46 de la nouvelle édition des *Apophthegmes Lacédémoniens*, donnée à Léipsick en 1779, par M. Gierig, qui pense, comme M. de Villoison, que ce Traité n'est pas de Plutarque.

II. Je n'ai point prétendu avoir découvert, dans un passage de Nonnus, les noms des trois premiers Corybantes qui composoient l'hypostase archique, (§. II, Art. IV, p. 58.) Mais au défaut d'autres témoignages, j'ai cru pouvoir employer celui de

ce savant versificateur, qui parle des principaux Corybantes, auxquels il fait jouer un rôle dans les troupes auxiliaires de l'armée de Bacchus. Il les appelle dans cet endroit, (L. XXIV, p. 387, 388,) Pyrrichus, Idæus & Cyrbas. Il avoit déjà fait mention au Livre XIII, p. 359, 360, de ces mêmes Corybantes, qu'il assure avoir eu soin de l'enfance de Bacchus.

III. Malgré quelques objections qu'un de mes amis a bien voulu me faire sur mon explication des mots *ὁ ἀπ' ἐς τὰς παῖς*, j'ose n'y pas renoncer. Je n'ignore pas que les Grecs se servoient de cette manière de parler proverbiale, pour signifier *dès le commencement*; mais le passage de Porphyre que j'ai rapporté, & les détails dans lesquels je suis entré, (§. IV, Art. IV, p. 168,) prouvent que ces mots employés dans une cérémonie mystérieuse, avoient un sens éloigné de l'usage ordinaire; & ce sens ne peut être que celui-ci, *l'enfant du Sanctuaire*. Dans les mystères, on employoit toujours des termes énigmatiques, & susceptibles de différentes explications, dont la plus véritable étoit, sans doute, analogue aux pratiques initiatoires. Voilà mon principe; jugez, Monsieur, si je m'en suis ici écarté. Peut-être penserez-vous avec moi qu'il m'a conduit à une découverte intéressante; & je vois que maintenant M. de Villoison préfère mon explication aux conjectures qu'il n'avoit proposées que comme de simples soupçons, pour montrer seulement les différents sens dont ces mots pourroient paroître susceptibles.

IV. Le passage de Platon, concernant les Orphiques, méritoit que je m'y arrêtasse davantage que je ne l'ai fait, (§. VII, Art. II, p. 415.) Per-

mettez-moi donc quelques discussions sur la doctrine de ce Philosophe , relative à cet objet. Dans l'important Dialogue intitulé *Phadon* , le disciple de Socrate met dans la bouche de ce maître chéri & près d'expirer , l'éloge des premiers Instituteurs des cérémonies mystérieuses & expiatoires. Après avoir rapporté qu'ils disoient , que celui qui arri-
veroit aux enfers sans être initié & purifié , seroit plongé dans un cloaque infect *ἐν βορβόρῳ* ; & qu'au contraire , l'Adepté habiteroit avec les Dieux : tout de suite il cite ce proverbe , p. 290 , *εἰσὶ γὰρ δι' ὅσων οἱ περὶ τὰς τελετὰς) καρβηκοφόροι μὲν πολλοὶ, βάκχοι δ' ἓς ἓ παῦροι* , à la lettre , beaucoup de gens , disent les Mystagogues , portent la fêrûle , ou le thyrsè ; mais il y en a peu qui soient *Bacches* ; c'est-à-dire , qui aient saisi l'esprit des cérémonies de Bacchus. Elles avoient pour objet de pénétrer les profanes de la crainte des peines infernales , & de flatter les initiés des plus douces espérances sur la vie future. Puisqu'en purifiant ceux-ci on exigeoit d'eux une conduite sans tache , rien ne pouvoit donc être qu'à l'avantage de la société dans cette doctrine , que Socrate regarde comme très-philosophique. Platon auroit-il prétendu par-là approuver tout ce qu'y avoient ajouté de son temps les Orphiques , devenus de vrais charlatans & d'insignes imposteurs ? Non , sans doute. Ce Philosophe n'a pas manqué de s'élever avec force contr'eux , dans son second Livre de la République.

Il les y représente , comme je l'ai déjà remarqué , se tenant , avec leurs prétendus Livres d'Orphée & de Musée , à la porte des citoyens riches , dont ils cherchoient à captiver la bienveillance , ou à s'attirer la générosité , par les plus pernicieu-

ses promesses. J'ajouterai que ces mêmes Orphiques s'appuyoient de l'autorité de Mufée & de son fils, pour persuader que ceux qui étoient initiés à leurs cérémonies, passeroient dans l'autre vie tout le temps à boire, la tête chargée de couronnes. Ils propofoient ainsi, suivant la remarque de Platon, une éternelle ivresse, comme le prix de la vertu, & finissoient par promettre une longue & nombreuse postérité. Le sort des profanes étoit à leurs yeux bien différent : couverts de boue, ils devoient être contraints à charrier continuellement de l'eau dans un mannequin, après avoir été dans ce monde voués à l'infamie. À la vérité, ces traitements devoient être la récompense de la justice, ou la punition de l'injustice, selon les Orphiques; mais chez eux un initié étoit toujours un homme juste, & un profane étoit toujours un homme injuste. L'un & l'autre n'étoient encore regardés comme tels, que relativement à leur opulence, ou à leur pauvreté. Ces odieux charlatans, s'autorisant de quelques passages d'anciens Poètes, qu'ils interprétoient à leur manière, se croyoient en droit de n'honorer que le puissant & le riche, dont ils vantoient le bonheur imaginaire, & n'avoient du mépris que pour le foible & le pauvre.

De semblables principes devoient vouer ces Orphiques à la haine des honnêtes gens; & finir par faire tomber leurs cérémonies dans un discrédit total. C'étoit uniquement par elles qu'ils se soutenoient encore auprès du vulgaire, toujours attaché aux pratiques secrètes ou mystérieuses, & toujours la dupe des imposteurs. C'est pourquoi Platon, à la fin de son x^e. Livre des Loix, proscrie

ces mêmes pratiques. Il n'y permet point aux particuliers d'avoir chez eux des Autels, ou des Chapelles, & leur défend toute espece de Culte domestique. Il enjoint de dénoncer les prévaricateurs, soit hommes, soit femmes, au Magistrat chargé de leur faire porter la peine de leur désobéissance. On ne peut qu'admirer les réflexions judicieuses & puisées dans la connoissance du cœur humain, que ce Philosophe fait à cette occasion. On l'accusera seulement de trop de rigueur & même d'intolérance, puisqu'à la fin de ce même Livre, il va jusqu'à condamner les incrédules à une dure prison; & en cas d'obstination de leur part, à la mort même. Tous les Législateurs de théorie & non de pratique, si j'ose m'exprimer ainsi, ont toujours eu le défaut d'être, ou trop sévères, ou trop relâchés, ne sachant pas tenir ce juste milieu que la raison humaine atteint si rarement.

Ce défaut est peut-être celui de Platon, qui d'ailleurs, comme Philosophe, étoit assez ennemi de toutes les cérémonies religieuses. Dans son second *Alcibiade*, Dialogue de la doctrine *ésotérique* ou *secrete*, (p. 172, édit. de M. Biester, Berlin, 1780,) il met en contraste le Culte simple de Sparte, avec la pompe qui accompagnoit toujours les Athéniens dans tous leurs actes de religion. Non content de désapprouver la conduite de ceux-ci, il ne craint pas d'assurer qu'avant de se décider sur la maniere de rendre hommage à la Divinité, soit par la priere, soit par diverses pratiques, il est absolument nécessaire d'attendre que quelqu'un nous ait appris comment il faut se comporter envers les Dieux & les hommes. C'est ainsi qu'il dit dans le *Phédon*, qu'il faut se servir

